



# REDEMPTION

L.A. CASEY

Il était mon meilleur ami, mon protecteur..  
Il était mon TOUT.

collection  
*Romance Passion*



- [Couverture](#)
- [Redemption](#)
- [Mentions légales](#)
- [Chapitre Premier](#)
- [Chapitre Deux](#)
- [Chapitre Trois](#)
- [Chapitre Quatre](#)
- [Chapitre Cinq](#)
- [Chapitre Six](#)
- [Chapitre Sept](#)
- [Chapitre Huit](#)
- [Chapitre Neuf](#)
- [Chapitre Dix](#)
- [Chapitre Onze](#)
- [Chapitre Douze](#)
- [Chapitre Treize](#)
- [Chapitre Quatorze](#)
- [Chapitre Quinze](#)
- [Chapitre Seize](#)
- [Chapitre Dix-Sept](#)
- [Chapitre Dix-Huit](#)
- [Remerciements](#)
- [À propos de l'auteur](#)

LA Casey

# Redemption

Traduit de l'anglais par Jennifer Spinner

Collection Infinity

# Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

*Cet ouvrage a été publié sous le titre original :*

Until Harry

**Collection Infinity © 2019, Tous droits réservés**  
**Collection Infinity est un label appartenant aux éditions MxM Bookmark.**

Traduction © Jennifer Spinner

Suivi éditorial © Lorraine Cocquelin

Correction © Elysea Raven

Contrôle qualité © Julie Fort

Illustration de couverture © PREMADE

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9782375749005

Existe aussi en format papier

*À tous mes anges au paradis : on se retrouvera.*

# Chapitre Premier

Premier jour à York

*Lane,*

*Je t'écris cette lettre parce que, contrairement à mes e-mails que tu effaces, je pense qu'il y a plus de chances que tu l'ouvres et que tu la lises. Je ne vais pas tourner autour du pot ni échanger des banalités. Je vais aller droit au but. Je suis désolé de te dire ça par le biais d'un vulgaire bout de papier, mais oncle Harry est décédé ce matin. Tu dois rentrer à la maison pour lui dire au revoir. Maman et mamie ne gèrent pas très bien la situation. Aucun d'entre nous, d'ailleurs. Tu nous manques terriblement et on a tous besoin de toi maintenant. Les funérailles auront lieu samedi. S'il te plaît, reviens à la maison. S'il te plaît.*

*Lochlan*

Je remontai mes lunettes sur l'arête de mon nez en relisant pour la millième fois la lettre de mon frère que j'avais reçue deux jours plus tôt. Elle établissait deux choses. Premièrement, que mon oncle était mort. Mon parrain et ami le plus cher était parti. Et deuxièmement, que je devais rentrer à la maison.

Aucun de ces deux faits ne m'enthousiasmait particulièrement.

Je levai les yeux du papier abîmé sur lequel Lochlan avait griffonné cette lettre et regardai par la fenêtre du train dans lequel j'étais assise. Le paysage du Yorkshire défilait sous mes yeux, et je me perdis en quelques secondes dans sa beauté verdoyante. Malheureusement, le charme de cette vue onirique interminable n'était pas suffisant pour me faire oublier la douleur dans ma poitrine. L'horrible souffrance me ramena rapidement au moment présent en me criant que je ne pouvais pas fuir.

*Pas cette fois, Lane, siffla une voix aigre dans mon esprit. Tu ne peux pas y échapper.*

Rien de ce qui est beau pour l'œil ou apaisant pour l'oreille délicate ne pourrait effacer l'inévitable réalité que je devrais bientôt affronter à bras le corps. Je me tortillai sur mon siège alors que mon estomac s'agitait à la pensée de ce que ces prochains jours impliqueraient.

*Pourquoi fallait-il que ça arrive ?* me demandai-je d'un air morose.

Pendant un instant, j'aurais souhaité être de retour dans mon appartement new-yorkais plutôt que de voyager en direction de York, ma ville natale en Angleterre, et je m'en sentis coupable. Puis je me sentis honteuse de me demander pourquoi il avait fallu que la mort de mon oncle me mette dans une situation si horrible, alors que j'aurais d'abord dû me demander pourquoi Dieu l'avait emmené.

Mes priorités n'étaient pas les bonnes, comme d'habitude.

Une boule s'était formée dans ma gorge, j'avais du mal à déglutir. Après avoir pris quelques grandes inspirations pour me détendre, je sortis mon téléphone de la poche de mon manteau et consultai mes e-mails. Ma lèvre trembla lorsque je les fis défiler. Il y en avait des centaines et des centaines qui venaient d'oncle Harry. Je n'avais jamais réussi à les effacer, et je m'en réjouis. Il était la seule personne de ma famille à qui je parlais quotidiennement. En réalité, il était la seule personne de ma famille à qui je parlais encore. Je pouvais fuir toute autre personne, mais pas oncle Harry.

C'était un emmerdeur, mais je ne l'aurais échangé pour rien au monde. Il était mon ami le plus authentique, le plus digne de confiance, or maintenant, il était parti.

Je m'étais demandé ce qui n'allait pas lorsqu'il ne m'avait pas envoyé d'e-mail le mardi matin. On avait parlé sur Skype l'après-midi précédent et il allait parfaitement bien. Notre routine était bien établie : je me réveillais chaque matin avec un mail de sa part et on échangeait des messages jusqu'à ce que je lui parle sur Skype pendant ma pause déjeuner au travail. Lorsqu'il était quatorze heures à New York, il était dix-neuf heures à York. Oncle Harry allait se coucher vers vingt et une heures, alors on parlait toujours avant.

J'avais tout de suite essayé de l'appeler mardi matin lorsque je n'avais pas reçu son e-mail, mais le téléphone de sa maison avait sonné dans le vide jusqu'à ce que le répondeur prenne le relais. J'avais laissé un court message à oncle Harry



en lui demandant de me rappeler dès qu'il le pourrait, et lorsqu'il ne l'avait pas fait, la peur m'avait envahie. J'étais terriblement inquiète et je ne pouvais pas appeler mes parents pour leur demander d'aller voir comment il allait, car j'avais effacé leurs numéros des années auparavant, ainsi que ceux de mes frères.

Le seul numéro que je connaissais par cœur était celui de mon oncle parce qu'il avait le même depuis toujours.

Lorsqu'il ne m'avait *toujours* pas contactée le mercredi matin, j'avais décidé d'aller chercher sur Internet le numéro du *Lilly's Café* sur Pavement Street. Le commerce appartenait à ma grand-mère, mais elle faisait également partie des gens à qui je ne parlais pas, tout comme mes parents et mes frères, alors nous n'étions pas proches.

Pas comme nous avons coutume de l'être avant que je parte.

Ce détail mis à part, je pensais que si je devais appeler quelqu'un pour aller vérifier comment allait mon oncle, ce devait être ma grand-mère. Elle était têtue comme une mule, mais elle était le seul membre de ma famille que j'arriverais à raisonner. À peine.

Je n'avais pas Internet dans mon appartement – ce qui était choquant étant donné que j'étais une éditrice indépendante – parce que l'intensité du signal était vraiment faible dans mon secteur. Je profitais du Wi-Fi gratuit du *Starbucks* du quartier dès que j'en avais besoin. Je m'étais habillée ce mercredi matin avec l'intention de contacter ma grand-mère.

J'avais croisé le facteur au rez-de-chaussée de mon immeuble en sortant, et il m'avait remis une lettre. Il y avait plein de vignettes dessus signalant que l'envoi était « urgent », ainsi que des vignettes pour un envoi en un jour. Elle avait été envoyée la veille. Comme l'adresse de retour était celle de mon frère, j'avais immédiatement ouvert l'enveloppe.

Lire cette maudite lettre avait brisé mon cœur en mille morceaux pour la deuxième fois de ma vie. La dévastation qui m'habitait était un sentiment familier, mais cette fois-ci, elle était causée par une toute autre personne et la situation était totalement différente. J'étais une nouvelle fois dépassée par le genre de tristesse qui s'insinue dans chacun de vos os plutôt que d'exploser en un torrent de larmes. La souffrance que je ressentais m'emplissait de la tête aux pieds, et je ne pouvais pas lui échapper.

Pourtant, j'avais essayé. J'avais essayé de penser à autre chose en réservant un vol pour Londres. J'avais essayé de penser à autre chose en atterrissant à l'aéroport de Heathrow et en prenant le train Heathrow Express pour rejoindre la gare de Paddington. J'avais essayé de ne penser à rien d'autre qu'au visage d'oncle Harry, et j'y étais parvenue, jusqu'à ce que je prenne un taxi depuis la gare de Paddington en direction de la gare de King's Cross et que je monte à bord du dernier train qui me mènerait à York. Après avoir posé un pied dans la voiture B – l'un des wagons réservés au calme et à la détente –, la voix de mon oncle avait recouvert chaque pensée que j'avais élaborée pour la masquer. Elle restait avec moi, et j'y trouvais à la fois du réconfort et du chagrin.

Je fus sortie de mes pensées par l'arrêt brutal du train. Je clignai plusieurs fois des yeux et regardai par la fenêtre. Ce n'était plus la campagne que je voyais ; je fixais au contraire le quai bondé de ma destination finale. York.

*Bienvenue à la maison, Lane.*

Poussant un profond soupir, je me levai nerveusement et remis mon téléphone dans la poche de mon manteau avant d'attraper ma petite valise posée dans le compartiment de stockage au-dessus de ma tête. Quelques minutes plus tard, je marchais le long du quai en tirant ma valise derrière moi. Je pris un taxi de la gare jusqu'au *Holiday Inn*, un petit hôtel situé à une dizaine de minutes de la maison de mes parents, et m'enregistrai avant de m'installer dans ma chambre, petite, mais confortable. J'étais en train de me rafraîchir lorsque mon téléphone me signala l'arrivée d'un e-mail. Je gémis en voyant le nom de mon frère.

Lochlan voulait avoir la confirmation que je rentrais bien à la maison pour les funérailles de mon oncle. Je ne lui en voulais pas de me le demander – je n'avais pas répondu à sa lettre. Je l'avais juste lue et j'avais réagi en réservant le premier vol qui partait de New York.

*Je suis là, répondis-je. Où est-il ?*

Je ravalai la bile qui remontait dans ma gorge en attendant impatiemment sa réponse. J'avais tellement de questions, mais je ne voulais aucune réponse. Je voulais savoir pourquoi mon oncle était mort alors qu'il allait parfaitement bien. Je voulais savoir pourquoi il était vivant lundi soir et mort mardi matin. Mais si j'avais les réponses aux questions qui me passaient par la tête, ça voudrait dire que j'étais en train d'accepter que mon oncle était parti, ce que je n'étais pas

encore prête à faire.

Je sursautai quand mon téléphone me signala un nouveau mail.

*Maison de Maman et Papa. On est tous là.*

Une boule se forma dans ma gorge. Il était logique que mon oncle soit chez mes parents ; il adorait ma mère et elle le chérissait en retour. Elle était sa petite sœur, sa complice et sa jumelle.

Je me frottai les yeux lorsqu'ils commencèrent à piquer.

*Je serai là dans 20 minutes.*

J'attrapai un jean ajusté noir, des bottines noires, un t-shirt à manches longues noir et un blazer gris. Lorsque je fus habillée, je me tournai vers le miroir en pied et m'observai. J'étais toujours la même qu'avant, mais je remarquai les différences subtiles que les autres verraient en me regardant. Mes cheveux brun chocolat étaient plus longs à présent, ils m'arrivaient presque à la taille. Mes seins étaient plus ronds et mes hanches un peu plus larges, ce qui donnait des courbes à mon corps et indiquait que j'étais une femme et non plus une fille. Quelques taches de rousseur claires parsemaient mon teint de porcelaine, et mes yeux vert émeraude étaient toujours cachés derrière les lunettes qui reposaient au sommet de mon nez.

J'ajustai mon blazer et clignai des yeux. Je ne savais pas pourquoi, mais je ne voulais pas m'habiller de manière décontractée pour aller rejoindre ma famille que je n'avais pas vue depuis six ans. Je voulais avoir l'air soignée, même si j'étais en train de m'effondrer intérieurement.

Je me tressai les cheveux pour les garder hors de mon visage et ne pris pas la peine de me maquiller puisque le fait de voir mon oncle allait déclencher une avalanche d'émotions qui allait tout ruiner de toute façon. Je récupérai une écharpe bleu clair sur le lit et me l'enroulai autour du cou avant d'attraper mon téléphone et ma clé magnétique.

Étant donné que la maison de mes parents était proche, je décidai de marcher. Il ne pleuvait pas dehors, pour une fois, mais nous étions mi-octobre, il faisait déjà nuit noire à dix-huit heures et il commençait à faire *vraiment* froid. Je croisai les bras et gardai la tête baissée en passant rapidement devant le café de

ma grand-mère. Il était fermé, comme je m’y attendais. Je ne vis aucune lumière allumée du coin de l’œil, mais juste au cas où, je continuai à détourner le regard.

Le trajet jusqu’à chez mes parents fut plus rapide que dans mes souvenirs, et en un instant, je me retrouvais devant la porte d’entrée de la maison dans laquelle j’avais grandi. Je cillai en observant le foyer de mon enfance. Il y avait quelques décorations d’Halloween – ce qui me rappelait la fête à venir –, mais mis à part ça, la maison était exactement la même que la dernière fois que je l’avais vue six ans plus tôt, comme si rien n’avait changé... et que rien ne s’était passé.

*Tu peux le faire, me dis-je.*

Je répétais cette phrase dans ma tête comme une litanie en levant la main pour frapper à la porte au vernis sombre. Je n’en eus pas l’occasion toutefois, puisqu’elle s’ouvrit brusquement, révélant deux femmes d’environ vingt-cinq ans qui s’apprêtaient à sortir. Je n’avais aucune idée de qui elles étaient, et je me surpris à les dévisager.

— Oh, je suis désolée ! s’exclama la femme aux cheveux blond platine avant de se reprendre. Est-ce que je peux vous aider ?

*Qui est-elle ? me demandai-je. Et pourquoi me demande-t-elle si elle peut m’aider ?*

— Non merci, répondis-je poliment. Est-ce que je peux passer ?

La jeune femme ne bougea pas, et la brune à côté d’elle croisa les bras en se rapprochant de son amie. Je la regardai brièvement avant de revenir à la blonde. On aurait dit qu’elles essayaient de m’empêcher d’entrer dans la maison.

— Qui êtes-vous ? demanda la blonde.

Elle n’était pas impolie, seulement curieuse.

Je tapai du pied sur le sol avec impatience et comptai jusqu’à cinq avant de répondre.

— Je suis Lane. Cette maison est celle de mes parents. Est-ce que je peux passer, *s’il vous plaît ?*

— *Lane ? glapit la blonde.*

Elle avait parlé comme si elle savait qui j'étais, mais je ne la reconnaissais pas. Je hochai la tête pour répondre à sa question. Les yeux des deux femmes s'écarquillèrent, et elles s'écartèrent aussitôt, formant ainsi un passage. Je les remerciai, passai entre elles et entrai chez mes parents. Je pris une inspiration nerveuse et traversai l'entrée en direction du petit salon.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis la blonde et la brune se précipiter derrière moi pour se diriger vers la cuisine. Je détournai le regard et me concentrai sur la porte du salon. Je savais que mon oncle se trouverait dans cette pièce ; c'était ici que ma tante Teresa avait reposé après son décès il y a plusieurs années.

J'attrapai la poignée de la porte et l'ouvris doucement du bout des doigts. L'odeur de jasmin emplit mes narines et s'enroula autour de moi comme une couverture. Je pris une grande inspiration et me laissai envelopper par le réconfort que m'apportait cette odeur familière. Le regard baissé, je pouvais quand même voir du coin de l'œil les pieds du support sur lequel reposait le cercueil. Je m'en approchai lentement et m'attardai un instant. Avant de rester complètement figée, je me déplaçai vers le côté droit du cercueil. Lorsque je levai la tête et que mes yeux se posèrent sur lui, je pris une vive inspiration.

Je mis une main sur ma bouche lorsqu'un sanglot m'échappa. Il était vraiment là – ce n'était pas une sorte de mauvaise plaisanterie... Mon oncle était vraiment mort. Le voir me rappela brusquement l'une de nos conversations sur Skype datant d'il y a quelques années, et j'en fus bouleversée.

— *Lane, chérie, s'il te plaît parle-moi, implora mon oncle. Tu n'es pas heureuse. Je peux le lire sur ton visage.*

— *Je vais bien, oncle Harry, soupirai-je. C'est juste que mon installation ici me prend plus de temps que je ne l'aurais pensé.*

— *Tu as emménagé à New York il y a quatre ans, dit mon oncle d'un ton sérieux.*

— *Et alors ? grognai-je. Je suis dans un autre pays. Je dois encore m'habituer à beaucoup de choses.*

— Tu es sûre ? insista-t-il. Peut-être que tu devrais parler à ta grand-mère – elle sait bien gérer les moments où tu es triste.

*Une alarme se déclencha dans mon esprit.*

— Non... Non, je ne pense pas. Je ne veux pas parler à l'Oprah Irlandaise. Elle ne fera que pinailler et je ne veux pas de ça. Tu sais qu'elle va me dire de monter dans un avion et de rentrer à la maison. Elle a un don, et je ne la laisserai pas m'influencer.

— Alors, dis-moi ce qui se passe, s'il te plaît, me supplia-t-il. Je sens bien qu'il y a quelque chose qui cloche. Il s'est passé quelque chose ?

— Je vais bien, lui assurai-je avant de décider de lui révéler la vérité. J'ai juste eu un petit moment de faiblesse et j'ai pensé à faire une chose stupide, c'est tout.

— Explique-toi, répliqua mon oncle, grognant presque. Maintenant.

*Je me mordillai la lèvre et baissai la voix pour que les autres clients du Starbucks ne puissent pas m'entendre.*

— J'ai rêvé de lui la nuit dernière et je me suis réveillée avec des sueurs froides. Pendant une seconde, juste une fraction de seconde, j'ai pensé à prendre quelques médicaments. Avant que tu paniques et que tu me demandes de rentrer à la maison, sache que je sais que c'était une pensée très grave et que j'ai pris rendez-vous avec un spécialiste pour en parler.

— Lane, dit mon oncle d'une voix ferme.

— Je vais bien, je veux juste en parler à un spécialiste.

*Il cligna des yeux.*

— Ça pourrait t'aider de parler à Ka...

— Non, le coupai-je. Je ne peux pas.

— Lane...

— *Non, oncle Harry, je ne veux ni le voir ni lui parler. S’il te plaît. Je ne peux pas.*

*Mon oncle ronchonna.*

— *D’accord. Très bien.*

— *Tu fais ça au moins une fois par semaine. Quand vas-tu abandonner l’idée de me pousser à lui parler ? grognai-je.*

— *Quand je serai mort et enterré.*

— *Ne dis pas des choses comme ça.*

*Je pointai un doigt menaçant vers lui.*

— *Tu ne vas nulle part.*

— *Oncle Harry, gémis-je, tirée de mes souvenirs et ramenée au moment présent.*

*Je m’approchai plus près du cercueil, mon ventre frôla le bois.*

— *Je suis... Je suis tellement désolée de ne pas avoir été là.*

*Je fus prise de remords et, à ce moment-là, je m’en voulus énormément. Je n’avais pas été là pour lui quand il en avait eu le plus besoin. J’avais fait passer mes besoins égoïstes avant un homme qui n’avait rien fait d’autre que de m’aimer toute ma vie.*

*De légers pleurs résonnèrent derrière moi, puis je sentis des bras s’enrouler autour de mon corps. Je ne savais pas qui me consolait. Je pouvais sentir l’après-rasage qu’il portait et qui m’entourait de la même manière que ses bras. Je plaçai mes mains au-dessus de celles qui étaient posées sur mon ventre.*

— *Tout va bien, ma chérie.*

*Papa.*

*Je fondis en larmes et me tournai pour enlacer mon père, les bras enroulés autour de sa taille. Il me tint contre lui et nous berça jusqu’à ce que mes sanglots*

deviennent des reniflements. Après quelques minutes, je me tournai et regardai à nouveau mon oncle. Je plaçai ma main en haut de sa tête et fermai les yeux lorsque je sentis sa peau glacée.

Je les rouvris ensuite et observai son beau visage.

— Je suis désolée, répétai-je en me penchant pour embrasser sa joue toute douce.

J'appuyai ensuite tendrement mon front sur le côté de sa tête.

— Je suis *tellement* désolée.

Je me laissai aller et pleurai, pleurai et pleurai encore.

J'avais fondu en larmes quand j'avais lu la lettre de Lochlan, mais ce n'était rien comparé à l'émotion que provoquait le fait de voir Harry. Ce n'était pas seulement du chagrin. J'avais le cœur brisé, et plus je regardais mon oncle merveilleux, plus je me sentais détruite et vide au fond de moi.

— Comment s'est passé ton vol ? demanda une voix depuis la porte du salon.

Je n'avais pas besoin de regarder pour savoir que c'était mon frère Layton. Je n'avais pas entendu sa voix depuis près d'un an, mais elle n'avait pas changé. Elle était juste un peu plus rauque, ce qui était probablement dû à sa mauvaise habitude de fumer. Toutefois, ce n'était pas surprenant. Il avait vingt-neuf ans maintenant et avait toujours fumé, d'aussi loin que je m'en souviens.

— C'était long, lui répondis-je en gardant les yeux rivés sur mon oncle.

Mon père était toujours derrière moi et me serrait contre lui. J'étais consciente que ce rapprochement n'allait probablement pas durer après l'enterrement prévu le lendemain, mais je ne m'y attardai pas. J'avais des différends avec mes parents, ma grand-mère et mes frères, mais pour l'instant, je n'y pensais pas ; je me focalisais sur oncle Harry.

— Où est ta valise ?

Je me tendis légèrement en entendant la voix de ma mère.



— Au *Holiday Inn*, murmurai-je.

Quelqu'un grogna en réaction.

— Tu t'es installée à l'hôtel et pas *ici* ?

Je poussai un soupir de lassitude.

— Ne fais pas ça maintenant, Lochlan. S'il te plaît.

Il n'écoula pas.

— Tu ne dormiras *pas* dans un hôtel merdique...

— Lochlan, coupa Layton d'un ton ferme. On parlera de ça plus tard.

Silence.

Je fermai les yeux en entendant les pas de Lochlan marteler le plancher lorsqu'il sortit précipitamment de la pièce pour se diriger dans le séjour au bout du couloir, en claquant la porte derrière lui. Je ne fus pas surprise de le voir partir. Lochlan était peut-être le frère caractériel, mais la parole de Layton faisait loi. Il était la seule personne à pouvoir communiquer avec Lochlan lorsqu'il dépassait les limites. Essayant de ne pas laisser mon frère, ou son emportement, me perturber, je me concentrai complètement sur mon oncle.

— J'attendais ton mail, lui dis-je tendrement en attendant sa réponse, même si je savais qu'elle n'arriverait jamais.

Mon père me serra contre lui.

— Sa mort a été soudaine, trésor.

Je me sentis mal.

— Comment ça s'est passé ?

Je posai la question tant redoutée qui était apparue dans mon esprit à la minute où j'avais lu la lettre de Lochlan deux jours plus tôt.

— Une crise cardiaque, dit mon père dans un soupir. Il n'a pas souffert. C'est

arrivé dans son sommeil.

*Une crise cardiaque, répétais-je en silence. C'est ce qui a emporté mon oncle.*

Je me mordillai la lèvre en regardant sa tenue. Je ne pus m'empêcher de sourire en remarquant l'épais pull en laine que je lui avais tricoté quand j'avais seize ans. Il l'adorait et avait toujours refusé de le jeter, peu importe le nombre de fois où je lui avais dit de le faire. Il disait que c'était le plus beau cadeau qu'on lui avait offert et je me sentais mal pour lui, parce que c'était un pull franchement horrible. Je n'étais pas douée pour le tricot.

Ma grand-mère m'avait imposé cette tâche diabolique pendant l'été de mes seize ans. J'étais pire que nulle, mais elle s'en fichait. Elle m'en faisait faire chaque week-end avec elle et ses amies qui, à elles toutes, avaient plus de trois cents ans de plus que moi. Si ma grand-mère m'entendait dire ça, elle me frapperait. Je ris dans ma tête en pensant au coup silencieux et secouai la tête avec bonhomie.

— Lui et son satané pull, marmonnai-je.

De petits rires emplirent alors le salon, ce qui aida à faire disparaître une partie de la douleur et de la tension pendant quelques brèves secondes.

Quand je fus prête, je pris une profonde inspiration puis me tournai pour regarder les visages que je n'avais pas vus en chair et en os depuis six ans. La première personne que je dévisageai fut ma mère. Elle paraissait plus âgée que ses cinquante-quatre ans, mais il était certain que la mort de mon oncle avait ajouté quelques rides à son visage toujours superbe. Ma grand-mère, qui était à côté de ma mère, n'avait pas changé depuis le jour où j'étais partie. Mon deuxième frère était différent. Il était musclé... *très* musclé. Il était en surpoids la dernière fois que je l'avais vu, mais ce n'était plus le cas à présent.

— Seigneur, Lay, est-ce que quelqu'un t'a offert un abonnement à la salle de sport ? demandai-je, abasourdie.

Mon père éclata de rire derrière moi, tandis que ma mère et ma grand-mère se couvraient la bouche pour essayer d'étouffer leur rire. Mon frère me fit juste un petit sourire en coin, mais ses yeux bleus comme la mer brillèrent vivement.

— Je ne pouvais pas rester éternellement le jumeau enrobé, n'est-ce pas ?

demanda-t-il en plaisantant.

Je souris malicieusement.

— Je suppose que non. Tu es très beau.

Layton me fit un clin d’œil.

— Toi aussi, petite sœur.

Mes lèvres s’étirèrent un instant puis je me tournai pour regarder mon père. Son joli visage n’avait pas changé, il était juste plus poilu et plus rond. Tout son corps était plus rond.

— Pendant que Layton faisait du sport, tu traînais au bar et à la friterie, pas vrai ?

Mon père me tira gentiment l’oreille.

— Petite insolente. Je te signale que quelques couches de graisse n’ont jamais fait de mal à personne. Ça me tient chaud pendant ces longues nuits d’hiver.

— Je te taquine, m’esclaffai-je avant de le prendre dans mes bras.

J’aimais le fait qu’il soit plus rond, il y avait plus de surface à câliner.

Mon frère, ma mère et ma grand-mère avaient éclaté de rire suite à mes taquineries, et il leur fallut quelques instants pour se calmer. Ma grand-mère vint ensuite vers moi et m’étreignit chaleureusement.

— B’jour, ma chérie, dit-elle de son accent chantant.

Je fermai les yeux et la serrai fort en me laissant emporter par sa voix apaisante. Elle venait d’Irlande, de la banlieue de Crumlin à Dublin, et son accent était toujours aussi prononcé. Bien qu’elle ait vécu en Angleterre ces cinquante dernières années, elle n’avait jamais perdu son accent irlandais et j’adorais ça.

Je souris affectueusement.

— Salut, mamie.

Quand elle me relâcha, Layton arriva aussitôt pour me prendre dans ses bras épais et musclés. Je poussai un petit cri quand il me souleva du sol et me porta comme si je ne pesais rien.

— Je ne peux plus respirer, sifflai-je en plaisantant.

Mon frère me reposa.

— Petite terreur, grogna-t-il.

Mon sourire malicieux devint étincelant lorsque ma mère s’approcha de moi. Je m’attendais à ce qu’elle me sourie et qu’elle ait probablement les larmes aux yeux, mais je ne m’attendais certainement pas à ce qu’elle éclate en sanglots en me prenant dans ses bras comme ce fut le cas.

— Bienvenue à la maison, mon bébé, dit-elle en pleurant. Tu m’as *tellement* manqué.

J’enroulai mes bras autour de son petit corps et la serrai contre moi.

— Tu m’as manqué aussi, maman.

C’était la stricte vérité. Elle m’avait manqué. Nous n’étions pas d’accord sur le fait que je parte vivre loin de la maison, mais elle était toujours ma mère, et je l’aimais de tout mon cœur. Elle me tint pendant un long moment en pleurant. Elle n’arrêtait pas de s’écarter de moi, puis elle regardait mon visage et me serrait à nouveau dans ses bras aussi fort qu’elle le pouvait. C’était comme si elle n’arrivait pas à croire que je me tenais en face d’elle, ce qui me rendit à la fois heureuse et triste. Heureuse parce qu’elle était contente de me voir, et triste parce que c’était surtout ma faute si elle n’en avait pas souvent l’occasion.

*Tu as tes raisons*, me rappelai-je.

Je lui caressai le dos.

— Tout va bien, maman.

Rien n’allait bien, mais ça me semblait être la bonne chose à dire.

Lorsque nous nous séparâmes enfin, mon regard passa de ma famille à mon

oncle et je fronçai les sourcils.

— Je suppose que Lochlan est la dernière personne qu’il me reste à saluer.

Quelqu’un se racla la gorge derrière moi.

— Pas tout à fait.

*Oh, non*, suppliai-je en silence. *S’il vous plaît, mon Dieu, non.*

Mes yeux s’écarquillèrent alors que sa voix m’enveloppait telle une couverture épaisse. Peu importait le nombre d’années écoulées, je reconnaîtrais cette voix même si elle n’était qu’un murmure. Je me retournai lentement, puis m’immobilisai lorsque je vis qu’il se tenait à l’entrée du salon, appuyé contre le chambranle de la porte, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

*Ses yeux*, me souffla mon esprit. *Qu’est-ce qui ne va pas avec eux ?*

J’aimais beaucoup de choses chez l’homme qui se tenait en face de moi, mais ses yeux étaient de loin ce que je préférais. C’était la première chose que je regardais à chaque fois que je le voyais. Il y avait toujours une lueur malicieuse dans ses yeux couleur whisky, et j’étais la seule à la voir parce que je les observais attentivement. Ce reflet me disait que son âme était vivante et animée, mais ce que je vis à cet instant me fit frissonner.

Il n’y avait aucune lueur, aucun éclat ou miroitement d’aucune sorte. Ils étaient vides et reflétaient le ciel gris et nuageux qui planait souvent au-dessus de York. Ils étaient tout aussi envoûtants que terrifiants.

Malgré le fait d’être partie à des milliers de kilomètres pour lui échapper, je m’étais réveillée chaque jour ces six dernières années avec l’image de ces yeux noisette à l’esprit, et m’étais endormie chaque soir au son de cette voix apaisante. Je ne pouvais pas le semer, que je sois à l’autre bout du monde ou dans la pièce d’à côté.

Je vivais et respirais Kale Hunt, et ça me tuait.

— Kale, parvins-je à murmurer en fixant le premier homme à m’avoir brisé le cœur.

Il me regarda, puis, sans aucune trace d'émotion, cligna des yeux et me salua d'un signe de tête, tel un robot.

— Bienvenue à la maison, Laney Baby.

# Chapitre Deux

À six ans (vingt ans plus tôt)

— Lane ? Où es-tu ?

Je mis mes mains sur mes oreilles, fermai les yeux et essayai de contenir mes sanglots, sans y parvenir. Ils secouaient mon corps parce que ma tête me faisait vraiment mal. La douleur ne partait pas quand je la frottais, le battement ne faisait qu'empirer.

J'ouvris les yeux lorsqu'un bras glissa sous mes genoux et un autre sous mon dos. Je glapis quand je fus subitement soulevée dans les airs, et mis mes bras autour du cou de la personne qui me portait. Je regardai son visage et me mis à pleurer lorsque je vis des yeux brillants couleur noisette.

— Kale !

Kale Hunt était mon meilleur ami dans le monde entier. Si quelqu'un pouvait me faire me sentir mieux quand j'avais aussi mal, c'était Kale. Il était toujours celui qui essayait mes larmes et me redonnait le sourire.

J'enfouis mon visage au creux de son cou et pleurai comme si c'était la fin du monde. Kale marcha jusqu'à un bureau, dans ma salle de classe. Il m'assit sur ses genoux et m'enlaça. Il me berça jusqu'à ce que je sois assez calme pour me redresser sans pleurnicher et laisser de la morve partout.

Je regardai Kale quand il me tendit un mouchoir venant de sa poche. Après m'être essuyé le visage, je me mouchai et reniflai avant de chiffonner le mouchoir usagé.

— Que t'est-il arrivé ? me demanda-t-il, son inquiétude palpable dans ses paroles.

Je continuai de renifler, mais restai muette et immobile. Je ne voulais pas lui dire parce que j'aurais des ennuis et il me crierait probablement dessus. Je ne

voulais pas qu'on me crie dessus.

— Lane ? insista Kale lorsque je détournai le regard. Que. S'est-il. Passé ?

Je sentis ma lèvre inférieure trembler, et il soupira.

— Je ne suis pas en colère contre toi, me rassura-t-il avec douceur. Mais tu dois me dire ce qui s'est passé. Anna O'Leary est venue me voir pour me dire que tu avais couru ici depuis la cour et qu'il s'était passé quelque chose. Dis-moi ce que c'est. S'il te plaît.

— Je... J'étais en train de jouer à la corde à sauter avec Anna O'Leary et Ally Day quand Jordan Hummings a pris notre corde et s'est enfui.

Je baissai la tête jusqu'à ce que mon menton touche ma poitrine.

— Je lui ai couru après et j'ai essayé de la récupérer, mais Jordan est tombé et il a dit que c'était ma faute, alors il m'a frappée à la tête, et maintenant, ça fait *vraiment* mal.

Kale me serra plus fort.

— Jordan Hummings ? gronda-t-il. Le garçon de *ma* classe ?

Je hochai la tête lentement.

C'était pour ça que j'avais si peur ; Jordan était un grand garçon comme Kale.

— Il t'a *frappée* ? répéta-t-il en grognant.

Je me remis à pleurer quand la colère de Kale devint évidente. Il perdit vite cet air furieux et remit tout aussi vite ses bras autour de moi. Il me calma, me dit des choses gentilles et qu'il allait tout arranger.

Je le crus.

— Viens avec moi, dit-il en se levant avant de me reposer au sol. Ma récréation sera finie dans quelques minutes, alors je dois faire ça vite.

Kale était dans la classe des grands garçons, et je n'aimais pas ça. Cependant, il était obligé d'être dans cette classe parce qu'il avait neuf ans et qu'il devait



apprendre des trucs de grands garçons... comme les maths. Quand je serai en CE1 l'année prochaine, on aura les mêmes horaires de récréation et on pourra jouer ensemble tout le temps. C'est ce qu'il m'a dit.

— Où on va ? lui demandai-je alors qu'il entrelaçait nos doigts.

Il grogna pour toute réponse et me conduisit hors de ma salle de classe, puis le long du couloir jusqu'à la porte qui menait à la cour de récréation.

— Je vais arranger ce qui t'est arrivé, dit-il en passant la porte.

Je m'agrippai fermement à sa main alors que nous passions devant des tas d'enfants qui jouaient à s'attraper, à la marelle et à la corde à sauter. Nous nous arrêtâmes près des filles qui jouaient à la corde, à l'endroit même où je jouais tout à l'heure.

— Salut, les filles. Est-ce que l'une d'entre vous a vu Jordan Hummings ? demanda Kale.

Je ne les connaissais pas, mais elles étaient plus grandes que moi. Elles étaient peut-être même dans la classe de Kale vu comme elles lui faisaient des grands sourires quand il leur parlait. Je plissai les yeux dans leur direction et me rapprochai de lui. Je n'aimais pas la façon dont elles le regardaient. Elles semblaient un peu *trop* contentes de le voir.

— Salut, Kale, dit d'un air rayonnant la fille aux cheveux roux brillants et aux taches de rousseur éparées. Oui je l'ai vu. Il est parti derrière le bâtiment avec ses amis. Par contre, je ne sais pas vraiment pourquoi.

Kale sourit à la rousse.

— Merci, Drew.

Le sourire de Drew toucha ses oreilles. Il était grand à ce point.

— Je t'en prie, répondit-elle en replaçant une mèche de ses beaux cheveux derrière son oreille, un sourire timide sur les lèvres.

Je n'aimais pas Drew. Je ne l'aimais pas du tout.

Je tirai sur la main de Kale, qui ne réagissait pas. Il restait là à regarder cette Drew avec un air bizarre et loufoque sur le visage, et ça me mit en colère.

— Kale ! dis-je d'un ton sec.

Il sursauta légèrement puis me regarda. Il cilla comme s'il avait oublié que j'étais là.

— Elle est *trop* mignonne, c'est ta sœur ?

Kale regarda à nouveau Drew lorsqu'elle lui parla.

— Lane ? En fait c'est ma meilleure amie. Je suis très proche de ses frères et de sa famille. Elle est presque comme ma sœur, oui.

Le regard d'admiration qu'elle posa sur lui m'énerva vraiment.

— Ouah, c'est *tellement* mignon, Kale, dit-elle en levant sa main pour jouer avec ses cheveux roux brillants.

J'eus envie de les lui raser. Elle les touchait beaucoup trop.

— Ah-ah oui ? bégaya-t-il avant de se racler la gorge parce que ça faisait un drôle de bruit.

Drew acquiesça d'un signe de tête.

— Ouais. Je trouve que c'est vraiment cool que tu veilles sur elle.

Kale agit différemment ensuite. Il haussa les épaules comme si ce qu'elle venait de dire n'était pas grand-chose puis il ôta sa main de la mienne pour pouvoir la poser de manière décontractée sur mon épaule.

— Eh bien, tu sais. Quelqu'un doit veiller sur elle. Elle a six ans, mais elle est vraiment petite pour son âge. Ce n'est qu'une enfant.

Je fronçai les sourcils en direction de Kale et décidai que je n'aimais pas la façon dont il se comportait en compagnie de cette Drew et de son amie avec les cheveux blonds, qui n'avait rien fait d'autre que de rester là à le fixer depuis qu'il avait demandé où était Jordan.

*Jordan.*

En repensant à la raison pour laquelle Kale était encore en train de parler à ces filles, je tirai sur sa main pour attirer son attention.

— Jordan, dis-je lorsqu’il baissa les yeux vers moi.

Kale cligna des yeux avant de secouer la tête pour reprendre ses esprits, et il contracta sa mâchoire.

Il regarda à nouveau Drew.

— Tu as dit que Jordan était parti derrière le bâtiment, c’est ça ?

Elle hocha la tête de bas en haut.

— Oui, oui.

Kale lui fit un clin d’œil.

— Merci, beauté.

Il se tourna vers moi.

— Reste ici avec Drew. Je reviens tout de suite.

Sur ces mots, il me contourna et se dirigea vers le bâtiment en question. J’étais au bord des larmes parce qu’il avait fait quelque chose de mal. Il avait appelé Drew « beauté », mais il avait dû se tromper parce qu’il avait dit que c’était *moi* la seule jolie fille au monde. Seulement moi. Il me le disait toujours.

— Est-ce que tu as entendu ça ? s’exclama Drew à sa copine en piaillant et tapant des mains comme un phoque dans un zoo. Il m’a appelée « beauté ». *Beauté !*

Son amie se mit à sauter et couiner. Je résistai à l’envie de mettre mes doigts dans mes oreilles pour faire taire cet horrible bruit.

— Oui, j’ai entendu, s’enthousiasma son amie en frappant elle aussi dans ses mains comme un phoque. J’ai *trop* entendu. Oh, mon Dieu ! Tu lui plais *trop* ! Tu as vu comme il ne pouvait s’empêcher de te fixer ? Tu as tellement de

chance, Drew... Il est magnifique !

Je ne voulais pas rester ici à les écouter s'extasier sur Kale, alors je courus après lui. J'entendis Drew m'appeler, mais je ne me retournai pas pour lui répondre. En fait, je lui tirai mentalement la langue.

*Prends ça, Drew.*

Je repérai Kale de dos alors qu'il disparaissait à l'arrière du bâtiment, alors je lui courus après le plus vite possible. J'arrivai à cet endroit au moment où une main me retint par l'épaule.

— Pas si vite, Kale a dit que tu devais rester avec moi.

Je regardai par-dessus mon épaule et fixai Drew, qui m'observait avec les sourcils froncés. Sa poitrine montait et descendait rapidement tout comme la mienne, alors que nous essayions toutes les deux de reprendre notre souffle.

Elle leva les yeux et regarda droit devant. Sa bouche prit une forme de O juste avant qu'elle pose sa main devant ses lèvres et se mette à hurler. Je sursautai et tournai la tête, mais tout comme Drew, je me mis à crier quand je vis ce qu'elle avait surpris.

Kale se battait... contre *trois* garçons.

— Kale ! m'écriai-je lorsqu'un des garçons le frappa sur le côté du ventre.

J'essayai de me précipiter pour aller l'aider, mais des bras s'enroulèrent autour de moi par-derrière.

— Stop ! siffla la voix de Drew dans mon oreille. Tu vas te retrouver blessée !

Je m'en fichais ; je devais aider Kale avant qu'*il* soit blessé.

— Laissez-le tranquille ! criai-je aux garçons. Arrêtez, *s'il vous plaît* !

Le bruit des coups et des gifles emplissait mes oreilles, et au moment où je m'apprêtais à hurler à nouveau, un des garçons au-dessus de Kale se mit à brailler après avoir reçu un coup entre les jambes. Il tomba en arrière sur le sol et se tint l'entrejambe à deux mains. Il n'essaya pas de se relever pour frapper à

nouveau Kale ; il resta au sol et commença à pleurer de douleur.

Quelques secondes plus tard, un deuxième garçon s'éloigna de Kale en se tenant le nez, et il se mit à pleurer aussi. Tout comme le garçon à côté de lui, il resta au sol et tint son visage entre ses mains alors que du sang commençait à couler entre les doigts qui couvraient son nez.

Je ne sus pas vraiment pourquoi, mais je me raccrochai fermement aux bras de Drew lorsqu'elle se pencha pour me porter. Elle me tint contre elle et essaya de se retourner pour que je ne puisse pas observer ce qui se passait, mais je tournai la tête juste assez pour voir que le dernier garçon à affronter Kale était Jordan Hummings. Le garçon qui avait volé ma corde à sauter et qui m'avait frappée derrière la tête.

Kale était au-dessus de lui. Ils avaient tous les deux du sang sur eux, mais Jordan en avait beaucoup plus, et il pleurait. Pas Kale. Jordan essaya de le repousser, mais Kale lui attrapa les mains et les mit sur le côté avant de saisir le col de son uniforme pour le maintenir en place.

— Si tu t'avises *encore* de toucher à ma famille, je te tuerai, putain ! lui hurla Kale au visage.

J'en eus le souffle coupé. Kale avait dit un vilain mot, un *très* vilain mot. Il allait avoir *beaucoup* d'ennuis quand sa maman et son papa le sauraient.

— Je n'ai touché personne ! gémit Jordan en essayant désespérément de faire lâcher Kale.

— Si, tu l'as fait ! cria Kale en saisissant le col de Jordan avec son autre main. Tu as frappé Lane ! Ce n'est qu'une petite fille. Elle n'a que six ans et tu l'as cognée à la tête !

Les paroles de Kale firent sursauter Drew, qui me tint contre elle et me caressa le dos de haut en bas. Je détestais le fait que ça me réconfortait et apaisait mes pleurs. Je détestais le fait de m'agripper à elle, et aussi le fait que je me sentais mieux grâce à ça. Je ne voulais pas avoir besoin de l'aide de Drew, parce que Kale avait dit qu'elle était une « beauté ».

— Drew, que fais-tu... Hé !

Quand un adulte cria derrière nous, je sursautai et enfouis mon visage contre l'épaule de Drew.

Je crus mourir de peur lorsqu'un adulte passa précipitamment devant elle et moi avant d'arriver près de Kale et Jordan. Il sépara d'abord les deux garçons et aida Kale à se remettre sur pieds d'un côté, avant de se baisser pour relever Jordan. Il était en train de pleurer, tout comme ses deux amis qui étaient toujours au sol. Kale était le seul garçon qui ne pleurait pas. Il se contentait de fixer durement Jordan, les poings serrés, alors que son torse se levait et descendait rapidement.

Maintenant que Kale était debout et me faisait face, je pouvais distinguer son visage et je n'aimai pas ce que je vis. Un filet de sang coulait d'une petite coupure au-dessus de son sourcil et s'arrêtait au milieu de sa joue. Ses yeux étaient rouges, un peu gonflés, et ses lèvres étaient colorées par le sang étalé sur sa bouche. Je pouvais voir ses dents tachées de sang aussi, parce qu'il respirait fort avec la bouche ouverte.

Maintenant qu'il n'y avait plus autant de bruit, on pouvait percevoir mes gémissements. Kale tourna la tête vers moi et son attitude changea complètement.

— Tout va bien, Lane, m'assura-t-il en me faisant un clin d'œil. Je vais bien, je te le promets.

— menteur ! criai-je. Tu saignes ! Regarde tout ce sang. Tu es sûrement en train de mourir !

Cette pensée me retourna l'estomac.

— Bordel, que s'est-il passé ici ? demanda l'homme qui tenait Kale et Jordan.

J'ouvris la bouche. L'homme aussi avait dit un gros mot.

— Il a frappé Lane derrière la tête ! signala Kale en envoyant son accusation au visage de Jordan.

L'homme me jeta un coup d'œil, puis il regarda Kale, Jordan et les deux garçons qui pleuraient encore par terre. Il secoua la tête et avança en entraînant Kale et Jordan avec lui.

— Tout le monde dans le bureau du directeur, ordonna-t-il. *Maintenant !*

La peur qui m’envahit était suffisante pour me faire vouloir mourir. Drew me reposa au sol et me prit la main alors qu’on marchait devant Kale, Jordan et l’homme qui avait arrêté la bagarre. Il ordonna aux deux autres garçons de se relever et de le suivre, sinon, il reviendrait les chercher.

— Oui, monsieur, dirent-ils d’une voix râpeuse.

*Monsieur.*

L’homme était un professeur de l’école et il nous emmenait dans le bureau du directeur. Nous allions avoir de *gros* ennuis.

La suite se déroula rapidement. Je dus m’asseoir dans la salle d’attente du directeur avec Kale, Jordan et les deux autres garçons pendant que quelqu’un contactait nos parents. Drew fut renvoyée en classe parce qu’elle n’était pas directement impliquée dans ce qui s’était passé, mis à part le fait qu’elle ait été témoin de la bagarre. Elle avait rapporté au professeur ce qu’elle savait, et il l’avait laissé repartir.

Je gardais la tête baissée, même si le « monsieur » qui avait arrêté la bagarre m’avait dit que je n’avais pas de souci à me faire et que je n’aurais pas d’ennui. Ça m’avait soulagée, mais je me sentais toujours mal parce que Kale allait avoir des problèmes à cause de moi.

La salle d’attente silencieuse du directeur devint bruyante à la seconde où nos parents arrivèrent. Je pouvais entendre mon père et celui de Kale se disputer avec d’autres adultes quelque part à l’extérieur. J’entendis ensuite nos mères essayer d’apaiser les choses, tout comme le firent d’autres femmes.

Je courus vers ma mère lorsqu’elle entra dans la salle d’attente et je sanglotai alors qu’elle me soulevait pour me tenir contre elle. Je sentis une main se plaquer contre mon dos, puis des lèvres frôler le côté de ma tête.

— Lane ? murmura mon père.

Je le regardai, des larmes brouillant ma vision.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda-t-il, la voix pleine d’inquiétude.

Je secouai la tête.

— Jordan m’a cogné la tête et ça fait *vraiment* mal.

La mâchoire de mon père se crispa alors qu’il regardait par-dessus son épaule.

— Occupez-vous de votre fils avant que je le fasse à votre place.

Les disputes recommencèrent. Le professeur qui avait mis fin à la bagarre entra dans la salle d’attente et dut intervenir pour calmer tout le monde. La mère de Jordan était à genoux devant son fils et pointait son doigt vers lui comme si elle le grondait. Son père se tenait près d’eux et jetait un regard furieux à Jordan, les bras croisés.

J’avalai ma salive quand j’aperçus les parents de Kale. Son père était à ses côtés et examinait son visage. Sa mère était inquiète et était aussi aux petits soins pour lui, même si Kale avait essayé de lui dire qu’il allait bien. Il n’en avait pas l’air ; ses yeux rouges et un peu gonflés étaient maintenant bleus à cause des hématomes qui se formaient. Une marque foncée apparaissait autour des coupures de son sourcil et de sa lèvre éclatée. Ça devait lui faire mal, mais il souriait et me faisait un clin d’œil à chaque fois qu’il me voyait le fixer.

Je dus aller dans le bureau du directeur avec mes parents pour lui dire ce qui s’était passé. Lorsque j’eus fini, je dus m’asseoir dans la salle d’attente avec mes parents pendant que Kale, Jordan et ses deux amis entraient à leur tour dans le bureau du directeur avec leurs parents. On attendit longtemps, et parfois on pouvait entendre des éclats de voix ou des pleurs. Je savais que ni l’un ni l’autre ne venaient de Kale. Il ne pleurait jamais. *Jamais*. Pas même quand sa grand-mère était morte l’année précédente.

Je jouais à un jeu avec mon papa quand Kale et ses parents revinrent dans la salle d’attente. Je me levai d’un bond et courus à toute vitesse vers Kale, ce qui le fit rire, tout comme nos parents. J’enroulai mes bras autour de sa taille et appuyai ma tête contre son ventre en le serrant contre moi. Il plaça une main sur mon épaule et me caressa gentiment l’arrière de la tête avec l’autre.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il.

*Maintenant oui*, songeai-je.



Je levai les yeux vers lui et acquiesçai d'un signe de tête.

— Je t'aime, dis-je, faisant ainsi soupirer nos mères et ricaner nos pères.

Kale rigola.

— Je t'aime aussi, Laney Baby.

Je remis mon visage contre son ventre en souriant. Il était le meilleur des amis.

— Qu'a dit le directeur ? demanda mon père à celui de Kale alors que nous sortions tous de la salle d'attente pour quitter l'école.

Ma mère murmura que nous avions tous le droit de rentrer à la maison, et je trouvai que c'était vraiment cool parce que je ne voulais pas retourner en classe de toute façon.

— Il a compris que Kale était contrarié et qu'il avait ressenti le besoin de défendre Lane, mais la violence n'était pas la bonne manière de procéder. Kale est exclu pendant deux jours, mais Jordan et ses amis le sont pendant une semaine.

Je fronçai les sourcils.

— Ça veut dire quoi « sclu » ? demandai-je, la tête penchée sur le côté.

Kale rit et posa son bras sur mon épaule.

— Ça veut dire que je vais rester au lit toute la journée pendant que toi, tu iras à l'école, murmura-t-il en se penchant vers moi.

*Quoi ?*

— C'est pas juste ! Moi aussi je veux être sclue ! m'exclamai-je.

Le fou rire de Kale résonna dans le couloir que nous traversions, mais il s'arrêta lorsqu'une porte s'ouvrit un peu plus loin et que Drew apparut avec ses beaux cheveux roux stupides. Le bras de Kale se crispa autour de moi, mais il sourit lorsque le regard de Drew se dirigea vers lui.

— Kale ! cria-t-elle quand elle l'aperçut, puis elle se mit à courir dans le

couloir pour le rejoindre.

Elle avait vraiment couru *tout* le long.

Je fis un pas sur le côté lorsqu'elle s'écrasa contre lui pour lui faire un gros câlin. Je la fusillai du regard et reculai jusqu'à ce que mon dos soit appuyé contre les jambes de mon papa. Je levai les yeux vers lui et le vis rire avec le père de Kale tout en remuant la tête. Nos mamans aussi souriaient en remuant la tête, tout en observant Drew et Kale.

*Je ne comprends pas, pensai-je. Pourquoi sont-ils contents ?*

— Salut, Drew, murmura Kale en sentant ses cheveux.

Ça me dégoûta. Il avait reniflé ses cheveux. Je l'avais *vu* le faire !

Drew mit fin au câlin.

— Je suis *tellement* contente que tu ailles bien, j'étais inquiète pour toi.

— Tu t'inquiétais pour moi ? demanda-t-il, incrédule.

— Bien sûr, dit Drew en hochant la tête. Tu es exclu ?

Kale haussa les épaules, n'ayant pas l'air de s'en soucier.

— Deux jours.

Je fronçai les sourcils. Il agissait comme si ce n'était pas grand-chose.

La bouche de Drew prit la forme d'un O.

— Pour avoir défendu ta sœur ? C'est *tellement* stupide.

— Tu m'en diras tant, ricana Kale en se grattant la nuque.

Drew se mit à rougir lorsqu'elle s'aperçut que mes parents et ceux de Kale observaient leur échange.

— Eh bien, je serai là tous les jours. Je peux prendre des notes pour toi et marquer les chapitres que tu vas manquer, proposa-t-elle en rougissant tellement

que sa tête entière prit la couleur d'une tomate. Je peux te les apporter tous les soirs après l'école pour que tu ne prennes pas de retard.

Le visage de Kale était rouge aussi, mais il resta silencieux. J'avais envie de le frapper et de dire non à Drew pour lui, mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais rien faire. J'étais très en colère, mais je ne savais pas pourquoi.

— Ce serait super... Drew, c'est ça ? dit la mère de Kale alors que celui-ci n'avait toujours pas répondu à l'intéressée.

Drew regarda la mère de Kale et hocha la tête avec un sourire timide.

— Oui, c'est bien ça.

— Joli prénom.

La mère de Kale sourit.

Le visage de Drew rougit encore un peu, et elle murmura un merci. Elle se racla alors la gorge et baissa les yeux vers ses mains. C'est seulement à ce moment-là que je remarquai qu'elle tenait une feuille de papier avec un tas de mots différents dessus.

— Je dois aller photocopier ça pour mon professeur, alors je ferais mieux d'y aller, mais j'en garde une pour toi, Kale, et je prendrai des notes en plus. Je te les apporterai ce soir après l'école... Ça te va ? demanda Drew, les yeux pleins d'espoir.

— Oui, répondit Kale aussitôt avant de s'éclaircir la voix. Je veux dire, ouais, bien sûr, ce serait cool. Peu importe.

Nos pères commencèrent à rire, ce qui rendit Kale nerveux.

— D'accord, très bien. Je sais où tu habites, alors à tout à l'heure.

Elle se pencha et lui fit un bisou sur la joue.

Elle l'avait *embrassé* !

Elle tourna les yeux vers moi.

— J’espère que tu vas bien aussi, Lane.

Ensuite, elle dit au revoir à tout le monde et poursuit son chemin dans le couloir en nous contournant. Kale ne bougea pas, alors son papa le poussa pour qu’il avance et se mit à rire.

— Bien joué, fiston. *Vraiment*, bien joué.

Kale avait toujours le visage rouge, mais poussa son père en retour, pour jouer.

— Tais-toi, marmonna-t-il, un sourire étirant ses lèvres.

Je leur jetai un regard noir. Ma maman s’en aperçut ; elle donna un coup de coude à la mère de Kale, et elles me dévisagèrent toutes les deux en souriant. Elles étaient bizarres comme ça, à toujours me sourire quand je regardais Kale. Ça me fichait la trouille, mais je ne disais jamais rien parce qu’elles étaient vieilles et je voulais qu’elles soient heureuses.

— Kale, chuchota sa maman avant de faire un signe de tête dans ma direction.

Il me regarda et cligna des yeux en voyant mon expression.

— Pourquoi es-tu en colère ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Je ne savais pas ce qui me mettait dans cet état mis à part le fait que Drew m’agaçait, mais je ne voulais pas le lui dire.

— J’ai mal à la tête, répondis-je.

Je ne mentais pas ; elle me faisait vraiment mal, seulement pas autant que la douleur soudaine dans ma poitrine.

Kale s’approcha de moi et remit son bras autour de mon épaule.

— On peut regarder des films avec nos mamans et manger de la glace en rentrant à la maison. Est-ce que ça pourrait aider ?

J’oubliai tout le reste.

Mon mal de tête.

Ma poitrine douloureuse.

Drew.

Kale qui l'appelait « beauté », qui lui souriait et qui agissait si différemment à ses côtés.

Je me concentrai sur le fait de jouer avec Kale et de regarder des films pour le reste de la journée. Je me penchai vers lui et souris, ce qui fit ricaner tout le monde. Il savait que ma réaction signifiait un énorme « oui » silencieux.

— Alors allons-y, c'est parti, s'écria-t-il d'un air radieux.

Il retira son bras de mon épaule seulement pour me prendre la main.

— On a des films à regarder, Laney Baby.

Je m'agrippai fermement à sa main et souris avec joie en quittant notre école. J'aimais passer du temps avec lui, et j'aimais quand il m'appelait Laney Baby. J'aimais tout à propos de Kale, et je savais que ce serait toujours le cas.

Il était mon meilleur ami, celui que je considérais comme le meilleur des grands frères et celui qui me protégeait le mieux. Il était le meilleur dans tous les domaines de ma vie. Il était à *moi*.

# Chapitre Trois

Premier jour à York

Mon cœur cognait dans ma poitrine et j'avais les mains moites.

*Il m'a appelée Laney Baby, me murmura mon esprit. Kale Hunt se tient en face de moi en chair en os, et il m'a appelée Laney Baby.*

J'eus l'impression d'être de retour en enfance quand tout allait bien entre nous, quand les choses n'étaient pas... difficiles. Je repoussai cette pensée tout au fond de ma tête et me forçai à rester calme. Je refusais de paraître troublée et de montrer que je n'étais pas prête pour cette rencontre, même si c'était le cas. Je savais que revenir ici augmenterait les risques de croiser Kale ; je n'avais juste pas réalisé que ça arriverait dix minutes après avoir mis les pieds chez mes parents.

— Comment vas-tu ? demandai-je d'un ton formel après un long silence.

Kale pinça les lèvres ; elles ne formaient plus qu'une ligne.

— Je vais bien, petite. Et toi ?

*Petite.* Je voulus grommeler que je n'étais plus une fichue petite fille, mais je ne le fis pas. Je réussis tant bien que mal à garder mon sang-froid.

— J'ai...

Je jetai un coup d'œil au cercueil de mon oncle avant de revenir à Kale.

— ... connu mieux.

Il fronça les sourcils et hocha la tête en signe de compréhension.

— C'est bon de te revoir.

*Ah oui ?* railla une voix dans ma tête.

— Merci. C'est bon d'être de retour, mentis-je.

Ce n'était pas le cas.

C'était une torture absolue d'être ici et d'agir comme si je ne souffrais pas à nouveau, comme si mon cœur ne s'emballait pas rien qu'à le voir, comme si mes paumes ne me démangeaient pas de l'envie de le toucher, comme si mes genoux ne tremblaient pas à force de me retenir d'aller vers lui, comme si des frissons ne parcouraient pas mon dos rien qu'à entendre sa voix rauque, comme si mes lèvres ne voulaient pas *consumer* les siennes jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'autre dans l'univers que nous deux.

*C'est seulement pour quelques jours*, me rappelai-je rapidement. *Tu peux le faire.*

Je gardai le silence lorsque ma famille proposa d'aller dans le séjour pour que nous puissions « parler ». Je les suivis parce que j'avais besoin de m'éloigner de mon oncle pendant quelques instants pour rassembler mes esprits. J'étais dévastée de l'avoir perdu et détruite d'avoir vu Kale, alors si je ne quittais pas la pièce sous peu pour me recentrer, j'avais peur de faire une dépression nerveuse.

Je fus la dernière à entrer dans le grand salon, alors je m'assis dans le fauteuil qui faisait face à l'énorme canapé en forme de L. Lochlan y était déjà installé et me regardait d'un air renfrogné. Je prétendis ne pas le remarquer, même si j'étais plus que consciente de son regard sur moi.

Mes frères, tout comme ma mère et mon oncle, étaient de faux jumeaux et étaient très proches l'un de l'autre, même s'ils étaient les parfaits opposés. Lochlan était caractériel alors que Layton était calme ; leurs différences créaient un juste équilibre. J'appréciais beaucoup la présence de Layton quand Lochlan était en colère contre moi. Lorsque mon frère et moi étions fâchés, je ne pouvais jamais l'ignorer, principalement parce qu'il ne me faisait pas de cadeau, et ça nous avait apparemment suivis à l'âge adulte.

Tout le monde s'assit sur le canapé avec mon frère furieux, mis à part Layton, qui se glissa à mes côtés et mit son bras autour de moi. Je souris parce qu'il était grand et musclé, alors partager un fauteuil avec lui revenait à être écrasée contre son corps. Toutefois, je ne m'en plaignis pas. J'aimais la proximité. Ça m'avait

manqué. Il m'avait manqué.

Layton était celui qui faisait régner la paix dans notre famille et notre seul désaccord tenait au fait qu'il n'aimait pas que je vive à l'étranger. Il avait peur pour ma sécurité et trouvait que c'était cruel de ma part d'ignorer l'inquiétude de ma famille à mon égard. Il m'avait bien fait comprendre à quel point je lui manquerais quand je serais partie, et à quel point il détestait que j'aie choisi de vivre si loin. Mais contrairement à Lochlan, il avait ruminé intérieurement après que j'aie fait clairement comprendre que je ne pourrais pas revenir à la maison. Layton avait souffert sans mot dire et avait pris ce silence au sérieux, ce qui expliquait pourquoi nous ne nous étions jamais reparlé après mon départ, mis à part pour souhaiter un joyeux anniversaire à un membre de la famille ou leur souhaiter un joyeux Noël.

Les choses étaient idylliques en ce moment parce que j'étais rentrée et que ma famille était contente de me voir, mais cela ne changeait pas le fait que nous avions des problèmes. Il y avait une raison pour que mon oncle soit le seul à qui j'avais continué de parler. Il était le seul à ne pas m'avoir menacée ou fait culpabiliser pour que je rentre à la maison ; tous les autres l'avaient fait sans le moindre remords.

Ils n'avaient pas compris que j'avais *besoin* de m'éloigner de la maison. Ils *connaissaient* les raisons de mon départ... c'est juste qu'ils ne *comprenaient* pas pourquoi j'en avais besoin. Ma décision de partir avait mis fin abruptement à nos communications quotidiennes. C'était nul de ne pas leur parler. Ils me manquaient terriblement, mais j'étais tout aussi têtue que ma famille et je combattais leur colère et leur douleur avec la mienne. Ça avait mené à un mur de silence que seule la mort de mon oncle avait pu briser.

Je posai la tête contre l'épaule de Layton et soupirai de satisfaction quand il appuya sa tête sur la mienne.

— Mon Dieu, murmurai-je. Tu m'as manqué, Lay.

Il m'embrassa sur le sommet de la tête.

— Tu m'as manqué aussi, chérie.

Je me blottis contre lui et écoutai tout le monde échanger des banalités. Je pris soin de ne pas regarder Kale, qui était à l'extrémité du canapé, bien loin de moi.



Cependant, je n'avais pas besoin de l'observer pour savoir qu'il était là. Je pouvais sentir sa présence. Je savais toujours lorsqu'il se trouvait dans le coin ; c'était comme si mon corps avait un sixième sens qui n'existait que pour lui.

Je jetai un coup d'œil à la porte du séjour où passèrent la femme blonde et son amie brune que j'avais rencontrées en entrant dans la maison de mes parents. Elles sortirent de la maison en fermant la porte derrière elles.

— Qui sont-elles ? demandai-je en trouvant bizarre que personne ne soit dérangé par le fait que deux inconnues se baladaient dans la maison.

— La brune, c'est Samantha Wright, et la blonde, c'est Ally Day, expliqua Layton en tournant la tête.

Je connaissais le nom de la deuxième fille... J'en étais sûre. Je réfléchis une minute, puis, en un claquement de doigts, j'eus un déclic. Je parcourus la pièce des yeux sans dire un mot.

— Ally Day ? questionnai-je. La Ally Day qui m'avait convaincue, tout comme son amie diabolique, que j'étais grosse et moche quand j'étais plus jeune ? *Cette* Ally Day ?

Tout le monde s'immobilisa en me regardant.

— Les gens changent, Lane, murmura Layton en s'assurant de garder son bras fermement enroulé autour de moi, comme s'il avait peur que je file. Elle n'est plus la méchante fille que tu as connue quand elle était petite.

*Était-ce censé être rassurant ?* pensai-je avec fureur.

J'avalai la boule qui s'était soudain formée dans ma gorge.

— Tu n'as pas souffert à cause d'elle et d'Anna O'Leary, comme ça a été le cas pour moi, répliquai-je en luttant pour garder mon sang-froid. J'ai été complexée pendant longtemps à cause d'elles deux. As-tu la moindre idée du nombre de fois où j'ai souhaité ressembler à n'importe qui d'autre plutôt qu'à moi-même pour pouvoir me sentir normale ?

Seul le silence me répondit, alors je serrai les poings tandis que l'agacement me gagnait.

— Pourquoi était-elle là, bon sang ? m'emportai-je, exaspérée à l'idée qu'ils puissent la laisser venir à la maison après le mal qu'elle m'avait fait.

Ma grand-mère soupira.

— Elle travaille pour moi, au café.

Cette nouvelle me laissa bouche bée et incrédule.

— Lane, demanda ma grand-mère alors que je la regardais d'un air absent. Est-ce que tu vas bien ?

Je ne pouvais pas répondre à ça d'une manière qui ne m'aurait pas valu un coup sur la tête de sa part.

— Alors, tu recrutes du personnel parmi les forces du mal ? demandai-je en la regardant froidement. C'est du joli, mamie, *vraiment*.

Ma grand-mère rumina en silence, ce qui me laissa le temps dont j'avais besoin pour réfléchir. Je n'arrivais pas à réaliser que je n'avais pas reconnu Ally dès le départ. Je l'avais vue pour la dernière fois presque une dizaine d'années plus tôt, lorsque nous avons quitté le lycée. J'avais entendu qu'elle était partie à Londres, mais elle était manifestement de retour à York et travaillait au café de ma grand-mère plutôt que n'importe où ailleurs !

J'aimais ce café, mais à partir de ce jour, il me semblerait toujours souillé.

— Est-ce que je connais la brune ? interrogeai-je, la mâchoire crispée.

— Ouais, me répondit Lochlan d'un ton narquois. Elle était dans la même classe que toi, mais tu n'as jamais traîné avec elle. Elle travaille aussi au café de mamie. Elles sont nos *amies*.

Je n'arrivais pas à me rappeler d'une Samantha Wright, alors je ne m'attardai pas sur elle ; au lieu de ça, je me concentrai sur cette maudite Ally Day.

— Je n'arrive simplement pas à croire que vous soyez tous aussi chaleureux avec Ally Day. Est-ce que vous invitez aussi Anna O'Leary pour prendre le thé pendant le week-end ? demandai-je avec ironie.

Mon père fit claquer sa langue.

— Tu te comportes comme une enfant, Lane.

Il avait raison ; j'étais méchante et impolie. C'était injustifié et inutile, mais j'étais blessée qu'ils aient pu seulement oublier ce qu'Ally m'avait fait. Ils avaient pu constater en direct ce que j'avais traversé à cause d'elle ; je ne comprenais pas comment ils pouvaient simplement passer au-dessus de ça.

Je le fusillai du regard.

— Heureusement que tu ne devras me supporter que quelques jours alors, pas vrai ?

C'était un coup bas de lui jeter mon départ au visage alors que je venais juste d'arriver, mais je n'avais pas pu m'en empêcher. C'était sorti avant que je puisse faire machine arrière.

— Que veux-tu dire par *quelques jours* ? dit ma mère qui parlait pour la première fois depuis notre étreinte dans le petit salon. Quand pars-tu ?

— Dimanche soir, chuchotai-je en évitant son regard.

— Lane ! crièrent en chœur les membres de ma famille.

*Je suppose que le temps des amabilités est terminé.*

— Je *dois* rentrer, contrai-je en essayant de me défendre. Je dois travailler !

— Tu es éditrice indépendante, gronda Lochlan, à peine capable de rester assis sur le canapé. Tant que tu as accès à Internet, tu peux travailler n'importe où !

Je ne trouvais rien à répondre parce qu'il avait raison, alors je gardai le silence.

— Lane, intervint ma grand-mère. Cuisine. Maint'nant.

Je la regardai se lever et quitter le séjour, son corps de plus en plus raide à chaque pas.

— Mince, grommelai-je en me levant pour la suivre dans la cuisine, les yeux baissés.

J'eus l'impression d'être redevenue une enfant sur le point de se faire gronder par ma grand-mère.

J'entrai dans la cuisine et vis qu'elle était déjà assise à table, alors je m'approchai et m'assis en face d'elle. Je joignis les mains en face de moi et les fixai intentionnellement.

— T'es ma petite-fille, et j't'aime de tout mon cœur, commença-t-elle. Mais parfois, j'ai juste envie d'frapper ta jolie tête avec un bâton d'bon sens.

Faites confiance à votre grand-mère pour vous faire garder les pieds sur terre.

— Je suis désolée, dis-je dans l'espoir d'apaiser sa colère ardente.

— Des excuses n'suffisent pas, trancha-t-elle avant de baisser la voix. Mon bébé est mort, Lane. Ton oncle est *mort*... et t'veux plier bagage le jour suivant son enterrement ? C'est pas ma p'tite-fille... Elle n'ferait pas ça, elle.

*Ta petite-fille est morte il y a longtemps*, raila une voix cruelle dans ma tête.

Une vive douleur emplit ma poitrine. Je levai les yeux vers ma grand-mère avant de rapidement les détourner de son visage âgé, mais toujours gracieux. Je voyais oncle Harry quand je la regardais ; ils avaient les mêmes yeux bleus comme l'océan, les mêmes pommettes saillantes et le même petit nez. Mes frères et moi avions également hérité de ces traits.

— Je ne peux pas rester ici, murmurai-je en jetant à nouveau un coup d'œil dans sa direction. Tu sais pourquoi.

Ma grand-mère secoua la tête ; la déception se lut sur son visage.

— C'est pas suffisant, et tu l'sais sacrément bien, me fit-elle remarquer. Tu dois agir en femme de vingt-six ans et mett' de côté tes soucis avec Kale pour t'concentrer sur Harry. Il mérite pas d'être mis de côté, Lane. Tu l'sais mieux que quiconque.

Je me sentis mal en réfléchissant à ce que ma grand-mère venait de dire. Je méritais vraiment un coup de bâton de bon sens. Comment avais-je pu seulement penser que mon départ précipité serait une bonne idée ? Ma famille en aurait le cœur brisé, et moi aussi.

Je ne pouvais pas rester saine d'esprit en étant ici, mais je ne pouvais pas non plus partir si peu de temps après la mort de mon oncle sans devenir folle. Je n'étais gagnante dans aucun cas, mais la deuxième solution me permettait d'avoir la conscience tranquille.

— Je vais... Tu as raison, admis-je. Oncle Harry mérite mieux qu'un passage en coup de vent. Je vais rester plus longtemps. Je resterai pour aider s'il y a besoin de quoi que ce soit. Je te le promets.

Ma grand-mère se pencha en avant et prit mes mains dans les siennes, en caressant mes articulations du bout des doigts.

— Tu pourras nous aider, ta mère et moi, à nettoyer sa maison après l' rendez-vous avec son notaire lundi, dit-elle avant de soupirer. Nous avons tellement d'choses à trier, mais nous d'vons entendre le contenu du testament d'Harry avant d'pouvoir commencer à nettoyer.

Je clignai bêtement des yeux.

— Oncle Harry avait un testament ?

Elle acquiesça.

— Oui, nous avons tous un testament, p'tite sotte.

*Pas moi, pensai-je.*

Ma grand-mère ricana en voyant l'expression sur mon visage.

— Par « tous », j'entends Harry, tes parents et moi... Pa'ce que nous sommes vieux et pouvons passer l'arme à gauche à tout moment.

— Mamie ! m'étouffai-je. Ne parle pas comme ça. Vous n'allez nulle part.

Je n'espérais pas, du moins. Mon cœur ne supporterait pas la mort de quelqu'un d'autre.

Ma grand-mère me sourit affectueusement en passant une fois de plus ses doigts sur ma main. Elle faisait souvent ce geste pour me détendre quand j'étais plus jeune, et apparemment, il fonctionnait encore. C'était agréable de savoir que

ça n'avait pas changé.

Je restai silencieuse un moment, mais lorsque je levai à nouveau les yeux vers ma grand-mère, je vis qu'elle me contemplait.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Elle cligna des yeux et répondit sans perdre un instant.

— J'veux que tu r'viennes à la maison chaque année pour Noël.

Pas une question. Pas une demande. Une exigence.

Je restai assise sans bouger.

— Mamie...

— Je veux pas d'prétextes, dit-elle sévèrement. Je veux que tu m'promettes de revenir à la maison chaque Noël. Je n'peux plus supporter de savoir ma p'tite-fille à l'aut' bout du monde et de n'pas la voir. Mon cœur n'peut plus supporter la douleur et l'attente.

Je retins mon souffle, inquiète.

— Oh, mon Dieu ! Est-ce que ton cœur va bien ? demandai-je, terrifiée.

— Mon cœur va bien, m'assura-t-elle. Mais ce n'sera pas le cas dans l'futur à moins que tu r'viennes à la maison pour Noël.

Je la fixai un moment, puis la fusillai carrément du regard.

— Es-tu... Es-tu en train de me faire culpabiliser pour que je revienne tous les ans à Noël ? Tu me menaces en me disant que tu pourrais peut-être avoir une *crise cardiaque* ?

Elle avait déjà essayé de me faire culpabiliser avec son âge avancé, par le passé, quand elle voulait que je rentre de New York. Quand ça n'avait pas fonctionné, elle avait cessé de me parler. Il semblerait qu'elle soit en train de faire monter les enchères. Je ne savais pas si je devais être furieuse ou impressionnée.

Ma grand-mère regarda ses ongles et haussa les épaules.

— Je n’aurais pas dit menacer. J’dis juste que si tu continues à rester loin d’ta famille, que j’ai une crise cardiaque et que je meurs, ce s’ra ta faute.

*Elle le fait encore, me dis-je. Le coup monté.*

— Mamie !

— Je sais que c’est terrible de savoir qu’ça peut arriver, dit-elle en hochant la tête en signe d’accord.

*Quelle vieille tordue !*

— Je n’en reviens pas, dis-je avec irritation. Je ne sais même pas quoi répondre à ça.

Elle sourit d’un air diabolique.

— Tu n’as qu’à dire que tu r’viendras chaque Noël.

*Je suis liée à une maudite arnaqueuse.*

Je soufflai.

— Tu n’es pas sérieuse.

— J’suis très sérieuse, contra-t-elle alors que toute trace d’humour avait quitté son visage.

Nous nous affrontâmes du regard pendant dix secondes avant que je lève les mains en l’air.

— Très bien, râlai-je en signe de défaite. Je reviendrai pour Noël.

— Tous les ans ? demanda-t-elle.

— Tous. Les. Ans, grognai-je.

— Tu l’promets ? insista-t-elle.

Je serrai les dents.

— Je le promets.

Elle tapa dans ses mains joyeusement.

— J’suis très contente que t’aies pris cette décision.

*Ouais. Comme si c’était ma décision.*

— J’ai l’impression que je viens de me faire arnaquer, marmonnai-je en secouant la tête. Tu serais capable de convaincre le Diable qu’il est Dieu.

Quand je levai les yeux vers ma grand-mère, elle avait le sourire aux lèvres.

— Quoi encore ? demandai-je avec méfiance.

Elle haussa les épaules.

— Rien.

Ce n’était pas « rien » ; elle me faisait un grand sourire, et ça cachait quelque chose.

— Tu es sûre ? insistai-je.

Elle hocha la tête, mais ne dit rien.

*Sacrée bonne femme, pensai-je.*

Nous tournâmes toutes les deux la tête en direction de la porte de la cuisine lorsque mon père, mes frères et Kale entrèrent. Ils proposèrent de commander à manger puisqu’aucun d’entre eux n’avait envie de cuisiner. Je ne m’étais pas rendu compte à quel point j’avais faim jusqu’à ce que l’on parle de nourriture. Je n’arrivais même pas à me souvenir de mon dernier repas.

Une heure et demie plus tard, j’étais encore assise à la table de la cuisine, mais j’avais à présent le ventre plein de poulet, de frites et d’*au moins* un litre de soda. J’étais tellement remplie que j’avais l’impression d’être sur le point d’exploser. Quand le repas fut terminé, nous retournâmes dans le séjour pour nous asseoir et digérer à notre aise.



— Alors, quand repars-tu à New York ? me demanda Lochlan après quelques minutes de bavardage innocent.

Je remarquai qu'il avait dit « New York » et non pas « chez toi ».

Je répondis en évitant son regard, ainsi que ceux de Layton et Kale.

— Je ne sais pas encore, mais pas dans l'immédiat. Je vais aider maman et mamie à s'occuper de la maison de Harry après avoir entendu son testament lundi.

Je pris mentalement note de changer mon vol retour et de prolonger mon séjour à l'hôtel.

Lochlan ne dit rien.

Layton se racla la gorge.

— Eh bien, c'est génial.

*Ouais. Génial.*

— Ouais, acquiesçai-je.

Je sentis le regard de Lochlan se poser à nouveau sur moi.

— Tu as prévu de ne pas revenir pendant combien de temps après ton départ cette fois ? Dix ans ? Vingt ? Ou tu reviendras seulement quand l'un d'entre nous mourra ?

Je ne réagis même pas à son attaque.

— Loch, insista Layton. Ne commence pas avec elle... Pas ce soir. Elle vient juste de revenir, bordel.

J'appréciai le fait que Layton fasse taire Lochlan avant qu'il n'ait une chance de s'en prendre à moi, mais je levai les yeux pour croiser son regard intense, et au lieu de garder le silence, je lui répondis.

— Je reviendrai pour les vacances.

Lochlan leva les sourcils en entendant ma réponse, visiblement abasourdi et sans voix.

Kale et Layton étaient dans le même état, ils me regardaient avec les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte. Ils étaient choqués. Je me rendis compte que c'était la première véritable émotion que je voyais chez Kale depuis mon arrivée. L'ancien Kale avait l'habitude de me raconter une histoire rien qu'avec les émotions qui s'affichaient sur son visage, mais pas ce Kale au visage impassible.

*Que t'est-il arrivé ?* me demandai-je.

— À Noël ? murmura Layton au bout d'un moment, toujours sans cligner des yeux.

Je haussai les épaules pour essayer de minimiser l'importance qu'ils donnaient à cette information. Je veux dire, *c'était* important, mais je ne voulais pas qu'ils agissent comme tel.

— Oui, mamie m'a fait promettre de revenir à la maison chaque Noël, dis-je en secouant la tête en signe d'agacement. Elle a dit que je lui manquais et que ça la poussait droit vers une crise cardiaque. Elle a aussi dit que si elle mourait, ce serait *ma* faute.

Le silence régna pendant un instant, puis un rire d'homme emplit la pièce. Je me concentrai sur Kale qui riait et me sentis déprimée lorsque je vis que son rire n'atteignait pas ses yeux et semblait forcé.

Je mis mes observations de côté et répondis en grognant.

— Ce n'est pas drôle ; elle m'a fait culpabiliser de manière extrême. On enterre Harry demain, et elle décide de jouer *cette* carte avec moi ? Fichue mégère.

Le rire enjoué continua, et je dus repousser le sourire qui se formait au coin de ma bouche.

— C'est ingénieux, tu dois bien lui accorder ça, rétorqua Kale.

Je détestais le fait qu'il me parle ; les choses auraient été tellement plus

simples s'il m'avait laissée tranquille. Ça m'aurait fait mal, sacrément mal s'il m'avait ignorée, mais cette douleur ne serait rien comparée à ce que je ressentis à ce moment-là. Je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait me parler comme s'il ne m'avait pas détruite.

*Au revoir, Laney Baby*, résonna sa voix dans ma tête.

Je repoussai le souvenir qui essayait de remonter à la surface et me raclai la gorge.

— Elle serait d'accord avec toi, répondis-je sans le regarder directement. Elle est plutôt fière d'elle actuellement.

Il ricana, et je me détestai de penser que ce son était mignon.

Je ravalai ma douleur et regardai ma jambe qui vibrait encore et encore. Je sortis mon iPhone de la poche avant de mon jean et vis « Roman » s'afficher à l'écran.

*Putain, frémis-je. J'avais oublié Roman, il allait me tuer.*

— Je m'absente quelques minutes, dis-je aux garçons avant de me lever et de me diriger rapidement dans le couloir en fermant la porte du séjour derrière moi.

— Salut, Ro, quoi de neuf ? dis-je en parlant à voix basse.

Le soupir qui résonna dans mon téléphone fut mélodramatique et prévisible.

— « Salut, Ro, quoi de neuf ? » Putain, est-ce que t'es *sérieuse*, Lane ? hurla Roman, mon ami ingérable. C'est tout ce à quoi j'ai droit ?

Je repoussai de mon visage quelques mèches de cheveux qui s'étaient échappées de ma tresse.

— Je suis désolée, d'accord ? Ces derniers jours ont été mouvementés. J'aurais dû te prévenir que j'allais partir pendant quelques jours.

Je pus entendre son sifflement de mépris.

— Ne parle pas comme si tu prenais un week-end de repos en Californie,

Lane ! Tu es en Angleterre. A-n-g-l-e-t-e-r-r-e.

Je ne pus me retenir de rire.

— Je suis consciente d’être en Angleterre et de la façon dont ça s’épelle, Ro. Je suis née ici, tu sais ?

— Lane ! gronda-t-il. Je commençais à flipper. Je suis fou d’inquiétude pour toi. Tu quittes le pays sans même m’envoyer un message. Pas de mail. Pas de lettre. *Rien*. Tu aurais pu être morte ! Je n’aurais rien su si ton propriétaire ne m’avait pas dit où tu étais. J’étais sur le point d’appeler les flics pour signaler ta disparition !

Je grimaçai et fronçai les sourcils alors que la culpabilité m’envahissait. Roman Grace était pratiquement mon plus proche... Non, en fait il était mon *seul* ami. On s’était rencontrés cinq ans et demi plus tôt dans un café au centre de Manhattan. Il m’avait repérée en train de lire une romance torride et on avait instantanément accroché grâce à notre amour commun pour M. Grey.

Ça faisait six mois que j’habitais à New York à l’époque, et j’ai honte de dire que j’avais à peine exploré la ville. Je m’étais renfermée sur moi-même lorsque j’avais déménagé, et je n’avais jamais eu le courage de visiter. J’aimais New York, mais je ne dirais pas que j’étais vivante là-bas ; j’existais à peine dans une ville qui ne dort jamais.

J’étais une nuance de gris sur une toile de couleurs.

Roman m’avait aidé à égayer ma vie. Il m’avait donné une once de vie sociale en me faisant profiter de la sienne, mais même avec son côté très dynamique, je n’étais pas heureuse. Je n’étais pas triste non plus. J’étais juste... insensible. J’étais satisfaite de mon travail et du fait de lire livre après livre pendant mon temps libre, mais après avoir rencontré Roman, il s’était assuré de rectifier ce problème. Il m’avait emmenée dans des bars, des clubs et voir des spectacles. Il m’avait même présentée à son club de lecture et j’en étais devenue un membre officiel. Évidemment, j’étais la seule femme hétéro lorsque je sortais avec Roman et ses amis, mais c’était rafraîchissant. *Il* était rafraîchissant. Il avait apporté quelque chose de nouveau dans ma vie d’introvertie, et je l’adorais pour cette raison.

— Je suis vraiment désolée, Ro. Je te jure que je t’aurais appelé dès que

j'aurais réussi à gérer cette situation merdique. Je suis arrivée ici il y a seulement quelques heures. Passer les contrôles à l'aéroport a été un vrai cauchemar.

Roman poussa un soupir exaspéré.

— Je me fiche de l'aéroport... C'est *toi* qui me préoccupes. Comment tu vas, chérie ? Ton propriétaire a mentionné la raison de ton départ précipité. Je suis *tellement* désolé pour ton oncle. Je sais à quel point tu étais proche de lui.

Je baissai les yeux.

— Je vais bien, murmurai-je.

— Ce discours fonctionne peut-être avec ta famille, mais je te connais mieux que ça, et je sais que tu me racontes des conneries, répliqua Roman d'un ton détaché.

Je me réjouis du petit rire qui sortit de ma bouche.

— D'accord, je ne vais pas bien, mais je tiens le coup. Pour le moment, du moins.

Roman garda le silence pendant un instant.

— Est-ce que tu l'as vu ?

Je jetai un œil à la porte fermée du petit salon, où ma mère et ma grand-mère étaient aux petits soins pour mon oncle. J'entendais leurs chuchotements alors que j'étais appuyée contre le mur du couloir. J'ajustai mes lunettes lorsqu'elles glissèrent sur mon nez avant de lui répondre.

— Oui, je l'ai vu. Il est magnifique. Comme s'il était en train de dormir.

Roman inspira.

— Je parlais de Kale.

Je m'immobilisai en entendant son prénom et jetai un coup d'œil à la porte du séjour. Je me détendis quand rien ne se passa. Il était toujours à l'intérieur avec mes frères. Je secouai la tête et giflai mentalement Roman de l'avoir évoqué. Il

avait réussi à me faire parler de Kale, et de notre histoire, pendant une nuit très arrosée deux ans plus tôt. Il était au courant de tout ce qui s'était passé entre nous.

Absolument. Tout.

— Oui, j'ai vu Kale, répondis-je à voix basse.

Roman siffla.

— Comment s'est passée cette rencontre ?

Je soupirai.

— Étonnamment civilisée. Il agit comme si rien ne s'était passé. Il m'a saluée comme une amie qu'il n'a pas vue depuis longtemps.

— Est-ce une mauvaise chose ? demanda Roman. Je veux dire, tu ne veux pas que ce soit bizarre tant que tu es là-bas ni que ton passé soit remis sur le tapis, n'est-ce pas ?

*Moi ? Je secouai la tête. Mon Dieu, non, je ne pourrais pas gérer ça. C'est juste un peu – beaucoup –agaçant qu'il agisse comme s'il n'y avait rien entre nous. Pas même de l'embarras. Il est totalement à l'aise en ma présence et il papote comme avant que les choses partent en vrille entre nous. C'est bizarre parce que la dernière fois que j'ai vu Kale... ce n'était pas beau à voir. Il y avait eu des déclarations d'amour à sens unique, des larmes et beaucoup de cris.*

— Lane ? m'interpella Roman, me sortant de mes pensées. Tu es toujours là ?

Je m'éclaircis la voix.

— Oui, je suis là, et non, je ne veux pas que ce soit bizarre.

Roman resta silencieux un moment.

— Il est toujours comme avant ? Ou est-ce qu'il est devenu gros et chauve ? J'espère que la deuxième proposition est la bonne.

Je ris sans prévenir.

— Malheureusement, c'est la première.

Je baissai la voix pour qu'elle ne soit plus qu'un murmure.

— Il est sublime et il a fait du sport avec mes frères. Ils ont parlé de durcir leur entraînement pendant le dîner, et ensuite, ils m'ont dit qu'ils prenaient leur santé et leur activité sportive au sérieux, à présent.

Kale avait toujours été de corpulence moyenne. Il n'avait jamais eu des bras ni des épaules énormes, mais c'était le cas maintenant, et bien plus encore. Ses bras étaient ciselés, tout comme son torse, même ses cuisses étaient plus épaisses. Je n'avais pas eu de visuel de son torse nu, mais je pouvais imaginer les abdos bien dessinés qui se cachaient sous son t-shirt et son pull.

— Bon sang, est-ce que ça rend les choses plus compliquées ? demanda Roman.

Je soupirai et mes épaules s'affaissèrent.

— Oui et non. Ce serait tout aussi difficile, peu importe son apparence, parce que c'est Kale. Mais le fait qu'il soit trop sexy pour pouvoir le décrire avec des mots rend ça... délicat.

Roman ricana.

— Ton pauvre vagin doit en frémir d'envie.

J'éclatai de rire et posai une main sur mes lèvres.

*Bordel, Roman !* gloussai-je intérieurement.

— Je te frapperai dès que je serai de retour ! annonçai-je tout en riant comme une folle.

Voilà exactement pourquoi j'aimais Roman ; il arrivait à me remonter le moral peu importe le nombre de nuages qui essayaient d'obscurcir ma vie. Il avait réussi à ressusciter mon sens de l'humour, ce qui n'était pas une mince affaire.

Il rit de bon cœur.

— C'est prévu pour quand exactement ?

— Honnêtement, je ne sais pas, avouai-je. Je vais rester un moment, pour aider à trier les affaires de mon oncle, et pour passer du temps avec ma famille. La tension est palpable entre nous, mais ils m'ont manqué. Je n'avais pas réalisé à quel point avant de les voir.

— Bien sûr qu'ils t'ont manqué, c'est ta famille, répliqua Roman d'un ton apaisant. Écoute, je vais te laisser. Je ne te dérangerai pas tant que tu seras avec ta famille, mais si tu as besoin de moi pour quoi que ce soit, tu n'as qu'à m'appeler. D'accord ?

Voilà aussi pourquoi je l'aimais. C'était l'une des personnes les plus attentionnées et bienveillantes que j'avais rencontrées.

— D'accord, répondis-je en hochant la tête, bien qu'il ne puisse pas me voir.

— On se voit bientôt, chérie, se réjouit-il. Je viendrai te chercher à l'aéroport ; envoie-moi juste la date et ton numéro de vol quand tu les connaîtras.

J'acquiesçai à nouveau.

— Je le ferai.

— À plus, ma belle. Tiens bon ! Je t'aime.

Je souris et fermai les yeux.

— Promis. Je t'aime aussi. À plus.

Il raccrocha et je pris une minute avant d'ouvrir les yeux. Je me rendis ensuite à la cuisine, où je trouvai mon père en train de commencer à faire la vaisselle du dîner. Je me sentis immédiatement malpolie de ne pas avoir nettoyé derrière moi, alors je remontai mes manches et me préparai à aider. Lorsque mon père me vit, il secoua la tête.

— Assieds-toi, dit-il en faisant un signe de tête vers la table de la cuisine. On va s'occuper de ça.

Il appela alors mes frères et Kale pour l'aider avec la vaisselle. Ils arrivèrent



dans la pièce sans se plaindre et se mirent au travail. Je m'installai à table et levai les yeux vers ma grand-mère lorsqu'elle entra dans la cuisine et vint s'asseoir en face de moi. Elle me fixa, alors je soutins son regard.

— Est-ce que tu as un petit ami ? me demanda-t-elle en levant un sourcil.

J'eus envie de lever les yeux au ciel quand mon père et mes frères devinrent silencieux tout en nettoyant les plats dans l'évier. Lochlan passait les plats sales à Layton qui les lavait, avant de les passer à mon père qui les rinçait et les tendait à Kale, qui était de corvée de séchage. Je pouvais les voir se forcer à rester immobiles, sans bouger un muscle, tout en portant leur attention sur ma conversation avec ma grand-mère.

— Non, répondis-je. Pas de petit ami. Je n'ai pas le temps d'en avoir un.

C'était un mensonge. J'avais tout mon temps pour un petit ami. C'est juste que je n'en voulais pas.

Lochlan regarda par-dessus son épaule.

— Qui est Roman alors ?

Les épaules de Kale se crispèrent, et il commença à essuyer les couverts vite et fort, ce qui n'était pas nécessaire. Je me concentrai sur Lochlan et haussai un sourcil.

— Comment connais-tu Roman ? demandai-je.

Mon frère haussa les épaules.

— Je t'ai entendue mentionner son prénom quand tu étais au téléphone dans le couloir. Je t'ai aussi entendue lui dire que tu l'aimais.

*Quel sale espion*, grommelai-je en silence.

Je voulus le fusiller du regard, mais je ne le fis pas. Je gardai mon calme et répondis honnêtement.

— Roman est mon ami, et avant que tu le demandes, non, il n'est rien d'autre.

J'esquissai un petit sourire.

— Il joue pour l'autre équipe.

Ma grand-mère ricana, et les hommes se détendirent. Je secouai la tête face à eux quatre ; ils agissaient comme si j'avais à nouveau seize ans et que je parlais d'un garçon pour la première fois.

— Cependant, ajoutai-je, rien que pour les embêter, il a *quand même* dit qu'il serait le père de mon bébé si j'avais besoin de sperme un jour. Je vais peut-être accepter son offre parce qu'il est vraiment beau. Il a la peau foncée comme le chocolat, une mâchoire à tomber et des yeux toujours lumineux. Je pense que notre bébé serait mignon.

Ma grand-mère éclata de rire tandis que Layton secouait la tête tout en faisant un grand sourire. Kale me regarda, et à ce moment-là, j'aurais aimé pouvoir lire dans ses pensées. Il me fixait avec une intensité qui me fit serrer les cuisses. Je me libérai de son regard quand mon père fit claquer sa langue.

Tout comme Lochlan, mon humour était loin de lui plaire.

— Tu n'es pas drôle, Lane, grommela mon frère.

Je montrai ma grand-mère du doigt.

— Elle n'est pas de cet avis.

L'intéressée renifla tout en riant, ce qui me fit sourire. Lochlan se retourna et secoua la tête, et je ne pus m'empêcher de secouer la mienne en retour. Il était vraiment chiant avec moi, mais c'était parce qu'il m'aimait énormément. Il estimait être responsable de moi parce que j'étais le bébé de la famille, c'est pourquoi il avait été plus autoritaire que Layton. Parfois, même notre père n'était pas aussi sévère que lui.

Lochlan avait été la seule raison pour laquelle je n'avais pas eu de petit ami en grandissant. Il ne l'avait jamais admis, mais je savais qu'il en avait fait baver à Blake Cunning, lorsqu'il m'avait demandé de sortir avec lui quand j'avais seize ans. Le lendemain, Blake arborait un œil au beurre noir et m'avait dit qu'il pensait que sortir ensemble n'était pas une bonne idée, puis il était parti sans un regard en arrière.

— Lochlan ?

Il regarda par-dessus son épaule en entendant son prénom.

— Quoi ? demanda-t-il.

Je soutins son regard.

— Je t'aime.

Il me fixa pendant un moment avant de se tourner et de se remettre à passer les plats sales à Layton, qui le fixa en attendant qu'il me réponde. Je fus surprise de voir Kale se pencher pour murmurer à mon frère :

— Réponds-lui quelque chose. Maintenant.

Je fus encore plus surprise que Lochlan obéisse à Kale.

— Je t'aime aussi, répondit-il à voix basse.

Je regardai ma grand-mère, qui était en train de me sourire, et je ne pus me retenir de sourire en retour. Je fis un geste en direction de son tricot lorsqu'elle le sortit d'un sac à côté de la table, et fis la grimace.

— Je n'en reviens pas que tu tricotes *encore*.

Elle sourit d'un air diabolique.

— Est-ce que tu veux m'aider à faire quelques...

— Non ! la coupai-je d'une voix qui monta légèrement dans les aigus. Jamais de la vie. Je fais encore des cauchemars aujourd'hui à cause du tricot. Je t'ai dit que je ne toucherais plus jamais aux aiguilles et à la laine avant ma mort.

Des ricanements résonnèrent dans la pièce.

Je parcourus la cuisine du regard et notai que le seul visage manquant était celui de ma mère, en plus de celui de mon oncle évidemment. Je soupirai et me détendis sur ma chaise. Je devais arranger la situation avec ma famille. Je devais faire en sorte que les choses redeviennent comme elles l'étaient avant mon départ et que tout se complique entre nous. Ils ne méritaient pas que je les rejette

parce que ça ne s'était pas terminé comme je l'aurais voulu avec Kale.

Ils méritaient mieux que la façon dont je les avais traités ces six dernières années, et il me revenait à juste titre de tout arranger. J'espérais juste que les liens que j'avais délaissés pourraient être réparés.

*Tous, sans exception.*

# Chapitre Quatre

À dix ans (seize ans plus tôt)

— Kale, chuchotai-je avant de retenir ma respiration pour faire le moins de bruit possible.

Je n'arrivais pas à dormir.

J'avais eu du mal à m'endormir toute la semaine, après être rentrée d'un séjour shopping à New York avec ma mère et ma grand-mère. Je m'étais vite habituée aux lumières vives et au niveau sonore de cette ville qui ne dort jamais, et je trouvais le silence de York bien plus assourdissant que n'importe quel bruit. Toutefois, ce n'était pas la fatigue due au décalage horaire ni le silence retentissant qui me tenaient éveillée ce soir. C'était quelque chose de très particulier. C'était la raison pour laquelle j'essayais de faire le moins de bruit possible en appelant Kale.

J'avais vraiment peur que les monstres m'entendent et viennent me chercher avant qu'il ne se réveille. Je ne cessai de fixer mon armoire ouverte alors que je dirigeais ma main à l'aveugle vers le sol pour pousser l'épaule de Kale aussi fort que possible. Comme il le faisait toujours lorsqu'il restait dormir ici, il était allongé sur un matelas gonflable par terre, qui faisait quasiment partie de la pièce.

C'était probablement la dernière fois qu'il était autorisé à dormir dans ma chambre. Mon père avait dit que maintenant que Kale avait treize ans, il devrait dormir avec mes frères quand il passerait la nuit ici, ce qui les réjouissait tous.

Je laissai échapper un soupir de frustration lorsqu'il grogna dans son sommeil, refusant de se réveiller.

— *Kale !* implorai-je, mon émotion palpable.

Il gémit et se retourna sur son matelas pour que je le laisse tranquille.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lane ? ronchonna-t-il. Je dors.

La porte de l'armoire grinça, me faisant pousser un petit cri plaintif. Comme une flèche, Kale se leva et grimpa sur mon lit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il, maintenant parfaitement éveillé.

Je mis mes bras autour de lui.

— L'armoire... Elle est ouverte. Ils vont venir me chercher.

Kale soupira, mais continua de me serrer contre lui. Il mit sa main dans mon dos et me caressa de haut en bas. Son geste m'apaisa, mais pas assez pour le lâcher.

— Le loquet de la porte est cassé, murmura-t-il d'un ton apaisant. C'est pour ça qu'elle s'ouvre quand on la ferme... et tu le sais. On en a parlé, tu te souviens ?

Je refusais de croire à cette histoire.

Si c'était vrai, alors pourquoi la porte décidait-elle de s'ouvrir comme par enchantement au beau milieu de la nuit ? Pourquoi pas pendant la journée quand il faisait jour dehors et que ce n'était *pas* effrayant ? Moi je le savais ; c'était parce qu'il n'y avait pas de stupide loquet cassé sur la porte. C'étaient les horribles monstres qui vivaient à l'intérieur de mon armoire qui ouvraient la porte pendant la nuit. Ils avaient prévu de me kidnapper.

— C'est eux, marmonnai-je contre le torse de Kale. Je sais que c'est eux.

Il soupira, mais rit un peu.

— Je ne vais pas débattre avec toi. Pousse-toi et je dormirai au bord du lit, comme ça, s'ils viennent, ils devront se battre contre moi pour t'atteindre.

Je poussai un cri d'effroi.

— Non ! Et si c'est *toi* qu'ils emmènent ?

Ils ne pouvaient pas m'enlever Kale. Personne ne le pouvait. Je ne le

permettrais pas.

— Je ne vais nulle part... Maintenant, pousse-toi. Il est vraiment tard et je dois me lever pour mon match de foot demain matin.

Je fis ce qu'il me demandait ; je me déplaçai vers le milieu du lit et frissonnai parce que ce côté était froid. Kale s'installa près de moi. Je crus qu'il allait me tourner le dos pour pouvoir surveiller l'armoire, mais ce ne fut pas le cas. Il s'allongea sur le dos et utilisa sa main gauche pour m'attirer contre lui. Mes yeux s'écarquillèrent lorsqu'il plaça ma tête sur son épaule. Son bras était enroulé autour de mon corps et sa main reposait sur ma hanche.

Ma. Hanche.

Je me mis à respirer plus vite et je me sentis rougir comme une dingue. Je pouvais réellement sentir la chaleur grimper le long de mon cou et se répandre sur mes joues comme une traînée de poudre.

*Qu'est-ce qui se passe ?*

— Tu vas bien ? me murmura Kale avant de bâiller.

Je me raclai la gorge.

— Ouais... c'est juste que j'ai peur des monstres.

C'était un mensonge ; je ne m'inquiétais plus pour les monstres. Je me sentais bizarre, étendue comme ça contre Kale, et ça me faisait paniquer. Il était dans mon lit, et j'étais juste allongée contre lui. J'aimais ça. Beaucoup. C'était très étrange, parce que Kale était comme mon frère, mais je ne ressentais pas ces picotements dans mon ventre quand je m'allongeais avec mes vrais frères. Alors pourquoi c'était comme ça avec lui ?

*Je dois couvrir une mauvaise grippe, pensai-je. C'est la seule explication possible.*

— Lane, tu es sûre que tout va bien ? insista Kale d'un ton inquiet. Tu respirez vraiment très vite.

J'avalai ma salive et essayai de contrôler les mouvements de ma poitrine.

— Ouais, je vais bien, comme je t’ai dit... J’ai seulement peur des monstres.

Il soupira.

— Les monstres n’existent pas, Lane. Je t’avais dit de ne pas écouter ce que racontent les idiots de ta classe.

Je grognai et me redressai pour pouvoir le regarder dans les yeux. Ma chambre était plongée dans le noir, mais la veilleuse branchée au mur aidait à éclairer un peu la pièce. C’était suffisant pour que je puisse distinguer les traits de Kale.

Je balayai du regard son visage fatigué.

— Mais, et s’ils avaient raison ? Et si les monstres sortaient *vraiment* de l’armoire pendant la nuit pour me kidnapper ? Et s’ils me mangeaient et recrachaient mes os ? Ce serait horrible, Kale. Je n’y survivrais pas.

Je fronçai les yeux quand Kale fut secoué par un rire silencieux.

— Je ne suis *pas* en train de plaisanter ! soufflai-je.

Il rit encore plus fort et dut mettre sa main sur sa bouche pour étouffer le bruit.

Je le bousculai.

— Tu es odieux !

Je lui tournai le dos et m’allongeai de mon côté du lit, avant de remonter ma couette pour me couvrir complètement avec. L’obscurité me fila les jetons, alors je sortis la tête et laissai tout le reste couvert. Kale rigolait encore un peu lorsqu’il se tourna vers moi et m’attrapa à deux mains sous la couverture. Je tapai ses mains, frappai ses jambes, ce qu’il trouva hilarant.

J’étais sur le point d’exploser de rage lorsqu’il agrippa subitement mon corps et m’attira à nouveau contre lui. Il enroula ses bras autour de moi et coinça les miens le long de mon corps. Il jeta ensuite une jambe par-dessus les miennes pour les emprisonner. Je sentais son torse nu plaqué contre mon dos et son souffle dans mon cou.

— Kale, m’écriai-je. Qu’est-ce que tu fais ?



Je ressentais quelque chose, mais je n'étais pas sûre de savoir ce que c'était. J'étais plus que consciente que c'était Kale qui me tenait, et je savais aussi que j'aimais beaucoup ça. J'aimais ça d'une manière que je ne comprenais pas très bien.

— Je me protège, ricana-t-il. Je savais que tu allais me cogner.

Il était en train de me provoquer en faisant exprès de se moquer.

— T'es *vraiment* un idiot, grognai-je.

— Peut-être, rétorqua-t-il en riant, mais je suis un idiot qui te protégera du mal. En particulier de celui que pourraient te faire les monstres.

*Hein ?*

— Comment est-ce que tu vas faire ça ? murmurai-je.

Kale se détacha de moi et glissa hors du lit. Je fus choquée de voir à quel point j'avais envie qu'il reste avec moi. C'était mal parce que Kale était mon meilleur ami, presque un frère, alors je savais que je ne devrais pas vouloir qu'il me tienne dans ses bras... Pas d'une façon qui provoquait des picotements sur ma peau et qui me faisait mal au ventre.

Je secouai la tête pour me débarrasser de mes pensées très soudaines et étranges, et me concentrai sur Kale, qui se dirigeait vers mon armoire. Je retins ma respiration et m'agrippai à ma couverture.

— Sois prudent ! couinai-je.

Il regarda par-dessus son épaule, me sourit et je crus mourir tellement il était... mignon.

Oh, mon Dieu. Je trouvais Kale mignon. *Mon Kale.*

K-A-L-E.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, le cœur battant à tout rompre.

Il se tourna et fit un signe de tête en direction de l'armoire.

— Je vais monter la garde jusqu'à ce que tu t'endormes ou jusqu'à ce que le soleil se lève. Peu importe ce qui arrivera en premier. Tu n'as pas à t'inquiéter. Je te protégerai.

Je léchai mes lèvres qui étaient devenues subitement sèches.

— Tu... Tu ferais vraiment ça ? Pour moi ?

Kale fouilla dans l'armoire et en sortit ma batte de baseball, avant de fermer la porte, de s'appuyer contre et de me faire un clin d'œil.

— Uniquement pour toi.

Des papillons explosèrent dans mon ventre, et je fus grisée par l'excitation.

— Je ne sais pas quoi... Merci, Kale, répondis-je, en totale admiration devant lui.

Il me sourit une fois de plus et agrippa la batte de baseball.

— Ne me remercie pas. Je ne peux pas laisser des montres te kidnapper, pas vrai ?

Je m'allongeai et tirai la couverture sur mon visage pour qu'il ne puisse pas voir mon sourire.

— Je suppose que non, murmurai-je.

— Tu supposes bien, dit-il avec un clin d'œil. Maintenant dors, Laney Baby. Je te protège.

— Promis ? chuchotai-je.

— Je promets de toujours te protéger, idiote.

Je le fixai en me remémorant le jour où j'avais demandé à oncle Harry comment il avait su qu'il était amoureux de tante Teresa. Il m'avait expliqué ce qu'il avait ressenti. Il m'avait dit qu'il avait des papillons dans le ventre et que son cœur battait à tout rompre quand il la voyait. Il m'avait dit qu'elle rendait son cœur heureux, alors il battait très fort quand elle était près de lui, comme s'il

chantait pour elle.

Il ressentait la même chose que moi lorsque j'avais regardé Kale tout à l'heure. Mon cœur avait chanté pour lui.

Ça pouvait paraître effrayant, mais je sus avec certitude à ce moment-là, même si je n'y connaissais pas grand-chose en véritables sentiments, que j'étais tombée éperdument amoureuse de Kale Hunt, et ça me fichait la trouille.

# Chapitre Cinq

## Premier jour à York

— Qu'est-ce que tu fais là, Lane ?

Je sursautai et regardai par-dessus mon épaule lorsque la voix de mon père me sortit de mes pensées et me ramena à la sombre réalité. Je ne lui répondis pas immédiatement. Je me tournai et regardai à nouveau le trou fraîchement creusé.

— J'avais besoin de réfléchir, alors j'ai décidé d'aller me promener, répondis-je.

Lorsqu'il s'était fait tard et que la maison de mes parents était devenue silencieuse, mes pensées m'avaient subitement semblé trop bruyantes, alors j'avais décidé d'aller marcher. Mes pas m'avaient menée à la tombe de ma tante Teresa, et à celle qui accueillerait bientôt oncle Harry. Je baissai les yeux vers l'endroit qui, à partir de demain, serait la dernière demeure de mon oncle pour l'éternité, et cela me bouleversa.

— Tu nous as fait peur, dit mon père. Tout le monde est parti à ta recherche.

Je clignai des yeux, surprise, et l'observai tandis qu'il me rejoignait.

— Je suis désolée, je n'ai pas pensé à prévenir quelqu'un avant de sortir. Je n'ai jamais à le faire à New York ; je suppose que j'ai oublié.

Mon père envoya un message sur son téléphone, le mit dans sa poche, puis soupira en enroulant son bras autour de mes épaules.

— Je suis seulement soulagé que tu ailles bien.

Je me sentis coupable, mais étant donné que je m'étais déjà excusée, je gardai le silence.

— Puisque nous sommes seuls, je vais te dire quelque chose que j'aurais dû te

dire il y a des années.

Je plissai les yeux.

— D'accord.

— Je m'excuse pour les paroles que j'ai prononcées le jour où tu nous as annoncé que tu partais. Je n'aurais jamais dû dire ça. Je ne le pensais pas. Je l'ai regretté pendant des années, mais j'étais trop têtue pour l'admettre.

Je n'étais pas surprise par les excuses de mon père. Je savais qu'il avait parlé sous le coup de la colère et du chagrin.

— Ça ne fait rien, lui assurai-je. Je t'avais tout de suite pardonné.

Les épaules de mon père s'affaissèrent un peu.

— Tu m'as manqué, ma chérie.

J'avalai la boule qui s'était formée dans ma gorge.

— Tu m'as manqué aussi, papa. Je sais que ça n'en a pas l'air, mais c'est la vérité. J'ai juste... C'est vraiment difficile d'être ici.

— Je sais, trésor, je sais.

*Le savait-il vraiment ?* chuchota mon esprit.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Vraiment ?

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Tu crois que Kale s'en est tiré facilement de t'avoir fait quitter le pays ?

Je le regardai sans comprendre ses paroles.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? demandai-je, les yeux agrandis par la curiosité.

Mon père grimaça.

— Ça veut dire que j’ai frappé un homme que je considère comme mon fils.

Je poussai un cri d’horreur.

— Tu n’as pas fait ça !

Il haussa les épaules.

— Juste un peu, mais je me suis arrêté avant que les choses deviennent sérieuses.

Je secouai la tête.

— Le fait que tu frappes Kale *est* une chose sérieuse.

— Le fait que tu déménages à cause de lui était bien plus sérieux, rétorqua-t-il.

Je baissai les yeux sur la terre devant moi.

— C’est compliqué, papa.

— L’amour l’est toujours, répliqua-t-il.

Je me forçai à sourire.

— Comme si je ne le savais pas.

Mon père me serra l’épaule.

— Je lui ai dit que j’étais désolé... Ne t’inquiète pas.

— Quand ça ? demandai-je.

— Hmm... Il y a à peu près six semaines.

Les yeux écarquillés, je portai une main à ma bouche.

— Est-ce que tu es sérieux ?

— Non, dit-il en riant tandis que je laissais retomber ma main. Je me suis excusé environ six mois après les faits. J’ai vraiment eu du mal à lui pardonner.

Tu es ma fille, et savoir que tu avais quitté la maison en partie à cause de lui m'a fait beaucoup de mal. Je l'ai détesté pendant un certain temps à cause de ça.

Mon rire se tut, mais mes yeux devinrent humides.

— Je ne voulais pas que quiconque haïsse qui que ce soit, chuchotai-je en me passant la langue sur les lèvres, car elles étaient devenues sèches.

Mon père soupira.

— Je sais bien, mais parfois, les émotions ne peuvent pas être contrôlées, comme tu dois le savoir.

Je le savais *très* bien, alors je hochai la tête.

— Il a été très indulgent quand je me suis enfin excusé, continua mon père. En fait, il a presque refusé mes excuses. Il a dit qu'il avait mérité mes coups et bien plus encore.

Je fus une nouvelle fois surprise.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne l'as pas frappé à nouveau ce jour-là ? demandai-je.

Mon père resta silencieux un moment avant de répondre.

— Parce qu'il avait très bien réussi à se punir lui-même à propos de cette histoire. Tout a changé dans sa vie après ton départ.

Je fermai les yeux.

— Est-ce que je veux en savoir plus ?

— Non, répondit instantanément mon père. Tu ne veux pas en savoir plus, mais tu vas devoir l'apprendre si tu veux saisir son état actuel.

Sa réponse me terrifia.

— Je ne comprends pas, répondis-je.

Mon père garda le silence un long moment, mais il finit par me prendre par le

bras et m'éloigna de la tombe de ma tante.

— Viens avec moi, mon ange, dit-il avec douceur. Je veux te montrer quelqu'un.

*Il veut me montrer quelqu'un dans un cimetière ?*

Nous déambulâmes devant les tombes, main dans la main.

— Où va-t-on ? demandai-je en examinant le cimetière sombre, qui me donnait la chair de poule.

— Tu verras, répondit-il d'un ton solennel.

Je hochai la tête et me mordillai nerveusement la lèvre.

— Peux-tu me parler pendant qu'on marche ? Cet endroit me fait peur tout à coup, avouai-je.

Mon père me serra plus fort la main.

— N'aie pas peur. Je te tiens.

— Je sais, mais je veux t'entendre parler. Ta voix m'a manqué.

Il ricana.

— Ta mère rigolerait si elle t'entendait dire ça. Elle m'a filé cent livres pour que je me taise la semaine dernière. Elle en a marre de m'entendre parler.

Mes lèvres s'étirèrent.

— Elle fait juste semblant.

— C'est une super actrice dans ce cas, affirma-t-il.

Mon rire résonna dans le cimetière obscur, et je m'arrêtai aussi vite que j'avais commencé. Ça me semblait déplacé de rire si fort dans un endroit où tant de gens reposaient.

— C'est comment, à New York ? demanda mon père en me prenant



complètement au dépourvu.

Je jetai un coup d'œil autour de nous.

— Ce n'est pas correct de dire ça dans un cimetière, mais c'est vivant. Plein de vie, jour et nuit. Ça ne s'arrête jamais.

Mon père me regarda.

— Ça a l'air super.

*Ça ne l'était pas.*

— Ça peut l'être, murmurai-je. Pour être honnête, je ne sors pas beaucoup. Cette effervescence n'est pas pour moi. J'aime la paix que je peux trouver dans mon appartement et dans mes livres. New York n'est pas exactement l'endroit idéal où vivre selon moi, encore moins vieillir.

Je savais que je n'aurais pas dû révéler cette information à mon père, mais ça faisait du bien de le dire enfin à voix haute en sachant que c'était la stricte vérité et non un mensonge inventé pour faire plaisir aux autres. Roman pensait que j'aimais New York, mais c'était seulement parce que quand j'étais avec lui, je partageais sa joie de vivre. Il ne savait pas que lorsque j'étais seule, je souhaitais parfois ne pas me réveiller en allant dormir.

— Pourquoi ne pas déménager ailleurs, alors ? demanda mon père en étudiant les alentours tout en marchant.

Je remarquai qu'il n'avait pas proposé que je revienne à York.

Je haussai les épaules.

— Ça me semble inutile de déménager ailleurs. Je me sens comme ça parce que je suis triste, papa. L'environnement dans lequel je suis n'y changera rien.

Il acquiesça avant d'ajouter.

— Non, mais toi, tu peux changer ce que tu ressens.

*Nous y voilà,* soupirai-je intérieurement.

Je souris légèrement.

— Je ne peux pas changer ce que je ressens à moins de régler les choses qui en sont à l'origine.

— Ah, je vois.

Mon père sourit à son tour.

— Puisque c'est comme ça, alors quand reviens-tu vivre à la maison ?

Je tirai sur sa main pour l'arrêter.

— Quoi ? m'exclamai-je en me tournant pour lui faire face.

Il haussa les sourcils.

— Ton problème a commencé à la maison. Tu ne peux le résoudre nulle part ailleurs puisqu'il est ancré ici... Il vit ici.

Je râlai.

— Pourquoi est-ce que tu ne peux pas seulement me dire de passer à autre chose et d'oublier Kale ?

— Pourquoi devrais-je répéter ce que tu t'es déjà dit un million de fois auparavant ? Ça ne changera pas ce que tu ressens.

Je fixai mon père.

— Depuis quand es-tu devenu philosophe ?

— Depuis le jour où tu m'as quitté.

Je me figeai. La réponse de mon père fut instantanée, et elle me bouleversa.

— Je suis tellement désolée, papa, soufflai-je.

Il fronça les sourcils.

— Je sais que tu l'es.

Je me penchai et posai la tête contre son torse.

— C'est vraiment difficile d'être ici.

Il mit ses bras autour de moi et m'embrassa sur le dessus de la tête.

— Je sais, chérie, mais au fond de toi, tu savais que tu reviendrais un jour.

Je soupirai et imitai mon père en enroulant mes bras autour de lui.

— Rester loin... C'était ça, mon plan.

— Jusqu'à la mort de Harry ?

Je hochai la tête contre son torse.

— Exactement.

— Il avait toujours dit qu'il te ferait revenir à la maison. Il était loin de se douter qu'il avait raison.

Mes yeux se remplirent de larmes.

— Il avait compris que Kale n'était pas qu'un béguin stupide pour moi. Il savait que j'étais dévastée quand les choses se sont finies de cette manière entre nous. Ensuite, après Lavender... et après la bombe que Kale avait larguée, il avait compris que je devais partir. C'est pour ça qu'il m'a aidée. J'aurais probablement continué ma descente aux enfers à cause de l'absence de Lavender, et en regardant Kale et Drew fonder une famille ensemble.

Je repoussai le souvenir de ma meilleure amie et celui de Kale m'annonçant qu'il allait avoir un enfant avec une autre femme, même si je savais que je revivrais encore et encore cette journée lorsque je serais seule, comme je l'avais déjà fait un million de fois.

— C'est justement de ça que je voulais te parler, murmura mon père.

Je m'écartai de lui et le regardai.

— Comment ça ?

Il fronça les sourcils.

— On y est presque.

Il prit ma main et se remit à marcher.

— Je suis désolé si ça te perturbe, dit-il en nous arrêtant devant une tombe.

La plaque de marbre blanc en forme d'ours en peluche fut la première chose que je remarquai sur cette tombe. Quelques secondes plus tard, mes yeux captèrent les jouets en pierre taillée et les fleurs artificielles. Mon cœur se serra en réalisant ce que je regardais.

— Tu veux me montrer la tombe d'un bébé ? demandai-je, contrariée. Pourquoi est-ce que je voudrais voir ça, papa ? Bien sûr que ça me bouleverse.

J'évitais de regarder la photo du petit ange sur la pierre tombale, car je ne voulais pas voir le visage de la merveille qui avait été ôtée bien trop tôt du monde dans lequel j'étais encore.

— Parce que je veux que tu l'apprennes de ma bouche avant de l'apprendre de celle de quelqu'un d'autre, répondit-il.

— De quoi parles-tu, bon sang ? demandai-je, l'esprit totalement confus. Tu veux que je sache *quoi* ?

Mon père détourna le regard.

— Environ un an après ton départ, une chose horrible est arrivée.

Mon estomac s'agita instantanément.

— Que... Que veux-tu dire ? demandai-je, la voix nouée.

Mon père se frotta le visage avec sa main libre.

— Tu savais que Drew était enceinte quand tu es partie, mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'elle a donné naissance à un garçon quatre mois après ton arrivée à New York. Le bébé était prématuré de deux mois. Au début, tout était parfait. Malgré le fait d'être petit, il était en bonne santé et tout le monde était heureux.

Ensuite, lorsqu'il a eu deux mois, on lui a diagnostiqué une leucémie. Il s'est battu pendant quelques mois, mais huit mois après le diagnostic, son petit corps n'a plus supporté...

— Papa, s'il te plaît, le coupai-je, sans vouloir en savoir plus.

Mon père m'ignora et insista.

— Les docteurs ont essayé tout ce qu'ils pouvaient, mais il...

— Stop, dis-je d'un ton sec. Arrête. Ça.

— Il est mort, finit-il.

Je gémis et plaquai mes mains sur ma bouche, tout en faisant un pas en arrière pour m'éloigner de mon père et de la tombe.

— Papa, non, chuchotai-je. S'il te plaît, dis-moi que tu mens.

Son visage trahissait sa douleur.

— J'aimerais bien que ce soit un mensonge, trésor, mais ce n'est pas le cas.

Je regardai la tombe et l'herbe qui la couvrait.

— Ce bébé... C'est...

— Lane, dit mon père avec tristesse. C'est le fils de Kale.

Ma vision devint trouble, mais lorsque je regardai à nouveau la pierre tombale, je pus discerner une unique phrase qui me détruisit complètement : « À la mémoire de Kaden Hunt ».

# Chapitre Six

À treize ans (treize ans plus tôt)

— Où est Kale ? demanda oncle Harry tandis que j'enfilais les bottines en cuir flambant neuves que ma mère m'avait achetées à moitié prix à *River Island*.

C'étaient les bottines les plus mignonnes que j'avais *jamais* vues et c'était sûrement la pièce la plus tendance et branchée de ma garde-robe.

— Lane, dit mon oncle en riant. Est-ce que tu m'écoutes ?

Je levai les yeux lorsque mes deux bottines furent fermées, et je me contentai de le fixer pendant un moment. Mis à part Kale, il était sans aucun doute la personne que je préférais. Il était, littéralement, l'oncle le plus cool que j'aurais jamais pu avoir. Il était comme mon meilleur ami... Non, oubliez ça, il *était* mon meilleur ami. On sortait tout le temps ensemble et on faisait un tas de trucs tous les deux. Il m'emmenait pêcher – ce que je n'aimais pas vraiment ; j'y allais uniquement pour avoir un moment de détente avec lui –, mais aussi au bowling et dans un million d'autres endroits qui ne semblaient pas amusants, mais qui étaient géniaux parce que mon oncle partageait cette expérience avec moi.

Harry était le jumeau de ma mère ; il était plus vieux qu'elle de cinq minutes, et il le lui rappelait souvent. Ils étaient très proches, ce qui expliquait qu'on l'était aussi. Ils se voyaient absolument tous les jours, et je disais ça au sens propre. Mon père aussi était devenu proche de mon oncle ; ils avaient fini par sortir tout le temps ensemble eux aussi. Il habitait seulement à cinq minutes de chez nous, alors j'allais chez lui aussi souvent qu'il venait chez nous.

Je m'assurais de passer le voir tous les jours, même si c'était juste pour lui dire bonjour, parce que je ne voulais pas qu'il soit seul. Il avait seulement quarante et un ans, mais il avait dû endurer une des épreuves les plus difficiles qu'un homme puisse traverser. L'année dernière, il avait dû enterrer sa femme, ma tante Teresa. Elle avait un cancer du sein, mais n'avait même pas eu l'occasion de le combattre, car il était déjà trop tard lorsqu'elle l'avait appris.

Je n'aimais pas penser à elle, parce qu'après ça elle me manquait. On n'avait pas été très proches parce qu'elle avait été dans ma vie pendant seulement quelques courtes années avant de mourir, mais je savais qu'oncle Harry l'aimait énormément. Ça me rendait triste parce que je savais qu'il se sentait perdu sans elle.

Personnellement, je trouvais qu'il était l'homme le plus courageux du monde. J'aimais Kale de tout mon cœur, et on n'était même pas mariés. S'il mourait, je pensais que je mourrais aussi parce que je serais trop triste de vivre sans lui. C'est pour ça que je savais que je ne pourrais pas être aussi géniale que mon oncle... Parce que je ne pourrais jamais être aussi forte que lui. Ça demandait beaucoup de force de continuer à vivre sans quelqu'un qu'on avait aimé aussi fort qu'il avait aimé ma tante Teresa. Je l'idolâtrais pour ça.

— Lane, insista-t-il.

Je clignai des yeux.

— Désolée, quoi ?

Il rit et secoua la tête.

— Où. Est. Kale ?

Je levai les yeux au ciel.

— À ton avis, où est-il ?

Mon oncle réfléchit seulement un instant avant de répondre.

— Avec tes frères ?

*Si seulement.*

Je soupirai.

— Il est avec Drew. Il est tout le temps avec elle, il ne passe plus de temps avec moi *ou* mes frères.

C'était un mensonge ; il sortait encore avec mes frères. C'était moi qu'il

lissait tomber ces derniers temps. Je trouvais juste que dire qu'il n'accordait pas non plus d'attention à mes frères me faisait paraître un peu moins pathétique.

Le grondement discret du rire de mon oncle m'agaça. Je me tournai pour lui faire face et croisai les bras.

— Ce n'est pas drôle, oncle Harry.

Il me sourit affectueusement.

— Je ne ris pas de ta souffrance, trésor, c'est ton comportement qui me fait rire. Tu me rappelles ta mère quand on avait ton âge.

*Vraiment ?*

Sa réponse me fit rayonner.

— Elle était aussi fabuleuse et super intelligente ?

Mon oncle rit bruyamment, et ça me fit sourire. J'aimais son rire.

— Elle aimait le penser, dit-il en secouant la tête de manière joviale.

Je perdis le sourire et soupirai.

— Je suis désolée d'être désagréable. Je suis juste... énervée.

Mon oncle resta concentré sur moi.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas.

Les coins de ses yeux se plissèrent légèrement lorsqu'il répondit.

— Si, ma chérie, tu le sais.

Je me mordillai la lèvre, regardai mon oncle puis mes pieds. Mon estomac s'agita quand je réalisai ce que j'étais sur le point de dire.



— Je suis jalouse, avouai-je en gardant le regard baissé. J’aime Kale. Je l’aime plus qu’un ami, et je déteste ça parce que ça veut dire que je vais rester sans cesse coincée près de lui à le regarder sortir avec des filles plus âgées et plus jolies. Ça craint, oncle Harry. Ça craint vraiment.

Le silence plana entre nous, et je sentis le rouge me monter aux joues.

— Depuis combien de temps ressens-tu ça ? me demanda mon oncle après un moment.

Je soupirai de soulagement en voyant qu’il ne se moquait pas de moi.

J’avalai ma salive.

— Depuis que j’ai dix ans environ. Mais c’est de pire en pire parce que ça n’arrête pas de me contrarier, alors que quand j’étais plus jeune, ça ne me faisait pas grand-chose qu’il fréquente d’autres filles.

Je levai les yeux quand mon oncle ricana.

— C’est tes hormones, ma petite, expliqua-t-il d’un ton détaché. Tu as atteint la puberté. Les choses ne font qu’empirer à partir de là.

J’étais un peu gênée de parler d’hormones et de puberté avec mon oncle, mais je ris lorsqu’il eut fini de parler, parce qu’il avait l’air très sérieux.

Il me sourit.

— Pourquoi tu ne parles pas de ça à ta mère ?

*Il plaisante ?* J’étais horrifiée par sa suggestion.

— Je ne peux pas, affirmai-je. Elle aime Kale comme si c’était son fils. Elle me renierait sûrement.

Mon oncle haussa les sourcils.

— C’est *un peu* tiré par les cheveux, tu ne crois pas ?

— Non, répondis-je. Je pense que c’est parfaitement réaliste.

Ses yeux brillèrent, et il sourit.

— Ton vocabulaire s’enrichit.

Je repoussai des mèches de cheveux qui me tombaient dans les yeux.

— Je lis beaucoup de livres, répliquai-je en haussant les épaules. Y compris ceux qui ne sont pas pour les enfants.

Mon oncle haussa un sourcil.

— Des romans d’amour ?

J’acquiesçai.

— Des trucs pour les jeunes adultes... rien d’explicite ou quoi que ce soit.

Rien de *trop* explicite, tout du moins.

— Je ne doute pas une seconde que ce genre de romans te mettent encore plus en colère contre Kale, lança-t-il.

Je fronçai les sourcils.

— Pas exactement. Enfin, ça me donne encore plus envie d’avoir un petit ami. J’aime lire des histoires où les gens vivent heureux pour toujours. Ça me donne l’impression que ce serait super que quelqu’un m’aime.

— *Moi*, je t’aime, affirma aussitôt mon oncle.

Je levai les yeux au ciel.

— Je veux dire le genre d’amour que peut donner un *petit ami*. L’amour de la famille est différent.

— L’amour familial compte plus que tout, précisa-t-il. À partir du moment où ta famille t’aime, tu peux tout faire.

Je ris.

— D’accord, Oprah.

— Petite effrontée, dit-il en souriant. Toute blague à part, est-ce que tu vas bien ? On peut annuler le visionnage de *X-Men*, si tu veux.

— Hors de question. Je *meurs d'envie* de voir ce film.

Mon oncle me dévisagea.

— Tu es sûre ? Parce que si tu n'en as pas envie, on peut faire autre chose ?

Je souris devant son inquiétude.

— Ça va aller. Je me mets juste dans cet état à chaque fois qu'il me repousse. Je suppose que c'est une chose à laquelle je vais devoir m'habituer.

Il se gratta le cou.

— Ou tu pourrais juste, je ne sais pas, *dire* à Kale que tu l'aimes bien et...

— Est-ce que tu as perdu la tête ? criai-je d'une manière mélodramatique en lui coupant la parole. Kale ne doit *jamais* découvrir que je l'aime bien. Ce serait la fin de ma vie.

— Chérie, dit mon oncle tandis que ses lèvres s'étiraient.

— Non, affirmai-je en secouant un doigt devant lui. Promets-moi tout de suite que tout ce que je te dirai à propos de Kale restera entre nous. *Seulement* entre nous.

— Lane...

— Promets-le, oncle Harry.

Il rit si fort qu'il dut essuyer ses larmes.

— Tu es *exactement* comme ta mère, ricana-t-il. Si exigeante.

Je croisai les bras.

— Ça ne ressemble pas à une promesse, selon moi.

Il avait un grand sourire sur le visage alors qu'il secouait la tête avant de me

répondre.

— Je promets que tout ce que tu me diras à propos de Kale restera strictement entre nous.

Je le regardai, puis levai la main droite en dressant mon petit doigt.

— Fais le serment inviolable, ordonnai-je, les yeux plissés.

Mon oncle rit à nouveau.

— Je savais que je regretterais de t’avoir acheté tous ces *Harry Potter*.

*Quoi ?* me dis-je.

C’était sans doute la meilleure décision qu’il avait jamais prise ; j’adorais ces livres.

— Promesse du petit doigt, insistai-je. C’est ma version du serment inviolable.

Mon oncle se mordilla la lèvre pendant un moment, puis il leva la main et accrocha son petit doigt au mien.

— Moi, Harry Larson, te fais la promesse du petit doigt, à toi Lane Edwards, et je jure sur mon honneur de ne jamais partager de discussion ou de querelles à propos de Kale Hunt, à Kale lui-même ou à toute autre personne vivante.

J’ignorai son amusement évident et me concentrai sur ses paroles.

— Bien, dis-je en hochant la tête. Maintenant, je ne suis plus obligée de te tuer.

Mon oncle esquissa un sourire ironique.

— Une fille qui protège son cœur d’un possible amour... Qu’est-ce qui pourrait *éventuellement* mal se passer ?

— Rien, répondis-je. Absolument *rien* ne peut mal se passer ; j’ai tout prévu.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il, sceptique. Garder ce genre de sentiments enfermés ne te fera que souffrir sur le long terme.

Je balayai les inquiétudes de mon oncle ; je savais que ce serait dire à Kale que je l'aimais qui me ferait du mal, parce que j'étais consciente qu'il ne m'aimait pas en retour, pas de cette façon-là. En me basant sur ça, j'étais certaine que mon choix de garder cachés mes sentiments envers lui était la meilleure décision. Ça faisait partie de mon plan « Aimer Kale à distance ».

— Fais-moi confiance, dis-je à mon oncle. Mon plan est infallible.

— Oui.

Il hocha la tête, un sourire au coin des lèvres.

— Ça m'en a tout l'air.

Je le bousculai gentiment.

— Je ne veux plus parler de Kale. Je veux parler du café que Nanny vient d'acheter. Tu crois qu'elle me donnera un job d'été là-bas ?

Mon oncle haussa les sourcils.

— Tu as treize ans.

— Et ?

Je fis la moue.

— Je ne veux pas rester à la maison, alors travailler au café de Nanny serait parfait pour ça.

— Pourquoi ne veux-tu pas rester chez toi ? demanda-t-il.

— *Parce que...*, expliquai-je en soupirant de manière théâtrale. Quand Kale n'est pas avec Drew, il est avec mes frères, et puisqu'il est mon seul *véritable* ami, je n'ai rien d'autre à faire quand il n'est pas dans le coin. J'ai seulement droit à un livre par semaine parce que papa dit qu'ils coûtent cher, et je lis vite, alors ça ne tue que quelques heures de mon temps. Maman et papa ne me laissent *jamais* sortir toute seule, et si par miracle ils me le permettent, Lochlan se porte volontaire pour me garder à l'œil, comme si j'allais faire des bêtises. C'est *tellement* énervant.

— Tes parents et tes frères s’inquiètent juste pour toi. Tu sais, cette pauvre fille de la campagne qui s’est fait violer et assassiner avait ton âge. Elle vivait à quarante minutes d’ici, et ils n’ont toujours pas attrapé le salaud qui a fait ça. Tu ne peux pas reprocher à tout le monde de vouloir te protéger.

*Non, je ne peux pas, mais être étouffée en permanence n’est pas ce que j’appelle être protégée.*

— Oui, je sais, maugréai-je.

— Pourquoi n’invites-tu pas ces filles avec qui tu étudies parfois... Hannah et Sally c’est ça ?

Je ris.

— Anna et Ally ?

— Oui voilà, s’exclama mon oncle en claquant des doigts. Elles ont l’air gentilles.

Je haussai les épaules.

— Elles peuvent l’être, mais on s’est un peu disputées à l’école l’autre jour, et on ne s’est pas encore réconciliées.

Je ne savais même pas si on allait le faire, parce qu’Anna avait dit des choses vraiment méchantes à propos de mon apparence. Ally ne l’en avait pas empêchée et ne m’avait pas défendue, alors je l’avais pris comme si elle était d’accord avec ce qu’Anna pensait de moi. J’avais essayé de ne pas laisser ses paroles m’atteindre, mais c’était compliqué quand Anna me jetait sans cesse à la figure les mêmes mots horribles.

Grosse. Moche. Intello.

Ce n’étaient que de simples mots de quelques lettres, mais ils avaient un impact sur moi, même si j’aurais voulu le contraire.

— Les disputes entre amis, ça arrive, mais aie confiance ; vous vous réconcilierez.

Je hochai la tête juste pour lui faire plaisir et ajustai mes nouvelles lunettes.

— D'accord.

— C'est bien, petite, dit-il en souriant.

Je m'adossai à la chaise et parcourus des yeux la cuisine de mon oncle en souriant également.

— J'aime cette maison.

— C'est vrai ? demanda-t-il, surpris.

J'acquiesçai.

— C'est mon endroit préféré. Je ne te l'ai jamais dit ?

Il secoua la tête.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai des millions de souvenirs géniaux ici avec toi.

Je souris en repensant à quelques-uns.

— Comme cette fois où on avait construit un château avec les coussins du canapé dans le salon, ou la fois où on avait inondé cette pièce quand on remplissait des ballons d'eau pour les lancer sur mes frères.

Mon oncle rit.

— Ta tante Teresa m'en a beaucoup voulu cette fois-là.

Je souris.

— Je sais, mais c'était quand même une super journée.

— Je suis d'accord, répondit-il.

Il sourit avec affection, en pensant certainement à ma tante.

— J'aime ma propre maison, évidemment, mais je ne sais pas, je me sens bien dans la tienne. Je me sens vraiment en sécurité ici, comme si rien ne pouvait m'atteindre. Est-ce que c'est bizarre ?

— Non, pas du tout. Tout le monde devrait avoir un endroit préféré, et je suis content que cette maison soit le tien, ma chérie.

Je souris.

— Est-ce que tu es prêt à aller voir *X-Men* ?

Mon oncle se leva et bomba le torse.

— Toujours prêt.

Je secouai la tête, et je riais encore lorsque nous quittâmes sa maison en racontant des bêtises et en nous taquinant. Je savais que j'avais de la chance : j'avais une famille incroyable, et même si Kale m'énervait beaucoup, il était quand même le meilleur ami dont j'aurais pu rêver. Je savais que je ne serais jamais avec lui de la manière dont j'avais envie, mais même si je ne pouvais pas avoir ça, je voulais qu'on reste aussi proches qu'on l'était à ce moment-là.

*J'espère que les choses ne changeront jamais*, me dis-je intérieurement alors que je sortais avec mon oncle pour me créer de nouveaux souvenirs.



# Chapitre Sept

Premier jour à York

*Le bébé de Kale est mort.*

— Non, chuchotai-je en titubant.

— Je suis désolé que tu l'apprennes de cette façon, trésor, dit mon père en regardant à nouveau la tombe de Kaden, le bébé.

Je portai les mains à ma bouche et secouai la tête, sous le choc.

Ça ne pouvait pas être vrai.

— Papa, murmurai-je sans savoir quoi ajouter.

Je fis glisser mes mains de ma bouche à mon cou alors que j'avais du mal à avaler la bile qui menaçait de remonter. Je posai ma paume sur mon estomac agité et fermai fort les yeux, faisant de mon mieux pour ne pas pleurer.

— Je suis désolé, Lane.

J'ouvris les yeux et croisai le regard de mon père.

— Kale... Son bébé est *mort* ?

Mon père hocha la tête d'un air dévasté. J'enroulai mes bras autour de mon corps et me balançai lentement d'un côté à l'autre alors que le chagrin s'emparait de moi. Je ne pouvais imaginer ce que devaient ressentir Kale et Drew. Les bras de mon père m'enveloppèrent, et il me serra fort contre lui.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes dans cette position, mais lorsque nous nous séparâmes, je ne voulus rien d'autre que d'être à nouveau dans ses bras.

— Je... Je n'arrive pas à y croire, chuchotai-je en secouant la tête, complètement choquée et en plein désarroi.

Mon père se frotta le visage d'une main.

— Je sais, trésor ; tout le monde a encore du mal à l'accepter.

Je clignai des yeux bêtement.

— Comment peux-tu réussir à accepter une chose comme ça ?

Il grimaça.

— Je me suis mal exprimé. J'aurais dû dire que c'est encore difficile pour tout le monde de *vivre* avec ça.

Je ne pensais pas que j'aurais été capable de vivre après avoir vécu ça ; je n'aurais pas été assez forte pour survivre au décès d'un enfant. J'arrivais à peine à me remettre d'avoir perdu Kale et de la mort de mon oncle ; alors ne parlons même pas d'une chose aussi traumatisante que la perte d'un bébé.

— J'étais tellement concentrée sur le fait de *ne pas* me focaliser sur lui que je n'avais même pas remarqué à quel point il est différent maintenant, commentai-je, le regard vague en repensant au bref moment que j'avais passé en présence de Kale. Ses yeux, ils sont plus froids, plus sombres... plus vides. Maintenant, je sais pourquoi.

Kale n'était plus Kale, tout comme je n'étais plus la Lane qu'il avait connue. Nous étions tous les deux des personnes différentes à présent, et ça me rendait triste.

— Il ne sourit ni ne rit presque plus maintenant, à moins qu'on parle de toi, déclara mon père.

Je levai les yeux vers lui d'un air surpris.

— De moi ?

— Oui, confirma-t-il avec un léger sourire. De toi.

Ne sachant que répondre, je gardai le silence.

— Ton oncle Harry nous tenait toujours informés de ce que tu faisais, et lorsqu’il nous racontait certaines de vos conversations, ça faisait rire Kale, expliqua mon père, qui gloussa en repensant à ces moments. Durant les premiers mois qui ont suivi la mort de Kaden, la mère de Kale me suppliait de faire venir Harry à la maison quand il était là, juste pour qu’il puisse parler de toi et sourire.

Les papillons qui envahirent mon ventre furent ensuite remplacés par l’angoisse.

— C’était il y a longtemps, murmurai-je. Il doit me détester, à présent.

— Pourquoi Kale te détesterait-il, ma chérie ?

J’avalai ma salive.

— Parce que je n’étais pas là pour lui quand il en a eu le plus besoin. Je ne lui en voudrais pas de me détester.

Mon père fit claquer sa langue.

— Lane, tu n’aurais pas pu prévoir ce qui allait se passer. Aucun de nous ne l’aurait pu.

Cela n’excusait pas mon absence.

— J’aurais dû être là pour lui, rétorquai-je en fronçant les sourcils. Si je n’avais pas été aussi têtue et que je n’avais pas dit à oncle Harry de ne rien me dire vous concernant, peut-être qu’il aurait...

— Kale ne voulait pas que tu le saches, me coupa mon père.

— Qu-quoi ? bégayai-je.

— Lorsque Kaden est mort, Kale a tout de suite fait promettre à Harry qu’il ne t’en parlerait pas. Il savait que les choses étaient encore très difficiles pour toi et il ne voulait pas en rajouter.

Je sentis ma gorge se serrer.

— Il pensait que me parler de la mort de son fils viendrait s'ajouter à ce que j'étais en train de vivre ? demandai-je en serrant les poings. J'aurais pris le premier vol pour être là pour lui, peu importe ce dont il avait besoin, même s'il avait seulement fallu être présente pour les funérailles ou dans l'église. J'aurais fait n'importe quoi.

— Il le savait, Lane, mais au fond de lui, je pense qu'il n'aurait pas pu supporter tout ça si tu avais été là. Tout était en train de s'écrouler autour de lui.

Mon cœur se brisa.

— Mais peut-être que j'aurais pu l'aider, chuchotai-je.

Mon père saisit mon avant-bras.

— Écoute-moi, dit-il fermement. Nous étions là constamment pour Kale, mais son esprit était absent. Ça lui a pris beaucoup de temps pour se faire à l'absence de Kaden. Tu n'aurais pas pu l'aider ; il était tellement perdu à cette période que personne n'arrivait à communiquer avec lui.

J'aurais pu y arriver ; je le savais au fond de moi.

Je clignai des yeux d'un air hébété.

— Drew n'a pas pu l'aider ?

Mon père secoua la tête.

— Quelques mois avant la mort de leur fils, ils se sont séparés et ont rompu leurs fiançailles. Le poids de la maladie de Kaden a créé un fossé entre eux qu'ils n'ont pas pu surmonter. Ils ont vécu ensemble pendant quelques mois après le décès du petit pour s'aider mutuellement à faire face, mais ensuite, Kale a déménagé et Drew est restée dans leur maison. Elle ne voulait pas partir parce qu'elle avait l'impression que son fils était toujours avec elle par la pensée. Elle est avec quelqu'un d'autre maintenant, et elle semble heureuse, mais Kale n'a jamais fréquenté personne. Perdre Kaden l'a presque tué, et chaque jour est un combat désespéré pour lui.

Il m'était arrivé de rêver au moment où Drew et Kale se sépareraient pour de bon, et où elle sortirait de sa vie, mais maintenant que c'était arrivé, je me

retrouvais à n'espérer rien d'autre que de les savoir à nouveau ensemble. Peut-être qu'elle pourrait l'aider, et qu'il ne serait pas si triste et si seul.

— J'aurais tant aimé pouvoir faire quelque chose, soufflai-je.

Mon père m'embrassa sur la tête.

— Comme nous tous, ma chérie.

Je penchai la tête en arrière et levai les yeux vers le ciel étoilé, tout en observant mon souffle se transformer en fumée lorsque j'expirai. Il faisait un froid glacial dehors, mais honnêtement, je ne le ressentais pas. Mon corps était tout aussi engourdi que mon cœur.

— Tu peux faire quelque chose maintenant.

— Ça remonte à des années, qu'est-ce que je pourrais faire pour lui ? répliquai-je en le regardant.

— Rien que le fait d'être là pour lui peut l'aider. Tu ne sais même pas à quel point il t'adore, Lane.

J'humidifiai mes lèvres sèches.

— Il idolâtre une fille de son passé, papa. Mais je ne suis plus la Lane que vous avez tous connue. Elle n'existe plus, murmurai-je, la voix serrée par l'émotion. J'ai tellement changé que j'ai moi-même du mal à me reconnaître.

Mon père enroula son bras autour de mes épaules et me serra contre lui.

— Tu as besoin d'être ici tout autant qu'on a besoin que tu restes, Lane. Tu pourrais te retrouver à nouveau et peut-être aider Kale à trouver la paix par la même occasion.

J'expirai longuement et levai les yeux vers le visage ridé de mon père.

— Ça fait beaucoup de choses à accomplir en peu de temps.

Il me fit un clin d'œil.

— Ton oncle Harry était certain que tu accomplirais de grandes choses. J'ai

confiance en son jugement, et j'ai confiance en toi. Tu peux réaliser tout ce que tu veux, mon cœur.

Une boule se forma dans ma gorge.

— À cause de toi, c'est très difficile d'avoir envie de partir à nouveau.

— Bien, répondit-il promptement. Il est temps d'arrêter de fuir. Tu dois affronter les choses en face maintenant.

Maudit soit-il.

Je soupirai.

— J'ai l'impression que tu serais doué pour les discours d'encouragement.

Il sourit.

— C'est peut-être ma vocation, mais je suis à la retraite maintenant. Je tenterai ma chance dans ma prochaine vie.

Je ris et le serrai très fort dans mes bras.

— Je t'aime, papa.

— Je t'aime aussi, trésor, répondit-il en m'embrassant sur le dessus de la tête.

Nous restâmes silencieux un moment avant de nous séparer.

— Veux-tu aller rendre visite à Lavender tant qu'on est là ? me demanda-t-il doucement.

*Je ne te laisserai jamais, Lane Edwards ; nous serons toujours les meilleures amies du monde.*

Je secouai la tête pour repousser sa voix.

— Je passerai du temps avec elle lundi, quand il n'y aura pas grand monde.

Mon père hocha la tête et me tendit la main.

— Rentrons à la maison, ma chérie.

Je plaçai ma main dans celle de mon père, la gorge serrée, et m’y accrochai comme si ma vie en dépendait. Je savais que je devrais la lâcher tôt ou tard, même si je n’en avais vraiment pas envie. Nous retournâmes ensemble, main dans la main, jusqu’à la maison de mes parents. Lorsque nous franchîmes la porte d’entrée, seul le silence nous accueillit.

— Passe la nuit ici.

Comme j’hésitai sur la réponse à lui donner, il ajouta rapidement.

— Juste pour ce soir. Passons tous ensemble cette dernière nuit avec Harry.

Demandé comme ça, il n’y avait aucun doute sur l’endroit où j’allais dormir.

— Est-ce qu’il y a encore un lit dans ma chambre ? demandai-je.

Mon père haussa un sourcil.

— Ta chambre est telle que tu l’as laissée en partant.

Je clignai des yeux.

— Vraiment ?

Il pencha la tête sur le côté en m’observant.

— Pourquoi ce ne serait pas le cas ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— Je pensais que tu en aurais fait quelque chose d’autre.

Il ricana.

— Comme quoi ?

Je jetai un œil à son ventre.

— Pas une salle de sport, visiblement.

Il tendit la main et me tira l'oreille, ce qui me fit rigoler.

— Petite effrontée, s'exclama-t-il en riant.

Je souris et répondis doucement.

— Je te taquine, mais je pensais vraiment que tu en aurais fait un débarras ou quelque chose comme ça.

Mon père secoua la tête.

— On ne ferait jamais ça. La chambre de tes frères est toujours la même. Ils passent souvent tous les deux et ils dorment ici. On a laissé la tienne dans le même état pour la même raison.

Ils espéraient que je passerais et que je resterais dormir. Je me demandais pendant combien de temps ma mère et mon père avaient prié pour ça. Plutôt que de me remettre à pleurer, je me penchai vers mon père et le pris une dernière fois dans mes bras avant de me rendre dans le petit salon, où je trouvai ma mère et ma grand-mère endormies sur le canapé en face de Harry. Je regardai les deux femmes les plus importantes de ma vie et me fis la promesse d'être toujours là pour elles, quoi qu'il m'en coûte.

Elles avaient perdu un fils et un frère ; je n'ajouterais pas une fille et une petite-fille à cette liste.

Je pris la couverture sur le dossier du canapé et la plaçai sur elles, tout en les embrassant sur le front.

— Je vous aime tellement, chuchotai-je.

Je me relevai et me tournai vers oncle Harry. Sans attendre, mes yeux s'emplirent de larmes qui se répandirent sur mes joues.

— Demain sera la pire journée de ma vie, lui murmurai-je. Je pensais que cette journée était arrivée il y a des années, mais te perdre dépasse tout ça.

Tout comme la première fois, je m'attendais à une réponse, et lorsqu'elle ne vint pas, mon cœur se serra.



— Bonne nuit, oncle Harry, dis-je en reniflant. Je reviendrai te voir demain.

J'ignorai la voix dans ma tête qui me murmurait cruellement « *Pour la dernière fois* ».

J'embrassai la tête de mon oncle puis sortis de la pièce en silence pour aller dans mon ancienne chambre à l'étage. Je posai les mains sur la rampe fraîchement poncée et vernie, et je ressentis sa douceur lorsque ma main glissa sur le bois poli. Je secouai la tête lorsque je posai le pied sur le palier et que la lame de parquet juste avant la salle de bains craqua bruyamment.

*Ce fichu passage est une malédiction, songeai-je. Il me dénonçait quand j'étais plus jeune et que je voulais aller en bas pour grignoter en fin de soirée.*

Je passai devant la salle de bains et le bureau de mon père avant d'arriver à la porte familière de mon ancienne chambre. Je tendis la main et fis courir mes doigts sur le panneau que j'avais accroché fièrement quand j'avais treize ans.

« N'ENTREZ PAS DANS LA CHAMBRE DE LANE ! LE RISQUE DE MOURIR EST INCROYABLEMENT ÉLEVÉ SI VOUS IGNOREZ CE PANNEAU. KALE A UN LAISSE-PASSER, ET SEULEMENT LUI ! »

J'étais une vraie petite diablesse.

Je ris et saisis la poignée. Je ris encore plus en entendant la porte craquer lorsque je la poussai. Je secouai la tête.

*Avec tout ce qui avait été réparé dans cette maison, ils n'auraient pas pu s'occuper de la porte de ma chambre après toutes ces années ?*

Je passai la main sur le mur de gauche et appuyai sur l'interrupteur pour allumer la lumière. Je clignai rapidement des yeux face à l'intensité de l'éclairage, mais mes yeux s'ajustèrent rapidement et parcoururent la pièce.

Rien n'avait changé, mis à part quelques détails.

Je n'avais jamais vu les draps qui couvraient mon lit et les rideaux étaient visiblement neufs. Mis à part ça, tout avait l'air intact. Ma mère avait dû remettre chaque objet à sa place après avoir fait le ménage, parce qu'on aurait cru que je n'étais jamais partie. En revanche, c'était beaucoup plus propre qu'à

l'époque où je vivais ici.

Je baissai les yeux sur ma tenue et fronçai les sourcils. Ma valise était restée à l'hôtel avec mon seul pyjama et mes sous-vêtements de rechange. Je vis ma commode et me dirigeai vers elle avec curiosité pour ouvrir le premier tiroir. J'ignorais pourquoi, mais je ne fus pas surprise d'y trouver de nouveaux sous-vêtements soigneusement pliés. J'ouvris les autres tiroirs et trouvai de nouveaux t-shirts unis, des jeans, des leggings, des pulls... et j'en passe ; tout était rempli.

Je ne pensais pas que ma mère avait eu le temps de faire ce genre de shopping ces derniers jours, ce qui voulait donc dire qu'elle avait stocké des nouvelles affaires pour moi ces dernières années. Soit elle espérait que je revienne à la maison, soit elle savait que je le ferais.

Il était clair que même si les vêtements n'avaient pas été portés, ils avaient été lavés quelques fois et même repassés, ce qui me fit me sentir encore plus mal. Laver les habits, nettoyer ma chambre et la préserver étaient sa façon à elle de gérer mon absence.

J'ouvris un paquet de sous-vêtements et choisis un shorty blanc uni avant d'ouvrir le quatrième tiroir et d'en sortir un pyjama Pokémon de taille adulte qui me fit rire. J'avais toujours eu une obsession embarrassante pour les Pokémon que seule ma mère comprenait ; son sens de l'humour à ce sujet ne semblait pas avoir faibli.

Tout en riant, je sortis de ma chambre pour me diriger vers la salle de bains. Je pris une douche, me lavai les cheveux, nettoyai et épilai chaque centimètre de mon corps avant de retourner dans ma chambre, enroulée dans une serviette. Après m'être essuyée et avoir enfilé mon shorty et mon pyjama, je dus m'atteler au séchage de mes cheveux. Lorsque je me mis au lit et que tout se fit noir et silencieux, mon esprit me hurla mes inquiétudes au visage.

Les obsèques de mon oncle Harry auraient lieu le lendemain.

Le fils de Kale était mort, et mon meilleur ami était seul et vide à l'intérieur de lui.

Je repoussai ces pensées et ouvris les yeux. Je souris en voyant les autocollants phosphorescents du système solaire qui éclairaient le plafond de ma chambre.

— Je n'en reviens pas qu'ils s'illuminent encore, me murmurai-je.

Je me forçai à garder les yeux ouverts et priai pour ne pas m'endormir, parce que pour une fois, je ne voulais pas voir le jour se lever. Le matin serait synonyme d'enterrer mon oncle.

Le matin serait synonyme d'un au revoir pour toujours.

# Chapitre Huit

À quinze ans (onze ans plus tôt)

— Lane, ton ami est *troooooop* mignon ! s'exclama Anna O'Leary en levant les yeux de son téléphone. Il vient juste de poster un nouveau selfie sur les réseaux sociaux avec ton frère Lochlan – qui est aussi *extrêmement* mignon, soit dit en passant – et il est *super sexy*.

Je n'avais pas besoin de clarification pour savoir de quel ami Anna parlait. J'avais seulement un ami garçon, et il était en effet très mignon.

— Il est pas mal, je suppose, marmonnai-je en minimisant le fait que j'étais entièrement d'accord avec elle, et bien plus encore, en ce qui concernait Kale.

Anna gloussa à nouveau.

— Est-ce qu'il a une petite amie, par hasard ?

*Une petite amie ?* Je levai les yeux vers elle, lui accordant toute mon attention.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que je veux lui présenter une fille qui, je pense, serait *très* heureuse de l'embrasser et de sortir avec lui... à savoir, moi, répondit-elle d'un air impassible.

Je clignai des yeux bêtement.

*Anna veut sortir avec Kale et l'embrasser ?* pensai-je. *Je n'aime pas ça.*

— Tu as quinze ans, commentai-je, énonçant une évidence.

Elle haussa les sourcils.

— J'aurai seize ans le mois prochain. Où veux-tu en venir ?

— Comment ça, « où je veux en venir » ? Tu auras *seize ans* le mois prochain, et Kale aura *dix-neuf ans* le mois prochain, répondis-je en arquant un sourcil.

Ne se rendait-elle pas compte que l'écart d'âge était bizarre ? Je savais que c'était seulement trois ans, mais on était encore des petites filles... Je veux dire, pas vrai ? On avait *seulement* quinze ans.

Ally Day – qui étudiait avec nous – se mit à glousser, et Anna ricana.

— *Exactement*. J'ai toujours voulu un petit ami plus âgé.

Je clignai des yeux, ne sachant pas comment réagir.

— Kale n'est pas quelqu'un pour toi, Anna. C'est presque un homme.

Elle soupira d'un air rêveur.

— Je sais. C'est pour ça que je le désire à ce point.

Ally était encore en train de glousser, alors j'en conclus qu'elle était de son côté.

Je continuai à fixer Anna avec une expression choquée sur le visage.

— Tu es tellement stupide, dis-je d'une voix légèrement stridente.

Je résistai à l'envie de me couvrir la bouche avec la main, parce que je n'avais pas voulu le dire à voix haute.

Elle sortit de son rêve éveillé concernant Kale et posa ses yeux verts, désormais plissés, sur moi.

— Je ne suis *pas* stupide. Ne sois pas jalouse de moi juste parce que tu t'es fait friendzoner par le garçon le plus sexy qu'on connaisse.

Je sentis le rouge me monter aux joues quand Ally se mit à rire. Je ne savais pas pourquoi elle riait à ce que disait Anna ; elle était supposée être mon amie.

— Kale ne m'a pas friendzonée, me défendis-je. C'est juste qu'on a toujours été amis. Ça n'a jamais été *comme ça* entre nous.

J'aurais aimé pourtant, mais ce n'était pas le cas.

— *Sans blague*, rétorqua Anna en me regardant méchamment. Comme s'il aurait pu craquer pour quelqu'un comme toi ! *Allô*, mocheté en approche.

*Je déteste quand elle fait ça*, siffla une voix dans ma tête. *Elle m'insulte et me vexé dès qu'elle est en colère contre moi, et Ally se contente de rester plantée là !*

Anna ricana.

— Et tu sais pourquoi, Lane ? Tu parais avoir huit ans et pas quinze. Tu n'as pas de seins, tu as encore un appareil dentaire, tu portes des lunettes, tu as de l'acné *et* tu es grosse. Tu as déjà de la chance qu'il te dise bonjour, grosse vache !

— Ouais, ajouta Ally en croisant les bras. Je n'arrive pas à croire qu'on s'embête à traîner avec toi ; t'es *tellement* nulle.

Mon estomac se tordit et mon cœur cogna fort dans ma poitrine.

— Je dois rentrer chez moi, murmurai-je en rassemblant rapidement mes cahiers pour les mettre dans mon sac d'école.

Sans un mot ni un regard pour elles, je me tournai et sortis précipitamment de la chambre d'Anna. Je descendis les escaliers en courant, ouvris brusquement la porte d'entrée et continuai à courir en traversant son jardin, le sentier et sur tout le chemin pour rentrer à la maison. Je ne m'arrêtai pas avant d'être chez moi, dans ma salle de bains, où je vomis tout le contenu de mon estomac.

Je ne m'arrêtai de vomir que lorsque plus rien ne sortit malgré les haut-le-cœur. Je m'essuyai la bouche avec des mouchoirs en papier, que je jetai dans les toilettes avant de tirer la chasse d'eau. Je me dirigeai ensuite vers le lavabo pour me laver les mains et m'arroser le visage. Je me brossai rapidement les dents et fis un bain de bouche pour faire disparaître le goût horrible du vomi dans ma bouche.

Lorsque j'eus fini, je me séchai les mains et le visage avec une serviette. J'observai mon reflet dans le miroir. Mon estomac s'agita à nouveau lorsque j'aperçus chaque défaut. À chaque fois qu'Anna et moi nous disputions ces

dernières années, elle me répétait toujours les mêmes choses horribles. Je ne pus m'empêcher de voir tout ce qu'elle avait mentionné. Mes lunettes d'intello, mon appareil dentaire, mon acné, mon petit double menton. Je baissai les yeux sur ma poitrine plate, puis sur mon ventre dodu avant de revenir à mon visage.

Anna et Ally avaient raison : *j'étais* une grosse vache.

Dégoûtée de mon apparence, je sortis de la salle de bains et courus dans ma chambre, mais au lieu de m'enfuir sans me faire remarquer, je percutai mon père qui sortait de son bureau.

— Bonjour, mon cœur, commença mon père. Tu rentres tôt de chez Anna. Tu as bien révisé ?

Je ne répondis pas, alors mon père leva les yeux de la calculatrice qu'il tenait dans les mains et me regarda. Quand il vit mes joues pleines de larmes et mes yeux rouges, il la laissa tomber par terre et se mit à genoux devant moi, puis plaça ses mains sur mes épaules.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il, l'air inquiet.

Je baissai les yeux vers sa calculatrice et laissai échapper un soupir de soulagement quand je vis la housse de protection. Mon père aurait été vraiment en colère si la chute l'avait cassée. Je croisai son regard perplexe.

— Rien ne va, répondis-je d'une voix brisée.

Il me secoua un peu.

— Qui t'a fait de la peine ? Dis-moi.

J'ouvris la bouche au moment où ma mère cria « Le repas est prêt ! »

Mon estomac s'agita rien qu'à penser à la nourriture.

— Je ne veux pas dîner. Je ne mangerai plus jamais rien.

Je me mis à pleurer, puis je contournai mon père pour rejoindre ma chambre, où je claquai la porte et tournai le verrou.

Je me jetai sur mon lit et enfouis mon visage dans mon oreiller en pleurant. Je me sentais mal d'avoir ouvert les yeux sur mon apparence. Mes joues brûlaient d'embarras, et j'avais mal au cœur.

*Comment j'ai pu ne pas me rendre compte que j'étais grosse et moche ? pensai-je avec rage. Comment j'ai fait pour ne pas le voir ?*

Je possédais un miroir dans lequel je pouvais me voir entièrement, mais je n'avais jamais observé ce qu'Anna et Ally constataient, bien qu'Anna me l'ait fait remarquer ces dernières années. Lorsque nous nous réconciliions, elle me racontait qu'elle avait juste dit des méchancetés pour me blesser, non pas parce qu'elles étaient vraies, et je la croyais bêtement. Je croyais avoir l'apparence d'une adolescente normale. Je n'avais jamais pensé que je tomberais dans la catégorie des grosses ou des moches. Mon père m'avait toujours dit que j'étais belle. Kale aussi.

Ils avaient menti. *Kale* avait menti.

— Lane ! Ouvre tout de suite cette porte ! ordonna mon père en tambourinant dessus.

Je pus entendre ma mère crier en montant les escaliers, puis la voix de mes frères qui revenaient en courant du jardin après avoir entendu les hurlements.

— Non. Tu m'as menti ! hurlai-je.

Mon père garda le silence pendant un moment avant de demander.

— À propos de quoi ?

*Comme s'il ne le savait pas !*

— Tu m'as dit que j'étais belle, m'écriai-je. Tu m'as dit que j'étais parfaite. Tu m'as *menti*, papa. Je suis grosse et moche, et tout le monde le sait ! *Tout le monde !*

Je pleurais tellement fort que je m'en rendis presque malade à nouveau.

— Lane ! hurla Lochlan. Ouvre la porte ou je la défonce !



— Lochlan, arrête ! ordonna ma mère, bouleversée.

— Non, on ne sait pas ce qu'elle fait là-dedans, affirma-t-il. Et si elle se faisait du mal ?

En entendant ça, ma mère se mit à me hurler d'ouvrir la porte, mais je refusai d'obéir à ses ordres. Je ne lui répondis même pas. J'étais trop occupée à me remémorer ce qu'Anna et Ally m'avaient dit.

*Allô, mocheté en approche !*

— Lane ? beugla soudain Layton.

Je fermai les yeux et serrai mon oreiller contre moi.

Ils m'avaient tous menti, tous sans exception.

Je poussai un cri lorsqu'un coup résonna brusquement, suivi par un bruit d'objet cassé. Je me redressai sur mon lit et fixai avec des yeux écarquillés ma porte... qui était maintenant grande ouverte.

— Tu... Tu as enfoncé ma porte ! bégayai-je à l'intention de mon père qui entra d'un pas raide dans ma chambre et droit vers mon lit.

Je reculai pour m'éloigner de lui, jusqu'à ce que mon dos soit appuyé contre le mur.

— Ne me touche pas ! m'écriai-je en m'entourant de mes bras.

Mes frères encadrèrent mon père tandis que ma mère grimpait sur mon lit pour se rapprocher de moi. Elle me dévisagea.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Je la regardai un instant avant de craquer.

Effondrée, je me jetai dans ses bras et pleurai contre sa poitrine. Elle me serra contre elle et pleura avec moi, même si elle n'avait aucune idée de ce qui n'allait pas. Elle voyait juste son bébé souffrir, et ça lui faisait du mal.

— Anna... et Al-Ally, sanglotai-je. On était chez Anna, el-elles ont dit que

j'étais grosse et moche et elles ont rai-raison. Je suis répugnante.

Ma mère gémit.

— Ce n'est pas vrai. Tu es magni...

— Non, hurlai-je. Ne me mens pas. J'ai un ap-appareil dentaire, j'ai des lunettes, j'ai de l'acné, et je suis grosse. Je suis co-comme elles m'ont décrite. Je suis une grosse vache. Je veux mourir !

— Lochlan ! cria mon père lorsque mon frère sortit en courant de ma chambre. Où vas-tu ?

— Je vais ramener ces petites garces ici pour qu'elles arrangent ça ! répondit-il en hurlant.

— Oh, merde. Il va chez les O'Leary, dit Layton avant de courir après notre frère.

— Bon sang. Prends soin d'elle... Je reviens vite.

Mon père sortit de ma chambre pour rejoindre mes frères.

Lorsqu'ils furent partis, je me blottis contre ma mère. Je m'accrochai à elle alors que je tremblais de tout mon être. Je me sentais tellement mal dans ma peau, et je ne savais pas comment gérer ça. Je n'avais jamais vraiment accordé d'importance à mon apparence, mais Anna avait raison : si je voulais un jour avoir un petit ami, je devrais avoir « le physique de l'emploi ». Le problème, c'était que je ne savais pas ce que ça voulait dire.

— Pourquoi Anna et Ally t'ont dit ces choses vilaines et mensongères ? demanda ma mère tout en continuant à nous bercer.

Je reniflai.

— Anna m'a dit que Kale était mi-mignon, et qu'elle voulait qu'il soit son petit ami, expliquai-je. Je lui ai dit que ce n'était pas une bonne i-idée parce qu'il est plus âgé. Je lui ai dit qu'il était presque un homme, et qu'on était en-encore des jeunes filles. Mais elle s'en fichait, alors j-je lui ai dit qu'elle était stupide. Je suis désolée, ajoutai-je rapidement, je ne voulais pas lui dire ça. Ça m'a juste

échappé.

— Ce n'est pas grave, elle est bel et bien stupide de t'avoir dit ce genre de choses, me rassura-t-elle. Tout va s'arranger.

Elle continua à me serrer contre elle, et sans m'en rendre compte, je fermai les yeux et sombrai dans un sommeil agité. Je me réveillai un peu plus tard sans mes lunettes, et sous ma couverture. Je tendis la main vers ma table de chevet et attrapai mes lunettes avant de les glisser sur mon nez. J'étais fatiguée et je me demandai pourquoi je m'étais réveillée, mais lorsque j'entendis des voix au rez-de-chaussée, je réalisai que j'avais dû entendre *sa* voix dans mon sommeil, et que mon corps avait réagi en se réveillant.

Je m'assis et allumai ma lampe. Il faisait sombre dehors. Un regard à l'horloge sur mon mur me fit grogner. Il était plus de vingt heures. J'avais dormi des heures, ce qui voulait dire que j'allais rester éveillée toute la nuit et que j'aurais l'air misérable en me levant pour aller à l'école.

Je me sentis mal en pensant à l'école ainsi qu'à Anna et Ally dans ma classe, alors je décidai de ne pas y aller. Je persuaderais mes parents de me laisser rester ici, puisque nous étions vendredi. J'avais besoin du week-end entier pour trouver ce que j'allais bien pouvoir faire de mon apparence.

J'avais besoin de réfléchir.

Je tournai les yeux lorsque j'entendis des pas dans les escaliers. Je penchai la tête et me concentrai sur la porte. Elle était fermée et avait l'air en bon état, mais la plaque qui entourait le verrou n'était plus là.

Mon père s'en était débarrassé.

— Lane ? appela doucement ma mère en frappant à ma porte. Chérie, Kale est ici. Il aimerait te voir.

— Pourquoi ? criai-je en direction de la porte fermée. Pourquoi est-ce qu'il voudrait poser les yeux sur moi ?

Quelques secondes passèrent avant qu'il se mette à parler.

— Est-ce que je peux entrer, Lane ?

*Jamais.*

— Non, je ne veux plus jamais te parler ni te voir, Kale Hunt ! Tu es un *menteur* ! hurlai-je avant de me rallonger et de me tourner pour faire face au mur.

J'étais blessée, humiliée et en colère.

J'étais furieuse que Kale ne m'ait jamais dit que j'étais grosse et moche. Il était supposé être mon meilleur ami. On se disait tout. Alors pourquoi ne m'avait-il pas dit quelque chose d'aussi important ?

*Pourquoi m'avait-il menti ?* pensai-je, désespérée.

Je m'assis sur mon lit et gardai le silence jusqu'à ce que j'entende leurs pas s'éloigner de ma chambre et descendre les escaliers. J'attendis cinq minutes de plus avant de me lever de mon lit.

Je ne voulais pas quitter ma chambre, mais j'avais besoin d'aller aux toilettes. Je me dirigeai doucement vers ma porte et tirai précautionneusement le bois endommagé, en grimaçant lorsque la charnière abîmée se mit à craquer. J'hésitai, puis je l'ouvris très rapidement, en espérant faire le moins de bruit possible. J'avais raison : la porte ne fit pas beaucoup de bruit, mais qu'elle en fasse ou pas, il l'aurait quand même entendue. Assis à côté de ma chambre, le dos appuyé contre le mur du couloir, il ne pouvait pas manquer grand-chose.

— Va-t'en, Kale, lançai-je en l'enjambant avant de traverser le couloir pour aller à la salle de bains.

Il ne me répondit pas, ne fit pas un bruit, et ça m'agaça.

J'utilisai les toilettes, et lorsque je me lavai les mains au lavabo, je mis un point d'honneur à ne pas regarder dans le miroir. Je ne voulais pas voir ce que les autres étaient forcés de regarder.

Je sortis de la salle de bains et fis le chemin inverse. Je lançai un regard furieux à Kale, qui avait toujours les fesses posées juste à côté de ma porte. Je secouai la tête en passant par-dessus ses jambes et entrai dans ma chambre en fermant la porte derrière moi.

Encore une fois, il ne dit rien ; il ne fit pas un bruit.

*Quel mec borné !*

Je m'occupai à faire des devoirs et à lire pendant l'heure qui suivit. Cependant, je n'arrivais à me concentrer ni sur l'un ni sur l'autre. Les mots cruels d'Anna et le rire strident d'Ally se rejouaient en boucle dans ma tête. Je jetai un coup d'œil à ma porte de chambre et finis par me lever pour m'en approcher. Je levai la main vers la poignée et, après quelques secondes d'hésitation, je la saisis et ouvris la porte.

Il était encore là.

Toujours assis devant ma chambre, en attendant que je le laisse entrer. Je reculai d'un pas et ouvris la porte aussi grand que possible. Je ne dis rien, mais Kale savait ce que je lui proposais. Il se leva et entra dans ma chambre.

Je fermai la porte et me tournai vers lui. Il se tenait en plein milieu de la pièce, les mains dans les poches avant de son jean, et me fixait de ses yeux noisette tristes. J'étais plus que prête à lui crier dessus et à être fâchée contre lui, mais lorsqu'il leva les bras en silence et qu'il me les ouvrit, je craquai.

Je sentis une boule se former dans ma gorge en acceptant son étreinte. J'enroulai les bras autour de sa taille et appuyai la tête contre son torse. Ses bras se refermèrent soigneusement autour de moi ; il me caressa même le dos de bas en haut avec sa main droite comme il avait l'habitude de le faire quand j'étais triste.

Le saligaud !

*Pourquoi est-ce qu'il rend si difficile le fait de rester fâchée contre lui ?* pensai-je avec colère.

Je n'aurais su dire combien de temps nous restâmes ainsi à nous étreindre, mais lorsque je fus assez calme pour parler, je m'écartai et levai les yeux vers lui. Il me sourit et ses fossettes à peine visibles creusèrent ses joues.

— Salut, Laney Baby, murmura-t-il.

J'éclatai en sanglots et le repris dans mes bras. Son corps vibra doucement

lorsqu'il se mit à rire et qu'il m'enlaça à nouveau.

Je m'écartai une fois de plus.

— Je suis triste, Kale.

Il me regarda avec des yeux tourmentés.

— Si je suis obligé de te convaincre qu'Anna O'Leary et Ally Day sont juste jalouses de toi, alors c'est que tu n'es pas la fille intelligente que je connais.

Je grognai et m'éloignai de lui pour me diriger vers le miroir, où je fusillai du regard mon reflet.

— Pourtant, elles ont raison, répliquai-je en regardant les horribles défauts qu'Anna avait mentionnés avec malveillance. Regarde-moi. Je suis répugnante.

Kale se plaça derrière moi et me regarda dans les yeux dans le miroir ; il faisait à peu près une tête de plus que moi, alors c'était facile pour lui.

— Dis-moi ce que tu vois quand tu regardes ton reflet dans la glace, me pressa-t-il.

Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Une grosse vache hideuse.

Il secoua la tête.

— Est-ce que tu veux savoir ce que je vois ?

— Non, pas vraiment, répondis-je.

Il m'ignora.

— Je vois une jolie fille dont le sourire peut illuminer une pièce. Je vois une jolie fille dont les yeux sont si chaleureux et accueillants qu'ils mettent les gens à l'aise en un regard. Je vois une jolie fille qui prend soin des autres et qui aime si fort qu'il est impossible de ne pas l'aimer autant en retour. Je vois une jolie fille incroyablement magnifique qui brisera le cœur de son père et ses frères quand elle réalisera à quel point elle est exceptionnelle et qu'elle décidera de

donner son cœur à quelqu'un d'autre. Je vois une jolie fille qui ne sait tout simplement pas à quel point elle est belle.

Et voilà ; j'étais de nouveau en train de pleurer.

— Maudit sois-tu, Kale Hunt, sanglotai-je avant de me tourner face à lui pour le reprendre dans mes bras.

Il me tint contre lui et m'embrassa sur le dessus du crâne.

— Il n'y a pas un seul cheveu sur ta tête qui ne soit pas beau, Laney Baby. Tout est magnifique chez toi ; je l'ai su dès le premier jour où je t'ai vue.

Je me mis curieusement à rire entre mes sanglots.

— La première fois que tu m'as rencontrée, j'avais deux heures de vie. Je ressemblais probablement à un pruneau flétri.

— Exactement, acquiesça-t-il. Mais un très beau pruneau flétri.

Il rit lorsque je le bousculai, me faisant rire à mon tour. Je m'écartai de lui et me dirigeai vers mon lit.

— Comme peux-tu te souvenir de choses si lointaines ? Tu avais seulement trois ans quand je suis née.

Je montai sur mon lit et me tournai vers Kale, qui s'installa sur ma chaise de bureau.

— Je me souviens de tout ce qui concerne le premier jour où je t'ai vue, Lane. C'était la première fois que je voyais un ange en chair et en os.

Je couvris mon visage cramoisi.

— Tais-toi. Arrête de te moquer de moi, hurlai-je.

Il rit.

— Arrête... Tu sais que tu es mon ange.

Je rugis de plaisir intérieurement, mais en apparence, je fis comme si de rien

n'était et levai les yeux au ciel.

— Ouais, eh bien, cet ange a besoin d'un relooking, dis-je en repoussant mes longs cheveux bruns et ternes derrière mon épaule.

Kale haussa les sourcils.

— Un relooking ? Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

Je haussai les épaules.

— Je vais changer de coupe de cheveux et acheter du maquillage et des vêtements qui ne viennent pas du rayon enfants.

Il cligna des yeux.

— Lane, tu n'as pas besoin de changer d'apparence pour obtenir l'approbation de personnes qui n'ont pas d'importance.

Je secouai la tête.

— Je ne fais pas ça pour Anna et Ally ; je le fais pour moi. Je veux être celle que les garçons remarquent. J'en ai vraiment assez d'être « l'amie » de tout le monde.

La dernière remarque était directement adressée à Kale, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

Il me fixa pendant un long moment, puis il se passa la langue sur les lèvres et sortit son téléphone de sa poche lorsqu'il se mit à sonner. Il décrocha et eut une brève conversation avant de secouer la tête et de me regarder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est seulement Drew qui agit comme d'habitude. Rien d'inquiétant.

Drew Summers était sa petite amie actuelle.

Je ne l'aimais pas. Je ne l'avais jamais aimée.



Je n'avais aimé aucune des petites amies de Kale, mais Drew était différente parce qu'elle ne cessait de réapparaître. Kale et elle sortaient ensemble, puis se séparaient pendant un moment avant de se remettre à nouveau ensemble. Ça n'arrêtait pas. Ça m'enquiquinait qu'elle ne se contente pas de partir et de ne plus revenir.

— Tu es sûr ? demandai-je avec l'espoir d'être une épaule sur laquelle il pouvait pleurer s'il en avait besoin.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Ouais, elle se remettra bien tôt ou tard de ce qui la dérange.

Je ricanai.

— Toujours aussi charmant.

Kale se désigna d'un geste.

— Mais, bien sûr !

Je souris et baissai les yeux vers mes doigts, tout en ôtant la saleté sous mes ongles.

— Est-ce que je peux rester ce soir ? demanda-t-il.

Je levai les yeux et arquai un sourcil.

— On est jeudi. En général, tu passes la nuit ici pendant le week-end.

— Je sais, mais ta mère m'a dit qu'elle était d'accord pour que je reste dormir étant donné que c'était pas joli... Enfin, je veux dire que tu ne te sentais pas bien. Merde. Je ne parlais pas de ton apparence...

Je mis fin à sa logorrhée en riant.

— J'ai compris ce que tu voulais dire, idiot.

Il se détendit.

— Bien.

Je jetai un coup d'œil à ma porte avant de revenir à lui.

— Est-ce que les garçons sont d'accord pour que tu restes ?

Il ricana.

— Je t'en prie. Tes frères m'adorent.

Tout le monde aimait Kale à la maison ; il faisait partie de la famille.

Kale ne m'avait jamais vue autrement que comme une sœur, et bien que je déteste ça, j'appréciais le respect dont il faisait preuve à mon égard. Ça lui convenait parfaitement de dormir dans la chambre de mes frères, qui étaient ravis aussi. Je semblais être la seule personne à vouloir qu'il dorme avec moi dans ma chambre ; cependant, je gardais ce désir pour moi. Je gardais pour moi tout ce que je ressentais vraiment pour Kale... sauf quand mon oncle Harry était dans le coin et que je pouvais lui en parler.

— Alors, ça te va si je reste ? demanda-t-il.

Je louchai, et il éclata de rire.

Mes lèvres s'étirèrent.

— Comme si tu avais besoin de demander.

Il y réfléchit pendant une seconde avant de répondre.

— C'est vrai.

Il ignora son téléphone qui s'était remis à sonner et préféra l'éteindre.

— Je vais demander à ta mère de joindre la mienne pour lui faire savoir que je ne rentrerai pas ce soir, et quand je serai de retour, on pourra carrément parler de garçons et se faire les ongles.

Je ris et me laissai tomber sur mon lit.

— T'es *vraiment* dingue.

Kale me répondit avec un sourire radieux.

— Si ça peut te faire rire, je veux bien être le type le plus dingue que ce monde ait connu.

Je continuai à rire.

— Ça ne te demanderait pas beaucoup d'efforts.

Il porta les mains à son cœur.

— Tes mots me blessent profondément.

— Dépêche-toi d'aller appeler ta mère ! m'écriai-je, hilare.

Kale rit en sortant de ma chambre, et je lui fis un sourire radieux, pas du tout surprise de me sentir si heureuse en sa présence après avoir été si triste sans lui.

Le jour suivant, Kale m'aida à convaincre mes parents de me laisser louper les cours. Il avait une semaine de congés à la fac et il leur promit qu'il me ferait sortir pour me remonter le moral. Mon père voulut savoir de quoi il était question, et Kale dut leur expliquer mon projet de relooking.

Mon père n'aimait pas ça, mais ma mère était totalement partante. Elle donna une belle somme d'argent provenant de sa tirelire à Kale et lui dit de m'aider à prendre les bonnes décisions.

— Venez avec nous, madame Edwards... Vous en savez plus sur la mode et les coupes de cheveux que je n'en saurai jamais, dit Kale à ma mère.

Elle lui tapota l'épaule.

— Je crois qu'on a besoin de l'avis d'un garçon et pas celui d'une maman, parce que je trouve que Lane est belle telle qu'elle est.

— Alors il est aussi inutile que j'y aille, parce que je suis complètement d'accord avec vous.

— Mon Dieu, murmurai-je alors que l'embarras colorait mes joues.

Nous quittâmes enfin la maison, *sans* ma mère, et nous rendîmes en ville en

riant et en plaisantant durant tout le trajet. Quand nous descendîmes du bus, nous nous retrouvâmes au paradis du shopping. Il y avait des magasins de vêtements, des bars à ongles et des salons de coiffure dans toutes les directions. Je n'étais jamais venue dans cette partie de la ville auparavant, et la surpopulation me rendit nerveuse.

— Je suis là.

Kale entrelaça nos doigts.

— Ne me lâche pas ; tu es petite et tu pourrais te perdre dans la foule.

Oh, mon Dieu. J'aurais pu mourir. J'aurais pu mourir juste ici en plein milieu du quartier commerçant.

Kale me tenait la main et se penchait vers moi de manière protectrice, comme le ferait un petit ami pour sa copine. Je savais qu'on était juste amis, et qu'il s'assurait que je ne m'éloigne pas, mais je m'autorisai à prétendre que c'était réel et qu'on traînait ensemble en tant que couple.

— OK, qu'est-ce que tu veux faire en premier ? Les cheveux, les ongles, ou est-ce que tu veux commencer par les magasins de vêtements ? demanda Kale en approchant sa bouche de mon oreille pour que je puisse l'entendre par-dessus toutes les voix qui nous entouraient.

Des frissons parcoururent ma colonne vertébrale, me faisant frémir.

— Les cheveux, couinai-je avant de me racler la gorge. Les cheveux d'abord.

— Alors, c'est parti pour les cheveux, dit-il en nous guidant à travers la foule jusqu'à ce que nous atteignions un salon de coiffure *Toni and Guy*.

J'observai pendant un long moment les photos en noir et blanc accrochées aux murs qui montraient toutes sortes de coiffures, et quand Kale tira sur ma main, je manquai faire une crise cardiaque. Il se moqua de moi, tout comme la femme derrière le comptoir.

— Suivez-moi, m'invita-t-elle après avoir étalé un peu de gel blanc derrière mon oreille.

C'était un test cutané pour des futurs rendez-vous qui impliqueraient des colorations. Je ne voulais pas changer de couleur cette fois-ci ; je voulais juste changer de style, néanmoins, je fis le test.

J'avalai ma salive et cherchai Kale des yeux pour le trouver assis derrière moi dans la mini salle d'attente près de la porte d'entrée.

— Je vais rester ici et je pourrai te voir d'où je suis. Vas-y... Tout se passera bien, m'assura-t-il avant d'hésiter. Arrange-toi pour ne pas trop en couper, d'accord ?

Je souris et acquiesçai d'un signe de tête, avant de me diriger vers une chaise et d'être présentée à Kevin, un coiffeur. Il avait la petite vingtaine, des cheveux hérissés aux couleurs de l'arc-en-ciel. Il avait aussi tellement de piercings sur son visage et ses oreilles que j'avais arrêté de compter à quinze. Il était charmant en revanche, et très heureux d'être le premier à me couper les cheveux depuis... Eh bien, une éternité.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? me demanda-t-il d'une voix pétillante.

Je soupirai.

— OK, alors je n'aime pas que mes cheveux soient si ternes. J'aime leur couleur, parce qu'ils sont châtain foncé, mais avec le soleil ils ont des reflets rouge foncé. Je pensais enlever dix centimètres et faire une frange comme sur la photo là-bas. Avec un dégradé aussi.

Kevin forma un Z en claquant des doigts.

— Chérie, ton mec là-bas ne pourra plus te lâcher du regard quand j'en aurai fini avec toi.

Je savais que Kevin parlait de Kale, mais je ne le corrigeai pas parce que j'aimais le fait que quelqu'un puisse penser que cette idée n'était pas aussi folle que j'en avais l'impression. Une demi-heure passa, et après que mes cheveux eurent été lavés, coupés, séchés et coupés à nouveau, je fus prête. Mon coiffeur me fit tourner et me dit d'ouvrir les yeux. J'eus le souffle coupé en me voyant dans le miroir. J'étais... jolie !

Pas juste belle, mais vraiment jolie, et ça me rendait heureuse.

— Oh, mon Dieu, criai-je. J'adore. J'adore *vraiment*.

Je n'avais pas tenté de paraître plus âgée, mais on pouvait facilement croire que j'avais seize ans maintenant, ce qui était, selon moi, une idée de génie.

— Je te l'avais dit, répondit Kevin d'un air radieux tout en ébouriffant les cheveux sur les côtés de ma tête.

Il brossa ceux qui traînaient sur mes habits et me raccompagna au bureau, où je m'enregistrai pour pouvoir payer. Kale était encore assis dans la salle d'attente. Il était avachi sur un fauteuil, ses longues jambes étaient pliées et il feuilletait un magazine. Deux filles étaient assises en face de lui et le regardaient avec grand intérêt. J'eus envie de lever les yeux au ciel. Il obtenait ce genre d'attention partout où il allait, et il ne le remarquait même pas.

— Kale, lançai-je en m'approchant de lui.

Il leva la tête vers moi lorsque j'arrivai à sa hauteur et écarquilla les yeux.

Sa réaction immédiate me rendit nerveuse.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je dans un murmure.

Il reposa le magazine et se redressa de toute sa hauteur, ce qui m'obligea à reculer d'un pas pour pouvoir le regarder. Il était tellement plus grand que moi à présent. Il avait beaucoup grandi ces deux dernières années et il était longiligne par rapport à moi.

— Je trouve...

Il tendit la main et vint passer le dos de ses doigts sur ma frange.

— ... que tu es aussi jolie que ce que j'imaginai.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama bruyamment une des filles alors que son amie regardait Kale en totale admiration.

Je sentis une vague de chaleur remonter le long de mon cou avant de se répandre sur mon visage.

— Kale ! sifflai-je, morte de honte, avant de me tourner vers Kevin qui me faisait un grand sourire.

— Je t'avais dit qu'il ne pourrait plus te lâcher du regard, pas vrai ? se vanta-t-il d'un air rayonnant. Je sais repérer un bon petit ami à des kilomètres.

Oh. Mon. Dieu.

*Tuez-moi. S'il vous plaît, tuez-moi maintenant.*

Je baissai les yeux et me tendis lorsque Kale s'avança à mes côtés pour payer ma coupe de cheveux avec l'argent que ma mère lui avait donné. Je remerciai Kevin en quittant le salon, et déglutis quand Kale plaça sa main dans le bas de mon dos.

— Il croit que je suis ton petit ami ? me chuchota-t-il à l'oreille.

Merde.

— Ouais, désolée pour ça, dis-je en riant nerveusement. Il a juste présumé que c'était le cas.

Kale m'attrapa par le bras et me fit tourner vers lui.

— Pourquoi es-tu désolée ? demanda-t-il avec curiosité.

Je haussai les épaules.

— Parce que je ne veux pas que tu sois gêné si les gens pensent qu'on est ensemble.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi est-ce que ça me gênerait ?

Je clignai des yeux.

— Parce que je ne suis pas Drew. Je ne lui ressemble pas, ni à aucune de ses amies. Je ne suis pas stupide, Kale ; je sais que je suis moche comparée à elle. Tu ne m'apprends rien.

Il me fixa, le visage renfrogné, mais ne répondit rien.

Je regardai par-dessus mon épaule et repérai un magasin *River Island*.

— Allons là-bas.

Kale me prit la main – j’eus des frissons d’excitation à nouveau – et m’y conduisit sans prononcer un seul mot. Il agissait vraiment bizarrement. Il me suivit dans le magasin pendant que je choisissais différents articles. Je vis un jean noir moulant qui me plaisait beaucoup, mais je n’étais pas certaine de pouvoir me permettre ce look.

— Est-ce que tu penses que je pourrais porter ça ? demandai-je à Kale, en m’emparant de l’article en question pour le lui montrer.

Il regarda le jean et acquiesça d’un signe de tête.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Parce que c’est un *jean moulant*, expliquai-je comme si c’était évident.

Kale cligna des yeux.

— Je ne vois pas ce que ça veut dire.

*Les garçons.*

Je levai les yeux au ciel, ce qui le fit rire.

Il me suivit jusqu’aux cabines et attendit à l’extérieur tandis que je commençais l’essayage de toutes mes tenues. Je passai quelques robes et quelques t-shirts, puis décidai d’en avoir le cœur net avec le jean. J’enfilai sans problème cette taille quarante ; je réussis même à fermer les boutons.

Il m’allait bien ; enfin du moins, c’était mon avis.

Je me tournai et me regardai sous tous les angles pour voir de quoi mes fesses avaient l’air. Je me remis face au miroir et grognai en voyant mon ventre ; il était rond, mais pas vraiment flasque. J’aurais aimé qu’il soit plat et tonique.

— Qu’est-ce que tu essayes ? me demanda Kale depuis l’extérieur de la



cabine.

— Le jean, répondis-je.

— Est-ce que je peux voir ce que ça donne sur toi ? Ou est-ce que tu préfères ne pas avoir mon avis ?

Je voulais son avis ; mais je ne voulais pas qu'il me voie dans le jean, bien que ça n'ait aucun sens. J'étais sur le point d'enfiler un t-shirt pour cacher mon ventre, mais je laissai tomber parce que j'allais avoir besoin de lui dans quelques minutes pour m'aider à fermer une robe, alors il verrait mon ventre de toute façon. En plus, Kale se ficherait de voir mon soutien-gorge ou mon gros ventre. Il ne le remarquait même pas. Il ne remarquait jamais rien me concernant.

J'ouvris la porte de la cabine et montrai le jean d'un geste de la main.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Kale écarquilla les yeux et entra rapidement dans la cabine en fermant la porte derrière lui.

— Kale ! criai-je en trébuchant en arrière. Pourquoi tu as fait ça ?

Il se tourna vers moi et grogna.

— Tu es en *soutien-gorge*.

Son regard s'attarda sur ma poitrine avant qu'il ne le détourne comme si ses yeux le brûlaient.

Je détaillai mon corps avant de revenir à lui.

— Et ? Il n'y a que toi qui peux me voir.

— Non...

Il me fusilla du regard.

— ... deux garçons sont ici avec leurs nanas, je ne vais pas les laisser te voir nue.

*Nue ?*

— Oh, lâche-moi un peu.

Je levai les yeux au ciel.

— Est-ce que mes fesses paraissent plates dans celui-là ? demandai-je en me retournant.

Je vis les yeux de Kale descendre sur mon derrière dans le miroir.

— C'est quoi cette question ? demanda-t-il en regardant mes fesses sans cligner des yeux.

— Une bonne question, affirmai-je. Je ne veux pas qu'elles ressemblent à un pancake. Je fais des squats avec ma mère. Je pense que ça se voit.

Je me tournai pour les regarder à nouveau par-dessus mon épaule, et pour être honnête, j'étais assez contente de ce que je voyais. J'avais quinze ans ; je ne m'attendais pas à avoir les fesses de Beyoncé, mais j'étais ravie de ce que j'avais à montrer. Enfin, aussi ravie que je pouvais l'être après ce que j'avais récemment découvert sur mon apparence en tout cas.

— Je ne pense pas..., commença-t-il doucement. Je ne pense pas que ton père, ou même tes frères d'ailleurs, te laisseraient porter ça en public.

Il parlait comme si j'allais me promener à poil.

Je soufflai en attrapant un t-shirt que j'enfilai aussitôt.

— Je porterai un t-shirt avec, pas seulement un soutien-gorge, voyons.

— Ouais, j'ai bien compris... Mais le jean... Il est près du corps.

— Qu'est-ce que veut dire *jean moulant* d'après toi ? le questionnai-je.

Kale grogna.

— Je ne pensais pas que tu parlais d'un jean si près du corps.

— Eh bien si. Est-ce qu'il me va bien ? demandai-je avant de froncer les

sourcils. Sois honnête.

Il baissa les yeux vers le jean avant de me regarder dans les yeux.

— Oui, mais tu es bien trop jeune pour le porter.

Je sentis ma mâchoire se décrocher.

— Kale, sérieux.

Il secoua la tête.

— Je le suis. Tu as seulement quinze ans...

— Seize ans dans deux mois, grondai-je en lui coupant la parole.

— Et j’aurai dix-neuf ans le mois prochain. Si *moi* je te remarque dans ce jean, alors les garçons de mon âge en feront autant. Je n’aime pas ça. Je ne veux pas que tu attires l’attention des garçons de cette manière. Ce n’est pas bien.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ça ?

Kale ouvrit la bouche, puis la referma après quelques secondes.

— Je ne... Je ne sais pas vraiment pourquoi. Je suppose que c’est parce que je veux te protéger. Je sais juste que je perdrais la tête si je surprénais un garçon en train de te fixer pendant trop longtemps, Lane. Je sais ce qui se passe dans la tête d’un mec, et je ne veux pas que tu sois le centre de ce genre de pensées. Tu as *quinze ans*.

Je connaissais mon âge, et ça m’enquiétait.

— Tu vas devoir accepter que je grandisse et que je commencerai bientôt à sortir avec des garçons.

Toutefois, je ne savais pas si j’aurais des rencards de sitôt, parce qu’il fallait d’abord que des garçons s’intéressent à moi pour ça.

— Je l’accepterai quand tu auras cinquante ans, ajouta Kale en souriant.

Je ris et secouai la tête.

— Tu es pire que Lochlan.

Il ricana et se tourna pendant que je retirais le jean pour le placer sur la pile des « oui ». J'essayai ensuite quelques leggings colorés avec des t-shirts longs, et je n'eus pas besoin de l'avis de Kale pour ces tenues. Elles étaient mignonnes, simples et tout le monde pouvait les porter, peu importe la taille qu'on faisait.

J'enfilai une robe d'été bleu ciel qui se boutonnait dans le dos. Je la montai jusqu'à ma poitrine et glissai mes bras dans les emmanchures, tout en la tenant serrée contre moi pour qu'elle ne tombe pas.

— Est-ce que tu peux te retourner et mettre les boutons ? demandai-je à Kale.

Je l'observai faire volte-face et fixer mon dos comme si c'était un objet inconnu. Il avança d'un pas et commença à boutonner la robe. Il fit plusieurs pauses lorsque le bout de ses doigts frôla ma peau, mais il réussit finalement à la fermer jusqu'en haut.

Il avait cependant l'air d'en avoir sué.

Je fis un peu tournoyer la robe.

— Je l'adore, dis-je d'un air rayonnant.

Et c'était la vérité. Au lieu de chercher les défauts que j'étais certaine de trouver, je me contentai de l'accepter comme telle, et me dis que j'avais plutôt l'air jolie dedans.

— Moi aussi, murmura Kale.

Son avis me fit crier de joie.

— Vraiment ? Tu ne dis pas seulement ça parce que tu es mon ami ?

— Non, affirma-t-il. Je ne dis *absolument* pas ça juste parce que je suis ton ami. Crois-moi.

Je levai la main pour taper dans la sienne, mais Kale ne montra pas

d'enthousiasme.

Je fronçai les sourcils.

— Est-ce que tout va bien ?

Il hocha la tête.

— Tout va très bien. Pourquoi tu me poses la question ?

— Parce que tu agis bizarrement ?

— Bizarrement ? demanda-t-il avant de croiser les bras. Je n'agis pas bizarrement... C'est plutôt toi. En quoi est-ce que *je* suis bizarre ?

*Ouais, il agit vraiment de façon étrange.*

Je secouai la tête en riant.

— Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ?

— Je n'en sais absolument rien, ronchonna-t-il en se frottant le visage à deux mains. J'ai mal au ventre. C'est sûrement parce que j'ai faim.

Je me sentis immédiatement mal de l'avoir privé de nourriture pendant si longtemps.

— Je finis ça et on ira manger, d'accord ?

— D'accord, acquiesça-t-il.

Dix minutes plus tard, nous étions dans la file d'attente pour payer mes achats, et juste au moment de passer en caisse, je réalisai que mon jean n'était plus dans les mains de Kale.

— Mon jean, chuchotai-je en fouillant la pile de vêtements dans ses bras.

Je remarquai que Kale cherchait à éviter mon regard. Je serrai les dents.

— Où est-ce que tu l'as mis ?

— Je ne veux pas que tu l’achètes, répondit-il en grognant.

J’aurais pu l’assommer ; je le fusillai plutôt du regard.

— Tu n’es pas croyable, Kale Hunt.

Je ne pris pas la peine d’aller chercher le jean en question puisque je savais qu’il avait dû le cacher. Au lieu de ça, j’allai directement chercher une autre taille quarante sur l’étagère où je l’avais trouvé puis revins à l’endroit où Kale attendait à la caisse.

— Je n’avais pas anticipé ça, grommela-t-il en voyant le nouveau pantalon dans mes mains.

L’homme derrière le comptoir rit en nous écoutant.

— Ne sous-estime pas les femmes, mon pote. Elles te surprendront à chaque fois...

Il me regarda brièvement.

— ... peu importe leur âge, ajouta-t-il.

Je tournai les yeux vers Kale.

— Je commence à le comprendre, répliqua-t-il en gardant les yeux rivés sur moi.

Je me sentis fière en posant mon jean sur le comptoir et en regardant l’homme scanner le code-barre. Je me raclai la gorge et jetai un coup d’œil aux vêtements dans les bras de Kale, qui les posa devant lui en soupirant. Il recula et croisa les bras en regardant le vendeur scanner chaque article avant de les mettre dans un sac.

Lorsque nous eûmes terminé à *River Island*, nous nous rendîmes au *McDonald’s*, et Kale ne me parla pas avant qu’on soit assis et qu’il ait mangé la moitié de son repas. Je mourais de faim, mais je ne voulais pas manger au fast-food. Je voulais manger sainement pour éviter de prendre du poids.

Je pris note mentalement d’en parler à ma mère en rentrant à la maison.

— Quel garçon te plaît ? me demanda-t-il subitement.

Je faillis m'étouffer en avalant l'eau que Kale m'avait achetée.

— Quoi ? dis-je d'une voix râpeuse en m'essuyant la bouche du dos de la main.

— Sur qui as-tu des vues ? clarifia-t-il.

Je le fixai pendant un moment avant de répondre.

— Personne... Pourquoi ?

Il leva les sourcils.

— Il n'y a pas un seul garçon à l'école qui te plaît ?

*Eh bien, dit mon cœur en chantonnant, il y a toi.*

Je me grattai le cou.

— Non.

— Je ne te crois pas, répondit-il d'un ton impassible.

Je fronçai les sourcils et jouai avec mes doigts.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tu ne me regardes pas en répondant à ma question et que tu joues avec tes doigts. C'est ce que tu fais quand tu mens.

Je joignis les mains.

— Est-ce qu'on peut éviter de parler de ça ? demandai-je.

— Très bien, dit-il d'un ton sarcastique.

Génial : il était fâché.

Je penchai la tête en le regardant.

— Qu'est-ce que ça peut te faire si un garçon me plaît ?

— Ça ne me fait rien, rétorqua-t-il.

*Foutaises.*

— Alors pourquoi tu me poses la question ?

Il haussa les épaules.

— Je lançai juste une conversation pour tuer le silence.

Il mentait.

— Depuis quand commences-tu une conversation avec ce genre de question ? demandai-je.

Kale trempa son burger dans la sauce.

— Je ne l'ai jamais fait, voilà pourquoi j'ai abordé le sujet. Je veux dire, tu aimes les *garçons*, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je en comprenant le sens de ce qu'il venait de dire. Je ne suis *pas* homosexuelle.

Il croqua dans son burger et répondit la bouche pleine.

— Ça ne poserait pas de problème que ce soit le cas... Je veux dire, il n'y a pas de mal à ça.

Mon estomac s'agita.

— Je sais qu'il n'y en a pas, mais je ne suis pas homosexuelle. Pour être honnête, je suis plutôt sacrément furieuse que tu penses que je suis homo juste parce que j'ai dit qu'aucun garçon ne me plaît à l'école.

Je me levai de ma chaise, attrapai mes sacs et sortis en trombe du *McDonald's*.

— Lane ! cria Kale. Merde. Attends. Je suis désolé.

Il pensait que j'étais *homo* ? Mon Dieu, c'était horriblement gênant. La



personne dont j'étais amoureuse pensait que je jouais pour l'autre équipe. C'était vraiment embarrassant et carrément blessant. Sans oublier totalement dévastateur pour mon amour-propre déjà au plus bas.

Kale me rattrapa à l'extérieur du fast-food et surgit face à moi en levant les mains. C'est à ce moment-là que je remarquai qu'il avait son burger à moitié mangé dans une main et son paquet de frites dans l'autre. Il avait emporté sa nourriture avec lui ?

— T'es qu'un gros porc, déclarai-je.

— Ta mère a payé pour ça... Je n'allais pas tout mettre à la poubelle, répliqua-t-il en fronçant les sourcils.

Il avait dit ça d'un air tellement sérieux que ça me fit rire.

— Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi, commentai-je en secouant la tête.

Il plongea ses yeux dans les miens.

— Ouais... toi.

Je souris.

— Tu m'aimes.

Il remua ses sourcils.

— C'est la seule raison pour laquelle je te supporte.

Je soupirai.

— Tu me prends la tête.

— Ta jolie tête bien coiffée ? dit-il en souriant.

Je ne lui répondis pas.

— Tu me pardonnes, hein ? ajouta-t-il.

Je poussai un soupir.

— Est-ce que je suis déjà restée longtemps en colère contre toi ?

— Non, annonça-t-il fièrement. C'est mon super-pouvoir – ça et être incroyablement beau.

Je rougis et lui tapai le bras pour plaisanter, ce qui le fit sourire. Je souriais aussi lorsque nous nous enfonçâmes dans la foule. J'avais encore des économies à dépenser, alors nous nous dirigeâmes vers les magasins de vêtements. Je savais au fond de moi qu'aucune somme d'argent ne changerait ma façon de voir mon corps et mon apparence générale, et je détestais ça.

Les mots d'Anna et Ally étaient gravés dans ma mémoire, et je ne pouvais pas les oublier. Kale pouvait seulement me faire oublier la réalité pendant un temps, mais je m'assurerais que ce temps passé avec lui ne serait pas gâché.

# Chapitre Neuf

Deuxième jour à York

L'heure était venue.

J'appuyai ma tête contre la porte en chêne de mon ancienne chambre, tout en priant pour que le temps puisse s'inverser afin de m'offrir quelques jours de plus avec mon oncle. Je n'étais pas prête à le mettre sous terre. D'une certaine manière, je savais que je ne serais jamais prête à dire adieu à quelqu'un que j'aimais, mais j'avais l'impression que je n'en étais physiquement pas capable pour mon oncle.

Je n'étais pas prête à lui dire au revoir. Je ne pouvais juste pas le faire.

— Lane ? m'appela doucement quelqu'un de l'autre côté de la porte de ma chambre, attirant mon attention.

Je cillai et réalisai que c'était ma grand-mère.

— Je ne peux pas le faire, mamie.

Je reculai lorsque la poignée remua jusqu'à s'abaisser complètement, et que ma porte s'ouvrit. Ma grand-mère se tenait sur le seuil, elle portait un tailleur pantalon noir élégant. Elle avait un mouchoir froissé dans la main, et ses yeux étaient rouges et injectés de sang à force de pleurer.

— Bébé, renifla-t-elle. Tu peux l'faire.

Mes yeux se remplirent de larmes.

— Je ne suis pas prête.

Elle me sourit tandis que des larmes coulaient sur ses joues ridées.

— On n'sera jamais prêts, trésor, mais la mort n'attend personne.

Je hochai la tête et reniflai alors que des larmes mouillaient mes joues et mes vêtements. Je baissai les yeux sur ma robe noire, admirant un instant les manches en dentelle. Ma mère était sortie pour aller me la chercher, tout comme les collants et les chaussures que je portais, car je n'avais pas de tenue appropriée pour assister à des funérailles.

Quand j'avais lu le mot de Lochlan, je m'étais contentée de jeter dans ma valise les premières affaires qui me passaient par la tête dans mon appartement new-yorkais. Il ne m'était pas venu à l'esprit de prendre quelque chose à porter pour des obsèques. À ce moment-là, ça ne me paraissait pas réel. J'essayais de me faire à l'idée de ce qui s'était passé ; j'essayais de composer avec ça. Ça ne me semblait *toujours* pas réel, et ça ne le serait probablement jamais.

J'attendrais toujours le coup de fil habituel, l'appel sur Skype et le mail quotidien de sa part, et j'étais certaine que mon cœur se briserait à chaque fois qu'il réaliserait que ça n'arriverait plus jamais.

— Tu es la dernière personne à lui dire au revoir, mon bébé, murmura ma grand-mère en me tirant de mes pensées pour me ramener à la triste réalité. Le corbillard s'ra bientôt là, le cercueil s'ra alors fermé et emmené à l'église pour la messe d'enterrement. Je veux qu'tu passes un peu de temps avec lui avant tout ça.

Je hochai la tête à nouveau, le cœur battant et le ventre noué.

Ma grand-mère m'accompagna jusqu'au rez-de-chaussée. J'entendis de nombreuses voix pendant que je descendais. Je vis ensuite une foule de personnes dans la maison et aperçus un autre groupe à l'extérieur, dans le jardin, par la porte d'entrée qui était ouverte. Tout le monde se tut lorsque j'atteignis le bas des escaliers, mais j'évitai tous les regards. Je ne voulais parler à personne. Je voulais juste être avec mon oncle, et ma grand-mère le ressentit. Elle me fit entrer dans le petit salon, m'attira un long moment dans une étreinte chaleureuse, jeta un dernier coup d'œil au cercueil, puis se tourna et quitta la pièce.

Lorsque la porte du salon se referma derrière moi, et que je me retrouvai seule avec mon oncle, le silence dans la pièce fut assourdissant. Les jambes tremblantes, j'avançai vers le côté du cercueil, et posai les yeux sur mon oncle. Les yeux brouillés, je parcourus chaque centimètre de son magnifique visage, pour m'assurer de ne jamais l'oublier. Je plaçai mes doigts tremblants au-dessus

de ses mains froides.

— C'est vraiment la pire journée de ma vie, lançai-je, en repensant à ce que je lui avais dit la veille. Je pensais que le jour de mon départ m'avait anéantie, mais devoir t'enterrer est en train de me tuer.

Je ne savais pas pourquoi, mais tout comme la veille, je m'attendais à ce que mon oncle réagisse et m'assure que tout irait bien. Mais lorsque seul le silence me répondit, sa mort sembla plus réelle. À quel point était-ce stupide ? Je me tenais juste à côté de son corps sans vie, et c'était seulement lorsqu'il ne me répondit pas qu'il me sembla vraiment mort.

— Je ne suis pas... Je ne suis pas prête à te laisser partir, murmurai-je.

Je m'effondrai et sanglotai bruyamment lorsque j'entendis une voiture se garer à l'extérieur de la maison. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis le corbillard à travers le rideau brodé. Il allait prendre mon oncle chez mes parents, l'emmènerait à l'église pour la messe d'enterrement, et le conduirait ensuite là où il reposerait pour l'éternité au cimetière.

Je me mis à paniquer. Mon temps était écoulé.

— Je t'aime de tout mon cœur. Tu as é-été le meilleur des oncles et le meilleur a-ami qu'une fille puisse avoir. Je veux que tu sa-saches que je t'ai toujours adoré, et que je suis tellement désolée de t'a-t'avoir abandonné. Je suis désolée, oncle Harry. S'il te plaît, pardonne-moi.

Je me penchai sur le cercueil et posai la tête sur son torse dur et froid, tandis que des sanglots secouaient mon corps. Je pleurais si fort que ma mère, ma grand-mère et des amis de la famille craquèrent également à l'extérieur du salon, et je détestais ça. Je ne voulais pas les bouleverser plus qu'ils ne l'étaient déjà, mais je ne pouvais pas contrôler l'émotion qui déferlait en moi. Je ne sus combien de temps je passai à pleurer sur le torse de mon oncle, mais lorsque je sentis des mains sur mes hanches, je m'effondrai totalement.

— Non ! criai-je en me redressant au-dessus de lui. J'ai encore be-besoin de quelques mi-minutes.

Je sentis un front s'appuyer contre l'arrière de ma tête, et les mains sur mes bras me saisirent fermement.

— Allez, Laney Baby.

*Kale.*

— Je ne peux pas, Kale, gémis-je. Je ne peux pas le quitter. Je ne peux pas faire ça.

Je n'arrivais même pas à réaliser que Kale était en train de me toucher ; j'étais trop distraite par le fait de dire un dernier au revoir à mon oncle adoré. Je tournai les yeux vers la porte du salon lorsqu'elle s'ouvrit et que des hommes habillés en costumes noirs entrèrent.

Les porteurs.

— Kale, s'il te plaît, gémis-je en me tournant dans ses bras. Ne les laisse pas l'em-l'emmener, *s'il te plaît.*

J'observai son visage, et, à travers mes larmes, je vis ses yeux couleur whisky injectés de sang me fixer en retour.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

— S'il te plaît, gémis-je. Je ne peux pas vi-vivre sans lui. S'il-s'il te plaît.

Kale ferma les yeux ; la douleur qu'il ressentait se lisait sur son visage.

— Qui sera présent pour la fermeture définitive ? murmura une voix d'homme.

— Moi, répondit mon père.

Je me tournai pour admirer une dernière fois mon oncle.

— Au revoir, oncle Harry, murmurai-je.

Je savais que j'étais censée partir à ce moment-là, mais je n'arrivais pas à faire fonctionner mes jambes, qui étaient comme paralysées. De toute façon, je m'en fichais, puisque je ne voulais pas partir. Malheureusement, ce n'était pas ce que je voulais ou non qui importait, c'était mon oncle et le fait qu'il reçoive le meilleur adieu possible. Pourtant, même si j'étais consciente de tout ça, je n'arrivais toujours pas à me résoudre à quitter la pièce.

Kale le savait également, parce que sans prévenir, mes pieds furent soulevés du sol. Pendant un instant, je me rebellai contre lui alors qu'il me faisait sortir de la pièce, mais une fois que nous fûmes à l'extérieur, dans le couloir, je m'accrochai à lui et pleurai jusqu'à ce qu'il ne reste plus une larme dans mon corps. Pendant tout ce temps, Kale me tint sans dire un mot, m'embrassant sur la tête et nous berçant jusqu'à ce que mes sanglots deviennent de simples reniflements.

— Je suis désolée, chuchotai-je en me sentant horrible de me servir de lui comme une épaule sur laquelle pleurer alors que je n'avais aucun droit de lui demander ça.

Je n'avais rien le droit de lui demander.

Il me serra contre lui.

— Je suis là pour toi, Lane. Toujours.

D'autres larmes arrivèrent alors, et le regret s'entremêla à ma tristesse pour me faire souffrir davantage. J'aurais plus que tout aimé être là pour lui quand il avait eu besoin de moi, tout comme il était là pour moi aujourd'hui. Mais c'était la différence entre Kale et moi.

Il était altruiste et j'étais égoïste.

— C'est l'heure, trésor, murmura-t-il.

Je me tournai sans bruit et avançai vers l'entrée, où je découvris que le jardin, la route et les chemins étaient bondés. Mes pleurs redoublèrent. Mes frères nous retrouvèrent et m'étreignirent tous les deux en voyant dans quel état j'étais. Nous rejoignîmes ma grand-mère, ma mère et mon père, qui n'était plus avec mon oncle, ce qui voulait dire que le cercueil avait été fermé pour la toute dernière fois.

Je serrai la main de Kale dans la mienne lorsque le cercueil de mon oncle fut transporté de la maison de mes parents à l'arrière du corbillard. Je montai avec ma famille et Kale dans le véhicule familial noir qui suivait le corbillard. J'étais assise à côté de Kale, ce qui n'était pas surprenant en considérant que je n'avais pas lâché sa main depuis qu'il me l'avait offerte.

Je posai la tête sur son épaule alors que nous nous rendions à l'église où serait

célébrée la messe d'enterrement. Le trajet fut plus rapide que ce que j'aurais aimé. Lorsque nous sortîmes de la voiture, Kale me lâcha pour pouvoir rejoindre mes frères afin de porter mon oncle à l'intérieur de l'église.

Je pris la main de ma grand-mère et celle de ma mère, et nous pleurâmes toutes les trois en avançant lentement derrière le cercueil. J'observai ensuite les hommes l'ôter de leur épaule pour le déposer sur un support qui se tenait à l'avant de l'autel, tout comme de nombreux bouquets de fleurs, des plaques fleuries et une magnifique photo de mon oncle qui souriait joyeusement.

Je m'assis sur le banc à l'avant de l'église, juste à côté de mon père, puis me décalai quand Kale s'installa à côté de moi, entoura mes épaules de son bras et m'attira contre lui. J'entendis des murmures et des mouvements au moment où le prêtre se préparait pour la cérémonie. Je vis une véritable marée humaine en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de Kale. Je n'étais pas surprise de voir l'église si remplie. Oncle Harry était unique en son genre, et les centaines de personnes venues lui dire au revoir prouvaient à quel point il était réellement incroyable.

J'étais tellement reconnaissante envers Kale. Il ne me devait absolument rien, pourtant, il resta assis à mes côtés et me tint la main durant toute la messe. Il me prit dans ses bras quand mes frères lurent leurs prières, et me berça pendant que mon père prononçait l'éloge funèbre. Entendre parler du côté fou de mon oncle fit rire les gens, mais cela les fit surtout pleurer de savoir qu'ils avaient perdu un tel personnage.

Alors que le prêtre était en train de lire l'une des prières finales, je repensai à ma dernière conversation Skype avec mon oncle, ce qui m'apporta à la fois du réconfort et du chagrin.

— *Tu ne vas pas croire ce qui m'est arrivé aujourd'hui, dis-je à mon oncle lorsque son visage emplit l'écran de mon ordinateur.*

*Il ricana.*

— *Bonjour à toi aussi, ma chérie.*

*Je souris et ajustai mes écouteurs pour l'entendre parfaitement.*

— *Désolée... Salut, comment tu vas ?*



— Très bien maintenant qu'on se parle.

*Il me fit un clin d'œil puis me fit signe de la main.*

— Allez, dis-moi tout à propos de cette journée incroyable.

— *Petit malin, marmonnai-je, le faisant rire. D'accord, alors tu te souviens que j'étais en train d'éditer une série de romans d'horreur pour K.T. Boone ?*

— *Celle où la petite fille est en réalité l'assassin ? demanda-t-il d'un ton méfiant.*

*Lire cette série lui avait fait peur.*

— *Oui, confirmai-je en hochant la tête.*

— *Et qu'en est-il ? demanda-t-il.*

*Je dus contenir mon cri parce que même si j'étais cachée au fond du Starbucks du coin, j'aurais quand même attiré l'attention sur moi.*

— *Le dernier livre de la série est numéro un du classement du New York Times ! m'exclamai-je. Oncle Harry, un livre que j'ai édité, que j'ai aidé à mettre en forme, est un foutu best-seller !*

*Mon oncle m'acclama et applaudit.*

— *Je le savais ! Je savais que tu réussirais avec brio. Je suis tellement fier de toi.*

*Pour une fois, je ressentais quelque chose qui ressemblait à du bonheur.*

— *Merci, dis-je. Je n'arrive pas à y croire. Grâce au fait que mon nom y est associé, j'ai reçu trois mails de différentes maisons d'édition – des grosses maisons d'édition qui plus est – qui cherchaient à m'engager pour travailler avec certains de leurs clients. Est-ce que tu te rends compte ?*

— *Ma chérie, commenta mon oncle avec un sourire radieux, je ne suis absolument pas surpris.*

*Je ris.*

— *Alors, tu savais que ça allait arriver ?*

— *Je savais que tu aurais beaucoup de succès dans ce que tu fais, alors oui, je le savais. Tu déchires.*

*Je rigolai.*

— *Je suis aux anges. Il m'arrive enfin quelque chose de bien.*

— *Est-ce que tu continueras à travailler à ton compte ? demanda mon oncle.*

— *Bien sûr, répondis-je en hochant la tête de manière enthousiaste. Les auteurs indépendants sont des super stars, et c'est avant tout grâce à l'un d'eux que je me vois offrir des offres de ce genre.*

— *Je te félicite, ma chérie. Je suis si fier de toi, et tes parents vont être heureux d'apprendre la nouvelle.*

*Je me tendis légèrement.*

— *Tu crois ?*

— *Lane, bien sûr. Ils sont tellement fiers de tous les livres et de tous les articles que tu as édités. Je t'ai dit que ton père et moi lisons tout ce sur quoi tu travailles.*

*Ça me touchait à un point que je ne pouvais pas décrire.*

— *Je vous imagine bien tous les deux installés autour de la table de la cuisine en train de discuter des livres, m'exclamai-je en riant.*

— *On doit s'asseoir dans le salon ; ta grand-mère et ses amies tricotent sur cette table maintenant.*

*Ça me fit rire davantage.*

— *Tu devrais appeler tes frères pour leur annoncer la bonne nouvelle.*

— *Je ne crois pas, maugréai-je. Je les ai appelés pour leur anniversaire, et quand j'ai dit à Lochlan d'arrêter de me demander de rentrer à la maison, il m'a dit de ne plus jamais l'appeler. Je respecte juste son choix.*

*Mon oncle secoua la tête.*

— *Tu es comme tes frères : incroyablement têtue.*

*Je grimaçai.*

— *Comme si tu ne l'étais pas !*

— *Je le suis, avoua-t-il. Mais pas autant que tes frères et toi.*

*Je soupirai.*

— *Je ne veux pas me disputer avec toi.*

— *Ce n'est pas une dispute. Je mentionne juste quelque chose que tu n'aimes pas entendre.*

*Je levai les yeux au ciel.*

— *Qu'as-tu fait aujourd'hui ?*

*Il réfléchit avant de répondre.*

— *Je suis allé sur la tombe de ta tante pour mettre des fleurs fraîches. J'en ai mis aussi quelques-unes sur la tombe de ton amie.*

*Ma voix se serra sous le coup de l'émotion.*

— *Merci, oncle Harry. Tu es le meilleur.*

— *Non, c'est toi, ma chérie.*

Je clignai des yeux plusieurs fois quand Kale bougea à côté de moi. En regardant autour, je me rendis compte que la messe était terminée. Le prêtre s'avança vers ma famille et serra la main à chacun d'entre nous en nous offrant ses condoléances. Je ne pus lui répondre, alors Kale le fit pour moi.

— *Merci, mon Père, dit-il.*

Je repris la main de ma grand-mère et de ma mère alors que Kale, mes frères, mon père et deux porteurs soulevaient le cercueil de mon oncle et le faisaient sortir de l'église sur leurs épaules. Tout le monde suivait lentement derrière. Une fois que mon oncle fut placé prudemment à l'intérieur du corbillard, nous retournâmes dans la voiture noire et partîmes en direction de sa maison pour la dernière fois.

Ça faisait atrocement mal.

Passer devant la maison sans s'arrêter, et continuer pour aller jusqu'à sa dernière demeure au cimetière de York, me déchira. Tout se déroula tellement vite à partir de ce moment-là. En un battement de cil, nous nous retrouvâmes au cimetière, devant sa tombe, alors que le cercueil de mon oncle était descendu sous terre et que le prêtre récitait ses prières.

Un ami de ma mère passa une rose rouge à chacun des membres de la famille et à Kale, pour que nous puissions les jeter sur le cercueil. Je fus la dernière personne à lancer ma rose, mais avant de la laisser tomber, j'embrassai les pétales.

— Tu me manqueras à jamais, murmurai-je.

La rose sembla tomber au ralenti et atterrit sur la plaque où était gravé le nom de mon oncle. Le prêtre parla encore un peu de l'homme bien-aimé qu'il était et du nombre de vies qu'il avait touché.

Peu de temps après, *Time to Say Goodbye* d'Andrea Bocelli et Sarah Brightman retentit à la fin des dernières prières. Je parvins à tenir le coup pendant la première minute de la chanson, mais dès que le refrain commença, et que les mots « time to say goodbye » – il est temps de se dire au revoir – furent prononcés, je m'effondrai.

Des bras m'entourèrent par-derrière, et un visage se colla au mien.

— Il sera toujours avec toi, murmura Kale de sa voix grave.

Je sanglotai et me tournai, m'accrochant à lui tout en déversant le chagrin qui déferlait en moi. J'ignorais combien de temps j'avais sangloté, mais je me retrouvai bientôt dans les bras de mes parents alors que nous pleurions mon oncle. Les gens commencèrent à partir une fois que la chanson arriva à son

terme, signalant la fin des funérailles.

J'observais la foule qui se dispersait quand mes yeux atterrirent sur Kale. Il se tenait devant la tombe de Kaden, qui était seulement à une trentaine d'emplacements environ de celles de mon oncle et ma tante. Il fixait la pierre tombale, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. J'étais sur le point de le rejoindre, simplement pour être là pour lui, comme il l'avait été pour moi, mais je me figeai sur place lorsque, sortie de nulle part, Drew se fraya un chemin vers lui.

Je pris le temps de l'observer et notai que même si elle n'avait quasiment pas changé, son visage montrait les signes de sa perte. Il n'était plus aussi éclatant que dans mes souvenirs. Je ne savais pas si elle avait parlé à Kale en arrivant à ses côtés, mais il la regarda brièvement, sortit sa main gauche de sa poche, et passa son bras autour des épaules de Drew pour l'attirer à lui. Ils se concentrèrent ensuite tous les deux sur la pierre tombale de leur fils.

La jalousie m'envahit, et j'eus envie de me réduire en bouillie pour ça. Pourquoi avais-je toujours besoin de me sentir envieuse en les voyant ensemble alors qu'il était tellement évident que la seule connexion entre eux était à présent le souvenir de leur fils disparu ?

Je détournai le regard pour les laisser partager ce moment en privé plutôt que de laisser mes yeux errants s'attarder sur eux. Mon attention se porta rapidement sur ma grand-mère, qui était en train de serrer les parents de Kale dans ses bras. Je ne les avais pas vus depuis des années, mais ils étaient exactement comme dans mes souvenirs ; ils avaient juste quelques rides supplémentaires autour des yeux et leur démarche était moins assurée.

Nul doute que la perte de leur petit-fils et voir leur fils traverser cette épreuve en étaient la cause.

Lorsque je m'approchai d'eux, Mme Hunt fut la première à me remarquer.

— Lane ! s'exclama-t-elle. Oh, ma fille, c'est tellement agréable de te voir.

Je lui offris un grand sourire quand elle se précipita vers moi pour me prendre dans ses bras. Elle me serra si fort que j'eus peur qu'elle me brise en deux.

— Lâche donc la pauvre petite, Helen... Tu vas la broyer, intervint M. Hunt,

son accent typique de Newcastle toujours aussi prononcé.

J'étais toujours surprise de voir que Kale n'en avait pas hérité ne serait-ce qu'un peu. C'était un accent lourd, mais il ne faisait que prouver que M. Hunt était un homme du Yorkshire jusqu'au bout des ongles.

Je ris lorsque Mme Hunt me relâcha, seulement pour pouvoir me prendre à nouveau dans ses bras. Lorsqu'elle s'écarta enfin de moi, son mari la coupa rapidement avant qu'elle n'ait le temps de m'étreindre encore une fois.

— Ça fait vraiment plaisir de te voir, ma chérie, me dit-il en me souriant avant de m'embrasser sur le front comme il l'avait déjà fait tant de fois auparavant, quand j'étais plus jeune.

— Et vous, monsieur, vous avez l'air en forme.

C'était vrai ; il avait perdu beaucoup de poids et avait bonne mine.

Il me fit un clin d'œil.

— Kale et tes frères ont pris mon régime en main et m'ont fait manger sainement. Crois-moi, je préférerais aller au pub et à la friterie avec ton père quelques soirs par semaine plutôt que de compter les calories que j'avale.

Je ris joyeusement.

— Il semblerait que mon père ait assez mangé et bu pour vous deux.

M. Hunt rit, ce qui me tira un sourire sincère.

— Alors, dit-il après s'être calmé, ça fait quoi de vivre dans la Grosse Pomme ?

Je perdis le sourire.

— C'est... bien.

Ses lèvres tressaillirent, mais il n'ajouta rien.

Je regardai dans la direction d'un couple qui appelait mon nom. C'étaient des amis de mes parents, alors je m'excusai auprès de M. et Mme Hunt et saluai le

couple, tout comme tant d'autres personnes qui m'arrêtèrent pour m'offrir leurs condoléances. J'ignorais comment je parvins à tenir le coup, mais je réussis, et cela me rendit légèrement heureuse. Je savais que les larmes mèneraient à de la compassion, et que la compassion causerait encore plus de larmes. Et bon sang, je ne voulais plus pleurer.

Lorsque j'eus fini de saluer et remercier les gens, je me frayai un chemin jusqu'à la voiture qui m'avait amenée jusqu'au cimetière, et je croisai ma mère en chemin.

— Est-ce que tu viens au pub ? demanda-t-elle.

Je secouai la tête.

— J'aimerais juste retourner à la maison et dormir. Je ne ferais que pleurer devant tout le monde au pub, maman.

Elle acquiesça, compréhensive.

— Je sais, bébé. Je ne pense pas rester longtemps non plus. Je veux juste y aller pour remercier tout le monde d'être venu.

— Passe le bonjour à ceux que je connais, d'accord ? demandai-je. Oh, et dis au revoir à Kale aussi. Je n'ai pas eu l'occasion de le faire.

Ma mère hocha à nouveau la tête et m'embrassa sur la joue.

— Je le ferai. Maintenant, va à la maison et repose-toi. Je passerai te voir en rentrant. Demande au chauffeur de la voiture noire de te ramener. Ally et Samantha sont venues en voiture. Elles nous ramènent à l'église.

Je ne les avais pas revues depuis que j'étais arrivée chez mes parents la veille au soir, mais ce n'était pas surprenant étant donné le nombre de personnes qui avaient assisté à la messe et aux funérailles en elles-mêmes.

Je serrai fort ma mère dans mes bras avant de me diriger vers la voiture. Le chauffeur était en train de fumer une cigarette, mais il la jeta rapidement et la couvrit avec son pied quand j'approchai.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en baissant la tête en guise de salutation.

Je lui fis un signe de tête.

— Bonjour. Pouvez-vous me ramener à la maison, s'il vous plaît ?

— Vous ne voulez pas aller à la réception qui va suivre ?

Je secouai la tête.

— J'ai bien peur de ne pas en être capable aujourd'hui.

Il fronça les sourcils.

— Toutes mes condoléances.

Ça me rendait triste de penser au nombre de fois où il devait dire ces mots, vu son métier.

— Merci, monsieur.

Il m'ouvrit la porte arrière côté conducteur et me fit signe d'entrer.

— Je vais vous ramener chez vous en quelques petites minutes, me promit-il avec un clin d'œil.

Un instant, j'étais dans la voiture noire qui traversait la ville, l'instant suivant, j'étais en train de monter les escaliers de la maison de mes parents. Je voulais aller directement au lit et me rouler en boule, mais j'avais besoin de me laver pour essayer d'effacer cette journée de mon corps.

Après ma douche, j'attrapai une grande serviette sur l'étagère, l'enroulai autour de moi et sortis de la salle de bains pour rejoindre ma chambre, où un vent froid s'enroula autour de moi, me faisant frissonner. Je souris et secouai la tête en découvrant un autre pyjama Pokémon. Mon amour pour ma mère n'en fut que plus fort.

Elle était si attentionnée.

Après m'être changée, j'enfilai des chaussettes moelleuses et une paire de chaussons neufs avant de me sécher les cheveux. Je ne m'embêtai pas à les lisser, le séchage suffirait. Lorsque j'eus fini, je les attachai en un chignon



désordonné sur le dessus de ma tête.

Je me sentis alors détendue.

Juste au moment où je m'apprêtais à m'écrouler sur le lit et que je me résignais au silence et à l'obscurité, la sonnette retentit. Je fermai les yeux en soupirant et envisageai un instant de l'ignorer, mais je changeai d'avis en pensant à toutes les personnes qui étaient passées depuis mon arrivée pour rendre hommage à mon oncle et présenter leurs condoléances. Je quittai ma chambre et descendis pour saluer la personne à la porte. Mon oncle méritait tous les hommages et les condoléances, alors je les accepterais volontiers, même si ça devait me tuer.

J'ouvris la porte, et mes yeux irrités reconnurent un visage très familier et non pas celui d'un inconnu.

— Kale ! m'exclamai-je, surprise. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Ses lèvres s'étirèrent lorsque son regard glissa sur mon pyjama avant de venir retrouver mon visage.

— Ta mère m'a dit que tu étais rentrée à la maison parce que tu ne pouvais pas gérer la foule au pub, alors je suis venu te tenir compagnie. Je ne veux pas que tu sois seule pour l'instant.

— Mais je ne mérite pas ton réconfort, je ne mérite rien de ta part.

Son front se plissa.

— Pourquoi ça ?

Je haussai les épaules.

— Parce que j'ai rendu les choses horriblement compliquées pour toi, puis je me suis contentée de partir et de ne pas te parler pendant six ans.

Kale pinça les lèvres.

— Allons au salon, on pourra regarder un film ou faire autre chose. Je ne parlerai de ça ni aujourd'hui, ni demain, ni le jour suivant. On en *parlera* quand la mort de ton oncle ne sera plus aussi récente, mais pour l'instant, on va juste se

détendre.

J'écarquillai les yeux un instant, mais j'acquiesçai rapidement avant de me tourner et d'aller au salon pendant que Kale fermait la porte d'entrée. J'étais contente d'avoir quelques secondes à moi parce que je sentais que j'étais sur le point de paniquer. Même si je savais que Kale et moi allions devoir parler – et de tout –, l'entendre le dire à voix haute m'avait fait un peu partir en vrille.

J'appréhendais le déroulement de cette conversation.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il, me faisant sursauter.

Je hochai la tête d'un air hébété.

— Je vais très bien.

Il leva un sourcil.

— Tu ne peux pas me mentir, Lane.

*Il avait totalement raison.*

— D'accord, je ne vais pas super bien, mais je ne suis pas non plus en morceaux – pas pour l'instant, en tout cas.

Il désigna le canapé d'un signe de la main.

— Assieds-toi et choisis un programme à regarder. Je reviens dans une minute.

Je clignai des yeux.

— Où vas-tu ?

— Nous faire du thé, évidemment.

Je fus surprise de ricaner, et encore plus surprise de voir le sourire radieux que ce son provoqua chez Kale.

— Une tasse de thé conviendrait *parfaitement*.

Il rit et tourna les talons.

— Trois sucres et beaucoup de lait. Je m’en occupe.

Je sentis ma mâchoire se décrocher.

— Tu te souviens comment je prends mon thé ? demandai-je d’un ton choqué.

Il s’arrêta au niveau de la porte du salon et répondit sans se retourner.

— Tu pensais que j’avais oublié ?

Comme je ne répondais rien, il continua son chemin en direction de la cuisine. Je regardai l’endroit où il s’était tenu pendant quelques instants, avant de m’asseoir sur le canapé et de fixer d’un regard vide l’écran de la télévision.

Il n’avait pas oublié la manière dont je prenais mon thé. Je ne savais pas si c’était juste un souvenir qui lui était revenu, parce qu’il m’en avait fait énormément au cours de ma vie, ou si c’était une information à laquelle il s’était accroché après mon départ. Ça me tuait de ne pas pouvoir lui poser la question. Ça aurait paru bizarre. Je ne pouvais lui poser aucune question qui se rapportait aux sentiments qu’il y avait entre nous. Je savais comment ce genre conversation se passait, et ce n’était pas joli à voir.

De plus, si on devait discuter de notre passé, ce serait selon les termes de Kale ; je lui devais au moins ça.

J’allumai la télévision et parcourus les chaînes jusqu’à tomber sur *The Big Bang Theory*. C’était un programme sûr. C’était une série comique, et il y avait peu de risques que je fonde en larmes en la regardant. Quelques minutes s’écoulèrent avant que Kale revienne dans la pièce avec deux tasses de thé dans les mains. Il les plaça sur des sous-verres sur la table basse devant le canapé.

Il s’installa près de moi, à seulement quelques centimètres, étendit son bras sur le dossier du canapé et écarta ses longues jambes pour regarder la télé. Je ne pus me concentrer sur autre chose que la proximité de Kale. Il était tellement près que je pouvais sentir son délicieux parfum, et ça me torturait, comme s’il me suppliait d’enfouir mon visage dans son cou pour le renifler.

*Du calme*, me mit en garde mon esprit.

Je me mordis l’intérieur des joues, puis me penchai et attrapai ma tasse de thé.

Je soufflai doucement et pris une gorgée du liquide chaud. Je gémis de manière audible lorsque la douceur sucrée glissa le long de ma gorge jusqu'à mon estomac vide.

— Oh. Mon. Dieu, soupirai-je. Tu fais toujours les meilleures tasses de thé que j'aie *jamais* goûtées.

Comme Kale ne répondit pas, je tournai les yeux vers lui et remarquai qu'il était en train de fixer ma bouche, ce qui fit accélérer mon rythme cardiaque. Après une seconde ou deux, il croisa mon regard et sourit.

— Je suis content d'avoir conservé mon titre de meilleur faiseur de thé au monde.

Je ris en repensant au temps où je lui avais donné ce titre. J'avais quatorze ans, mes règles et des crampes qui me mettaient dans un état misérable. Kale m'avait fait ma première tasse de thé, et ça avait tout changé. Absolument. Tout. À partir de ce moment, dès que j'étais avec lui, il avait pour mission de m'en faire une tasse.

J'étais contente de voir que cette tradition ne se perdait pas. Nous restâmes assis dans un silence confortable pendant quelques minutes avant que je me sente nerveuse.

Je voulais lui présenter mes condoléances pour Kaden, indiquer que je connaissais son existence, mais je ne savais pas comment le formuler. J'avais tellement peur de ne pas dire ce qu'il fallait et que ça donne l'impression que je n'étais pas complètement sincère. J'avais également peur que cela perturbe Kale, et c'était la dernière chose dont j'avais envie.

Je décidai qu'il valait mieux pour moi de partir avant de dire quelque chose qui fâcherait quelqu'un, moi très probablement.

— Je crois que je vais monter me coucher avant de m'endormir ici.

C'était un pur mensonge. J'étais tellement retournée d'être en sa compagnie que ça me faisait flipper.

— Vas-y. Je vais rester ici jusqu'à ce que tes parents et tes frères soient rentrés.

*Qu'ai-je fait pour mériter autant de générosité ?* pensai-je avant de froncer les sourcils lorsque mon esprit répondit. *Rien du tout.*

Je me levai et me balançai d'un pied à l'autre.

— Merci, Kale.

Il leva les yeux vers moi.

— Tu n'as pas à me remercier, Laney Baby. Je veille sur toi.

Mon cœur cogna dans ma poitrine, je fus surprise de constater qu'il fonctionnait encore.

— Laney Baby, murmurai-je. Ça ne changera jamais, pas vrai ?

Kale sourit et secoua la tête.

— Les choses n'ont pas changé ici, petite, répondit-il.

Je regardai autour de moi et fis la moue.

— Tu es sûr ? Parce que de mon point de vue, tout est différent.

— Je suis toujours le même, dit-il en humidifiant ses lèvres. Du moins, en grande partie.

Je le regardai, le regardai vraiment, et constatai qu'il me fixait de la même manière, ses yeux noisette focalisés sur moi.

— Tout le monde change, Kale. Rien n'est figé à jamais, murmurai-je.

Il fronça les sourcils.

— As-tu changé, toi ?

Poser cette question semblait lui faire du mal. Je hochai la tête à contrecœur.

— Je ne suis plus la même Lane que celle que tu as connue, chaton.

Étonnamment, il afficha un grand sourire en entendant ma réponse. C'était le

genre de sourire qui me donnait des papillons dans le ventre, qui faisait battre mon cœur plus vite et qui me coupait le souffle.

Une vraie merveille.

— Ma Lane est encore là quelque part, affirma-t-il. Il n’y a qu’elle pour m’appeler « chaton ».

Je l’appelais toujours comme ça parce qu’il avait un regard à vous faire fondre de tendresse, comme un petit chat, et c’était une chose qui ne changerait jamais chez lui, même si l’étincelle qui s’y trouvait avait disparu.

Ne sachant que répondre, je lui fis un petit sourire et lui souhaitai bonne nuit. Une fois dans ma chambre, je fermai la porte derrière moi, m’adossai contre le bois puis me laissai glisser par terre en fixant l’obscurité.

Il avait dit que j’étais à lui. Kale avait dit que j’étais *sa* Lane.

Je secouai la tête en y repensant, parce que je n’étais pas à lui. On ne peut pas appartenir à quelqu’un sans posséder une part de lui ou elle en échange, et j’avais appris à mes dépens que je ne possédais rien de Kale. Je me souvenais à quoi ressemblait le fait de le posséder, mais c’était tout. Et ce souvenir était en train de s’effacer. Rapidement.

# Chapitre Dix

À dix-sept ans (neuf ans plus tôt)

Mes frères allaient me *tuer*.

Je pourrais peut-être raisonner Layton, mais pas Lochlan. Il allait se jeter sur moi tel un taureau furieux. Même Kale allait m'arracher la tête quand il apprendrait que j'avais menti à mes parents pour me rendre en cachette à une fête, plutôt que de passer la nuit chez mon amie comme je le leur avais dit.

Le plan était parfait – enfin, jusqu'à ce que mes frères, Kale *et* leurs amis débarquent à la fête en question.

— Ils vont me tuer, me dis-je, assise sur l'abattant des toilettes de la salle de bains du haut.

J'étais dans cette immense maison en bordure de la ville, où une énorme fête avait lieu quelques fois par an. J'en avais entendu parler ces deux dernières années par des filles plus âgées au lycée, qui étaient toujours de la partie. L'homme et la femme à qui appartenait la maison étaient toujours en déplacement, alors leur fils organisait des soirées pour ne pas s'ennuyer.

Je regrettais d'avoir accepté de venir, même si je m'amusais bien avant que mes frères et Kale débarquent. Néanmoins, tout ça ne valait pas le coup de devoir les affronter tous les trois quand ils étaient en colère contre moi.

— Lane ? murmura une voix familière à travers la porte de la salle de bains avant que trois coups résonnent contre le bois.

C'était Lavender.

Lavender Grey – oui, elle s'appelait vraiment Gris Lavande – était mon amie. Elle avait emménagé dans la rue en bas de chez moi environ deux ans plus tôt, et on était immédiatement devenues amies. Elle était arrivée dans ma vie peu de temps après que les choses avaient tourné au vinaigre avec Anna et Ally. J'étais

vraiment heureuse qu'elle n'écoute ni ces deux filles ni les autres méchantes de l'école ; elle avait vu leur vrai visage sans que j'aie eu à lui dire qu'elles pouvaient être cruelles.

On se voyait tous les jours et on était rapidement devenues meilleures amies. Elle était différente de toutes les personnes que j'avais pu rencontrer auparavant. Elle était franche et ne se laissait pas marcher dessus. La première fois que je l'avais rencontrée, j'étais énervée contre Kale qui avait annulé nos plans à la dernière minute, et je l'avais littéralement percutée au supermarché où Kale et moi devions nous retrouver. J'avais marmonné des excuses, et elle m'avait rétorqué que si je voulais m'excuser, il fallait que ce soit sincère. Au début, j'avais pensé que c'était une garce, mais j'avais rapidement compris qu'elle était franche et qu'elle disait ce qu'elle pensait, et j'avais adoré ça. J'aimais qu'elle ne soit pas comme moi. Elle ne gardait pas les choses à l'intérieur comme je le faisais ; elle était comme un livre ouvert.

Elle n'était pas qu'une distraction pour me faire oublier l'absence de Kale dans ma vie, mais elle m'aidait à devenir plus indépendante avec son attitude de « je n'ai pas besoin d'un homme pour être heureuse ». Ça avait un peu déteint sur moi – pas beaucoup parce que j'étais toujours obsédée par Kale, mais assez pour que j'arrête de penser à lui en permanence.

À cette époque, Kale et mes frères ne revenaient de leur université à Londres que les week-ends, et ils se permettaient d'en rater un de temps en temps. J'étais toujours proche d'eux, mais ce n'était plus pareil avec Kale. Après notre journée shopping, les choses avaient changé entre nous. J'avais l'impression de le perdre. Il avait rompu avec Drew et il était parti faire je ne sais quoi avec je ne sais *qui* à Londres, pendant que j'étais coincée à York avec mes parents, mon oncle et ma grand-mère pour seule compagnie. Si Lavender n'était pas entrée dans ma vie, je serais probablement morte de solitude et d'ennui.

— Lane ! s'exclama-t-elle. Laisse-moi entrer.

Je me levai et déverrouillai la porte, puis fis un pas sur le côté pour la laisser passer. Je refermai vite la porte, au grand désarroi des fêtards de l'autre côté qui avaient besoin d'utiliser les toilettes.

— Magnez-vous ! cria quelqu'un avant de frapper à la porte.

— Encore une minute ! répliquai-je sur le même ton.



Mon regard passa de la porte à Lavender, et quand je vis que ses mains étaient vides, mon visage se décomposa.

— Je suis désolée.

Elle grimaça en voyant mon expression.

— J’ai essayé de te trouver quelque chose à mettre, mais il n’y a qu’un garçon qui vit ici, et les habits de fille que j’ai trouvés dans sa chambre – que je présume appartenir à sa petite amie – sont en taille trente-deux.

— Merde, grommelai-je.

Je couvris mon visage de mes mains, avant de les laisser tomber pour observer ma tenue.

Je portais une mini-jupe en jean délavée et un petit débardeur noir qui affichait « ALLUMEUSE » en lettres majuscules blanches. C’était une idée stupide de porter des vêtements aussi suggestifs. Je n’avais pas apprécié les regards appuyés et les avances des inconnus à la fête, et je ne pouvais m’en prendre qu’à moi-même.

Ils ne se seraient pas retournés sur moi si j’avais porté mes vêtements habituels et mes lunettes à monture épaisse. En pensant à mes lunettes, je me frottai doucement les yeux et grimaçai à cause des picotements. Je portai des lentilles de contact que mes parents m’avaient achetées récemment, mais je les détestais. C’était très inconfortable.

— Je n’aurais pas dû porter ça, grommelai-je en me rasant sur les toilettes.

Lavender portait une tenue similaire à la mienne, mais elle avait mis un petit short et non pas une mini-jupe. Elle s’accroupit du mieux qu’elle put à côté de moi et posa les mains sur mes cuisses nues.

— Tu as l’air sacrément canon, et tu voulais essayer quelque chose de nouveau... Il n’y a *rien* de mal à ça. Tu n’auras même pas à porter à nouveau ce genre de vêtements, ni même à revenir à une fête, mais au moins, tu seras sûre d’avoir fait un adolescisme dans ta vie studieuse.

Je haussai un sourcil.

— « Adolescence » n'est pas un mot qui existe, Lav.

— Je le sais, dit-elle en soupirant. Tu manques l'essentiel là, bouquineuse.

Bouquineuse : voilà comment elle m'appelait.

Je ris.

— Pas du tout. Je t'ai très bien comprise, et je suis d'accord avec toi, mais ce ne sera pas le cas de mes frères et Kale.

Elle grogna.

— Tes frères je peux comprendre, mais Kale n'a pas à te casser les pieds pour ça.

— Tu ne le connais pas, marmonnai-je.

Elle se leva et me tendit la main à l'instant où quelqu'un frappait à la porte de la salle de bains en criant.

— Dépêchez-vous, là-dedans !

Je pris la main de Lavender et soupirai en me levant.

— Ne fais pas la tête... On arrivera peut-être à sortir de là sans se faire repérer, m'encouragea-t-elle en me faisant un clin d'œil.

Je hochai la tête et essayai de rester optimiste.

— Contente-toi de rester près de moi et de ne pas lever les yeux.

Je lui fis un salut militaire de ma main libre, puis la suivis en dehors de la salle de bains après qu'elle eut ouvert la porte. Je grognai lorsque deux garçons passèrent en trombe devant deux filles qui faisaient la queue pour les toilettes, me bousculant au passage.

— Enfoirés ! les insulta Lavender en me rapprochant d'elle.

Nous dépassâmes la foule qui peuplait le couloir jusqu'à arriver en haut de l'escalier. Je poussai un soupir nerveux, et Lavender me serra la main pour me

rassurer avant d'ouvrir la voie et de commencer à descendre les marches.

Arrivées en bas, Lavender s'arrêta brusquement et je fonçai droit sur son dos. Mon visage cogna l'arrière de sa tête, et je criai de douleur. Je lâchai instinctivement sa main pour couvrir mon nez endolori des deux miennes.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama Lavender.

J'entendis un garçon rire.

— Je suis là pour passer du bon temps. Je suis certain que tu en fais autant, habillée comme ça, bébé.

— Ne m'appelle *pas* comme ça ! rugit-elle.

Je regardai par-dessus mon amie pour apercevoir la personne qu'elle s'apprêtait à mettre en pièces, et soupirai. Daven Eanes. Le petit ami avec qui Lavender entretenait une relation mouvementée – actuellement, ils étaient séparés.

— Ne réagis pas comme ça, Lav. Je suis seulement en train de te taquiner.

— Bien sûr, grogna Lavender.

Elle aimait ce surnom d'habitude, mais ça la faisait souffrir d'entendre Daven l'appeler comme ça parce qu'ils avaient rompu. C'était ce qu'elle m'avait dit.

— Écoute, dit Daven en s'approchant de mon amie. Est-ce qu'on peut parler quelque part en privé ? Tu me manques, bébé. On doit régler tout ça ; on est faits l'un pour l'autre. Je t'aime.

*Ne te laisse pas avoir, Lavender, songai-je.*

— Je dois partir avec Lane, lui répondit-elle, au lieu de lui dire d'aller se faire voir comme elle aurait dû le faire.

Daven cligna des yeux, puis les posa sur moi un instant après avoir regardé Lavender. Il leva les sourcils quand mon amie fit un pas de côté, m'exposant complètement. J'eus envie de prendre une douche lorsqu'il me regarda nonchalamment de la tête aux pieds et des pieds à la tête. Je me sentis sale.

— *Lane* ? s'exclama-t-il, le choc se lisant parfaitement dans sa voix. Bon sang, t'es canon.

*Vraiment ?*

— Je veux dire, Lavender me l'avait dit, mais je ne l'avais pas vraiment crue.

— Tu te fous de moi ? le réprimanda Lavender, en remettant son corps devant le mien.

Merci, mon Dieu.

— Je ne voulais pas dire ça comme ça, se justifia rapidement Daven. Je voulais juste dire qu'elle avait l'air différente par rapport à d'habitude, c'est tout... Tu es tellement magnifique ce soir, bébé.

*Oh, sérieux.*

— Tu ne vas quand même pas croire ces conneries, Lav, marmonnai-je à mon amie, qui se raidit.

Daven m'avait entendue. Il plissa les yeux dans ma direction en prenant les mains de Lavender dans les siennes. Il se reconcentra sur elle et lui fit son sourire à couper le souffle, celui qui charmait toujours ma pauvre amie folle amoureuse. Je ne pouvais pas nier le fait que son sourire était distrayant. C'était le genre qui vous poussait à arrêter tout ce que vous faisiez rien que pour le regarder, et Daven Eanes en était conscient.

Ce type était un salaud qui utilisait sans cesse son incroyable beauté pour entuber mon amie. On se disputait constamment à propos de son manque de respect envers elle, ce qui rendait Lavender complètement folle.

— Accorde-moi juste cinq minutes, bébé, la supplia-t-il. Je dois absolument te parler.

Je secouai la tête en entendant Lavender soupirer, ce qui indiquait qu'elle céda à sa demande avant même de le dire. Elle se retourna vers moi, en me suppliant du regard de ne pas faire de scène. J'ignorai Daven qui regardait ses fesses et me concentra sur ma meilleure amie.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu pleureras à cause de lui demain, mais si tu veux lui parler, vas-y. Je t’attendrai.

Lavender fut soulagée, et un sourire radieux se dessina sur son visage.

— Je t’en dois une, bouquineuse.

— Si mes frères m’attrapent, tu m’en devras plus d’une, grognai-je tandis que Daven prenait sa main pour l’écarter de moi.

En un instant, Lavender, qui se tenait juste en face de moi, fut remplacée par un garçon élancé et ivre qui fixait ouvertement mes seins tout en se balançant sur ses pieds instables.

— Je peux t’aider ? demandai-je rageusement.

Les yeux à moitié fermés et injectés de sang du garçon croisèrent les miens, et il hocha la tête avec un sourire idiot aux lèvres.

Je m’écartai de lui.

— Jamais de la vie, mon pote.

J’avais l’intention de lui faire un doigt d’honneur, mais mon dos heurta quelque chose de plein fouet, et des mains se posèrent sur ma taille, m’immobilisant.

— Tout doux, chérie, prononça sa voix grave.

La vie ne pouvait pas être aussi cruelle envers moi.

— Désolée, dis-je en modifiant ma voix, dans l’espoir que Kale ne remarquerait pas que c’était moi qui venais juste de percuter son corps avec mes fesses.

— Ne t’inquiète pas pour ça – hé, est-ce que ça va ?

Pourquoi avait-il ce fichu besoin de prendre soin de *tout le monde* ? Pourquoi ne pouvait-il pas être un garçon comme les autres qui ne s’occupait que de ses

affaires ? Je connaissais la réponse à mes questions avant même d'avoir à y réfléchir. Parce que Kale était bienveillant et l'être humain parfait – *voilà* pourquoi.

Dans une dernière piètre tentative pour cacher mon identité, je couvris mon visage de mes mains quand il me tourna vers lui.

— Tu es sûre que tu... Attends une seconde. Enlève tes mains.

Il savait. J'avais entendu sa voix changer quand son cerveau avait enregistré quelque chose de familier.

— Pourquoi ? marmonnai-je dans mes mains.

— Il vaudrait mieux que je me trompe, grogna-t-il. Il vaudrait mieux que tu ne sois pas qui je pense.

Je gémis et laissai retomber mes mains sur les côtés.

— *Lane* ?

Oh, punaise.

J'aurais dû garder mon visage couvert ; ça m'aurait évité la torture de le regarder alors qu'il avait l'air d'un foutu dieu grec. Il portait un jean noir et une chemise bleue boutonnée dont les manches étaient relevées jusqu'au coude. Je n'avais jamais pensé que des manches relevées pouvaient être aussi séduisantes sur un homme, mais bon sang, c'était le cas. Il portait aussi un bonnet coordonné à son jean noir. Je jure devant Dieu que le voir comme ça fit réagir mes attributs féminins de manière inappropriée.

Il. Était. Hyper. Sexy.

Je levai la tête vers lui, les yeux écarquillés, et me rendis compte que je ne pouvais pas lui répondre parce que ma bouche était remplie de propositions indécentes. Je me raclai la gorge pour en éliminer le péché, et me grattai le cou maladroitement.

— Salut, Kale.

Il me fixa de ses yeux injectés de sang.

— Salut, Lane, grogna-t-il.

Je souris innocemment.

— C'est sympa de te voir ici.

— Ouais, répondit-il d'une voix dangereusement basse. Sympa.

Je baissai la main et fronçai les sourcils.

— Tu ne vas pas dire à mes frères que je suis là, pas vrai ?

Il ne répondit pas, ce qui me rendit nerveuse. Je regardai tout autour de moi pour m'assurer qu'ils n'étaient pas dans le coin.

— Kale, tu es mon *meilleur ami* ; tu ne peux pas me trahir maintenant, le suppliai-je. Tu sais que ça rendrait Lochlan complètement fou et qu'il m'humilierait.

Layton serait juste déçu et me ferait la leçon sur les dangers des fêtes, de l'alcool et des garçons. Lochlan, quant à lui, deviendrait fou, et si je n'avais pas Layton avec moi pour apaiser la situation, je serais cuite.

Kale grogna.

— Tu ne devrais pas être là.

Il baissa les yeux sur mon corps et déglutit.

— *Surtout* habillée comme ça.

Je me sentis un peu grisée quand son regard s'attarda plus longtemps que nécessaire sur mon ventre et mes jambes.

— Je t'en prie, c'est juste une jupe et un petit débardeur, répliquai-je en balayant ses inquiétudes.

Il s'humidifia les lèvres.

— Est-ce que tes jambes ont toujours été aussi longues ?

Je les regardai avant de revenir à Kale en haussant les sourcils.

— Je mesure à peine plus d'un mètre cinquante depuis mes douze ans. Elles sont toujours petites et trapues.

Ses yeux ne quittaient pas lesdites jambes.

— Elles n'ont pas l'air trapues. Elles paraissent plus longues.

Je ris et secouai la tête.

— Tu perds la tête.

— Je pense que tu as raison, parce que tes jambes me paraissent curieusement belles, là tout de suite... Tout comme le reste de ton corps. Depuis *quand* tu t'habilles comme ça ? demanda-t-il en oscillant un peu.

— Tu es ivre ?

Je saisis rapidement son bras.

— Tu as bu combien de verres ?

— Je vais bien, je suis juste un peu éméché.

Il haussa les épaules.

— Seulement deux canettes de Bud, mais on a bu des shots de Jack Daniel's en arrivant ici. Trois, je crois. Ou peut-être quatre ?

*Du whisky ?* pensai-je en gémissant. *Génial.*

Oncle Harry aimait le Jack Daniel's, mais il disait toujours que c'était une boisson d'homme. Voir Kale lutter pour garder son équilibre prouvait que ce n'étaient pas des paroles en l'air. Il n'avait pas de mal à articuler et était toujours lucide, mais il commençait doucement à faiblir.

J'ouvris la bouche pour lui demander s'il voulait que je lui apporte un verre d'eau, mais deux filles apparurent de je ne sais où à ses côtés et pressèrent leurs



corps contre le sien sans aucune honte, tout en gloussant.

— Salut, Kale, ronronna la fille rousse à sa gauche. Tu te souviens de moi ?

— Et moi ? murmura sa copine blonde.

Je les fusillai toutes les deux du regard, alors que la colère et la jalousie s'emparaient de moi.

— Si vous avez besoin de demander, c'est peut-être qu'aucune de vous n'a fait grande impression.

Je me tus au moment où je réalisai que j'avais parlé à voix haute, tandis que Kale se mettait à rire. Les deux filles l'ignorèrent et plissèrent les yeux dans ma direction, tout en faisant un pas en avant. Cependant, Kale les empêcha de s'approcher de moi – Dieu merci. Il s'avança et protégea mon corps avec le sien.

— Je ne crois pas, les filles.

Celles qui étaient indéniablement des ex-partenaires de sport en chambre se plainquirent de manière agaçante et le menacèrent. Au lieu de se mettre en colère contre elles, il les repoussa en leur disant de poursuivre leur chemin et en leur souhaitant une belle et douce nuit.

Même ivre, il était presque trop parfait, et ça m'agaçait au plus haut point. Il se tourna vers moi en me souriant.

— Est-ce que le matou a rangé ses griffes ? demanda-t-il.

Je prétendis ne pas savoir de quoi il parlait.

— Tu veux que j'aie te chercher de l'eau ? demandai-je à mon tour.

Il ricana et me prit la main, ce qui envoya des décharges électriques le long de ma colonne vertébrale.

— Viens avec moi. Je veux te parler dans un endroit où je pourrai t'entendre clairement.

Je le suivis alors et fus surprise de voir qu'il me faisait monter les escaliers que

je venais de descendre avec Lavender. Je grinçai des dents en pensant à mon amie.

— Merde, Lavender, grommelai-je avant de regarder par-dessus mon épaule sans voir le moindre signe de sa présence.

Elle devait encore être avec Daven l'enfoiré.

— Où est-ce que tu m'emmènes ? criai-je à Kale par-dessus la musique assourdissante.

— Dans un endroit silencieux, répondit-il avant de me faire traverser un long couloir et d'ouvrir la première porte sur la gauche.

Nous entrâmes dans une chambre blanche faiblement éclairée par une lampe dans le coin de la pièce.

— C'est la chambre de qui, chaton ? demandai-je à Kale.

J'entendis la porte se fermer.

— C'est une chambre d'amis.

Je clignai des yeux, me tournai vers lui et le trouvai adossé contre la porte à présent close.

— Comment tu le sais ? lui demandai-je.

Il sourit.

— Je suis déjà venu à quelques autres fêtes ici.

Je levai les yeux au ciel. Je ne voulais pas savoir avec combien de filles il avait couché dans cette maison ni dans cette chambre.

— Je ne veux pas rester dans cette pièce si c'est ici que tu amènes les filles que tu veux te taper.

Il arqua les sourcils.

— Je n'ai jamais couché avec personne ici. Je sais juste que c'est une chambre

d'amis.

Je l'observai attentivement, et lorsque je vis dans ses yeux qu'il disait la vérité, je hochai la tête.

— Viens ici, lança-t-il.

Je clignai des yeux.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Parce que j'en ai envie.

— D'accord, répliquai-je, l'air perplexe, avant d'avancer vers lui.

Je m'arrêtai à quelques centimètres de lui.

— Tu n'as toujours pas répondu à la question que je t'ai posée en bas, murmura-t-il.

Il plaça ses mains sur mes hanches nues, et j'en restai stupéfaite.

Je clignai des yeux en entendant les battements sourds de mon cœur.

— Quelle était ta question ? demandai-je.

À cause de ses mains sur moi, je n'arrivais pas à me souvenir de ce que j'avais dit.

Il eut un sourire en coin.

— J'ai dit, depuis quand tu t'habilles comme ça, toi ?

J'avalai nerveusement ma salive.

— Depuis ce soir. Ce sont les vêtements de Lavender ; je ne fais que les emprunter.

Il aspira sa lèvre inférieure et laissa à nouveau ses yeux vagabonder sur moi. Il

me regardait comme s'il appréciait ce qu'il voyait. Il me regardait comme si je n'étais pas une gamine, ou sa meilleure amie. Il avait l'air... de me *désirer*.

— Depuis quand est-ce que toi, tu me regardes comme ça ? demandai-je alors que ma respiration s'accélérait.

Kale me sourit, le regard enflammé.

— Depuis que tu as porté ce jean moulant et que je t'ai vue en soutien-gorge deux mois avant tes seize ans. Tu commençais à ressembler plus à une femme qu'à une petite fille.

Je faillis m'écrouler. Il m'avait remarquée *à ce moment-là* ?

Je levai les yeux au ciel comme si ce qu'il avait dit ne m'affectait pas.

— C'est à cause de mes seins, pas vrai ? demandai-je pour le taquiner.

Je faisais de mon mieux pour la jouer cool.

Les yeux de Kale se concentrèrent sur ma poitrine.

— C'est toujours à cause des seins, Lane.

Je ne pus me retenir de rire.

— Espèce de pervers.

— Hé, dit-il en souriant et en plongeant son regard couleur whisky dans le mien. C'est toi qui as posé la question.

Je le poussai pour plaisanter.

— Si tu as fini de te moquer de moi, on peut retourner en bas.

Il ne bougea pas d'un pouce.

— Qui a dit que je me moquais de toi ? murmura-t-il.

Je me raclai la gorge.

— Moi.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

*Est-ce qu'il voulait que je lui fasse une liste ?*

— Parce que je suis ta meilleure amie, que je suis comme une sœur pour toi et que j'ai moins de dix-huit ans, énumérai-je. Trois choses que tu me rappelles toujours quand on parle de *tout* ce qui concerne le sexe.

La langue de Kale balaya sa lèvre inférieure et capta toute mon attention.

— Je dis ça pour toi, pas pour moi.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ? demandai-je en fronçant les sourcils.

Il cligna des yeux et détourna le regard.

— Merde. Rien. Oublie ce que j'ai...

— Oh, non, pas question, affirmai-je en attrapant son t-shirt lorsqu'il tenta de s'éloigner de moi.

Kale grogna, mais ne me résista pas.

— Explique-toi, demandai-je. Maintenant.

Il leva les yeux au plafond avant de me regarder à nouveau.

— Que veux-tu que je te dise, Lane ?

— Je veux que tu m'expliques ce que tu voulais dire.

Il serra les dents.

— Tu es sûre de vouloir l'entendre ? demanda-t-il.

— Je t'ai posé la question, pas vrai ?

Il s'humidifia les lèvres avant de parler.

— Je sais... Je sais que tu... m'aimes bien.

Je sentis mon cœur tomber dans mon estomac.

*Reste cool.*

— Qu-qu-quoi ? bégayai-je.

*Sois plus cool, bon sang !*

Je me raclai la gorge.

— Redis-moi ça ?

Il baissa les yeux sur moi.

— Je sais depuis plusieurs années que tu m'aimes de cette manière-*là*.

Je ne comprenais pas ce qui était en train de se passer.

— Pourquoi est-ce que tu crois ça ? demandai-je en essayant de ne pas paraître aussi abasourdie que je l'étais.

— Je t'en prie, Lane, dit-il avec un léger sourire. J'ai vu la façon dont tu me regardes, ce que ça te fait quand je parle de Drew et d'autres filles... *et j'ai vu tes gribouillis sur les dernières pages de tes cahiers d'école.*

Oh. Mon. Dieu.

Je poussai un cri d'horreur.

— Quoi ?

— Lane aime Kale, dit-il avec un grand sourire. Celui que je préfère, c'est « Mme Lane Hunt ».

Ce devait être un cauchemar.

— C'est pas vrai, soufflai-je en essayant de m'écarter de lui.

Il rit et oscilla encore en me retenant.

— Ne sois pas gênée.

*Gênée ?* hurla mon cerveau. *Je suis complètement mortifiée, oui.*

— Lâche-moi, suppliai-je. Oh mon Dieu, je ne pourrai plus jamais te regarder dans les yeux.

Kale continuait de rire alors que je luttais contre son emprise, et ça me tapait sur les nerfs.

— Arrête de te moquer de moi ! criai-je.

Il enfouit son visage dans mes cheveux, ce qui m'immobilisa.

— Je ne me moque pas de toi, c'est juste ta réaction au fait que je sache que je te plais qui me fait rire.

J'avais l'impression que mon visage était entré en fusion.

— Ferme-la, Kale !

— Oh, laisse tomber, dit-il en riant à nouveau. Si ça peut t'aider à te sentir mieux, tu me plais aussi.

Tout s'arrêta.

Les battements de mon cœur.

Ma respiration.

Le temps.

— Tu plaisantes, chuchotai-je après un moment de silence.

Il poussa ma tête avec la sienne.

— Regarde-moi.

Je lui obéis.

Je levai la tête jusqu'à fixer son visage captivant.

— Je ne plaisante pas ; tu me plais vraiment.

Il avait prononcé ces mots en me regardant droit dans les yeux, et les siens m'avaient parlé également.

Il disait la vérité. Je sentis ma mâchoire se décrocher.

— Depuis quand ? m'écriai-je, stupéfaite.

Il sourit d'un air timide.

— Je te l'ai dit. Ça m'a sauté aux yeux deux mois avant tes seize ans. Tu étais en colère contre Anna O'Leary et Ally Day, et tu t'étais mis en tête de te relooker. J'avais déjà remarqué avant cette fameuse journée que tu étais, euh, en train de te *former*, mais quand tu as changé de coupe de cheveux et de garde-robe, ça a mis en valeur tout ce que je trouvais attirant chez toi. C'était comme une décharge de pur désir envoyée tout droit dans mon sexe. J'ai passé ce jour, et beaucoup d'autres qui ont suivi, à essayer de te cacher mon érection.

Je ne pouvais rien faire d'autre que le fixer avec de grands yeux.

*Est-ce qu'il dit tout ça parce qu'il a bu ?* pensai-je.

— Je sais, soupira-t-il en voyant ma réaction. Cette révélation est soudaine et impromptue, mais putain, tu es *incroyablement* sexy ce soir. Et quand tu m'as regardé en bas avec ce désir dans les yeux, quand tu t'es rebellée pour moi contre ses filles, ça m'a demandé toute ma volonté pour ne pas t'embrasser et te toucher.

Je me pinçai le bras droit. Je grimaçai de douleur, et Kale fronça les sourcils.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Pour m'assurer que je ne suis pas en train de rêver, répondis-je.

Il me fixa un instant, puis un sourire à couper le souffle étira ses lèvres pulpeuses. Je lui souris en retour, mais saisis à nouveau ses bras lorsqu'il vacilla.

— Merde, grommela-t-il en secouant un peu la tête pour reprendre ses esprits. Le whisky me frappe au *pire* moment.



Je rigolai.

— J'ai l'impression que je devrais plaisanter à propos du fait que tu ne tiens pas l'alcool.

Ses lèvres s'étirèrent.

— Essaie de boire de la Bud et de descendre quelques shots de Jack Daniel's, et on verra combien de temps tu tiens sur tes pieds.

Je ricanai.

— Je te parie dix livres que je tiendrais plus longtemps que toi.

Kale se passa la langue sur les lèvres et fixa ma bouche.

— Je prends le pari.

Je souris.

— Arrête de me regarder comme si tu voulais me manger.

— Je *veux* te manger.

Je n'avais plus envie de plaisanter.

— Et comment ça se passerait exactement ?

Kale grogna.

— Tu ne serais pas audacieuse toi, ce soir ?

Je souris d'un air taquin.

— J'ai rêvé de ce genre de conversations avec toi. Disons juste que je suis prête à les vivre pour de vrai.

Il se mordilla la lèvre, baissa les yeux sur mon corps et fit quelques petits pas en arrière.

— Laisse-moi te regarder.

Je levai un sourcil.

— Tu peux me voir.

Il ricana en levant la main, puis leva l'index et dessina un cercle en l'air. Il voulait que je pivote. Je secouai la tête, amusée, et rigolai en faisant doucement un tour sur moi-même, en veillant à onduler des hanches.

— Bon sang, Laney Baby, murmura Kale d'une voix grave et rauque.

Surprise, je vis ses yeux passer lentement de mon visage à ma poitrine, qui s'était enfin décidée à se développer au cours des dix-huit derniers mois. Il se passa la langue sur les lèvres en lisant le mot écrit sur mon débardeur et ricana avant de baisser davantage le regard.

— Tu as un piercing au nombril, murmura-t-il, plus pour lui que pour moi, puis il leva les yeux vers moi. Est-ce que tu as d'autres piercings ?

Je m'humectai les lèvres et une vague de chaleur m'inonda.

— Pas d'autres piercings non, mais...

— Mais ? m'encouragea Kale.

— J'ai un tatouage sur l'intérieur de la cuisse, répondis-je précipitamment. Je me le suis offert il y a deux mois avec Lavender, comme un cadeau en avance pour mon dix-huitième anniversaire le mois prochain.

Seuls Lavender, et maintenant Kale, étaient au courant pour mon tatouage. Si mes parents ou mes frères venaient à le savoir, ils me botteraient les fesses, et je n'imagine même pas ce qu'ils feraient s'ils savaient quel genre de tatouage je m'étais fait.

Les traits de Kale se durcirent.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il avait l'air de souffrir.

— Juste deux mots, chuchotai-je.

Il s'approcha de moi.

— Quels mots ?

— Goûte-moi.

Kale inspira fort, ce qui fit trembler mes jambes.

— Tu. Es. Parfaite.

Mon cœur cognait si fort dans ma poitrine que ça me faisait presque mal.

— Quel beau parleur, murmurai-je.

Kale approcha sa main de mon visage et la posa sur ma joue, en frottant son pouce sous mon œil gauche.

— Où est passée la fille que je connais ? marmonna-t-il.

Je fronçai les sourcils.

— Je suis devant toi.

Il secoua doucement la tête.

— Non, la fille que je connais porte des lunettes et est terrifiée par le fait que quelqu'un puisse la voir avec si peu de vêtements sur elle.

*Était terrifiée.*

Lavender m'avait aidée à reprendre confiance en moi quand elle avait réalisé à quel point je me sous-estimais. Elle m'avait beaucoup observée pendant nos premières semaines d'amitié, et elle s'était retenue de me dire que, selon ses termes, « je me cachais derrière mes livres ». Elle avait d'abord pensé que j'étais juste discrète, mais quand je lui avais expliqué ce qu'Anna et Ally m'avaient fait ressentir à propos de mon corps, elle était sortie de ses gonds. Elle avait piqué une crise et m'avait alors juré d'être totalement honnête avec moi. Elle m'avait dit que j'étais belle et que je ne devrais pas me cacher derrière ces livres que j'aimais tant, parce que le monde réel était bien meilleur que le monde fictif.

Elle avait commencé par me faire des petits compliments tous les jours. Elle

me disait régulièrement que j'avais une jolie écriture et qu'elle aurait aimé avoir les mêmes oreilles et les mêmes lèvres que moi. Des choses toutes bêtes que la plupart des gens sous-estimaient. Ses compliments n'étaient que le commencement ; elle m'avait aussi fait vivre de nouvelles expériences. Elle était téméraire et estimait que tout devait être essayé au moins une fois, alors elle m'avait entraînée dans sa folle aventure. Elle avait élargi ma perception du monde et de moi-même, et j'avais fini par être satisfaite de la personne que j'étais. Je n'étais pas bizarre ou intello parce que j'aimais lire, et je n'étais ni grosse ni moche parce que je n'étais pas à la hauteur des standards de beauté de la société actuelle. Lavender m'avait appris à apprécier ma propre beauté.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voyait en moi parce que j'avais l'impression de ne rien apporter de bien à notre amitié, mais elle me disait que ma façon de tenir à elle était suffisante. Elle m'avait dit qu'elle savait quand je tenais à quelqu'un ; je traitais ces personnes comme un de mes livres préférés. Je les chérissais et les aimais. Elle disait que c'était ce qui me rendait spéciale.

Je plissai les yeux.

— Je grandis.

— Ça, c'est toi qui grandis ? demanda Kale en continuant à me caresser sous l'œil avec son pouce, tandis que ses yeux étaient de plus en plus injectés de sang.

Je hochai la tête.

— C'est moi quand je *m'amuse*, Kale. Je voulais venir à une fête pour voir pourquoi on en fait tout un plat ; je suis fatiguée de seulement lire ça dans mes livres. Je voulais en faire l'expérience dans la vie réelle.

Il grogna, me faisant ainsi sursauter et me lécher les lèvres, alors qu'une décharge d'excitation se répandait le long de ma colonne vertébrale.

— Tu voulais expérimenter une fête habillée comme ça ? demanda-t-il, fou de rage.

Je campai sur mes positions.

— J'aurai dix-huit ans le mois prochain, je peux m'habiller comme ça – et sortir avec des garçons si j'en ai envie.

Kale retint son souffle et retira sa main de mon visage.

— Tu n'es jamais sortie avec quelqu'un... pas vrai ?

Je sentis la chaleur se répandre sur mes joues.

— Pourquoi ça t'intéresse ?

Je poussai un cri de surprise quand mon dos se retrouva soudain collé contre le mur derrière moi. Kale se tenait devant moi et moulait son corps ferme contre le mien.

Mon entrejambe se mit à palpiter.

— As-tu. Déjà. Couché. Avec. Quelqu'un ? me demanda-t-il en plissant les yeux, mais sans les cligner.

J'étais vraiment tordue pour le trouver incroyablement sexy quand il était en colère.

— Que vas-tu faire si c'est le cas ?

Il posa les mains de chaque côté de ma tête avant de répondre.

— Arracher la bite de cet enfoiré.

Je battis des paupières, et je ne pus m'empêcher de rire.

— Et si je n'ai rien fait, tu feras quoi ?

Il baissa ses yeux injectés de sang sur mes lèvres, et mon cœur s'arrêta presque de battre.

— Réponds à ma question et je te montrerai.

Vas-y, montre-moi. Ne me dis rien.

— Non ! m'exclamai-je. Je n'ai jamais couché avec personne.

Kale baissa son visage vers le mien jusqu'à ce que nos lèvres ne soient séparées que par quelques centimètres.

— J'ai pas mal bu, dit-il en hoquetant. Alors frappe-moi dans les couilles si tu ne veux pas que je t'embrasse.

Je me mordillai la lèvre, ce qui le fit gémir, alors que je le sentais durcir contre moi. Putain. Merde. C'était en train de se passer.

*Enfin.*

— Je te frapperai dans les couilles si tu ne m'embrasses *pas*.

Kale appuya son front contre le mien.

— Je ne veux pas faire quelque chose qui pourrait tout gâcher.

— C'est trop tard pour ça, répondis-je, terrifiée à l'idée qu'il change d'avis. Tu veux m'embrasser, et j'ai *vraiment* très envie que tu le fasses.

— On ne pourra plus être amis après ça, murmura-t-il en vacillant contre moi. On ne pourra plus jamais être seulement des amis.

Je levai les mains et saisis son t-shirt.

— Je ne veux pas être seulement ton amie.

Il cligna des yeux.

— Tu me désires vraiment ?

— Bon sang. Oui.

Ses yeux s'enflammèrent alors, et il s'appuya plus fermement contre moi.

— Réfléchis bien à ça, dit-il d'un ton ferme.

Je bougeai, et mes hanches vinrent frotter contre son sexe long et rigide.

*Oui, il est dur, pensai-je. Pour moi.*

Je déglutis.

— J'y ai pensé non-stop ces dernières années.

Kale grogna.

— Tu rends ça *vraiment* très dur.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je crois que c'est le but.

Il m'observa, les yeux remplis de désir.

— Dernière chance de t'échapper.

*Impossible.*

— Je ne te fuirai jamais.

Le visage de Kale se retrouva dangereusement proche du mien.

— Promis ?

— Je te le promets, soufflai-je.

J'empoignai ensuite sa chemise et l'attirai à moi.

Il ne protesta pas ; en fait, il glissa presque à travers la pièce avec moi avant de s'immobiliser.

— La porte.

Je le lâchai lorsqu'il se précipita à travers la chambre pour tourner le verrou. Lorsqu'il se retourna, je commençai à perdre mon sang-froid et à devenir nerveuse. Extrêmement nerveuse. Je continuai à reculer jusqu'à ce que l'arrière de mes jambes entre en contact avec le lit.

— Tu es sûre de toi ? demanda Kale en titubant vers moi.

Je l'attrapai au moment où il s'apprêtait à trébucher sur ses propres pieds.

— Oui je le suis, mais est-ce que toi, tu l'es ? demandai-je. Tu as pas mal bu, et je ne veux pas profiter...

— Je t’arrête là, dit-il en riant. Tu ne profites pas de moi, Laney Baby – crois-moi.

Je le croyais, mais il n’était pas exactement dans son état normal. Je ne voulais pas que tout ça soit génial ce soir, mais se révèle être un désastre demain matin.

— D’accord, murmurai-je.

Kale baissa les yeux sur moi et se passa la langue sur les lèvres.

— Allonge-toi pour moi, trésor.

*Bordel.*

OK, c’était vraiment en train de se passer.

Je m’assis sur le lit puis m’allongeai comme il me l’avait demandé. Je levai les yeux vers lui alors que ses genoux cognaient contre les miens. Il ôta son bonnet et le jeta au sol derrière lui. Ses cheveux partirent dans tous les sens, ce qui venait seulement s’ajouter à son look de dieu grec. Il posa son regard enflammé sur moi tout en enlevant ses chaussures et en commençant à déboutonner sa chemise.

Ohhhhhh, mon Dieu.

Je me passai la langue sur les lèvres lorsque sa chemise quitta son corps pour aller voler dans la pièce. Je la regardai tomber jusqu’à ce qu’elle soit hors de ma vue, puis mes yeux revinrent automatiquement sur le spectacle que Kale était en train de m’offrir. Les mains sur sa ceinture, il était en train de la détacher. Les miennes me démangeaient tellement j’avais envie de le faire à sa place, alors je m’assis avec audace et recouvris ses mains avec les miennes, lui posant la question en silence tout en levant les yeux vers lui.

Il lâcha la boucle et posa ses mains de chaque côté de mon visage en me souriant. Dans un élan de courage, j’ouvris sa ceinture et déboutonnai son jean. Je descendis sa braguette puis tirai sur son pantalon jusqu’à ce qu’il se retrouve au sol. J’eus le souffle coupé lorsque je vis qu’il ne portait pas de sous-vêtements, et que la partie de son corps très imposante sur laquelle je m’étais interrogée pendant des années se retrouva devant mes yeux.



Elle était à la hauteur de mes attentes.

*Croyez-moi.*

— Putain, chuchotai-je.

Kale rit d'une voix enrouée tout en passant sa main dans mes cheveux, ses ongles grattant mon cuir chevelu. Cette sensation m'incita à aligner ma bouche dans sa direction, mais il m'arrêta rapidement en reculant les hanches.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je en fronçant les sourcils.

Kale s'approcha de moi.

— Je veux ta bouche sur moi par-dessus tout, mais pas maintenant. Je ne pourrais pas me contrôler.

Je réalisai ce qu'il voulait dire, et mes joues se mirent à chauffer.

— Tellement belle, murmura-t-il en frottant son pouce sur ma joue.

Je me sentis pleine de confiance, mais la nervosité prit le dessus à nouveau lorsque Kale m'allongea sur le lit.

— Je veux faire en sorte que ce soit bon pour toi, dit-il.

J'hésitai, confuse.

— Je ne comprends pas.

Il leva mes jambes et me débarrassa de mes talons.

— Kale, insistai-je. Que veux-tu dire quand tu dis que tu veux que ce soit bon pour moi ?

Il passa de ma jambe à ma jupe. Les yeux écarquillés, je le regardai la déboutonner et passer les doigts à travers les passants de ceinture. Il tira, et sans réfléchir, je me cambrai et soulevai les fesses du matelas pour que le tissu puisse glisser librement le long de mes jambes.

Soudain, Kale fut à genoux, les mains posées sur mes cuisses écartées.

Il me fallut un instant, mais lorsque je compris ce qu'il comptait faire, je fus choquée.

— Tu ne peux pas faire ça ! criai-je.

Il sourit d'un air diabolique.

— J'en ai bien l'intention.

Les pulsations lentes et régulières entre mes jambes s'éveillèrent de plus belle en pensant à ce qu'il prévoyait de me faire... là.

— Kale, murmurai-je.

— Hmmm ?

— Tu peux m'embrasser d'abord ?

J'avalai ma salive.

— Avant, tu sais, de faire ça.

Je l'observai timidement pour jauger sa réaction, et lorsque je vis le tourbillon de désir dans ses yeux noisette, je suffoquai. Son corps me brûla lorsqu'il remonta le long du mien pour placer son visage au-dessus du mien.

— Ça fait des mois que je rêve de t'entendre me poser cette question, murmura-t-il.

Je clignai des yeux.

— C'est vrai ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Dis-le encore, mais cette fois, ordonne-le-moi.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine.

— Embrasse-moi, Kale, soufflai-je. *Maintenant.*

— Oui, madame.

Ses lèvres touchèrent les miennes, et la magie opéra.

Après toutes ces années passées à admirer Kale, je pensais connaître tout ce qu'il y avait à savoir sur ses lèvres, mais aucun des baisers que j'avais imaginés ne s'approchait de ce que j'étais en train de vivre. J'eus la chair de poule et un frisson parcourut mon dos, avant d'être rapidement remplacé par une vague de chaleur qui se répandit dans tout mon corps.

Il avait le goût du whisky, et je sus que je ne serais plus capable de le dissocier de cette saveur et de cette odeur. C'était tout à fait lui.

J'écartai les lèvres quand Kale les effleura de la langue, demandant la permission d'entrer. Le battement indécent entre mes jambes palpait chaque fois que sa langue poussait la mienne. J'imitai ses mouvements, et nous atteignîmes rapidement un rythme de baiser animé par un désir qui prit le dessus sur notre besoin de respirer.

Sa bouche était chaude, et la caresse de ses lèvres était plus douce que tout ce que j'avais pu imaginer. J'ouvris la bouche dans un gémissement sourd alors que Kale gravait une partie de lui sur mes lèvres.

Ses baisers effaçaient toute autre pensée.

Lorsque ses lèvres quittèrent les miennes quelques minutes plus tard, j'aspirai avidement de l'air dans mes poumons. Il appuya son front contre le mien, inspira et gémit longuement.

— Je savais que ce serait comme ça, souffla-t-il. Je savais que toi et moi, ce serait explosif.

Mon désir pour lui me consumait.

— Kale, s'il te plaît, le suppliai-je. Touche-moi.

Il émit un son proche du grognement en baissant son visage pour l'enfourer dans mon cou. J'avalai ma salive lorsqu'il déposa des baisers le long de mon corps, et j'haletai lorsqu'il s'arrêta en bas de mon ventre.

Il me sourit nonchalamment.

— Tu vas adorer, chérie, je te le promets.

Je n'en doutais pas, mais que se passerait-il si *lui* n'aimait pas ça ?

— Et si tu n'aimais pas... Parce que tu vas goûter... Oh, mon Dieu.

Je me couvris le visage de mes mains alors que Kale se mit à rire.

— Laney Baby, ton innocence va me tuer.

Eh bien, l'humiliation était en train de *me* tuer.

— Contente-toi de me laisser mourir ici et... *Kale* !

Mes mains quittèrent mon visage pour aller empoigner les draps de chaque côté de mon corps au moment où une sensation de plaisir absolu se répandit en moi, sous l'action d'une langue diabolique. La sensation que je ressentais ne m'était pas inconnue – je m'étais donné du plaisir de nombreuses fois –, mais mes doigts n'étaient pas à la hauteur de la langue de Kale.

— Oh, mon Dieu ! gémis-je en me mordant la lèvre.

Je levai la tête et baissai les yeux vers Kale, qui m'embrassait et me léchait à travers le tissu fin de ma culotte en dentelle. Cette vision était aussi agréable que ce que je ressentais, si ce n'est plus.

Je n'arrivais pas à le quitter des yeux, mais au moment où il poussa le tissu de ma culotte sur le côté et qu'il mit sa bouche sur ma peau nue, je fus forcée de le faire. Mes yeux se révoltèrent et ma tête tomba sur le matelas. J'entendis les cris, les supplications et les gémissements résonner dans la pièce, mais j'étais tellement chamboulée par ce que la bouche de Kale était en train de me faire qu'il me fallut quelques minutes pour réaliser que c'était moi qui en étais à l'origine.

— Lane, grogna Kale contre moi. Tu as le goût du paradis.

Il aspira mon clitoris dans sa bouche et frotta ses lèvres d'avant en arrière sur mon bouton nerveux jusqu'à ce que je sois à sa merci.

— Oh, mon Dieu, m'écriai-je. Kale, s'il te plaît.

Il glissa ses bras sous mes cuisses et joignit les mains sur mon bas-ventre, me tenant ainsi en place pour littéralement m'assaillir avec sa langue. Je criai lorsque la sensation devint soudain trop intense.

Je me rendis compte que mes hanches basculaient involontairement contre sa bouche alors que le reste de mon corps essayait de le fuir.

— C'est tr-trop ! implorai-je.

Kale ne s'arrêta pas et aspira encore plus, si c'était vraiment possible, ce qui me fit cambrer le dos tandis que des points blancs envahissaient ma vision. Je cessai un instant de respirer alors qu'une vague d'extase absolue s'abattait sur mon corps sous la forme de délicieux battements qui palpitaient entre mes jambes.

L'expérience dura environ dix secondes, mais pendant ce court moment, je nageai dans l'extase absolue.

J'ouvris les yeux en sentant le matelas se creuser, et regardai Kale grimper sur le lit pour se positionner au-dessus de moi. Il me sourit et baissa la tête vers la mienne.

— Je te veux tous les jours au petit déjeuner.

Je me sentis rougir, et il me sembla un peu puéril d'avoir honte en considérant l'orgasme qu'il venait juste de me donner, mais je ne pus empêcher mes joues de prendre des couleurs.

— Tu es sûr ? demandai-je, le corps tremblant. Manger tous les jours la même chose peut devenir ennuyeux.

— Pas ce menu-là, grogna-t-il avant de couvrir ma bouche de la sienne.

J'étais plus que consciente de l'endroit où s'était trouvée sa bouche juste avant. Me goûter sur ses lèvres et sa langue était si érotique que les pulsations douloureuses entre mes cuisses, qu'il avait apaisées, revinrent de plus belle.

— Kale, gémis-je.

Il grogna en retour avant de détacher ses lèvres des miennes et de m'aider à me mettre debout. Pendant un instant, je ne sus pas vraiment ce qu'il voulait faire, puis il leva mes bras et fit glisser le tissu de mon débardeur par-dessus ma tête, me faisant pousser un cri de surprise.

Il ricana en dégrafant mon soutien-gorge. Les bretelles tombèrent sur mes bras, et mes seins se retrouvèrent exposés lorsqu'il me le retira complètement. Mon corps et mon cœur étaient à nu devant lui.

*Respire, contente-toi de respirer, me résonnai-je. Tu en as envie. Non, tu en as besoin.*

Je me répétais cette pensée encore et encore lorsque Kale m'allongea sur le lit et recouvrit mon corps avec le sien.

— Lane, murmura-t-il.

J'avalai ma salive et levai les yeux vers lui.

— Je ne saurais dire ce qui est réel et ce qui ne l'est pas à l'heure actuelle, souffla-t-il. Alors si tu ne veux pas de ça, dis-le-moi *très clairement* maintenant.

Mon cœur faillit éclater d'amour pour lui ; son attention envers moi comptait énormément.

— J'en ai envie, lui assurai-je. Tu peux me croire.

— Ma Lane, chuchota-t-il en frottant son nez contre le mien.

Je pouvais sentir le whisky lorsqu'il expirait, et l'envie de goûter à nouveau ses lèvres me consuma. Je tendis les bras pour m'agripper à ses biceps.

— S'il te plaît, ne t'arrête pas.

Kale baissa sur moi des yeux pleins de désir.

— Est-ce que c'est réel ? murmura-t-il en levant la main.

Il toucha ma joue avec son index pour s'assurer que j'étais vraiment là avec lui. J'acquiesçai d'un signe de tête alors que mes yeux se remplissaient de

larmes.

— Oui, chaton. C'est réel.

Il commença à trembler.

— C'est... C'est vraiment ce que tu veux ? demanda-t-il en s'appuyant entre mes jambes.

Je me mis à trembler aussi, mais d'anticipation.

— Oui, répondis-je en écartant davantage les cuisses. C'est... C'est ce que je veux. C'est *toi* que je veux, et que j'ai toujours voulu.

Je n'arrivais pas à croire que je l'admettais à voix haute.

— Lane, souffla-t-il en approchant son visage du mien. Veux-tu être à moi ?

Mon cœur se réchauffa et des milliers de papillons envahirent mon ventre.

— Toute à toi, murmurai-je. Je suis toute à toi.

*Et ça a toujours été le cas*, souffla une voix dans ma tête.

Tout en gémissant, Kale fit courir ses doigts le long de ma fente jusqu'à ce qu'il puisse sentir à quel point j'étais prête pour lui, puis il s'aligna avec mon corps.

— Je suis désolé, souffla-t-il juste avant d'incliner son bassin.

Je ne sus pas pourquoi il s'excusait jusqu'à ce que je ressente une douleur aigüe me déchirer alors qu'il s'enfouissait en moi. J'en eus le souffle coupé. Je fermai les yeux et serrai les poings. J'essayai de respirer malgré la douleur subite, mais je ne m'attendais pas à ce que ça fasse mal à ce point.

— Seigneur, souffla Kale en s'approchant de mon visage.

Il laissa sa bouche au-dessus de la mienne pendant quelques secondes, et ce fut moi qui vins à son contact. J'écartai les lèvres et glissai nerveusement ma langue dans la bouche de Kale pour l'enrouler autour de la sienne. C'était la première fois que j'initiais un baiser avec lui, et j'étais vraiment inquiète de tout rater.

Heureusement, il prit rapidement le contrôle, et j'adoptai son rythme avec joie.

J'étais reconnaissante qu'il m'embrasse parce que ça me faisait penser à autre chose qu'à la douleur entre mes jambes, qui pulsait à chaque poussée de Kale. J'étais sur le point de jeter l'éponge, quand je gémis subitement dans sa bouche. La douleur s'évanouissait et les battements que j'avais ressentis plus tôt reprirent le contrôle de mes sens.

*Oui*, pensai-je tandis que la douleur disparaissait et que le plaisir augmentait.

Je remuai les lèvres en symbiose avec celles de Kale et levai le pelvis lorsque le baiser et la friction des poussées de Kale intensifièrent les palpitations entre mes jambes.

Je bloquai mes chevilles derrière ses genoux et m'agrippai à ses épaules alors qu'il s'appuyait un peu plus sur moi. Il ôta sa bouche de la mienne et posa ses lèvres sur ma mâchoire, où il fit courir des baisers jusqu'à mon cou.

— Tu es tellement... *Putain*.

Il avait l'air de nager dans le bonheur.

J'aurais aimé répondre, mais j'étais chatouilleuse, or il respirait et m'embrassait dans le cou, alors je tentai délicatement de m'éloigner de ses lèvres qui touchaient ma peau. J'étais sur le point de lui demander d'arrêter, mais c'est un gémissement bruyant qui sortit de ma bouche quand il aspira plus fort la peau de mon cou, et que la sensation me fit cambrer le dos alors que je frissonnais de tout mon être.

— Oh, mon Dieu, haletai-je en fermant les yeux tandis qu'un orgasme me consumait et percutait mon corps tel un train lancé à pleine vitesse.

Mes yeux se révoltèrent alors que des vagues d'extase m'emportaient les unes après les autres jusqu'à ce que je ne sois plus que sensation.

Kale grogna dans mon cou lorsque je revins à moi, et se retira de moi.

— Lane... Je ne peux plus me retenir.

J'ouvris les yeux et je le vis. Je vis tout de lui. Et j'aimais autant la vue que la



personne que j'admirais.

— Alors ne te retiens pas.

Il me fixa, et je ressentis quelque chose de différent. Je me sentis incroyablement belle à ce moment-là et je sus que je me souviendrais éternellement du besoin dans le regard que Kale posait sur moi.

Pas de l'envie. *Du besoin.*

— Je n'ai pas de préservatif, mais je me retirerai. Je te le promets.

Un préservatif. Je n'avais même pas pensé au préservatif. La « discussion » de ma mère l'année dernière me revint à l'esprit. Elle m'avait fait jurer de ne jamais avoir de rapports sexuels sans protection, mais la promesse de Kale me suffisait. Je lui faisais entièrement confiance.

— J'ai confiance en toi.

Kale frissonna.

— Je... Mon Dieu, ça fait si longtemps que j'attends de pouvoir faire ça avec toi.

*Vraiment ?* J'étais plus que surprise, mais je parvins à garder mon calme.

— Moi aussi, répondis-je alors que mon cœur accélérait dans ma poitrine. Je t'ai toujours voulu.

Kale ferma les yeux et gémit en réponse. Je retins mon souffle lorsqu'il utilisa l'extrémité de son sexe pour frotter mon clitoris qui palpitait encore. J'étais sur le point de lui demander de le refaire, mais il sembla deviner ce que je voulais, parce qu'il le fit sans que j'aie à le formuler.

Je gémis.

Il m'observa un instant, puis il replongea à l'intérieur de moi. Il baissa la tête et couvrit ma bouche de la sienne. Il m'embrassa longuement et profondément, et juste au moment où je me laissais embarquer dans son baiser, il se retira de moi et me pénétra à nouveau tout aussi vite.

— Oh, gémis-je.

Il grogna et me pénétra plus fort, augmentant ainsi le plaisir et le volume de mes gémissements. Le bien-être se transforma en pure magie. Tout mon corps prit vie et chanta de bonheur.

— Lane, dit Kale presque en rugissant. Je suis désolé. Je ne peux plus me retenir... C'est trop bon.

Je l'entourai de mes bras.

— Ce n'est pas grave.

Après quelques rapides va-et-vient, Kale se retira et gémit bruyamment tandis que des giclées de liquide chaud jaillissaient sur le drap à côté de moi. Lorsqu'il eut terminé, il baissa les yeux quelques secondes avant de s'écrouler sur moi. Son poids n'était pas écrasant ; je pouvais toujours respirer, mais ce n'était pas vraiment confortable. Cependant, je m'en fichais. C'était ma version du paradis, et j'aurais voulu que rien ne change jamais.

Je restai immobile pendant quelques minutes jusqu'à ce que son poids commence à me faire mal.

— Kale, murmurai-je.

Silence.

Je fronçai les sourcils.

— Kale ?

Silence encore une fois.

Je grognai.

— *Kale* ?

Un ronflement répondit à mes appels et je haletai de surprise.

C'est pas vrai. Impossible qu'il se soit endormi, il était encore sur moi, nom d'un chien !

— Kale Hunt, grondai-je, ma patience atteignant ses limites. Il vaudrait mieux que tu me répondes.

Il gémit contre ma poitrine, puis roula à côté de moi. Je regardai sur ma gauche et le vis allongé sur le dos, inconscient. Je le dévisageai sans comprendre comment il avait pu s'endormir aussi vite.

Il était encore aussi nu que le jour de sa naissance ! Moi aussi, et je portais en outre encore les preuves de la jouissance de Kale sur mon corps. Je l'observai et remarquai que c'était pareil pour lui. Lorsqu'il était tombé sur moi, sa jambe s'était posée sur le côté pendant un instant, étalant ainsi les conséquences de nos ébats amoureux sur sa peau avant qu'il ne me les transmette.

Même s'il n'y en avait qu'un peu sur chacun de nous, je grimaçai.

Je n'étais pas prude. L'idée de la jouissance d'un homme ne me dérangeait pas, *encore moins* celle de Kale, mais peu importe qu'il soit l'amour de ma vie, je n'allais pas laisser ça sur ma peau, ou la sienne, plus longtemps que nécessaire. Je me levai du lit et me précipitai vers la porte ouverte qui menait à une salle de bains privative joliment décorée. Je rassemblai quelques mouchoirs, les mouillai et me lavai les cuisses, avant de me nettoyer en douceur l'entrejambe.

Je fus un peu effrayée de voir du sang sur le mouchoir, mais je me souvins qu'il était normal de saigner après un premier rapport sexuel. De toute façon, il n'y en avait pas beaucoup, alors ça ne m'inquiétait pas vraiment. Après avoir fini ma toilette, je pris des mouchoirs secs et d'autres mouillés puis, de retour dans la chambre, je fis la même chose pour Kale, qui n'avait pas bougé d'un cil.

Il ronflait comme un bœuf, et je ne savais pas pourquoi, mais j'étais un peu en colère contre lui. Je ne savais pas à quoi m'attendre quand j'avais percuté Kale plus tôt, mais finir dans une chambre avec lui, admettre qu'il m'attirait, l'entendre dire la même chose et coucher avec lui ne m'avait *absolument* pas traversé l'esprit. J'avais cependant espéré que l'on resterait tous les deux éveillés et que l'on parlerait après ce qui s'était passé. Le fait qu'il s'endorme directement n'était pas prévu au programme, du moins pas pour moi.

Après l'avoir nettoyé, je me glissai rapidement sous les couvertures et les rabattis sur son corps pour lui tenir chaud. Une fois installée près de lui, je me mis sur le côté et restai immobile et silencieuse pendant environ une heure ou deux, simplement à le regarder avec admiration.

Je n'arrivais pas à croire que j'avais finalement obtenu ce que j'avais désiré toute ma vie.

*Mon Kale.*

Il était à moi, et pour être honnête, je n'avais pas l'intention de le lâcher. Je me décalai pour être plus proche de lui, tout en prenant soin de ne pas le réveiller. J'hésitai un instant, mais décidai finalement de mettre mes inquiétudes de côté et de m'installer contre son torse.

Je fermai les yeux, un grand sourire sur le visage, puis j'ignorai le bruit de la fête à l'étage inférieur et me concentrai sur sa respiration. Bizarrement, ses ronflements me bercèrent jusqu'à me détendre complètement, et peu de temps après, je sombrai dans l'obscurité, le cœur comblé et heureux.

J'aurais voulu que ce moment dure toujours.

J'ouvris les yeux en entendant une porte claquer, puis sursautai en entendant des cris répondre à des éclats de rire. Il faisait noir, et pendant un court instant, je n'eus aucune idée de l'endroit où je me trouvais, jusqu'à ce que je regarde sur ma gauche.

*Kale.*

Des visions où je l'embrassais, le touchais et lui faisais l'amour me revinrent en mémoire et me donnèrent instantanément le sourire. Je me détendis près de lui et remarquai qu'il me faisait face. Je me contentai d'observer la perfection que j'avais devant les yeux. Ce n'était pas un rêve. J'avais vraiment couché avec Kale et dormi dans le même lit que lui.

*Oh, mon Dieu.*

J'étais tellement heureuse que j'aurais pu me mettre à chanter. Mon ventre palpitait et mon corps tremblait. L'adrénaline se répandait dans mes veines, tout ça parce que je m'étais réveillée à côté de lui. Il me faisait planer comme jamais, et j'aimais ça. Je l'aimais *lui*.

Je regardai par-dessus son corps pour apercevoir le réveil sur la table de nuit, et constatai qu'il était plus de cinq heures du matin. Je tendis l'oreille à la recherche de musique, mais il n'y en avait plus. J'entendais toutefois des rires

lointains et des voix, ce qui m'apprit que la fête battait encore son plein.

Je n'aimais pas que la chambre soit aussi sombre maintenant que j'étais éveillée, alors j'allumai la lumière sur la table de nuit près de moi et me détendis à nouveau sur mon oreiller. Je fermai les yeux en soupirant, mais les rouvris brusquement quand j'entendis des gémissements à côté de moi.

— J'ai un mal de crâne horrible, grommela Kale en couvrant sa tête de ses mains.

Je ricanai.

— C'est ce qui arrive quand on boit du Jack Daniels.

Tout le corps de Kale se tendit quand je parlai. Il abaissa lentement les mains et se tourna pour me faire face.

— Bonjour, dis-je, rayonnante.

— Lane ? murmura Kale avant de se frotter les paupières et de les cligner à plusieurs reprises.

Il suffoqua en avisant ma poitrine dénudée, puis écarquilla les yeux. Il souleva les draps qui le couvraient et observa son corps nu.

— Oh, mon Dieu, paniqua-t-il. Oh, Seigneur.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Kale tourna brusquement les yeux vers moi.

— Ce qui ne va pas ? Est-ce que tu te fous de moi ?

J'étais stupéfaite par sa colère soudaine.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es si furieux, répondis-je alors que mon humeur commençait à égaler la sienne. Tu allais très bien il y a quelques heures !

Il secoua la tête avec consternation.

— J'étais ivre il y a quelques heures, Lane.

Mon ventre se souleva, et la douleur enserra mon cœur.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu es en train de dire ? chuchotai-je, ne voulant pas entendre la réponse à ma question.

Kale me regarda à nouveau et fronça les sourcils.

— Je suis vraiment désolé. S'il te plaît, pardonne-moi.

*Lui pardonner ?*

— Pour quoi ? demandai-je, les yeux remplis de larmes.

Il grogna.

— Tu le sais très bien... On a couché ensemble, Lane.

Je fus immédiatement écoeurée en lisant le regret sur son visage.

— Tu... Tu es désolé qu'on ait couché ensemble ? demandai-je en faisant de mon mieux pour que ma voix ne flanche pas.

Il se prit la tête à deux mains.

— Bien sûr que je le suis. Tu es ma meilleure amie, tu n'as que dix-sept ans et je ne me souviens même pas de ce qu'on a fait. Oh, putain, qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que je t'ai fait mal ? Est-ce que j'ai mis un préservatif ?

Je ne pouvais plus parler.

Je ne pouvais plus bouger.

Je ne pouvais plus penser.

— Lane, souffla Kale en se tournant vers moi, alors que les draps couvraient encore le bas de son corps. S'il te plaît, pardonne-moi. Je t'en supplie. Je suis tellement désolé si je t'ai fait mal.

— Tu n'as pas mis de préservatif, mais tu m'as promis de te retirer, ce que tu

as fait.

Je le regardai et clignai des yeux.

— Tu ne m’as pas fait mal non plus.

Il se contentait de me détruire complètement.

Il ferma les yeux.

— Je suis vraiment con.

Oui. Oui, c’est vrai.

— Est-ce que tu te souviens de quelque chose ? demandai-je après un long silence.

Il détourna le regard en entendant ma question.

— Non.

Comment était-ce seulement possible ?

— Kale, tu n’étais pas ivre à *ce point*, affirmai-je. Tu étais un peu éméché tout au plus.

Il s’écarta quand je tendis la main vers lui, ce qui me blessa vraiment.

— Je ne sais pas quoi te dire, Lane. J’étais ivre. Je suppose que je n’ai juste pas l’alcool mauvais, mais ça ne veut pas dire que je me souviens de mes conneries.

*Avait-il besoin de le formuler de cette manière ?*

J’avalai ma salive.

— Pourtant, tu ne bafouillais même pas...

— Je ne m’en souviens pas, d’accord ? hurla-t-il.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il me crie dessus, alors ça me fit sursauter.

— Je suis désolé, dit-il en voyant qu'il m'avait fait peur. Je suis vraiment désolé à propos de tout ça. Tout est ma faute.

J'étais complètement perdue.

— Tu as dit que tu m'aimais bien, murmurai-je.

— Si c'est ce que j'ai dit, ce n'était pas un mensonge. Je t'aime vraiment bien... Je te jure que c'est vrai. Tu es vraiment magnifique, mais je me dois de faire attention à toi parce que tu es comme une sœur pour moi, et ce depuis longtemps, Lane.

Il me voyait *vraiment* comme sa sœur ?

Oh, mon Dieu.

Je me sentis mal.

— Ça va aller, soufflai-je en ravalant la bile qui me montait à la gorge. On va se contenter d'oublier ça. Ce n'est rien.

Ce n'était pas rien ; ce n'était vraiment pas rien.

— Lane.

Je refusai de le regarder ; les larmes que je retenais risqueraient de se mettre à couler.

— Non, Kale, je te jure que ça va, lui assurai-je en ajustant maladroitement les draps pour couvrir mon corps. Tu as raison... C'était une erreur.

Dire le plus gros mensonge de ma vie faillit me tuer.

— Je suis vraiment désolé de t'avoir blessée, dit-il, clairement en difficulté. Je me déteste de t'avoir bouleversée.

Tais. Toi.

— Ce n'est rien, vraiment, lui promis-je.

Ce n'était pas le cas, pas du tout.



— Je n'étais pas... Je n'étais pas ton premier, n'est-ce pas ?

Je levai les yeux vers lui et vis l'horreur sur son visage. Il ne se souvenait vraiment pas de ce que nous avions fait, ni même de la conversation que nous avions eue avant.

J'en fus profondément blessée.

— Non, mentis-je en serrant les dents. Non, je l'avais déjà fait avant.

Il serra la mâchoire avant d'acquiescer lentement.

— Peux-tu... Peux-tu te tourner pour que je puisse m'habiller ? demandai-je alors que mon visage et mon cou rougissaient d'embarras.

Ce n'était pas de la timidité, j'étais simplement mortifiée à l'idée de devoir m'humilier en me rhabillant après la nuit précédente, puis de devoir faire la marche de la honte pour m'éloigner d'une personne que je n'aurais jamais dû avoir à quitter.

Je me mis rapidement debout et fouillai la chambre pour ramasser mes sous-vêtements et les affaires que j'avais empruntées à Lavender. Je les enfilai en un temps record. Lorsque j'eus mis mes talons et vérifié que mon téléphone et les clés de la maison étaient encore dans la poche arrière de la jupe que je portais, je me dirigeai vers la porte, la tête baissée.

— Lane ? murmura-t-il.

Je me figeai devant la porte de la chambre.

— Qu'y a-t-il, Kale ? demandai-je alors que les larmes coulaient sur mes joues.

— Tu es tout pour moi, et tu sais que je ne serai jamais méchant avec toi, ou ne te dirai rien de blessant *sauf* si c'était pour ton propre bien, pas vrai ?

Ma tête bourdonnait, et je n'avais aucune idée de ce dont il voulait parler.

Je n'arrivais pas à comprendre.

— Je dois y aller, Kale.

Il resta silencieux un moment avant de répondre.

— S’il te plaît... Ne me déteste pas.

C’était bien ça le problème. Je *voulais* le détester, mais je ne pouvais pas, je l’aimais trop pour ressentir quoi que ce soit d’autre le concernant, et je détestais ça.

— Je ne déteste pas, murmurai-je.

J’entendis Kale soupirer de soulagement.

— Est-ce que ça va aller pour rentrer chez toi ? demanda-t-il, inquiet.

Je hochai la tête.

— Oui, ça va aller.

— Écoute, on se verra pendant les vacances de Noël, et on rigolera de tout ça d’ici là.

J’en doutais fortement.

— Ouais, mentis-je. Ce sera hilarant.

— Prends mon pull, je l’avais laissé ici en arrivant à la fête il y a quelques heures. S’il te plaît, prends-le. Tu vas mourir de froid dehors avec cette tenue.

J’hésitai à me retourner.

— Lane, s’il te plaît, supplia-t-il. Je ne veux pas que tu tombes malade.

Je ravalai ma douleur et ma fierté, et lui fis face. Cependant, je pris soin d’éviter son regard en me dirigeant vers le lit pour ramasser son pull qui traînait par terre.

Kale garda le silence un instant.

— À plus, Laney Baby, ajouta-t-il.

Je fermai les yeux puis les rouvris pour attraper la poignée. Je tournai le verrou

et ouvris la porte.

— Salut, Kale, répondis-je sans me retourner.

Je fis un pas dans le couloir, puis fermai la porte derrière moi.

Je restai immobile pendant un moment avant d'ordonner à mes jambes de bouger. Je me mis à marcher dans le couloir, et juste avant de tourner à gauche pour aller vers les escaliers, j'entendis Kale rugir « Putain ! Putain ! PUTAIN ! » à l'intérieur de la chambre où je m'étais donnée à lui corps et âme.

Je me brisai à ce moment-là. Il regrettait vraiment d'avoir couché avec moi, et il s'en voulait clairement. Incapable de supporter la douleur qui m'envahit, je courus dans le couloir, sautant par-dessus des corps endormis ici et là, jusqu'à arriver aux escaliers, que je descendis deux par deux. Lorsque j'atteignis la dernière marche, je regardai autour de moi et grimaçai en voyant l'état de la belle maison dans laquelle j'étais entrée la veille.

On aurait dit qu'une bombe avait explosé, et j'eus pitié des pauvres gens qui allaient devoir tout nettoyer. Je jetai un coup d'œil à la grande horloge à côté des escaliers et vis qu'il était presque cinq heures et demie du matin. Il m'était impossible de retourner chez Lavender parce qu'elle avait dit à ses parents qu'elle dormait chez moi, mais puisqu'on n'était pas ensemble, je me doutais de la personne avec qui elle se trouvait.

Je sortis mon téléphone de la poche arrière de ma jupe et composai son numéro.

— Décroche, décroche, décroche, répétai-je sans cesse.

— Allô ? répondit Lavender d'une voix rauque.

— C'est moi. Où es-tu ? demandai-je en poussant un soupir de soulagement à l'idée qu'elle allait bien.

Elle marmonna quelque chose à quelqu'un.

— Je suis chez Daven. Sa mère était de garde à l'hôpital, alors il m'a ramenée chez lui quand je n'ai pas réussi à te trouver.

J'étais une amie déplorable ; elle avait dû s'inquiéter pour moi.

Je grimaçai.

— Je m'excuse, j'ai disparu sans prévenir.

— C'est pas grave. L'ami de Daven a dit qu'il t'avait vue monter avec Kale, alors je suis partie parce que je savais que tu serais en sécurité avec lui.

En sécurité. Ouais.

— Oui, murmurai-je. J'étais avec lui.

— Attends, dit-elle d'une voix brusquement plus alerte. Tu étais avec Kale ? Genre *avec* lui ?

— Ouais, confirmai-je en fondant en larmes.

— Oh, chérie, non, chuchota Lavender.

— C'était parfait, expliquai-je en pleurant. Mais il vient juste de se réveiller et de se mettre à paniquer. Il a dit qu'il ne se rappelait pas avoir couché avec moi et qu'il me considérait comme sa sœur. Il regrette ce qui s'est passé, Lav.

— Où es-tu ? Je m'habille et j'arrive tout de suite.

Je m'essuyai le visage et pris quelques inspirations pour me calmer.

— Non, il est trop tôt, répliquai-je en reniflant. Reste avec Daven, je vais rentrer à la mai-maison. Mon père sera au travail et ma mère sera encore endormie. Je vais me faufiler en douce et me mettre au lit, et quand elle se réveillera, je lui dirai juste que je suis rentrée tôt de chez toi.

— Tu es sûre ? demanda Lavender. Je me fiche de l'heure. Je te rejoins tout de suite si tu as besoin de moi.

J'entendis quelqu'un grommeler.

— Est-ce qu'elle va bien ? Est-ce qu'elle a besoin que je vienne la chercher ?

Je fus surprise que Daven soit ne serait-ce qu'un peu inquiet ; il ne montrait

habituellement jamais aucune émotion me concernant. Soit on se chamaillait à propos de ses disputes avec Lavender, soit on s'ignorait. Il n'y avait pas de demi-mesure entre nous.

— Elle va bien... Rendors-toi.

Je redressai brusquement la tête en entendant du mouvement à l'étage, et je fus terrifiée que Kale descende pour retourner chez ses parents. Je ne voulais *pas* le voir, alors je me concentrai sur mon téléphone.

— Je dois y aller, Lav.

— Je passerai chez toi quand je rentrerai dans quelques heures, d'accord ?

J'acquiesçai.

— OK.

— Je t'aime, bébé. Tiens le coup, dit Lavender.

Je reniflai.

— D'accord. Je t'aime aussi.

Je raccrochai et rangeai mon téléphone dans ma poche. Je détestais porter le pull en polaire de Kale, mais je croisai les bras et me blottis dans la chaleur qu'il m'apportait lorsque j'ouvris la porte d'entrée et sortis dans l'air glacial du matin.

Ma tenue était une très mauvaise idée.

Je claquai des dents tandis que je marchais le long de l'allée interminable de la maison où avait eu lieu la fête, et me dirigeai vers le village. Ma maison se trouvait seulement à quinze minutes de là, et puisque je marchai à bonne allure, j'y arrivai plutôt rapidement.

J'ôtai les talons compensés de Lavender pour les tenir à la main en remontant l'allée. Je sortis mes clés de ma poche et retins mon souffle en approchant de l'entrée. Je mis la clé dans la serrure, la tournai et ouvris doucement la porte. J'entrai sans faire de bruit et refermai derrière moi avec précaution, avant de verrouiller la porte et d'accrocher les clés sur le support.

J'entrai rapidement le code de l'alarme lorsque l'avertisseur sonore se mit à biper. Une fois cela fait, je grimpai les escaliers et maudis Dieu lui-même en entendant craquer cette stupide lame de parquet à côté de ma chambre lorsque je marchai dessus.

Je restai immobile pendant une bonne minute, mais n'entendant aucun mouvement du côté de mes parents, je quittai cette stupide planche bruyante et me mis à l'abri dans ma chambre, avant de fermer doucement la porte derrière moi. J'allai vers ma commode sur la pointe des pieds, ouvris le premier tiroir et mis les talons de Lavender à l'intérieur. Je me débarrassai de ses affaires et du pull de Kale et les mis également dans le tiroir.

Je me lavai le visage pour retirer mon maquillage, et me brossai les cheveux avant de les tresser. Je me mis au lit et restai allongée là pendant une éternité, à regarder les autocollants phosphorescents au plafond, en me demandant si cette nuit était un rêve – ou un cauchemar.

— Lane, chérie ? s'écria ma mère plus tard ce matin-là, alors que je sortais de la douche.

Je m'étais frottée fort dans l'espoir d'enlever une partie de la douleur que je ressentais pour la remplacer par une douleur physique.

Ma mère était venue dans ma chambre à dix heures pour prendre le linge sale dans mon panier, et avait eu la peur de sa vie lorsqu'elle m'avait trouvée endormie dans mon lit. Son cri m'avait réveillée et avait failli me provoquer une crise cardiaque. Je lui avais dit que j'étais rentrée à neuf heures, mais puisqu'elle était encore au lit, j'étais retournée me coucher aussi. Elle n'avait rien deviné de ce que j'avais manigancé ; elle avait été plus préoccupée par le fait de ne pas m'avoir entendue rentrer.

J'ouvris ma porte.

— Oui ? criai-je en retour.

— Peux-tu descendre ?

J'appuyai mon front contre la porte de ma chambre et soupirai.

— Bien sûr. Donne-moi juste une seconde pour m’habiller.

J’entrai dans ma chambre, me séchai et enfilai des vêtements avant de descendre.

— Qu’y a-t-il ? demandai-je.

— Rien, répondit ma mère. Je voulais juste savoir ce que tu aimerais manger ce soir.

— Peu importe ce que tu veux faire, ça m’ira.

— Alors ce sera pizza et frites, dit-elle gaiement.

Je fixai son dos, puis m’assis sur une chaise à la table de la cuisine. Je ne dis rien pendant un moment, puis j’eus l’impression soudaine de devoir lui parler parce que je me sentais vraiment mal.

— Maman, marmonnai-je en repoussant les cheveux mouillés de mon visage.

Elle me regarda par-dessus son épaule pendant une seconde, puis retourna à sa vaisselle.

— Oui ?

*Parle*, m’ordonnai-je.

— Kale me plaît, lâchai-je.

Je retins mon souffle dès que les mots sortirent de ma bouche. Ma mère ralentit ses mouvements et me regarda, les lèvres entrouvertes.

— Je sais.

*Elle sait ?* hurlai-je intérieurement.

J’expirai.

— C’est vrai ?

Elle acquiesça d’un signe de tête.

— J'ai toujours su que tu craquais un peu pour lui.

Si le fait d'être amoureuse de lui était décrit comme « craquer un peu » alors oui, je craquais vraiment pour Kale.

— Comment se fait-il que tu ne m'en aies jamais parlé ? demandai-je en me sentant dans une position de faiblesse.

D'abord Kale qui me dit qu'il savait qu'il me plaisait, et maintenant c'était au tour de ma mère ? Qui d'autre était au courant de mes sentiments évidents pour lui ?

Elle haussa les épaules et se tourna pour être complètement face à moi, tout en se séchant les mains avec un torchon.

— Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

Je fronçai les sourcils.

— Pourtant, tu étais venue me parler quand j'aimais bien Blake. Enfin, avant que Lochlan lui fasse peur.

— C'était différent, dit-elle avec un petit rire. Je ne connaissais pas ce Blake. Il n'est pas un fils pour moi comme l'est Kale.

Je sentis mon cœur sombrer.

— Tu considères vraiment Kale comme ton fils ?

Ma mère hochait la tête.

— Ton père aussi. Même oncle Harry et mamie le considèrent comme un membre de la famille à part entière.

Je ne me sentais pas mieux grâce à elle. Au contraire, je me sentais encore plus mal en entendant ce qu'elle disait.

Je me grattai le cou.

— Ce serait bizarre si on... Tu sais, si on finissait ensemble alors ? demandai-je en riant un peu pour m'aider à évacuer le malaise que je ressentais.



Ma mère rit.

— Oui, ce serait étrange étant donné que tout le monde te considère comme sa petite sœur.

Je détournai le regard pour qu'elle ne puisse pas voir la peine dans mes yeux.

— Oui, tu as raison, dis-je en me raclant la gorge. Je suppose que je craquais juste un peu pour lui parce qu'il était toujours dans les parages.

Je fus surprise d'être capable de mentir aussi facilement à propos de quelque chose, *de quelqu'un* qui était si cher à mon cœur.

— C'est sûrement ça, et puis aussi parce que Lochlan ne t'a jamais permis d'être proche d'un garçon malgré le nombre de fois où je lui ai dit de ne pas se mêler de tes affaires.

Ma mère fit claquer sa langue et me tourna le dos pour continuer à faire la vaisselle.

— Tu connais Lochlan, répliquai-je en avalant ma salive. Il veut seulement me protéger.

— Layton et Kale aussi, s'écria-t-elle en riant. C'est ce que font les frères.

Je n'avais jamais considéré Kale comme un frère ou comme un membre de la famille à part entière, même quand j'étais petite.

— Oui, commentai-je en me levant de table. Lavender va bientôt passer.

Je pus entendre le sourire dans la voix de ma mère lorsqu'elle me répondit.

— Je suis tellement contente que tu aies une amie avec qui passer du temps. Tu as besoin de découvrir la vie en dehors de ton petit cercle avec Kale.

Je détestais l'admettre, mais je devais vraiment expérimenter la vie sans lui, maintenant plus que jamais. Je devais vraiment parler à oncle Harry, parce qu'il me comprenait – il m'avait toujours comprise si facilement. Il n'avait pas besoin de savoir que Kale et moi avions couché ensemble, mais je pouvais lui dire que quelque chose de sérieux s'était passé et que ça m'avait brisé le cœur.

J'entendis ma mère parler, mais malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle disait par-dessus mes propres pensées. Je hochai la tête bien qu'elle ne puisse pas me voir faire, avant de quitter la cuisine et monter les escaliers. Lorsque j'entraï dans ma chambre, je m'assis sur mon lit et serrai ma poitrine douloureuse.

Je m'essuyai le nez du dos de la main et regardai ma table de nuit, où les vibrations de mon téléphone grondaient contre le bois. Je me séchai les yeux avec les coins de ma serviette, ramassai mon téléphone et vis le message de Kale. Mon cœur s'arrêta.

*GspR que tu vas bi1. Je s8 tellement dsl, GspR vrmt ke tu ne me Dtestes pas. Jtm et je s8 dsl si G tt gâché.*

Je serrai les dents en lisant son message ; je détestais lorsqu'il n'utilisait pas correctement sa grammaire, mais je mis cette contrariété de côté en tapant une réponse.

*Arrête ça. Tout va bien. Je vais bien. C'était une erreur. Je le sais, et tu le sais aussi. Tu es toujours mon meilleur ami. Rien ne changera jamais ça. Tu n'as rien gâché du tout. Tu es toujours mon pote. Les choses n'ont pas changé. Je te le promets J*

Mensonge. Mensonge. Mensonge.

Je ne le dis pas à voix haute, mais je me doutais que les choses ne seraient plus jamais pareilles entre nous, et je pense qu'il le savait aussi.

# Chapitre Onze

Troisième jour à York

— Lane ?

Je repoussai le souvenir qui occupait mes pensées et tournai la tête en direction de la personne qui venait de m'appeler, et lorsque je vis que c'était Ally Day, mon regard se durcit.

On était dimanche, le lendemain des funérailles de mon oncle. Ma famille, des amis de la famille et un tas d'autres personnes étaient venus chez mes parents, certains pour raconter leurs bons moments avec mon oncle, pendant que d'autres étaient en train de boire.

Je fis en sorte de ne pas m'approcher de l'alcool. Je n'en avais pas bu une goutte en sept ans, et même si j'avais l'impression d'être au plus bas, j'honorais ma promesse secrète de ne plus jamais utiliser l'alcool pour masquer ma peine. Je l'avais assez fait à la fin de mon adolescence, et je ne voulais plus *jamais* être à nouveau dans cet état d'esprit.

— Qu'est-ce que tu veux, Ally ? raillai-je en repoussant des mèches de cheveux de mon visage. Je ne suis pas d'humeur à être rabaissée. J'ai passé un week-end merdique, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Elle grimaça.

— Je l'ai bien mérité.

— Tu crois ? demandai-je d'un ton sarcastique.

Elle tritura le bord de son cardigan.

— Lane, je suis désolée.

Je me tournai pour lui faire face.

— Pour quoi ?

Elle avala sa salive avant de répondre.

— D’avoir été horrible avec toi quand on était plus jeunes. Je n’ai aucune excuse. J’étais méchante, horrible, une vraie garce avec toi, sans raison. J’aimerais pouvoir revenir en arrière.

J’inclinai la tête en la fixant.

— C’est ce que j’ai espéré un nombre incalculable de fois, moi aussi, affirmai-je. Chaque soir après cette journée chez Anna, j’ai espéré pouvoir remonter le temps et ne jamais y être allée. Sais-tu seulement à quel point tes mots, et ceux d’Anna, m’ont impactée ? Je voulais mourir tellement j’avais honte de moi. Tu étais en partie responsable de ce que je ressentais.

Ally en eut les larmes aux yeux.

— Je suis terriblement désolée. Je n’avais aucune idée de ce qu’on t’avait fait endurer.

Je restai de marbre.

— Bien sûr que tu ne le savais pas. Tu étais trop accaparée par Anna pour voir autre chose, encore moins l’impact que tes mots et tes actions avaient sur les autres.

Les larmes coulèrent de ses yeux et s’écrasèrent sur ses joues rougies.

— Je me déteste d’avoir agi ainsi à l’école. Je n’ai jamais voulu être cette personne, Lane. Je faisais juste la méchante pour obtenir l’approbation d’Anna. Je ne sais pas pourquoi j’avais besoin d’être amie avec elle, parce qu’elle était méchante avec moi, encore plus qu’avec toi.

Je me renfrognai.

— Est-ce que je suis censée être désolée pour toi, Ally ?

— Non, répondit-elle. Je n’essaye pas de tout ramener à moi. Je voulais juste que tu saches pourquoi j’étais comme ça. J’ai fait des choses horribles pour

entretenir une amitié malsaine avec quelqu'un qui n'en valait pas la peine, en te blessant toi et tant d'autres par la même occasion. Je serai toujours désolée de t'avoir dit tout ça.

Je ne savais pas si je devais accepter ses excuses ou non, même s'il était évident qu'elle regrettait vraiment ce qu'elle avait fait. L'adolescente au cœur brisé à l'intérieur de moi voulait la voir pleurer et la faire se sentir mal après ce que j'avais enduré, mais je repoussai cette version de moi-même. Si j'avais agi de cette manière, je n'aurais pas valu mieux qu'Ally et Anna à cette époque.

— Je vois bien que tu es désolée.

— Je le suis, dit-elle en reniflant. Je te le jure.

Je soupirai profondément.

— Je ne sais pas ce que tu veux que je dise, Ally. Je ne peux pas simplement désactiver le fait que je ne t'apprécie pas. Tu as fait partie de ce qui a rendu l'adolescence encore plus difficile à vivre que ça ne l'est déjà.

— J'effacerais tout si je le pouvais, promit-elle.

Je levai un sourcil.

— Pourquoi maintenant ?

— Hein ? hoqueta-t-elle.

— Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça maintenant ? clarifiai-je.

Ally haussa les épaules.

— Ça fait des années que je veux m'excuser auprès de toi, mais tu étais aux États-Unis, et je ne voulais pas te retrouver sur Facebook et t'envoyer tout ce que j'avais à te dire par message, expliqua-t-elle. Rien n'aurait valu les excuses que je suis en train de te faire, en tout cas pas pour moi.

Son affirmation me surprit.

— Tu as changé depuis la dernière fois que je t'ai vue, commentai-je après un

moment de silence.

Je ne parlais pas de son apparence, et Ally le savait.

— C'est vrai, confirma-t-elle en hochant la tête. J'ai grandi, et je dois vivre avec les choses que j'ai faites et dites, mais tout ce que je peux faire maintenant, c'est offrir mes excuses et prouver que je suis une meilleure personne.

Mon instinct me disait qu'elle était sincère.

— Je... Je n'arrive pas à croire que je dise ça, et que je le pense, mais je te pardonne, Ally, déclarai-je après une longue pause. On ne sera pas amies de sitôt, mais je crois vraiment que tu es désolée de ce que tu as fait, et j'accepte tes excuses. On n'a plus besoin d'en parler à nouveau ; ça restera dans le passé, là où ça doit être.

Les pleurs d'Ally s'amplifièrent jusqu'à devenir des sanglots qui l'empêchèrent de parler. Je ne savais pas quoi faire pour elle, alors je restai immobile à la fixer. Je grinçai des dents en me mettant à sa place.

*Est-ce que c'est à ça que je ressemblais quand je pleurais ? me demandai-je. Est-ce que les autres se sentaient aussi impuissants que moi ?*

— Qu'est-ce qui se passe ici ? lança soudainement Lochlan à ma droite.

Je l'observai au moment même où il rivait le regard sur une Ally qui continuait à pleurer, et je résistai à l'envie de lever les yeux au ciel quand il me regarda durement. Si un regard pouvait tuer, j'aurais été morte et enterrée avec celui que mon frère me lançait.

— Qu'as-tu fait ? grogna-t-il.

*C'est parti.*

— De quoi tu parles ? l'interrogeai-je. Je n'ai rien fait du tout.

Il leva la main et fit un geste pour désigner Ally.

— Explique son état, alors !

Je regardai Ally, qui essayait de parler, mais qui était en train de hoqueter sans pouvoir sortir aucun mot.

— Je ne suis pas responsable de ses pleurs. C'est elle qui l'est.

Lochlan grogna.

— Je ne l'ai jamais vue pleurer comme ça, et alors qu'elle est seule avec toi pendant quelques minutes, elle fond tout à coup en larmes.

Pourquoi s'en souciait-il autant ?

— Tu ferais mieux de te taire, de faire demi-tour et de partir avant de dire quelque chose que tu regretterais, le mis-je en garde. Je ne suis pas fautive. Elle s'est excusée pour les conneries qu'elle m'a fait subir quand on était adolescentes. Elle pleure parce qu'elle se sent mal à cause de ce qu'elle a fait. On en a discuté. Voilà tout.

Une partie de la tension disparut du corps de Lochlan.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda-t-il en regardant Ally.

Il pensait que je ne disais pas la vérité, et cela m'énerva.

Elle renifla et hocha la tête en réponse.

— Oh, dit-il avant de se racler la gorge. Je ne savais pas.

— Comment aurais-tu pu le savoir ? rétorquai-je. Tu ne m'as pas laissé une chance de m'expliquer. Tu es arrivé en pointant ton stupide doigt boudiné sur moi et tu as tiré tes propres conclusions. Typiquement Lochlan.

La tension qui avait quitté mon frère revint de façon décuplée.

— Je te connais, Lane, et tu as le don de causer des problèmes pour un rien, ricana-t-il.

Il aurait pu tout aussi bien me frapper au visage. Ça aurait fait moins mal.

— Tu as tort, mon cher frère, me moquai-je. Tu ne me connais pas ; tu ne me connais plus depuis longtemps.

— La faute à qui, bordel ? hurla-t-il soudain.

Ally sursauta, moi pas. Lochlan ne me faisait pas peur. J'étais habituée à le voir s'emporter.

— Je suis désolé, Ally, murmura-t-il d'une voix incroyablement douce envers elle. Peux-tu m'accorder une minute avec ma *sœur* ?

Il avait dit le mot « sœur » comme d'autres auraient dit le mot « cancer ».

Elle acquiesça d'un signe de tête, toucha tendrement le bras de Lochlan, puis se précipita hors de la pièce en fermant derrière elle. Je clignai les yeux en fixant la porte, et mon visage s'éclaira quand je fis le rapprochement.

— Je suis tellement stupide, dis-je en rigolant. Voilà pourquoi tu l'as défendue hier au salon et à l'instant même : tu couches avec elle.

Lochlan me regarda méchamment.

— Ne parle pas de ce que tu ne sais pas.

Je ris plus fort.

— J'ai raison, pas vrai ?

Il me fusilla du regard, son silence étant un « oui » retentissant.

Je secouai la tête.

— Pendant des *années*, tu n'as jamais laissé des garçons plus âgés m'approcher, et maintenant, tu sors avec une fille du même âge que moi ? Exactement le même âge que ta *petite* sœur, Lochlan. C'est brillantissime.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, gronda-t-il.

Je l'ignorai.

— Peut-être que je devrais prendre exemple sur toi et lui faire peur pour l'éloigner de toi. Ça avait l'air de bien fonctionner quand tu le faisais pour moi, il y a des années.



Son regard se durcit.

— C'est différent. On n'est plus des enfants.

— Depuis quand la maturité a de l'importance entre frères et sœurs ? demandai-je.

Mon frère plissa les yeux.

— Laisse. Ally. Tranquille.

Je levai les mains devant ma poitrine.

— Pas de problème, grand frère. Je ne resterai pas assez longtemps pour te casser ton coup. Crois-moi, je partirai dès que j'en aurai l'occasion.

Lochlan se raidit.

— Arrête de nous menacer avec ça.

Je détournai le regard.

— Tu sais que je partirai quand tout sera réglé à propos d'oncle Harry. Ce n'est pas une menace si c'est vrai.

Il s'approcha de moi.

— Tu peux rester ici si tu veux ; tu sais que c'est possible.

— Oncle Harry est parti, répondis-je en regardant par la fenêtre de la cuisine. Que me reste-t-il ici ?

— *Moi !* rugit-il.

Son cri manqua me provoquer une crise cardiaque. Je le regardai rapidement et reculai contre le comptoir lorsque je vis à quel point son visage était crispé. Je ne l'avais jamais vu aussi furieux auparavant.

— Je suis là, dit-il d'un ton mordant. Layton est là. Maman, papa et mamie sont là pour toi. Kale est aussi là pour toi, bien que tu ne te sois jamais souciée de lui.

Ce fut à mon tour de crier.

— De quoi est-ce que tu parles, bon sang ? hurlai-je alors que la rage se répandait dans mes veines. Je suis partie *pour* Kale ! Je suis partie pour qu'il puisse être avec Drew et qu'ils puissent avoir leur bébé. Je ne voulais pas lui rappeler les ennuis dans lesquels je l'avais mis à chaque fois qu'il me voyait, et je ne voulais pas peser sur leur relation, parce que je savais que Drew n'aimait pas me voir traîner autour de lui. Je suis partie pour qu'il puisse enfin être heureux, alors ne t'avise pas de me dire que je ne me suis jamais souciée de lui. Je l'ai aimé de tout mon être, enfoiré. J'ai quitté toute ma vie pour lui !

Ce que je ne dis pas, c'est que j'étais aussi partie parce que je ne pouvais pas voir Kale vivre avec quelqu'un d'autre devant mes yeux, mais Lochlan n'avait pas besoin de le savoir.

Il me dévisageait, les yeux écarquillés.

Je secouai la tête.

— Je t'aime, Lochlan, mais tu fais tout pour que je te déteste parfois.

Il déglutit alors que la tension quittait son visage.

— Je ne voulais pas être si dur avec toi, mais tu n'as pas seulement quitté Kale ou oncle Harry lorsque tu es partie. Tu m'as quitté aussi.

J'avais mal au cœur pour lui.

— Et je suis désolée de t'avoir blessé, mais je ne savais pas quoi faire d'autre à cette époque. Je ne pouvais pas rester ici. C'était trop dur.

Lochlan cligna des yeux.

— Et maintenant ?

Je fronçai les sourcils.

— Et maintenant, je ne sais pas ce que je ressens. Je suis une boule d'émotions avec tout ce qui se passe. J'ai juste besoin de me prendre en main et de réfléchir quelque temps.

— Je suis en couple avec Ally depuis quatre ans.

De toutes les choses que je m’attendais à entendre de mon frère, celle-ci n’en faisait définitivement pas partie.

— Quoi ? dis-je, bouche bée. Quatre ans ?

Il hocha la tête.

— On est fiancés.

Heureusement que je m’appuyais contre le comptoir, sinon je serais certainement tombée.

— Je ne fais pas que coucher avec elle, comme tu l’as si joliment dit. Je l’aime, et elle m’aime.

Je clignai des yeux bêtement.

— On se marie en juin prochain, continua Lochlan. Et je – *nous* – voulons que tu sois présente au mariage.

Je quittai mon frère des yeux à ce moment-là, mais il se déplaça rapidement pour se mettre devant moi.

— Ne fais pas ça ! Ne te détourne pas de moi. Si tu n’as pas l’intention de venir à mon mariage, alors dis-le-moi en face.

Je fus profondément choquée lorsque je vis des larmes contenues, de *vraies* larmes, dans les yeux de mon frère.

— Je viens juste de lui pardonner ce qu’elle m’a fait quand on était plus jeunes, mais je ne l’apprécie pas vraiment, Lochlan. Comment pourrais-je me pointer sous ses yeux à l’église et faire comme si c’était le cas ? demandai-je en cherchant son regard.

Celui de Lochlan perdit de son intensité, et ses lèvres s’étirèrent.

— Tu peux t’asseoir dans le fond si ça peut t’aider ?

Je fus surprise d’éclater de rire. Lochlan rit aussi. Ensuite, sans prévenir, il

m'enlaça et me serra fort contre lui.

— Tu es toujours la pire des emmerdeuses, petite sœur, mais tu as toujours été la fille que je préfère ; tu le sais, pas vrai ? Je t'aime à en mourir, et tu m'as manqué plus que tout.

Des larmes coulèrent de mes yeux alors que je lui rendais son étreinte.

— Je suis désolée, murmurai-je. Je suis vraiment désolée de t'avoir quitté.

Lochlan me serra plus fort.

— Félicitations, dis-je alors en m'écartant de lui. Je le pense vraiment. Je suis heureuse pour toi.

Il me fit un clin d'œil.

— Merci, petite.

Je souris d'un air taquin.

— Il semblerait que je vais devoir partager mon titre de fille préférée de Lochlan.

Il fit un grand sourire.

— Ouais, il semblerait que ce soit le cas.

Je redevins sérieuse.

— Si jamais elle te fait du mal, tu me le dis, et je la traquerai et lui botterai les fesses.

Lochlan était presque plié en deux tellement il riait, ce qui me fit sourire.

— Je suis contente que tu trouves ça drôle, mais je suis très sérieuse.

Il rit encore plus fort.

Je le bousculai.

— Je vais *te* botter les fesses si tu ne te calmes pas un peu.

Il essaya de se reprendre.

— Je suis désolé, Rambo, ricana-t-il. Je garderai ton offre en tête. Il ne me restera plus qu'à prier qu'Ally ne me fasse jamais de mal.

Je levai les yeux au ciel en riant, avant de le prendre à nouveau dans mes bras.

— Alors tu viendras à mon mariage ? demanda-t-il.

Je hochai la tête contre son torse.

— Est-ce que tu penses que maman et mamie me laisseraient rater ça ?

Il s'écarta de moi, réfléchit, puis sourit en coin.

— Elles se rendraient à New York en personne et te mettraient dans un avion pour te ramener à la maison.

Elles le feraient – c'était la stricte vérité.

Je frémis.

— J'imagine très bien.

Lochlan me sourit, puis se pencha pour m'embrasser sur le front. Je fermai les yeux, puis les rouvris et le regardai.

— Tout va bien entre nous ?

Il me fixa un moment avant de répondre.

— Oui, Lane, tout va bien entre nous. Je suis fatigué d'être en colère contre toi. Je sais que c'est seulement parce que tu me manques et que je m'inquiète pour toi, mais si tu veux vivre à l'étranger, alors je m'y ferai. Les choses vont changer entre nous, je te le promets.

Il me serra encore contre lui, et juste comme ça, la tension entre nous disparut. Ça faisait sacrément du bien. Je m'écartai de mon frère en entendant quelqu'un se racler la gorge, et m'immobilisai lorsque je vis Kale se tenir à la porte de la

cuisine, les mains dans les poches de son pantalon. Ses yeux éteints étaient braqués sur moi.

— Lane ? murmura-t-il doucement.

Oh mon Dieu.

— Depuis... Depuis combien de temps est-ce que tu es là ? demandai-je d'une voix à peine audible.

Il se lécha la lèvre.

— Assez longtemps.

*A-t-il entendu tout ce que j'ai dit à propos de lui ?* paniquai-je.

*Putain.* Je fermai les yeux.

— Je dois y aller.

J'avais besoin de m'éloigner et de me retrouver seule. Je m'éloignai de Lochlan et courus pratiquement devant Kale, mais je fus arrêtée par un corps qui se mit devant moi.

— Tu ne vas nulle part !

Cette voix était celle de mon père.

Je refusais de regarder l'un d'eux.

— Je voulais dire que j'allais dans ma chambre d'hôtel. J'ai promis à maman et mamie que je resterais dans les parages pour aider avec les affaires et la maison d'oncle Harry. Je ne quitte pas la ville – j'ai juste besoin d'être un peu seule.

Mon père ne bougea pas.

— Tu peux être seule dans ta chambre à l'étage, tu n'as pas besoin de...

— Chéri, laisse-la partir, intervint ma mère d'une voix douce.

Je ne fus pas vraiment surprise de l'entendre dire ça. Je levai les yeux et la vis sur le seuil du petit salon ; son regard fatigué était posé sur moi.

— On te verra demain ? me demanda-t-elle.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Alors va à l'hôtel et dors un peu, trésor.

Je me dirigeai vers elle, la serrai dans mes bras et l'embrassai sur la joue.

— Je t'aime... Tu le sais, pas vrai ? chuchotai-je à son oreille.

Elle hocha la tête et me serra fort.

— Je t'aime aussi, ma chérie.

Je me tournai alors pour aller vers la porte d'entrée de la maison de mes parents, mais je me figeai lorsqu'*il* parla.

— Je vais t'accompagner.

Je fermai les yeux.

— Ça va aller.

Je le sentis derrière moi.

— Je ne demandais pas la permission, Lane.

Oh, bon sang.

J'humidifiai mes lèvres.

— Je ne peux pas me retrouver seule avec toi pour l'instant.

Kale me contourna et envahit mon espace, se fichant que toute ma famille soit derrière nous, à nous regarder attentivement.

— Fais-toi une raison.

*Comment ? voulais-je crier. Comment puis-je m'en faire une quand tu es concerné ?*

Je soupirai.

— Kale...

— Lane.

Je serrai la mâchoire et levai les yeux vers lui.

— Pourquoi dois-tu rendre tout ça difficile ?

Il haussa les épaules.

— Ça marche bien, en ce qui te concerne.

*Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?* me demandai-je en fronçant les sourcils.

Je secouai la tête.

— Tu te comportes comme un enfoiré en ce moment, et sans raison. Tu en as conscience, n'est-ce pas ?

Ses lèvres s'étirèrent.

— J'en ai une petite idée, oui.

J'ignorai les ricanements derrière nous.

Les yeux de Kale confirmaient qu'il ne renonçait pas à son offre de me raccompagner à l'hôtel, alors je secouai la tête, le bousculai et ouvris la porte d'entrée.

— Alors, avance si tu veux vraiment venir, maugréai-je.

J'entendis le sourire dans sa voix lorsqu'il me répondit.

— Oui, madame.



Je pouvais l'entendre rire dans sa barbe tandis que je quittais la maison de mes parents et que je marchais rapidement le long de l'allée pour sortir du jardin. Il me talonnait et trottinait à mes côtés, ses jambes bien plus longues que les miennes lui permettant facilement de suivre mon rythme.

— Tu vas finir par avoir un point de côté si tu ne ralentis pas, fit-il remarquer.

Je grognai.

— Soit je marche vite, soit je te frappe pour...

— Pour quoi ? dit-il en me coupant la parole. Pour vouloir m'assurer que tu arrives à l'hôtel sans encombre ? Tu penses que je prendrais des risques en ce qui concerne ta sécurité ?

Je soupirai et ralentis mon allure.

— Tu as pris la décision à ma place quant à savoir si je voulais que tu m'accompagnes à l'hôtel.

Kale rit.

— Ça faisait des années que je ne l'avais pas fait. Appelons ça rattraper le temps perdu.

Je levai les yeux au ciel.

— T'es pas croyable.

— Ouais, je sais, dit-il en ricanant.

Mes lèvres s'étirèrent.

Nous marchâmes dans un silence étrangement confortable pendant quelques minutes, et lorsque nous approchâmes de l'hôtel, j'eus comme un déclic. Lorsque j'étais chez mes parents, mon instinct m'avait dit de m'enfuir parce que c'était ce pour quoi j'étais douée, mais maintenant, je comprenais enfin que les quitter eux, Kale et York, n'avait rien résolu. Pendant six ans, je m'étais sentie exactement dans le même état que lorsque j'avais quitté le pays, si ce n'était pire. J'avais autorisé mes peurs à m'aveugler. J'avais laissé les « et si »

l'emporter.

Et si je ne pouvais supporter de voir Kale heureux avec sa famille ?

Et si je revenais à la maison et que je devenais encore plus dépressive ?

Et si ? Et si ? Et si ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me questionna Kale en se demandant clairement pourquoi je m'étais arrêtée brusquement.

Je le regardai puis clignai des yeux.

— Je viens juste de réaliser quelque chose.

Il s'humecta les lèvres.

— Quoi donc ?

— Je ne veux pas rester à l'hôtel, dis-je avant de secouer la tête alors que la confusion me quittait. J'ai été seule pendant si longtemps que j'ai eu l'impression d'avoir besoin de quitter la maison et de m'éloigner de ma famille, mais ce n'est pas du tout le cas. J'ai besoin de leur amour et de leur soutien, et je pense qu'ils ont besoin des miens aussi.

Un sourire se forma sur le visage de Kale.

— Alors, allons récupérer tes affaires à l'hôtel, régler la note et on retournera chez tes parents.

*Est-ce que les choses pouvaient être aussi simples ?* me demandai-je.

Je hochai la tête.

— Oui... Oui, faisons ça.

Nous arrivâmes au *Holiday Inn*, et avant de me rendre dans ma chambre, j'informai la femme derrière le comptoir d'accueil que j'allais partir. L'heure des départs étant passée, je ne savais pas si elle allait me facturer des frais. Lorsqu'elle me dit que tout était bon, nous nous dirigeâmes vers ma chambre.

Il resta près de la porte tandis que je pénétrais à l'intérieur et posais la valise sur le lit.

— C'est ça ta valise ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— J'ai quitté la ville tellement vite, j'ai juste attrapé ce qui me passait par la tête et j'ai pratiquement couru jusqu'à l'aéroport.

Kale resta silencieux un moment avant de répondre.

— Je suis désolé que tu traverses tout ça, Lane.

Il était toujours le plus gentil et le plus attentionné des hommes, malgré le vide qui l'habitait à présent.

Lorsqu'il vit que je ne répondais pas, Kale me dit d'aller chercher mes effets personnels dans la salle de bains, et m'informa qu'il allait s'occuper de ranger mon sèche-cheveux, mon ordinateur portable et mes chargeurs. J'avais prévu de faire exactement ce qu'il me demandait, mais le silence qui régna entre nous résonnait en moi. Je ne comprenais pas pourquoi il était aussi gentil avec moi. J'avais compris sa gentillesse pendant les funérailles de mon oncle, mais pourquoi n'avait-il pas ne serait-ce que fait allusion au fait d'être en colère contre moi ? Nous nous étions quittés en très mauvais termes et je n'avais pas été là pour lui quand Kaden était mort.

J'avalai ma salive.

— Pourquoi est-ce que tu ne me détestes pas ?

Il arrêta d'enrouler le câble autour de mon sèche-cheveux, et le plaça sur le bureau.

— Je ne ferai pas ça dans une chambre d'hôtel, Lane.

Je combattis ma peur.

— Et tu ne partiras pas d'ici avant d'avoir répondu à ma question, répliquai-je. Je ne veux pas qu'on ait une conversation dans l'immédiat, je veux juste savoir

pourquoi tu ne me détestes pas alors que je t'en ai donné toutes les raisons.

Les muscles du dos de Kale se raidirent avant qu'il se tourne face à moi, ses yeux noisette rivés aux miens.

— Je ne t'ai jamais détestée, et je ne te détesterai jamais, dit-il simplement en haussant les épaules. Tu représentes plus pour moi que n'importe quelle personne dans ce monde, et si tu penses que je vais me contenter de t'ignorer ou de jouer à un jeu stupide après ne pas t'avoir eu dans ma vie pendant six ans, tu te trompes lourdement, petite.

Je sentis ma paupière tressauter.

— Je ne suis plus une petite fille, Kale.

Les yeux que j'aimais tant descendirent sur ma poitrine, puis sur le reste de mon corps. Il m'admirait en prenant son temps. Je me sentis faible ; un seul regard de ses yeux couleur whisky et j'étais cuite.

— C'est ce que je vois, commenta-t-il, songeur.

Je déglutis et sentis au fond de moi que c'était le bon moment pour dire ce que j'avais sur le cœur depuis la veille.

— Kale, je suis vraiment désolée pour Kaden.

Il resta longtemps silencieux.

— Qui t'a parlé de lui ? demanda-t-il après ce lourd silence.

J'observai mes pieds.

— Mon père. Je suis allée sur la tombe de ma tante Teresa et celle d'oncle Harry, la veille des funérailles, et il m'a montré... il m'a montré où était enterré Kaden. Je t'ai vu là-bas avec Drew hier, après l'enterrement de mon oncle. Je voulais venir te parler, mais je ne voulais pas vous interrompre.

— Regarde-moi, lança-t-il après quelques secondes.

Je soupirai avant de lever les yeux vers lui, et je détestai voir l'expression de

tristesse sur son visage.

— Merci pour tes condoléances à propos de mon fils.

Je fermai les yeux. Je ne voulais pas être si formelle... Pas à propos de ça.

— J'ai vu sa photo sur la pierre tombale... Il était mignon, murmurai-je, les yeux toujours fermés. Il avait ton nez et tes lèvres ; il avait aussi la même petite tache de naissance que toi dans le cou.

La respiration de Kale s'accéléra, et je m'en voulus.

J'ouvris les yeux, mais les gardai baissés.

— Je suis désolée, Kale. Je ne fais qu'empirer les choses. Je vais finir de faire ma va...

Je me détournai pour aller dans la salle de bains, mais Kale traversa la pièce et me saisit par le bras.

— Non.

Je tournai la tête et le regardai.

— Non, quoi ?

Il me fixa de ses yeux noisette au regard tendre.

— Ne pars pas. Je ne t'en veux pas ; j'étais juste en train de penser à mon fils. Tu l'aurais adoré. Il était l'être le plus parfait que j'aie jamais vu, Lane. Il était tout pour moi.

Un sourire triste se dessina sur mon visage.

— Je n'en doute pas. C'était ton fils, Kale. Il ne pouvait qu'être parfait.

— Tu trouves qu'il me ressemblait ? demanda-t-il, surpris. Je trouve qu'il ressemblait plus à sa mère.

Je lui fis un grand sourire.

— Les hommes voient toujours la beauté de la mère sur le visage de leurs enfants. Il était le parfait mélange de vous deux. Drew et toi avez créé quelqu'un d'incroyable.

Son regard s'ancra dans le mien.

— Merci.

Je hochai la tête.

— Avec plaisir.

— Est-ce que tu aimerais voir une vidéo de lui ? demanda-t-il soudain, les yeux pleins de fierté. J'ai des tas de vidéos et de photos de lui aussi.

— Comme si tu avais besoin de demander, dis-je en souriant. Montre-moi.

Kale me sourit et sortit rapidement son téléphone de sa poche.

— J'ai seulement quelques photos et vidéos sur mon téléphone, mais j'en ai des tas d'autres sauvegardées sur des clés USB et des sites de stockage. Je pourrai te les montrer, si tu veux.

Un papa protégeant les souvenirs matériels de la prunelle de ses yeux. Ça me faisait mal au cœur de savoir que ces souvenirs étaient tout ce qui lui restait.

— J'ai le temps d'en voir chaque seconde, Kale, lui assurai-je.

Il fit alors quelque chose qui me choqua : il m'enlaça et me serra contre lui. Ce n'était pas un câlin de chagrin et de tristesse comme ceux qu'il m'avait faits ces derniers jours, celui-ci était comme une promesse. Je ne savais pas quel genre de promesse, mais quelle qu'en soit sa nature, je la ressentais au plus profond de moi.

— Tu m'as tellement manqué, dit-il dans mes cheveux.

Il me fallut une seconde avant d'enrouler mes bras autour de lui pour l'étreindre à mon tour.

— Tu m'as manqué aussi, Kale, bien plus que tu ne peux l'imaginer.

Nous restâmes ainsi, dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'il s'écarte et me regarde.

— Je sais que ça va paraître stupide, mais je n'arrive pas à croire que tu sois vraiment là, dit-il en secouant la tête. Quand je t'ai vue pour la première fois dans le petit salon, vendredi, j'aurais voulu être à la place de ton père pour pouvoir te toucher et m'assurer que tu étais bien réelle. J'ai rêvé tant de fois de ton retour ici, je me demandais si je n'étais pas en train d'halluciner.

Son aveu me stupéfia.

— Kale, murmurai-je.

— C'est stupide, lâcha-t-il en rougissant un peu. Je sais...

— Ce n'est pas stupide, l'interrompis-je. Lorsque je suis dans mon appartement à New York et que je m'endors le soir, j'entends ta voix dans ma tête. Parfois, ça me tient éveillée tellement tu me manques.

Je n'eus pas honte d'avouer quelque chose d'aussi personnel ; ça me semblait juste de le lui dire.

Kale avala sa salive.

— Tu es toujours ma meilleure amie.

— Je sais, chaton, et tu es toujours le mien.

Il détourna le regard.

— Je n'arrive pas à réaliser ce que sont devenues nos vies. Tout a tellement changé depuis notre enfance.

Je soupirai.

— Ne m'en parle pas. J'ai souvent fait le vœu d'avoir une machine à remonter le temps pour pouvoir changer certaines choses.

Kale me regarda à nouveau.

— Qu'aimerais-tu changer du passé ?

Ce fut à mon tour de détourner le regard.

— Tu as dit que tu ne voulais pas avoir *cette* conversation ici.

Il se racla la gorge.

— Je ne... Désolé, je crois que je fais juste en sorte d'utiliser chaque seconde à ma portée pour te parler, et j'ai dit la première chose qui m'est passée par la tête.

Je croisai son regard et posai la main sur son bras.

— Je sais que ça va être difficile à croire en sachant que je me suis déjà enfuie, mais je ne vais pas me sauver. Je vais rester à York pour arranger les choses avec ma famille, et avec toi, avant de penser à autre chose. C'est ce que Harry aurait voulu.

C'était la vérité. Il me l'avait souvent répété ces dernières années.

— Qu'en est-il de toi ? demanda aussitôt Kale. Qu'est-ce que toi, tu veux ?

— Beaucoup de choses, répondis-je, le cœur lourd.

Il tapota sur l'écran, puis le leva et le tourna pour que je puisse voir.

— Voilà Kaden.

J'en eus le souffle coupé et j'arrachai aussitôt le téléphone des mains de Kale, ce qu'il trouva amusant.

— Oh, mon Dieu, m'extasiai-je en observant le nouveau-né sur la photo. Il est beau, Kale. Juste... Oh, mon Dieu. Il était parfait. Je savais que ton bébé serait parfait, mais il l'était vraiment.

Kale hocha la tête.

— Il était exceptionnel.

— Petit ange, chuchotai-je en caressant la photo du joli visage de Kaden avec mon petit doigt.

Kale me regarda avec joie faire la rencontre de son fils.



— Je suis désolée de ne pas avoir été là, dis-je doucement en faisant défiler les photos et en regardant des vidéos de Kaden à différents stades de sa courte vie.

Kale resta silencieux un moment, mais il finit par parler.

— Tu étais là avec moi ; même si ce n'était pas en personne.

Je levai les yeux du téléphone et vis qu'il m'observait. Il était appuyé contre le mur et avait les mains enfoncées dans les poches de son jean. Il semblait adopter cette position à chaque fois qu'il était en ma présence.

— Pourquoi est-ce que tu ne voulais pas de moi ici ? demandai-je, par curiosité. Tu as dit à Harry de ne rien me dire à propos de la mort de Kaden. Pourquoi ? Je serais rentrée. Je te jure que je l'aurais fait.

Il s'approcha de moi et se mit à genoux en plaçant ses mains sur mes cuisses, ce qui me donna des papillons dans le ventre.

— Je sais que tu serais rentrée, affirma-t-il. Crois-moi, Lane, Dieu lui-même n'aurait pas pu t'empêcher de revenir... et trésor, je le *sais*.

Je clignai des yeux.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne voulais pas que je vienne ?

— Parce que tu aurais tout abandonné pour moi, commença-t-il. Je ne voulais pas te blesser à nouveau. Je savais au plus profond de moi que je t'aurais utilisée pour masquer la douleur d'avoir perdu Kaden, et tu ne méritais pas ça. Je ne voulais pas profiter de tes sentiments pour moi, et c'est probablement ce que j'aurais fait à cette époque pour me sentir mieux.

Je hochai la tête avec gravité.

— Je comprends.

— Vraiment ? demanda-t-il. Est-ce que tu comprends à quel point ça faisait mal d'avoir besoin de toi, mais de ne pas pouvoir t'avoir près de moi ?

— Oui, Kale, je sais exactement à quel point ça fait mal.

Il me fixa, différentes émotions passèrent dans ses yeux.

— Je suis vraiment désolé de t’avoir fait souffrir, murmura-t-il.

Je souris.

— C’est moi qui me suis infligé ça, Kale... Tu n’as rien fait de mal.

— Si, insista-t-il. J’aurais pu venir te chercher pour te ramener à la maison.

— Ça n’aurait rien changé, et tu le sais.

Il fronça les sourcils, se leva, et retourna de l’autre côté de la pièce, où il se remit à faire ma valise.

Il ne dit rien pendant une minute ou deux, puis reprit la parole.

— Je sais, mais parfois, j’aurais espéré que ce soit aussi simple que ça.

— Moi aussi, chaton, répondis-je en avalant ma salive. Moi aussi.

# Chapitre Douze

À dix-neuf ans (sept ans plus tôt)

— Lane ? appela Lavender à travers la porte de ma chambre. Tu es vivante là-dedans ?

Je gémis dans mon oreiller alors que sa voix réveillait la douleur lancinante dans ma tête.

— Arrête de me hurler dessus, dis-je d'une voix râpeuse.

J'entendis son rire lorsque la porte s'ouvrit en grinçant. Elle avait été réparée des années auparavant, mais le couinement n'était jamais parti après le jour où mon père l'avait enfoncée.

— Je suppose que ce serait stupide de te demander comment tu vas ?

Je grognai, les yeux toujours fermés.

— Ce serait *vraiment* stupide, en effet.

J'entendis Lavender rigoler tandis qu'elle traversait ma chambre, ses pas résonnant contre le parquet. Je me demandai ce qu'elle était en train de faire, alors je soulevai paresseusement mes paupières pour l'observer. Je les refermai rapidement lorsque la lumière aveuglante ravagea mes rétines.

— Bon sang, Lav, gémis-je.

J'attrapai l'oreiller sous ma tête et enfouis mon visage dedans, plongeant à nouveau mes sens dans l'obscurité.

— Si ça peut te faire te sentir mieux, tu as réussi à attirer l'un des plus beaux garçons que j'aie jamais vus, hier soir, même s'il est un peu bizarre.

Même si je ne lui pardonnais pas ce réveil matinal, je me devais d'être

d'accord avec elle en ce qui concernait les aventures de la veille.

Je ris dans mon oreiller.

— Il était pas mal, je suppose.

Je décidai de fermer les yeux sur le fait qu'il était bizarre, parce que je ne me souvenais pas *à ce point* de ce qui s'était passé pour pouvoir m'étendre sur le sujet.

— Tu te fiches de moi.

Lavender rit en s'installant au pied du lit.

Je souris et retirai lentement l'oreiller de mon visage. Je grimaçai en voyant la lumière du soleil qui emplissait ma chambre. Après quelques instants d'adaptation, ma vision se fit plus nette et j'étirai mes membres.

— Est-ce que tu t'es protégée ? demanda mon amie d'un ton très maternel.

Je levai la tête et la regardai en levant les sourcils.

— Comme toujours, non ?

— Dit comme ça, on dirait une traînée.

Je souris d'un air diabolique.

— J'ai couché avec dix garçons différents ces dix-huit derniers mois. Je crois que ça fait de moi une traînée.

— Pas vraiment, se moqua-t-elle. On sait toutes les deux que tu bois et te jettes dans les bras du premier venu seulement parce que tu te sens rejetée et blessée par Kale... *encore*.

Mon cœur se serra et mon ventre se retourna à la mention de son nom.

— Pas maintenant, Lav, gémis-je en me rallongeant. J'ai trop mal aux cheveux pour avoir cette conversation.

— Dommage, piailla ma soi-disant amie en me tapant les pieds. J'en ai ras le

bol de te dire ça, mais c'est reparti pour un tour. Peu importe le nombre de personnes avec qui tu coucheras, ça n'effacera *jamais* la nuit que tu as passée avec Kale. Tu ne peux pas remplacer la personne avec qui tu veux faire ta vie par quelqu'un avec qui tu veux juste passer la nuit.

Je grognai en réponse.

— J'ai dix-neuf ans et je suis à l'université, affirmai-je. Ce n'est pas toi qui m'avais dit de papillonner ?

— Papillonner ? Oui, dit-elle avant de plisser les yeux. Te taper tous les hommes que tu croises ? Non.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Arrête. Ce n'est pas drôle et tu le sais, ronchonna-t-elle. Tu ne veux pas être *ce* genre de fille, pas vrai ? Le genre de femme qui se rabaisse à des relations dénuées de sens et qui se noie dans sa tristesse ?

Je détestais quand elle parlait sérieusement comme ça, surtout quand je me sentais si mal.

Je clignai des yeux.

— Je ne suis pas triste.

— Chérie, dit-elle en fronçant les sourcils. Si, tu l'es.

Je regardai le plafond et grognai.

— Je savais que je n'aurais pas dû revenir à la maison ce week-end.

Lavender soupira.

— On va à la fac ensemble et on vit dans le même appartement. Tu ne peux pas m'échapper.

C'était la stricte vérité.

Nous fréquentions toutes les deux l'université de York et vivions dans un appartement étudiant près du campus. J'étudiais la littérature anglaise, et

Lavender les sciences de l'éducation. Après avoir obtenu mon bac littéraire, j'avais voulu devenir éditrice, et elle avait voulu enseigner auprès des enfants. Son parcours durait trois ans, comme le mien. Elle avait besoin d'une licence d'enseignement pour faire ses premiers pas vers son job de rêve, et j'étais heureuse de faire mon chemin à ses côtés. Nous vivions notre première année à la fac et nous en apprécions chaque seconde.

Je levai les yeux au ciel.

— Dis-moi quelque chose que *j'ignore*.

Lavender sourit.

— D'accord. Kale et tes frères sont en bas.

Je me redressai subitement et attrapai rapidement ma tête quand la pièce se mit à tourner. Je fermai les yeux, comptai jusqu'à dix, et lorsque je fus certaine que je n'allais ni vomir, ni m'évanouir, je plissai les yeux.

— Tu mens ! grondai-je.

Lavender porta ses mains à sa poitrine.

— Je ne mens pas... Ils sont en train de manger en bas. Ils ne savaient pas non plus que tu serais là ce week-end.

Ce devait être un cauchemar.

— Je ne peux pas faire face à mes frères quand j'ai la gueule de bois, et je ne peux pas voir Kale en sachant ce que j'ai fait hier soir avec un inconnu.

Mon amie leva un sourcil.

— Pourquoi ? Je croyais que tu ne te souciais plus de lui de cette façon.

Je serrai les dents.

— C'est le cas.

— Alors, descends et prouve-le, me défia-t-elle.

Je la détestais.

— Très bien, rétorquai-je d'un ton mordant tout en repoussant les couvertures.

Lavender se couvrit les yeux de façon théâtrale.

— Je suis ta meilleure amie et ta coloc, mais je n'ai pas besoin d'en voir autant de toi.

Je baissai le regard et constatai que le débardeur qui me servait de chemise de nuit révélait un de mes seins, et que ma culotte me rentrait dans les fesses. J'ajustai mon haut et mes dessous, et ris en me levant. Je pris une culotte propre dans ma commode, ainsi qu'un pantalon confortable, un soutien-gorge uni et un débardeur blanc. J'allai à la salle de bains et me lavai rapidement au gant de toilette avant d'enfiler mes affaires propres.

J'enlevai le maquillage de la nuit précédente, attachai mes cheveux en un chignon lâche au-dessus de ma tête et mis mes lunettes. Je descendis ensuite en laissant mon amie ouvrir la voie.

— Tu l'as réveillée, Lavender ? demanda Layton quand elle entra dans la cuisine.

— À peu près, ricana-t-elle. Je crois qu'elle est encore bourrée.

— Génial, grommela Lochlan, ce qui me fit sourire.

J'entrai dans la cuisine et me raclai la gorge.

— La voilà, annonça Kale d'un air radieux en se levant de sa chaise.

Je gémis et posai une main sur ma tête.

— Pas si fort, râlai-je.

Il sourit en s'approchant de moi.

— Désolé, chuchota-t-il avant de me prendre dans ses bras et de me serrer fort contre son corps chaud.

Ses câlins me manquaient, et je détestais ça.

— Pas grave, murmurai-je.

Kale me relâcha et retourna s’asseoir alors que ma mère me fit mon câlin matinal et mon bisou sur la joue habituels. Elle faisait souvent ça quand j’étais plus jeune, mais maintenant que j’allais à la fac, elle s’assurait de le faire à chaque fois que j’étais à la maison et que je descendais prendre mon petit déjeuner.

— Je t’ai entendue être malade ce matin, dit-elle en fronçant les sourcils. Tu as beaucoup bu hier soir ?

*Euh.*

— Ouais, petite sœur, ajouta Lochlan. Combien de verres as-tu bus hier soir ?

J’observai le sourire sur son visage et le fusillai du regard avant de me tourner à nouveau vers ma mère.

— Pas beaucoup. Je suppose que j’ai trop dansé et que ça m’a rendue malade.

Lavender ricana, et j’eus envie de la frapper.

— À quelle heure es-tu rentrée ? demanda ma mère alors que j’allais m’asseoir sur la seule chaise disponible à la table de la cuisine, entre Lavender et Kale. Je n’ai pas regardé le réveil quand je t’ai entendue dans la salle de bains.

Je cillai, incapable de répondre à sa question, puis regardai Lavender, qui se mit à rire.

— Je l’ai sortie du taxi à sept heures et demie, répondit-elle en secouant la tête.

*Si tard ?* songeai-je, surprise.

Pas étonnant que j’aie un mal de crâne aussi horrible. Je devais gérer une gueule de bois et le fait de rester éveillée en n’ayant presque pas dormi.

— Tes frères ne sont jamais rentrés si tard, commenta ma mère.

Je levai les yeux au ciel.

— Mes frères n’ont jamais été aussi cools que moi.



Les frères en question ricanèrent.

Je grimaçai lorsque ma mère déposa une assiette pleine de nourriture devant moi. Je touchai mon ventre et décidai d'attendre quelques minutes avant d'essayer de manger quoi que ce soit ; je n'étais pas certaine de ne pas être malade à nouveau.

— Tu as fait quoi hier soir ? demanda Kale en mangeant avec joie le petit déjeuner préparé par ma mère.

— *Qui s'est-elle fait hier soir* serait plus approprié, marmonna Lavender en prenant son jus d'orange.

Elle l'avait dit assez fort pour que Kale et mes satanés frères l'entendent. Naturellement, ils tournèrent tous la tête dans ma direction avec le même air renfrogné sur le visage, ce qui me fit rire.

— Elle plaisante, répliquai-je en frappant Lavender sous la table.

Trois paires d'yeux atterrirent sur mon amie qui grimaçait de douleur après le coup que je lui avais mis, mais qui se força à sourire de manière innocente et convaincante.

— *Bien sûr* que je plaisante.

Mes frères la fixèrent encore pendant quelques secondes avant d'être assez calmés pour retourner à leur assiette. Je soupirai de soulagement, puis la fusillai du regard.

— Désolée, articula-t-elle en silence, mais avec un sourire sur le visage.

Quelle bécasse diabolique.

Je détournai le regard et tressaillis lorsque je vis les yeux de Kale braqués sur moi. Il avait vu mon interaction avec Lavender, et il était évident qu'il pensait que le sourire et le discours de mon amie étaient totalement bidons. Il semblait un peu fâché, mais il n'avait aucun droit de l'être. Il n'était pas mon petit ami, et ces deux dernières années, il avait à peine été mon ami, alors il aurait dû se fier de savoir avec qui je couchais.

Je ne le voyais quasiment plus, on se contentait de s'envoyer des messages et de s'appeler de temps à autre. Je savais que c'était prévisible vu qu'il vivait à Londres, mais au fond de moi, je savais qu'il s'était éloigné parce qu'on avait couché ensemble et qu'il se sentait encore confus ou honteux, ou probablement les deux.

— Peu importe, marmonnai-je en baissant les yeux sur mon assiette de nourriture encore intacte.

Je la repoussai en soupirant.

— Pas faim ? demanda Lavender en se servant dans son assiette.

Je secouai la tête.

— J'ai encore le ventre un peu barbouillé.

— Je t'avais dit de ne pas boire de Sambuca<sup>1</sup>, dit-elle en faisant claquer sa langue.

Je grognai.

— Je suis au courant que tu m'avais dit de ne pas le faire, merci.

Elle ricana, appréciant clairement sa façon tordue de me torturer.

— Je suis ravie que tu n'acceptes pas les shots de Jack Daniel's qu'on t'offre, songea-t-elle. Sinon, je devrais probablement te porter jusqu'à la maison à chaque fois qu'on sort.

J'avalai ma salive.

— Je ne boirai jamais de Jack Daniel's.

— Pourquoi pas ? demanda Layton. C'est pas mauvais. C'est la boisson préférée de Kale.

— Exactement, marmonnai-je.

L'odeur et le goût du Jack Daniel's me rappelaient bien trop ma nuit avec Kale,

et lui en général, alors je veillais à bien me tenir à l'écart de cet alcool.

Je fus heureuse que le téléphone de Lavender sonne, attirant ainsi l'attention sur elle. Elle tâtonna maladroitement dans sa poche pour l'en sortir.

— Je suis désolée... Je croyais qu'il était en silencieux. Euh, Lane, tu es en train de m'appeler ?

Je levai les sourcils, surprise.

— Pas du tout. Mon téléphone est dans mon sac à l'étage.

Elle tourna son téléphone dans ma direction, et je vis mon nom s'afficher à l'écran. Sans réfléchir, je pris le téléphone de mon amie, décrochai et le mit à mon oreille.

— Allô ?

— Lavender ? dit une voix d'homme.

— Non, dis-je. C'est Lane. Qui êtes-vous, et comment avez-vous eu mon téléphone ?

L'homme rit.

— Tu l'as oublié dans mon appartement hier soir.

Je ne voyais pas de quoi il voulait parler.

— Ton appartement ? demandai-je. Je ne suis allé dans aucun appartement hier soir...

— Si, murmura Lavender. Tu y es allée.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es sûre ?

— Oui, murmura-t-elle. Toi, moi, Daven et le garçon sexy que tu as déniché, on est allés chez lui après la fermeture de la boîte de nuit pour prendre un verre.

Je me remémorai la nuit précédente et commençai à me souvenir de ce dont Lavender était en train de parler.

— Mince, marmonnai-je en éloignant le téléphone de ma bouche. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

Elle jeta un œil vers Kale avant de répondre.

— Jensen.

Je pouvais presque sentir les regards furieux des garçons autour de la table, et je détectais les ondes de déception qui irradiaient de ma mère. Je les ignorai tous et me concentrai sur ma conversation téléphonique.

— Est-ce que je peux récupérer mon portable, Jensen ? demandai-je poliment.

Il rit encore.

— Bien sûr, j'appelais Lavender depuis ton téléphone, parce que je n'avais pas son numéro, pour pouvoir te redonner ton portable.

C'était... gentil de sa part.

— Donne-moi ton adresse et je...

— Envoie juste la tienne à Lavender, intervins-je. Je passerai le chercher plus tard.

*Quand je me sentirai à nouveau humaine.*

— D'accord, bébé, piailla Jensen.

Je frémis.

— D'accord, salut.

— Salut.

Je raccrochai et redonnai son téléphone à Lavender. Elle regarda chaque personne présente dans la pièce, avant de tourner les yeux vers moi comme si elle pensait qu'ils allaient me tuer, ce qui me fit rigoler.

— Tu trouves ça drôle ? grogna Lochlan. Tu étais avec un garçon hier soir, complètement ivre, tu ne t'en souviens pas, et maintenant, tu rigoles ?

Je me tus et me contentai de hausser les épaules, ne sachant pas quoi faire d'autre.

— Tu te comportes comme une traînée, dit-il d'un air menaçant. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— *Mec*, dit Kale en lui jetant un regard noir. Ne t'avise pas de lui parler comme ça !

J'échangeai un regard surpris avec Lavender parce que Kale semblait prêt à bondir sur mon frère pour m'avoir parlé de la sorte, mais mon attention fut détournée par Layton.

— Lochlan ! cria-t-il.

— Tu cautionnes ces conneries ?

— Non, rugit-il. Mais je ne vais pas l'insulter devant nos invités. Ne fais pas l'enfoiré, et garde tes commentaires pour toi. Ce n'est plus une petite fille.

Le regret se lut sur les traits de Lochlan, car Layton avait réussi à le convaincre, comme d'habitude. Il était trop borné pour s'excuser auprès de moi, et même si j'appréciais le soutien de mon frère, je me sentais quand même humiliée. Je sortis de table et me précipitai dans ma chambre. J'essayai de refermer la porte derrière moi, mais Lavender m'avait suivie et m'empêcha de le faire.

— Je vais bien, soufflai-je.

Elle ne dit rien et se contenta de me prendre dans ses bras quand mes larmes se mirent à couler.

— Il ne le pensait pas, me consola-t-elle en me serrant plus fort. C'est juste quelque chose qu'un frère aimerait ne jamais entendre. Il était en colère, c'est tout.

Je hochai la tête. Je n'en voulais pas à Lochlan d'avoir dit des choses horribles

me concernant. Je les pensais moi-même.

— Ce n'est pas comme s'il mentait, murmurai-je.

Lavender s'écarta de moi et me cria dessus.

— Tu n'es pas une vilaine fille, et tu n'es pas une fichue traînée. Est-ce que tu entends ?

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », m'interrompit-elle d'un ton sec. Personne n'est parfait. Tu as fait des erreurs, mais ça ne fait pas de toi quelqu'un de mauvais.

J'avalai ma salive.

— Merci, Lav.

— Je suis sérieuse, tu m'entends, insista-t-elle.

Je soupirai.

— Oui, mais les erreurs dont tu parles, je ne veux plus les reproduire.

— Alors, on va en éliminer la source, déclara-t-elle en hochant la tête d'un air déterminé.

Je haussai les sourcils.

— Et quelle est cette source ?

— L'alcool, répondit-elle.

Je clignai des yeux.

— Oui, il ne m'arrive jamais rien de bien quand je bois.

— Tu utilises ça pour noyer ton chagrin, mais on va trouver un autre moyen de le faire.

Lavender m'embrassa sur la joue et me prit à nouveau dans ses bras.

— On va trouver une solution ensemble. Je suis là avec toi ; je t'aiderai à te relever si tu tombes.

— Je t'aime, Lav, dis-je en la serrant fort contre moi.

Elle m'étreignit en retour.

— Je t'aime aussi, même si t'es chiante.

Je ris, et d'un seul coup, elle fit disparaître la tension dans la pièce. Elle avait raison : je trouverais bien un moyen d'oublier Kale et de passer à autre chose, et cette fois, ce ne serait pas seulement pour apaiser la douleur pendant quelques heures.

— Est-ce que tu veux que je vienne avec toi ? demanda Lavender en me déposant devant la résidence où je me souvenais vaguement être allée la veille.

Je secouai la tête.

— Je récupère juste mon téléphone et je rentre à la maison. Je ne vais pas m'éterniser ici pour discuter. Je ne suis pas encore en état de parler, même en chuchotant.

Elle ricana.

— D'accord, je t'appellerai en sortant du travail.

Nous travaillions toutes les deux à mi-temps au café de ma grand-mère pour nous aider à ne piocher dans nos prêts étudiants que lorsque c'était nécessaire. Nous étions déjà endettées à vie, et nous ne voulions pas que nos dépenses occasionnelles nous posent problème, alors nous avons trouvé un travail pour gagner un peu d'argent.

— Je t'aime ! cria-t-elle.

Son cri me fit grimacer.

— Je t'aime aussi, murmurai-je.

Je refermai la portière de sa voiture et lui fis au revoir de la main lorsqu'elle s'éloigna. Quand elle disparut, je me tournai face à la résidence, et sans y réfléchir à deux fois, je montai les marches et lus les noms à côté des numéros d'appartement. Lorsque je repérai celui de Jensen, j'appuyai sur le bouton correspondant. Quelques secondes passèrent avant qu'une voix fatiguée résonne dans l'interphone.

— Allô ? grommela la personne qui parlait.

Je me raclai la gorge.

— Salut, c'est, euh, Lane Edwards. Je suis venue pour que Jensen me rende mon téléphone.

— Oui, c'est Jensen. Monte, dit-il d'une voix soudain ragaillardie. Je suis au troisième étage dans l'appartement 303.

J'eus un mauvais pressentiment dès que la porte de l'immeuble s'ouvrit, mais je le repoussai et fis un pas à l'intérieur. Je devais récupérer mon portable, ce qui voulait dire que je devais entrer pour pouvoir le faire.

*Prends sur toi, me dis-je.*

Je choisis de prendre les escaliers plutôt que l'ascenseur pour monter au troisième étage ; il était vraiment petit et les portes faisaient un bruit bizarre en s'ouvrant. Je m'étais imaginée coincée à l'intérieur, et rien que cette pensée avait suffi à me faire prendre les escaliers dans les cinq secondes qui avaient suivi.

Lorsque j'atteignis le troisième étage et trouvai l'appartement 303, je frappai à la porte et attendis. Le garçon qui m'ouvrit très vite me sourit comme s'il était content de me voir. Je frémis intérieurement parce que je savais pourquoi.

J'eus des visions de mon corps enroulé au sien au petit matin, et je fus dégoûtée de moi-même.

— Salut, dis-je en me forçant à sourire. Est-ce que tu pourrais me donner mon téléphone assez rapidement ? Je suis en retard pour le travail.

Je n'étais pas de service aujourd'hui, mais Jensen n'avait pas besoin de le savoir.



Il hocha la tête et me fit signe d'entrer chez lui.

— Ouais, bien sûr, répondit-il en souriant. Entre. Je vais aller te le chercher.

J'hésitai pendant une seconde, mais malgré ma réticence, j'entrai dans l'appartement et lui permis de fermer la porte derrière moi.

— Tu veux une tasse de thé ? demanda-t-il en traversant un couloir qui, je le savais, menait à sa chambre.

Je tressaillis.

— Non, merci.

*Je veux juste récupérer mon téléphone pour pouvoir partir.*

— Et voilà, annonça Jensen une minute plus tard.

Je tournai les yeux vers lui et soupirai de soulagement en voyant qu'il avait bien mon portable à la main. Je tendis la main pour le prendre lorsqu'il s'approcha, mais je fronçai les sourcils lorsqu'il le leva en l'air, hors de ma portée.

— Je dois aller au travail, Jensen... Donne-moi mon téléphone, lançai-je sèchement.

— Tu ne peux pas manquer le travail ? demanda-t-il, plein d'espoir.

*C'était une blague ?*

Je soupirai.

— Non, je ne peux pas, désolée.

Il fronça les sourcils.

— Mais tu t'es bien amusée, hier soir.

J'en étais sûre, mais ça ne voulait pas dire que j'allais rester dans les parages pour un deuxième round.

Je sentis mes joues rougir.

— Je ne me souviens d’hier soir que par bribes. J’avais pas mal bu.

Il s’avança vers moi, le sourire aux lèvres.

— Je serais heureux de t’aider à te souvenir de ce dont tu ne te rappelles pas.

Des alarmes commencèrent à retentir dans ma tête.

— Non merci, répliquai-je en regardant en direction de la porte d’entrée.

Jensen me rit au nez comme si on jouait au jeu du chat et de la souris, dans lequel j’étais clairement condamnée à jouer le rôle de la souris.

— Allez, me taquina-t-il. Je veux t’entendre crier quand je te ferai jouir à nouveau.

Je ravalai ma bile. Je n’aimais vraiment pas entendre quelqu’un que je connaissais à peine parler de moi de cette façon.

— Je m’en vais, annonçai-je d’un ton ferme.

Il bougea rapidement, et avant que je puisse atteindre la porte, il me bloqua le passage avec son corps.

— Jensen, dis-je pour le mettre en garde, même si la peur suintait de mes pores, j’aimerais partir, s’il te plaît.

Il leva un sourcil.

— Pourquoi tu fais la timide ? Tu ne l’étais pas hier soir quand tu avais ma bite dans ta bouche.

Il me fit un clin d’œil.

— Meilleure pipe de ma vie, d’ailleurs.

Mon estomac se retourna alors que j’essayais de m’éloigner de lui.

— Garde ce foutu téléphone, crachai-je. Je m’en vais.

Je courus vers la porte d'entrée, mais Jensen me tira sèchement par les épaules. Je tombai en arrière et atterris sur le sol avec fracas. Je poussai un cri de douleur, mais la peur s'empara de mon corps et je me remis immédiatement debout. Cependant, il m'atteignit avant que je ne me sois complètement relevée et me remit au sol brusquement.

— Lâche-moi ! hurlai-je en lui balançant mon poing au visage.

Sa tête partit sur la droite, le faisant jurer à voix haute.

— Sale garce ! cria-t-il en empoignant mes cheveux et en approchant de force ma bouche de la sienne. Embrasse-moi juste une fois, grogna-t-il en pressant ses lèvres sur les miennes. Comme hier soir.

Je réagis avec mes dents et le mordis, ce qui le fit reculer soudainement.

— Espèce de salope !

Je m'aperçus trop tard du mouvement de sa main, mais je sentis le moment où elle entra en contact avec mon visage. Je hurlai et des points blancs envahirent ma vision tandis que la douleur éclatait dans ma tête. Je levai les mains pour protéger mon visage, car une pluie de coups s'abattit sur moi.

J'essayai de me défendre, mais il n'en manquait aucun. Un goût métallique assaillit mes papilles, et du sang emplit ma bouche.

J'essayai de crier, mais tout ce qui franchit mes lèvres fut le gargouillis horrible du sang qui coulait de mon nez jusque dans ma gorge. Je remarquai seulement à ce moment-là que Jensen avait cessé de me frapper, mais c'était seulement parce qu'il me disait quelque chose.

— Écarte les jambes ou je te saigne, grogna-t-il.

*Me saigner ?*

J'avais la tête qui tournait et sa voix semblait venir de partout. Je levai les yeux vers lui, et je pus le voir distinctement. Il était penché sur moi, il respirait rapidement alors que la sueur perlait de son front. J'étais déconcertée, parce que mon visage, mes bras et ma poitrine me lançaient comme s'il était encore en train de me frapper.

La douleur était immense.

— S'il te plaît, bafouillai-je. S'il te plaît... Ne fais pas ça.

Il secoua la tête.

— C'est bien trop tard à présent. Tout ce que tu avais à faire, c'était m'embrasser ! Tu m'as forcé à te frapper, tu m'as *forcé* !

Je l'observai commencer à déboutonner son jean, et je vis qu'il était en érection. Ça me terrifia assez pour hurler à la mort.

— Aidez-moi ! criai-je aussi fort que possible en me débattant tandis qu'il essayait de couvrir ma bouche de ses mains.

J'entendis une voix féminine crier à l'extérieur de l'appartement, et l'espoir m'envahit.

— Aidez-moi ! criai-je à nouveau. Au secours !

— Ferme-la ! hurla Jensen avant de sursauter lorsqu'un grand coup retentit à la porte d'entrée.

Une fois, deux fois, et au troisième coup, un craquement résonna dans l'appartement alors que quelqu'un enfonçait la porte.

Je ne pouvais pas voir qui c'était, mais j'entendis une femme crier tandis que quelqu'un fonçait sur Jensen. Je sentis le poids de son corps quitter le mien, et j'en fus vraiment reconnaissante.

— Oh, mon Dieu, cria la femme. Est-ce qu'elle est morte ?

J'émis un son pour lui montrer que j'étais en vie parce que je ne voulais pas qu'elle me laisse. Je la sentis se mettre à genoux à côté de moi et ôter les cheveux de mon visage. Elle posa quelque chose sur mon front et fit pression dessus, ce qui me fit pousser un cri de douleur.

— Je dois arrêter le sai-saignement, bégaya-t-elle avant de répéter « oh, mon Dieu » encore et encore.

— Drew, lança une voix d’homme. Appelle tout de suite une ambulance.

*Drew* ? J’essayai d’ouvrir les yeux, mais je me rendis compte que je ne pouvais pas.

— Drew ? dis-je d’une voix râpeuse.

Elle se tut un instant alors qu’elle frottait mon visage avec un morceau de tissu, puis j’entendis un cri étranglé.

— *Lane* ? cria-t-elle. Oh, mon Dieu ! Lane, qu’est-ce qu’il t’a fait ?

Je voulus lui répondre, mais apparemment, je ne pouvais rien faire de mes cordes vocales.

— Tu la connais ? demanda l’homme.

Drew gémit.

— C’est la meilleure amie de mon petit copain.

J’étais sa meilleure amie quand ça lui convenait. À la seule pensée de Kale, je forçai ma bouche à s’ouvrir et ma voix à fonctionner.

— Non, dis-je avec difficulté.

Elle me saisit la main.

— Ne ferme pas les yeux. Tu m’entends, Lane ?

Je l’entendais, mais mon corps ne voulait pas l’écouter. Il voulait dormir.

Je clignai plusieurs fois des yeux.

— Drew, ne dis rien à Kale.

Je ne savais pas pourquoi, mais je ne voulais pas qu’il sache ce qui m’était arrivé.

Elle m’ignora et énuméra des informations à la personne avec qui elle parlait au téléphone. Elle se mit en colère et dit à cette personne d’arrêter de poser

autant de questions et d'envoyer la police et une ambulance parce qu'elle pensait que j'étais en train de mourir.

J'avais l'impression de flotter, alors je ne voyais vraiment pas pourquoi elle avait cette pensée ridicule.

Ensuite, son ton changea.

— Kale ! s'écria-t-elle.

Étrangement, j'entendis sa voix masculine paniquée à travers ma conscience embrumée.

— Je vais bien ! s'exclama-t-elle. C'est Lane. Oh, mon Dieu, Kale, il y a tellement de sang.

Il était presque en train de hurler dans le téléphone.

— Jensen Sanders, dit-elle. Il était en train de la battre, mais on l'a trouvée à temps et on a réussi à l'arrêter avant... avant que quelque chose de *vraiment* grave arrive. Elle est blessée, et je n'arrive pas à arrêter le saignement de sa tête.

Je poussai un profond soupir de défaite pendant que Drew racontait à Kale tout ce que je voulais qu'elle garde pour elle. Je fermai les yeux parce que j'allais avoir besoin de repos pour les affronter ma famille et lui quand le temps serait venu d'expliquer ce qui s'était passé. J'ignorai les demandes de Drew qui me suppliait de rester éveillée, et sombrai dans un sommeil étonnamment paisible.

Lorsque je me réveillai, il y avait tellement de mouvements et de bruits que la douleur lancinante dans ma tête s'intensifia.

— Lane ? appela une voix inconnue.

Je gémis.

*Va-t'en*, siffla une voix dans ma tête.

— Est-ce que tu m'entends, Lane ?

Un homme me parlait, et il faisait bien trop de bruit.

— Arrêtez de crier, dis-je, provoquant un grand soupir de soulagement général.

— Merci mon Dieu, murmura une voix familière.

Je clignai des yeux, mais seul mon œil gauche pouvait s’ouvrir, ce qui me fit paniquer.

— Mon œil, haletai-je.

*Pourquoi est-ce que je ne peux pas ouvrir mon œil droit ?*

Je sentis des mains presser délicatement mes épaules. Je plissai mon œil valide et vis un homme à la peau noire penché au-dessus de moi. Il me fit un grand sourire, et, curieusement, cela me détendit.

— Quel est ton nom, trésor ? demanda-t-il d’une voix grave et apaisante.

— Lane Edwards, dis-je en grimaçant de douleur.

Il hocha la tête et continua de sourire.

— Quelle est ta date de naissance ?

Je dus y réfléchir un instant, mais je finis par me souvenir de la bonne date.

— Le 5 février 1990.

— Dernière question, dit l’homme souriant. Qui est notre Premier ministre ?

Je grimaçai.

— David Cameron, malheureusement.

— C’est très bien, Lane, commenta-t-il en riant.

— Où suis-je ? demandai-je, désorientée.

— Je m’appelle Jacob, et je suis secouriste, énonça-t-il clairement. Tu es dans mon ambulance et nous sommes en route vers l’hôpital de York pour que tu puisses y être admise et examinée par un médecin. Tu nous as fait une frayeur pendant quelques instants, mais tu as l’air d’aller mieux. Tu es réveillée et tu

parles, et c'est ce que j'aime voir.

*Qu'est-ce que ça veut dire ?*

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

Jacob me regarda en fronçant les sourcils.

— Tu te souviens de quelque chose, Lane ?

Je fermai les yeux et réfléchis longuement à propos de ce qui aurait pu m'arriver pour que je me retrouve à l'arrière d'une ambulance, en chemin vers l'hôpital.

Je ne me souvins de rien pendant une minute, puis tout me revint d'un seul coup.

— Jensen ! criai-je. Il m'a blessée, il a essayé de – il a essayé de...

— Chuuut, m'apaisa Jacob. Tout va bien. Il a été arrêté sur place et il ne peut plus te faire de mal. Tu m'entends, ma belle, il ne peut plus te faire de mal.

Comme je continuais à paniquer, Jacob paraissait désespéré.

— Ton amie Drew est ici, dit-il, ce qui attira mon attention.

— Drew ? appelai-je.

J'entendis bouger, et soudain, elle fut penchée sur moi.

— Je suis là, souffla-t-elle.

Ses yeux étaient rouges et injectés de sang, elle avait manifestement pleuré.

J'avalai ma salive.

— Ma famille... Kale...

— Ils nous rejoindront à l'hôpital.

Je fermai les yeux.



— Je devais les prévenir, Lane, dit Drew en reniflant. Tu dois comprendre à quel point c'était terrifiant de te voir comme ça... dans cet état-là.

J'essayai de hocher la tête, mais la minerve autour de mon cou et de mes épaules m'en empêcha.

— Je sais, admis-je. Merci, Drew. Tu... Tu m'as sauvé la vie.

Ses yeux devinrent larmoyants.

— Je t'ai entendue crier. Je ne savais pas que c'était toi, mais je savais que cette personne avait des ennuis.

*Heureusement qu'elle m'avait entendue à ce moment-là.*

— Pourquoi étais-tu dans cet immeuble ? demandai-je.

— Mon amie Carey vit au troisième étage, expliqua-t-elle. Je sortais de chez elle quand j'ai entendu des cris venant de chez Jensen, alors j'ai appelé Jack, le petit ami de Carey, et il a enfoncé la porte.

Ma gorge se serra d'émotion, alors je clignai des yeux pour lui faire savoir que je l'avais entendue.

— Drew, intervint Jacob. Peux-tu te rasseoir, s'il te plaît ?

Elle disparut, et je gémis lorsque le trajet devint cahoteux.

— Désolé, Lane. On est juste en train de se garer aux urgences. Tu seras à l'hôpital dans une minute ou deux.

Je grimaçai et poussai un cri de douleur lorsque le brancard sur lequel je me trouvais fut sorti de l'ambulance puis transporté à l'intérieur de l'hôpital. Je fixai le plafond et regardai les lampes défiler les unes après les autres. Rester éveillée devenant plus difficile, je fermai les yeux pour les reposer pendant quelques secondes.

— La chambre quatre pour elle, s'il vous plaît, annonça une femme à Jacob, qui me poussa jusqu'à la pièce en question.

— C'est ici que je te laisse, Lane, dit-il en se penchant au-dessus de moi. Tu t'accroches, ma belle, d'accord ?

— D'accord, répondis-je. Merci.

Jacob sortit pour parler à l'infirmière qui allait s'occuper de moi, alors Drew vint à mes côtés. J'entendis ensuite ma mère l'appeler d'une voix clairement angoissée.

Drew poussa un immense soupir de soulagement et se précipita dans le couloir. Je fermai les yeux et écoutai.

— Elle va bien. Elle est réveillée et elle parle.

— Lane ! s'exclama ma mère, plus près cette fois, avant qu'une ombre vienne planer au-dessus de moi. Oh, mon bébé.

Je sentis ses mains sur moi. Elle appuya trop fort, ce qui me fit grimacer de douleur et la bouleversa encore plus.

— Oh, Seigneur, s'étrangla Lochlan. *Lane*.

— Lochlan ! cria mon père. Dans quelle chambre est-elle... Lane !

— Non ! cria mon frère. Tu ne peux pas la voir dans cet état.

— Ôte-toi de mon chemin ! hurla mon père.

J'entendis un grognement, puis les pleurs d'un homme.

— Bébé, gémit mon père. Oh, ma fille.

*Réveille-toi !*

Je forçai mon œil droit à s'ouvrir, et lorsque ma vision s'ajusta, je vis apparaître les visages bouleversés de mes parents.

— Je... vais bien, dis-je d'une voix râpeuse.

Mes paroles les firent pleurer de soulagement.

— Je vais bien, répétais-je plus fort.

Ma mère se pencha et embrassa chaque partie accessible de mon visage, et je la laissai faire, même si ça me faisait horriblement mal.

— Mon œil, lui dis-je. Je n'arrive pas à l'ouvrir.

Les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Il est très gonflé, confirma-t-elle en pleurant.

*Vraiment ?*

— C'est mieux que de l'avoir perdu, affirmai-je en riant pour essayer de stopper ses larmes.

Le fait de rire me fit mal à la poitrine, et je grimaçai de douleur.

— J'ai mal, expliquai-je à ma mère, les larmes aux yeux.

Elle appela un médecin, ou quelqu'un d'autre, pour qu'il vienne me voir et m'aider. Je fermai les yeux parce que la chambre dans laquelle je me trouvais était lumineuse et mes paupières étaient très lourdes.

— Lane, appela une nouvelle voix masculine. Lane, est-ce que vous m'entendez ?

J'étais très fatiguée, et je gémis en réponse.

— Lane, pouvez-vous ouvrir les yeux pour moi ? demanda l'homme.

J'ouvris mon œil droit pendant une seconde, avant qu'il se referme.

— Est-ce qu'elle va bien ? demanda mon père. Pourquoi ne peut-elle pas rester éveillée ?

— Je ne sais qu'une partie de ce qui s'est passé – on est encore en train de rassembler des informations –, mais elle a manifestement reçu beaucoup de coups violents à la tête. J'espère que c'est essentiellement superficiel et que son cerveau n'a pas été affecté. On va lui faire passer une IRM et d'autres tests après l'avoir nettoyée et suturée.

*J'avais besoin de points de suture ?*

Je voulais poser la question que j'avais dans la tête, mais je ne pus que gémir.

— Je sais que vous avez mal, Lane, commenta l'homme que je supposais être mon médecin. Une infirmière va venir vous poser une intraveineuse et vous administrer de la morphine pour vous aider à vous détendre un peu.

Ça semblait être une excellente idée.

J'entendais les différents membres de ma famille s'adresser à moi et poser des questions au médecin, mais une voix sortit du lot, une voix forte.

— Lochlan ? appela Kale.

— Elle est là ! cria mon frère.

— Silence, s'il vous plaît, se firent-ils réprimander.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu – oh, mon Dieu, souffla Kale. Lane. Oh, trésor.

*Je suis là, pensai-je.*

— Je vais tuer cet enfoiré, grogna-t-il.

— Drew, dit mon père. Que s'est-il passé ?

Mon cerveau choisit ce moment pour sombrer dans l'obscurité, et je lui en fus reconnaissante, car je ne voulais pas entendre Drew expliquer ce qu'elle avait vu. Le vivre avait été plus que suffisant.

Quatre jours plus tard, j'étais toujours à l'hôpital, mais j'étais réveillée et pleinement consciente de ce qui m'entourait. J'avais été en soins intensifs les trois premiers jours suivant mon admission, car j'étais restée inconsciente après m'être évanouie en salle d'urgence. Mon médecin avait assuré à ma famille que c'était dû à un très petit œdème dans mon cerveau et que le repos ne pourrait faire que du bien à mon corps qui commençait le processus de guérison. L'IRM et les autres tests effectués par les médecins étaient normaux, ce qui était une bonne nouvelle. Toutes mes blessures étaient superficielles et j'avais quelques

contusions aux côtes – ce qui était selon moi la chose la plus douloureuse que j’avais vécu. Respirer me faisait mal.

Mon œil droit était toujours gonflé et fermé, j’avais une vilaine coupure au-dessus du sourcil droit qui m’avait valu six points de suture, et une autre sur la pommette gauche qui en avait nécessité trois. En résumé, j’étais censée me remettre complètement de tout ça, avec seulement une cicatrice ou deux en souvenir. C’était ce que le médecin avait dit, en tout cas. Mais il avait tort. Ce que Jensen m’avait fait allait bien au-delà des simples cicatrices physiques. Ce qu’il avait fait resterait gravé en moi pour le reste de ma vie.

— Lane ?

Je regardai ma grand-mère lorsqu’elle m’appela.

— Hmm ? murmurai-je.

Elle fronça les sourcils.

— Je t’ai demandé si t’allais bien, trésor ?

— Je vais bien, mamie, lui assurai-je avant de tourner les yeux vers la porte lorsque mon oncle entra précipitamment dans la pièce.

Il n’avait pas l’air d’être au meilleur de sa forme. Je ne l’avais pas vu depuis trois semaines. Il était parti en voyage d’affaires en Asie et ne devait pas rentrer à la maison avant une semaine au plus tôt.

Il me jeta un regard, et son visage vira au rouge.

— Je vais le tuer, gronda-t-il.

Mes frères, mon père et Kale, qui étaient ici avec ma mère, ma grand-mère et moi, poussèrent des grognements en signe d’approbation. Je n’avais jamais vu mon oncle aussi en colère auparavant, alors je levai les sourcils et me contentai de le fixer. Il vint rapidement près de moi et laissa échapper un souffle lorsqu’il m’observa.

— Ma chérie.

Il avala sa salive.

Je clignai mon œil valide.

— Je vais bien ; tu devrais voir l'autre type.

Mon oncle apprécia ma tentative d'humour et rit, mais ce ne fut pas le cas des autres personnes présentes dans la pièce. Ils n'avaient pas eu l'ombre d'un sourire sur le visage depuis que je m'étais réveillée ce matin. Ça commençait à me taper sur les nerfs. Je savais que ce qui m'était arrivé était très grave, et je savais évidemment qu'il n'y avait pas de quoi plaisanter, mais j'allais bien. J'allais me remettre de mes blessures, et la pourriture qui en était à l'origine était en garde à vue.

Jacob avait raison quand il m'avait dit qu'il ne pourrait plus me faire de mal.

— As-tu parlé à la police ? demanda mon oncle après m'avoir embrassée sur le front.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Ils sont venus il y a quelques heures. Ils sont arrivés après mon réveil.

Drew et son ami Jack avaient déjà témoigné de ce qu'ils avaient vu dans l'appartement de Jensen, quelques jours auparavant. J'avais fait ma déposition en début d'après-midi. C'était gênant et déshonorant, mais je devais leur dire comment j'avais fait la connaissance de Jensen. Mon père craignait que ses avocats trouvent le moyen de jouer là-dessus pour le tirer d'affaire, mais les policiers nous avaient assurés qu'il était complètement coincé grâce aux rapports des témoins oculaires et l'état dans lequel j'avais été découverte.

Ils nous avaient informés qu'il était accusé d'agression, de tentative de viol et de tentative de meurtre. On lui avait refusé une libération sous caution et il n'aurait même pas droit à un procès officiel, car les preuves contre lui étaient trop importantes – ça et le fait qu'il avait été pris la main dans le sac. Jack, l'ami de Drew, avait maîtrisé Jensen jusqu'à ce que la police arrive et prenne le relai. La seule fois où Jensen irait au tribunal, ce serait lorsque la peine serait prononcée.

Il ne pouvait pas nier ce qu'il avait fait – enfin, il *pouvait*, mais ça ne jouerait

pas en sa faveur. Il allait être emprisonné pour ses actes, et la peine ne serait pas légère.

J'en étais vraiment ravie.

Mon père raconta à mon oncle ce qui s'était passé avec la police, et oncle Harry se réjouit que justice soit faite pour Jensen, même s'il était déçu de ne pas avoir l'occasion de lui briser tous les membres avant qu'il soit jeté en prison – c'étaient ses mots, pas les miens.

— Comment s'est passé ton voyage ? demandai-je pour changer de sujet et parler de choses qui ne retournaient pas l'estomac de tout le monde.

Mon oncle sourit.

— C'était génial, mais ce sera mon dernier voyage. Je deviens trop vieux pour ces longs vols.

Je hochai la tête pour lui montrer que j'étais d'accord.

— Je ne sais pas comment tu as fait pour voyager autant. Je peux à peine rester assise assez longtemps pour regarder une émission à la télé.

Tout le monde se mit à rire, ce qui me soulagea grandement. Leur sens de l'humour n'avait pas disparu, tout compte fait !

— Tu as eu beaucoup de visites ? demanda mon oncle en s'asseyant près de moi.

Je fis oui de la tête.

— Les parents de Kale sont venus me voir aujourd'hui. Lavender et son petit copain Daven aussi. Elle se reproche ce qui est arrivé parce qu'elle m'a déposée à son appartement, mais je lui ai dit que c'était stupide. Si elle était venue avec moi, Dieu seul sait ce qui nous serait arrivé.

Les hommes présents dans la pièce bouillonnaient de rage. J'ajustai ma position dans le lit et gémis quand la douleur se répandit du côté gauche de ma cage thoracique.

— Mince, mince, mince, murmurai-je.

Ma mère et ma grand-mère se levèrent pour se mettre de chaque côté de mon lit et m'aider à m'allonger. Leurs visages se tordirent d'émotion lorsque les larmes coulèrent de mes yeux. Je faisais de mon mieux pour ne pas pleurer, mais la douleur était trop forte.

— Maman, gémis-je.

Elle se pencha pour m'embrasser.

— Je vais appuyer sur le bouton de la morphine et ça va te soulager instantanément, d'accord ?

*Oui.*

— Oui, vas-y, sifflai-je, souffrante.

Plus tôt dans la journée, l'infirmière avait montré à ma mère comment utiliser ce fameux bouton. Ma mère appuya dessus, et moins de dix secondes plus tard, la douleur commença à s'estomper pour laisser place à une sensation de bien-être.

— Tu devrais essayer d'en prendre un peu, oncle Harry, bafouillai-je alors que mon œil valide commençait à devenir lourd. Ça t'empêcherait de te plaindre sans arrêt à propos de ton mal de dos.

— Petite insolente ! s'exclama mon oncle en riant.

Mes lèvres s'étirèrent en entendant les rires des membres de ma famille et ensuite, sans prévenir, je tombai dans un profond sommeil médicamenteux qui faisait sacrément du bien.

La morphine, c'était de la bombe.

Cela faisait six semaines que Jensen m'avait attaquée et envoyée à l'hôpital, et trois semaines qu'il avait été jugé et envoyé en prison pour le restant de ses jours, sans possibilité de libération conditionnelle.



J'étais plus que prête à mettre Jensen et cette attaque derrière moi. J'étais tellement fatiguée d'entendre les gens en parler et de lire des articles de journaux à propos de ça.

Je ne voulais pas lui permettre d'avoir une emprise sur moi. Pendant les deux premières semaines qui avaient suivi ma sortie de l'hôpital, j'avais eu peur d'être seule, peur de sortir de chez moi, peur de faire quoi que ce soit à cause de lui, mais plus maintenant. Je ne le laisserais plus jamais me contrôler. Plus jamais.

C'est pourquoi j'avais sauté sur l'opportunité lorsque ma mère avait suggéré une petite fête pour célébrer l'anniversaire de mon oncle Harry qui approchait. Je n'avais pas l'intention de boire, seulement d'être entourée par ma famille et mes amis. Je pourrais discuter et tout le monde s'amuserait.

La fête avait lieu un vendredi soir, et comme prévu, tout se déroula sans problème, et je me sentis vivante pour la première fois depuis des semaines. Depuis que mon visage et mon corps avaient guéri des lésions que Jensen m'avait infligées, personne – mis à part mes parents – n'avait abordé le sujet, et j'en étais ravie.

Je m'éclatais jusqu'à ce que Kale arrive, Drew à son bras.

Je m'en sortais bien en ce qui concernait le fait de l'oublier et de passer à autre chose – à peu près –, mais ça me faisait toujours mal de le voir avec Drew.

Ils avaient vraiment l'air heureux ensemble.

— Lane ! appela Kale en souriant lorsqu'il me repéra dans le petit salon.

Je souris également et me levai pour l'étreindre, puis j'enlaçai Drew pour la saluer parce que c'était la moindre des politesses.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête.

— Je vais bien, et toi ?

Elle rayonnait.

— Je n’ai jamais été aussi bien.

Elle échangea un regard plein de secrets avec Kale et lui sourit, tandis qu’il semblait mal à l’aise et qu’il n’arrêtait pas de me jeter des coups d’œil. Il se racla la gorge et appela Lochlan lorsqu’il le vit. Il semblait soulagé de ne pas avoir à rester avec Drew et moi plus longtemps.

Je m’excusai et me dirigeai vers le fond de la pièce, accusant une baisse de moral. J’aurais aimé que Lavender soit là pour me tenir compagnie, mais elle était partie trente minutes auparavant pour pouvoir rentrer avec Daven, qui vivait avec elle dans notre ancien appartement. Après l’attaque, j’étais revenue à la maison et j’avais envisagé de quitter la fac.

Je ne voulais pas que tout le monde m’observe sur le campus, que les gens parlent dans mon dos, ou pire que tout, aient pitié de moi. Mon père et mon oncle avaient rencontré le président de l’université, et j’avais eu l’autorisation de suivre les cours en ligne, ce qui signifiait que je pourrais finir les deux années d’étude qui me restaient et obtenir mon diplôme. Cette nouvelle m’avait tellement soulagée que j’avais enlacé mon père et mon oncle à peu près chaque fois que je les avais vus pendant la semaine qui avait suivi.

— Lane ?

Je me tournai vers mon oncle, m’approchai de lui et lui souris.

— Oui, le roi de la fête ?

Il ricana.

— Tu n’as pas l’air très heureuse... Est-ce que tout va bien ?

Je ne voulais pas miner sa soirée, alors je lui offris un sourire avant de répondre à sa question.

— Oui, je suis juste très fatiguée. Je ne crois pas être capable de suivre le rythme de vous autres, les anciens.

Mon oncle éclata de rire avant d’être entraîné dans une nouvelle conversation, ce dont je fus reconnaissante.

Je me tournai, et comme d'habitude, mes yeux trouvèrent Kale. Il tenait Drew dans ses bras, sa tête était inclinée et il riait. Je ne voulais pas en voir plus, alors je montai dans ma chambre et me mis en pyjama. Je me rendis à la salle de bains pour me laver le visage et me faire un chignon.

Lorsque je sortis de la pièce, je me retrouvai face à Drew Summers.

— Je dois te parler, dit-elle d'un ton ferme.

*Euh.*

— Est-ce que ça peut attendre ? demandai-je. J'étais sur le point d'aller dormir.

— Ça ne peut pas attendre, répliqua-t-elle. Je dois te parler maintenant.

Je lui fis signe d'entrer dans ma chambre. Je fermai la porte derrière moi et croisai les bras en me tenant face à elle.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Tu me détestes, affirma-t-elle avec assurance.

Je clignai des yeux.

— Je te demande pardon ?

Elle grogna.

— Tu. Me. Détestes. Je le sais.

Je frottai la coupure guérie au-dessus de mon sourcil.

— Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Je t'ai vue en bas, à nous regarder Kale et moi, tu avais l'air en colère.

J'étais plus triste que fâchée, mais j'essayai de dédramatiser la situation.

— Je suis seulement fatiguée...

— Ne mens pas, me coupa-t-elle. Tu me détestes. Admets-le.

*Elle veut parler de ça ?* siffla mon esprit. *Très bien.*

— Je ne te déteste pas, marmonnai-je. Mais je ne t’apprécie pas non plus.

C’était un petit mensonge. Je la détestais vraiment, en quelque sorte.

— Pourquoi ? insista-t-elle. Je ne t’ai jamais rien fait.

Elle avait raison ; elle n’avait rien fait.

— Je sais, Drew, soupirai-je.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne m’aimes pas ? demanda-t-elle. Est-ce que c’est parce que j’ai appelé Kale après ton attaque ?

— Non, je sais que tu as juste voulu aider ce jour-là, Drew. Mais une partie de moi aurait voulu que tu ne lui dises rien.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, exaspérée.

— Je ne voulais pas que Kale, ou qui que ce soit d’autre, me regarde ou me traite différemment, mais c’est le cas à présent. Tout le monde me traite comme si j’étais une poupée de porcelaine.

Ça m’énervait.

Drew fronça les sourcils et croisa les bras.

— Tu aurais préféré que Jensen s’en sorte ? Il n’a pas réussi à te violer, mais qu’en aurait-il été de la fille suivante qui n’aurait peut-être pas été si chanceuse ?

La boule qui s’était formée dans ma gorge m’empêcha de répondre.

— Quand tu auras le temps d’y réfléchir, tu verras qu’envoyer Jensen en prison était la bonne chose à faire.

— Je le *sais*, et je m’en suis remise, dis-je. Tu as eu raison de faire ce que tu as fait.

Elle fronça les sourcils.

— Alors pourquoi est-ce que tu me détestes ? Est-ce que c'est à cause de Kale ?

Elle dut lire quelque chose sur mon visage parce qu'elle prit un air meurtrier.

— Je le *savais* ! lança-t-elle. Je savais que tu l'aimais bien. J'ai toujours eu des soupçons, mais Kale m'avait assuré que tu étais juste sa meilleure amie.

— Il est mon meilleur ami, confirmai-je.

Drew ne me quitta pas des yeux.

— Mais tu veux être plus que ça ?

Je frottai mes tempes qui s'étaient soudain mises à palpiter.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Il sort avec toi, pas avec moi. *Toi*.

Elle serra la mâchoire.

— Je ne veux plus te voir autour de lui. Je refuse de te laisser tout gâcher.

Je clignai des yeux.

— Tu plaisantes. Je ne ferai rien pour ruiner votre relation. Si c'était le cas, je l'aurais fait il y a des années. Je ne suis pas méchante à *ce point*, bon sang.

— Tu en es sûre ? demanda-t-elle, les sourcils levés.

Je me renfrognai.

— Oui, j'en suis certaine.

— Eh bien, pas moi, affirma-t-elle. Je ne te fais pas confiance quand tu es près de lui.

Oh, pour l'amour du Ciel.

— Tu es l'incarnation humaine du lundi matin dans ma vie de tous les jours – j'espère que tu le sais.

Drew cligna des yeux.

— Me dire clairement que tu me détestes aurait été moins douloureux.

Je détestais qu'elle soit si gentille. C'était la première fois qu'elle se mettait en colère contre moi, et même là, elle n'était même pas à *moitié* aussi furieuse que je l'aurais été à sa place, si les rôles avaient été inversés.

— Désolée, dis-je en levant les yeux au ciel.

Je savais que j'étais horrible, mais je ne pouvais simplement pas m'en empêcher. Mes sentiments envers Drew étaient minables, puérils et complètement déplacés parce qu'elle était très probablement l'être humain le plus gentil au monde, mais c'était comme ça.

Elle m'avait sauvé la vie ; toute personne sensée serait extrêmement gentille avec elle, mais j'étais une idiote pitoyable qui n'arrivait pas à passer outre le fait que c'était la petite amie de Kale.

Mon comportement était méchant et clairement pathétique, et le savoir ne faisait que me faire sentir encore plus mal.

— Reste loin de Kale, est-ce que tu m'entends, Lane ? lança-t-elle d'une voix pleine de venin.

Je reculai.

— Sinon quoi ?

— Crois-moi, tu ne veux pas savoir ce que je ferais, rétorqua-t-elle en serrant les dents.

Eh bien, mince alors, Drew semblait vraiment avoir l'intention de me botter les fesses si je lui donnais une raison de le faire.

— Comme tu veux, dis-je, ne sachant pas vraiment si elle pourrait s'en prendre à moi si je la provoquais.

Elle me fusilla du regard avant de se tourner et de se précipiter hors de ma chambre en refermant la porte derrière elle. Je secouai la tête et éteignis la

lumière avant de me mettre au lit. Je restai allongée à fixer les autocollants au plafond pendant un temps infini. Par la suite, j'entendis d'autres invités rejoindre la fête à l'étage inférieur, et ils faisaient un bruit d'enfer.

— Bon sang, grognai-je pour moi-même en me tournant sur le côté et en mettant mon oreiller sur ma tête.

*Ma soirée ne s'était certainement pas terminée comme je l'aurais voulu, marmonnai-je en silence.*

J'avais dû m'endormir, parce que je me réveillai en sursaut à cause d'un cliquetis. Je m'assis dans mon lit et frottai mes yeux endormis. Je plissai les yeux dans l'obscurité et faillis faire une crise cardiaque quand un bruit sourd résonna contre ma vitre.

Je me dirigeai vers la fenêtre de ma chambre sur la pointe des pieds, regardai dehors, et vis quelqu'un dans le jardin à l'avant de la maison, pile sous ma fenêtre. Je fus terrifiée pendant quelques secondes, mais en plissant les yeux, je découvris qui était cette personne.

J'ouvris ma fenêtre.

— Kale, qu'est-ce que tu fais ? sifflai-je.

Il mit ses mains autour de sa bouche.

— Je veux te parleeeeeer.

Il était ivre.

— Bon sang, Kale, grognai-je à voix basse. On est au beau milieu de la nuit.

— Ça ne prendra que deux secondes, dit-il en levant cinq doigts.

Seigneur.

Je secouai la tête.

— Attends ici. Je descends tout de suite.

Je fermai ma fenêtre et me glissai avec précaution hors de ma chambre. Je

descendis et éteignis l'alarme de la maison avant de déverrouiller la porte d'entrée. Je frissonnai et avançai prudemment dans le jardin, pieds nus.

— Je vais devoir te tuer pour ça, avertis-je Kale en murmurant d'un ton sévère.

Je m'arrêtai face à lui.

Je frottai mes mains le long de mes bras pour me réchauffer.

— D'accord, ricana Kale. Tu es fâchée, mais c'est très important.

*Je suis certaine que ça l'est.*

Je soupirai.

— Alors parle.

Il ouvrit la bouche pour le faire, mais son regard dévia vers mon sourcil, puis vers ma joue gauche, là où les cicatrices violettes marquaient mon visage. Je savais à quoi il pensait, et cela m'énerva vraiment.

— Je. Vais. Bien, marmonnai-je en serrant les dents. S'il te plaît, *arrête* de me traiter comme une victime. Il ne m'a pas violée. Il m'a juste cognée.

— Lane, murmura-t-il.

— Il ne m'a pas violée, Kale, répétais-je en faisant de mon mieux pour rester forte. Il a essayé, mais je me suis défendue. Je te le promets.

Il m'enlaça.

— Je sais que tu l'as fait, Laney Baby, me chuchota-t-il à l'oreille. Tu t'es bien débrouillée, bébé. Tellement bien.

Je mis mes bras autour de sa taille.

— Je suis désolée. J'aurais dû y aller avec toi ou un de mes frères...

— Ne fais pas ça.

Kale me coupa la parole et s'éloigna de moi, tout en me gardant assez près



pour pouvoir me toucher et me regarder de ses yeux rouges.

— Ne rejette pas la faute sur toi. Jensen est un enfoiré qui voulait te faire du mal et qui l’a fait, et ce n’est pas ta faute. C’est la sienne.

Il semblait furieux.

Je hochai la tête.

— Je sais, mais j’ai encore l’impression que j’aurais dû m’en douter.

— Enfonce-toi bien dans ta jolie petite tête que tu n’es *pas*, et ne seras *jamais* responsable des actions des autres. Les gens prennent leurs propres décisions, peu importe la situation. S’ils font quelque chose, c’est parce qu’ils ont *choisi* de le faire. Ce. N’est. Pas. Ta. Faute.

J’enfouis mon visage dans le creux de son cou.

— Je suis là, Lane, souffla-t-il dans mon cou. Je suis là.

Je sentais le whisky sur lui, une odeur puissante. Mes sens s’animèrent et mon corps s’éveilla pour la première fois depuis des semaines.

— Tu ne devrais pas être là, marmonnai-je en essayant de repousser le désir de laisser l’odeur me consumer. Drew va me tuer.

Il grogna.

— Elle m’a raconté ce qu’elle t’a dit, et tu ferais mieux de l’ignorer. Elle ne te touchera pas. Elle était juste de mauvaise humeur.

*Hum hum.*

— Tu as beaucoup bu ? demandai-je en m’écartant de lui.

Il acquiesça d’un signe de tête, les yeux injectés de sang.

— J’ai bu du Jack pour célébrer l’anniversaire de ton oncle – beaucoup de Jack.

J’avais besoin qu’il parte.

— Tout le monde dort, alors peut-être que tu devrais rentrer chez toi...

— Je t'aime, m'interrompit-il.

Je clignai des yeux.

— Pardon ?

— J'ai dit, ricana-t-il. Je t'*aime*. Je t'aime tellement.

— Arrête ça.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es *ivre*. Tu dis et fais des choses que tu ne penses pas quand tu es dans cet état.

— C'est pas vrai, bafouilla-t-il.

— Si, affirmai-je. C'est vrai.

*Et mon cœur brisé peut le prouver.*

— J'ai beaucoup réfléchi ce soir, dit-il en souriant.

— Toi, réfléchir ? demandai-je. C'est toujours dangereux quand c'est le cas.

Kale rit.

— Ha ha ha.

Je secouai la tête en souriant.

— Kale, rentre chez toi. Tu dois aller dormir.

— Non, affirma-t-il. Ce dont j'ai besoin, c'est de te parler.

Je ne pouvais pas le raisonner quand il était dans cet état.

— D'accord, alors parle vite parce que je ne veux pas que mes parents descendent et te voient ivre dans le jardin.

Kale mit son index sur sa bouche.

— Je parlerai doucement, chuchota-t-il.

*Pourquoi devait-il être si mignon ?*

Je me mordillai la lèvre.

— D'accord, parle, mais toujours à voix basse.

— D'accord, souffla-t-il avant de secouer la tête comme s'il essayait de rester éveillé. Je voulais te parler du fait qu'on ait couché ensemble...

— Waouh, Kale.

Je lui coupai la parole et sentis la chaleur me monter aux joues.

— C'est mieux qu'on ne parle pas de ça, d'accord ?

C'était moins douloureux de ne pas en parler à voix haute. Y penser faisait déjà assez mal.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il en inclinant la tête et en manquant tomber dans la même direction, avant que je le rattrape.

Il était complètement saoul.

— Parce que, grognai-je, agacée.

— Bien.

Il fronça les sourcils et cligna des yeux très lentement.

— Je ne vais pas en parler, mais je veux te dire ce que ça signifiait...

— Kale, râlai-je. Je ne peux pas parler de ça avec toi. Je ne peux vraiment pas.

— Est-ce que tu vas me laisser finir ?

Il se renfrogna en se balançant sur ses pieds.

Je levai les yeux au ciel et lui fis signe de continuer.

— J’essaye de te dire que – *hoquet* – j’ai beaucoup réfléchi – *hoquet* – et pendant longtemps, et je veux que – *hoquet* – qu’on soit ensemble, s’il te plaît et merci.

Il réfléchit à ce qu’il venait de dire et se mit à rire de lui, beaucoup.

Je le fixai, incrédule.

— Quoi, Kale ?

— Je t’aime beaucoup, bafouilla-t-il. Je veux qu’on soit ensemble.

— Est-ce que tu t’entends ? lançai-je alors que la colère se répandait dans mes veines.

Il poussa son doigt vers mon visage.

— Non, mais je sais ce que tu dis, ou ce que je dis.

Il me faisait mal.

— Je t’aime.

Il rayonna.

— Je veux que tu sois à moi.

— Non, lançai-je en repoussant sa main. Non, tu ne m’aimes pas – tu aimes *Drew*.

La douleur et la prise de conscience se lurent sur son visage.

— Je vous aime toutes les deux.

Je ris jaune.

— Quelle chance d’avoir deux filles pour le prix d’une, pas vrai ?

Kale m’envoya un regard noir et tituba sur la gauche.

— Arrête ça. Ne sois pas blessante.

— C'est toi qui es blessant ! rétorquai-je. C'est diabolique ce que tu fais, et je ne jouerai *pas* à ça avec toi.

— Je t'aime, répéta-t-il comme si je n'avais rien dit. Je veux qu'on soit ensemble.

*Demain, il se réveillera, sobre, et il regrettera d'avoir dit tout ça, tout comme il l'a fait après avoir couché avoir moi.*

J'avalai ma salive.

— Non, Kale.

Il me fixa, les yeux enflammés.

— Non ?

Je hochai la tête.

— Non.

Il déglutit, et je vis le muscle de sa mâchoire se contracter à plusieurs reprises.

— D'accord, dit-il à voix basse. Bien.

Je faisais ça pour protéger mon cœur, et pour lui épargner d'avoir à trouver un moyen de revenir sur ses paroles demain matin, mais ça ne rendait pas ce que je disais plus facile.

— Je suis ta meilleure amie, chuchotai-je. Je suis comme ta sœur.

Ce mot avait un goût amer dans ma bouche.

Kale me lança presque un regard noir, tout en hochant la tête.

— D'accord.

Il étira la dernière syllabe.

Je fis un pas vers lui, mais il s'éloigna de moi en titubant.

— Je vais chez mes parents, dit-il. À plus tard, Lane.

Il se tourna alors et partit. Mes jambes menaçaient de lui courir après à chaque pas qu'il faisait, mais je me forçai à faire demi-tour et à retourner dans la maison. Je m'arrêtai en haut des escaliers et fixai la porte de ma chambre.

Je ne voulais pas dormir seule – pas cette nuit. Pas après ce qui venait juste d'arriver. Sans trop réfléchir, je me dirigeai vers la chambre de mes parents et ouvris la porte.

— Maman ? murmurai-je.

Elle se redressa dans son lit.

— Je suis réveillée, est-ce que tu vas bien ?

J'hésitai à parler pendant un instant puis secouai la tête.

— Est-ce que je peux dormir avec toi ?

— Je vais aller dans ta chambre, dit mon père en sortant du lit. Viens t'allonger à côté de ta mère, ma chérie.

Il s'écarta lorsque je fis le tour du lit pour venir de son côté. Je me glissai à sa place et pris ma mère dans mes bras. Je détestais ce que j'étais en train de leur faire. À cause des cauchemars, j'avais dormi de nombreuses fois avec ma mère après être sortie de l'hôpital, et je savais qu'ils avaient tous les deux du mal à dormir parce qu'ils s'inquiétaient beaucoup pour moi.

— J'ai l'impression d'être brisée, murmurai-je contre la poitrine de ma mère.

— Ça va aller, bébé, chuchota-t-elle avant de m'embrasser sur la tête. Je te le promets.

Mon père sortit de la chambre, et j'entendis un bruit sourd quelques secondes plus tard, comme s'il avait cogné quelque chose.

— Est-ce que tu veux me parler à moi, ou à quelqu'un d'autre, de ce qui s'est

passé ? demanda-t-elle.

Je clignai des yeux dans l'obscurité.

Elle pensait que j'étais dans ses bras à cause de ce que Jensen m'avait fait, mais ce n'était pas le cas. J'étais toujours en état de choc à cause de ça, mais j'avais la sensation que les seuls dommages de cette journée étaient les petites cicatrices physiques qu'il m'avait laissées, et qu'une fois qu'elles seraient parties, il n'aurait plus d'emprise sur moi. Il m'avait fait sacrément peur ; je n'agirais plus jamais de la même manière, pour ne plus me mettre dans ce genre de situation.

Je me l'étais juré.

Ce que ma mère ne savait pas, c'était que c'était la personne qu'elle considérait comme un fils qui m'avait détruite et rendue vulnérable. Elle ne savait pas que c'était à cause de lui que je buvais et que je me perdais dans les bras d'autres garçons. Elle ne savait pas que je lui avais donné ma virginité et qu'il ne se souvenait de rien. Elle ne savait pas que j'avais été amoureuse de lui depuis mes dix ans, et elle ne savait certainement pas que j'aurais tout donné pour être avec lui.

Ma mère ne savait pas qu'elle avait élevé une parfaite idiote, et elle n'en saurait rien si j'agissais. *J'allais changer. Tout allait changer.*

---

<sup>1</sup> La Sambuca est une liqueur italienne au goût anisé.

# Chapitre Treize

Quatrième jour à York

— Lane, tu es prête ?

Je sursautai en entendant Layton m'appeler.

— Désolé, dit-il en riant derrière moi. Je ne voulais pas te faire peur.

Je me levai de la table de la cuisine et me tournai face à lui.

— Tu ne m'as pas fait peur.

Mon frère sourit.

— Ouais, c'est pour ça que tu as failli tomber de ta chaise alors ?

Je fronçai le nez, ce qui le fit rire.

— On peut y aller ? demandai-je.

Il hocha la tête.

— Mamie est aux toilettes, on part juste après.

J'acquiesçai.

— Entre et ferme la porte dans ce cas ; je veux te parler.

Layton me scruta avec méfiance.

— À propos de quoi ?

Je ne le savais pas vraiment. Je savais juste que j'avais besoin de lui parler pour m'assurer que tout allait bien entre nous. J'avais arrangé les choses avec ma



grand-mère, Lochlan et mes parents. Il ne me restait plus qu'à régler les derniers soucis avec Layton et Kale.

— Assieds-toi, peureux, et je te le dirai, ricanai-je.

Layton n'apprécia pas la taquinerie, mais il fit ce que je lui avais demandé et s'assit en face de moi à la table de la cuisine.

— Tu vas bien, n'est-ce pas ? demanda-t-il en s'inquiétant visiblement pour moi.

Son regard s'attarda un peu plus longtemps que nécessaire sur mon sourcil droit, puis sur ma joue gauche, et pendant un court instant, je me demandai s'il était en train de se rappeler le moment où j'avais récolté ces petites cicatrices. J'espérais que non, parce que je n'y pensais plus, et je ne voulais pas qu'il y pense non plus.

Je souris.

— Oui, je veux juste m'assurer que tout va bien entre nous.

Layton leva les sourcils.

— Pourquoi est-ce que ce ne serait pas le cas ?

— Parce que les seules fois où on s'est parlé ces dernières années, c'était quand j'appelais à Noël et à votre anniversaire, à Lochlan et toi. Je ne t'en voudrais pas si tu me détestais.

— Attends un peu, dit-il abruptement. Je ne t'ai jamais détestée, et je ne te détesterai jamais, Lane. Tu es ma petite sœur : je t'aime à la folie.

Ma gorge se serra sous le coup de l'émotion.

— Je suppose... Je suppose que je me suis dit que tu aurais une dent contre moi parce que les choses se sont mal finies entre nous avant que je parte, et qu'on n'en a jamais parlé.

— C'est tout autant ma faute si on n'a pas parlé.

Layton soupira.

— J'ai seulement détesté le fait que tu vives si loin. Quelque chose d'horrible t'est arrivé juste au coin de la rue, Lane. Et si quelque chose t'était arrivé là-bas en Amérique, sans nous ? Je n'avais pas accepté ta décision et je m'étais renfermé. C'est ta décision, que j'ai détestée, pas toi.

— Je suis désolée, Lay. C'était vraiment nul de ma part de déménager si loin. Je n'avais juste pas pensé à tout ça à ce moment-là.

Il hocha la tête.

— Je sais, mais moi, j'y pensais souvent. Tout comme papa, Lochlan, Kale et même oncle Harry, paix à son âme.

J'avalai ma salive.

— Je suis tellement désolée.

Layton se pencha en avant.

— Je sais que tes soucis avec Kale sont toujours d'actualité, mais est-ce que tu envisagerais de revenir à la maison, ou quelque part près d'ici ?

Le fait que j'y pensais sérieusement en disait long sur ce que je devais faire.

J'acquiesçai nerveusement.

— Je me rends de plus en plus compte que vivre à New York ne m'aide pas, ça ne me guérit pas. Mais peut-être que revenir ici le ferait, d'une certaine manière.

Le regard de Layton s'illumina.

— Tu me rends tellement heureux, sœurlette.

Je ris alors qu'il se mit debout pour me prendre dans ses bras et manqua me couper le souffle à force de me serrer contre lui.

— Ce n'est pas encore décidé, mais c'est une option. Ça doit rester entre nous pour l'instant. J'ai encore plein de choses à résoudre.

Mon frère s'écarta et me fit un clin d'œil.

— Ça marche.

Je me détendis.

— J'ai eu une conversation comme celle-ci avec Lochlan, et il m'a annoncé qu'il était en couple avec Ally Day. Est-ce que tu vas me dire que tu sors avec Anna O'Leary ?

Layton rit gaiement.

— Non, je ne sors avec personne, mais je tente ma chance avec Samantha Wright. Tu l'as rencontrée, en quelque sorte, quand tu es arrivée à la maison vendredi. Je l'aime bien, et on a passé une soirée ensemble juste avant qu'oncle Harry ne meure. J'espère qu'on pourra se revoir bientôt. Elle est super.

Je souris.

— Je suis contente pour toi, Lay. Je vais devoir apprendre à la connaître.

— Absolument, confirma-t-il en souriant.

Je le pris à nouveau dans mes bras, plus qu'heureuse à l'idée que tout aille bien entre nous.

— Layton ? Lane ? appela Lochlan. Venez, on y va.

Nous devons nous rendre au bureau du notaire de la famille pour entendre les dernières volontés de mon oncle. Nous n'étions pas encore allés chez Harry pour commencer à ranger et mettre de l'ordre dans ses affaires, car nous ne pouvions pas le faire avant l'ouverture de son testament. Il avait peut-être voulu faire don de ses biens ou alors les vendre et reverser l'argent à une association caritative. Nous avons les mains liées tant que nous n'avions pas entendu ce qu'il voulait faire de ses possessions.

Je me rendis en ville avec Lochlan et Layton, où nous arrivâmes en même temps que nos parents et notre grand-mère. Comme nous étions attendus, nous n'eûmes pas à patienter en salle d'attente et nous entrâmes tous dans le bureau du notaire. Mes frères et mon père laissèrent les chaises aux femmes et allèrent

s'asseoir sur le rebord de la fenêtre derrière nous.

— Ravi de vous revoir, Jeffery, dit mon père en entrant dans la pièce.

Le notaire serra chaque main tendue et chacun se présenta. Il connaissait déjà tout le monde, sauf moi.

— Merci à tous d'être venus. Compte tenu des récents événements, je voulais offrir mes plus sincères condoléances à toute votre famille. Harry... Il était plus qu'un client ; il était mon ami, et il va beaucoup me manquer. J'espère qu'après ce jour, vous pourrez trouver la sérénité.

Jeffery me regarda droit dans les yeux en finissant sa phrase, et comme je ne pus lui répondre, ma grand-mère le fit à ma place.

— Merci, monsieur Twomey, dit-elle avec un sourire chaleureux. Nous sommes toujours en état de choc et quelque peu secoués, mais nous apprécions grandement vos bonnes paroles.

Jeffery baissa la tête et sourit avant de contourner son bureau et de s'asseoir. Il saisit un fin dossier brun avec le nom de mon oncle marqué dessus en grosses lettres noires.

— Les volontés de Harry sont très simples, commença-t-il. Le testament le plus simple que j'aie jamais rédigé pour un client.

Je clignai des yeux.

— C'est une bonne chose, n'est-ce pas ? Ça nous fait moins de paperasse à passer au crible.

Jeffery se mit à rire.

— Il me semble qu'il a utilisé des mots similaires lorsque nous discutons de son testament.

Je souris.

— C'est mon oncle Harry tout craché.

Jeffery ouvrit le dossier.

— Je sais que vous avez fait du chemin pour venir me voir en ville, mais ce rendez-vous sera rapide. Le contenu du testament de M. Harry Larson est indiqué comme suit : sa maison et tous ses biens, ce qu'il avait en sa possession et à son nom, revient à Mlle Lane Edwards, sa nièce.

Il récita mon adresse et les autres informations légales, mais mon esprit avait cessé de fonctionner après qu'il eut prononcé mon nom. Je levai les yeux vers Jeffery, les sourcils levés sous l'effet du choc.

— Je suis désolée, je pense que j'ai mal entendu. Est-ce que vous pouvez répéter ça, s'il vous plaît ?

Jeffery joignit ses deux mains.

— Tout ce que Harry possédait vous a été légué, Lane. Son argent, sa maison, tout son patrimoine, mais à une seule condition.

Je clignai des yeux en essayant de traiter cette information.

— Quelle est la condition ? demandai-je.

Jeffery sourit.

— Il l'a écrite dans une lettre qui vous est adressée.

Je hochai la tête, car je ne savais pas quoi faire ou dire d'autre.

— Il est aussi mentionné dans les modalités que si l'un des membres de la famille conteste le testament, ou si Lane échoue à respecter la condition, alors la totalité du contenu précédemment cité sera offerte au fan-club du club de football de Liverpool.

Toutes les personnes présentes dans la pièce poussèrent un cri d'effroi.

Notre famille soutenait corps et âme l'équipe de Manchester United, et toute allusion au club de Liverpool était proscrite à la maison, sous peine d'être déshonoré voire de mourir.

Oncle Harry ne prenait pas ça à la légère.

— Le sale enfoiré ! cria soudain mamie, brisant ainsi le silence qui pesait dans la pièce.

Je la regardai et constatai que de la fumée lui sortait presque des oreilles. Elle serrait les poings et ses lèvres étaient déformées par la colère. Je la fixai quelques secondes supplémentaires, puis me mis à rire. Je couvris ma bouche de mes mains et ris jusqu'à ce qu'elle me frappe le bras.

— Ce n'est pas drôle ! lança-t-elle. À quoi pensait-il ? Il devrait brûler en enfer pour avoir seulement pensé à faire une chose pareille pour ce club *honteux*.

C'était fini. Mes parents et mes frères éclatèrent de rire, et bon sang ce que ça faisait du bien de rire, et de rire avec eux.

— Il voulait s'assurer que sa condition soit respectée.

Jeffery sourit, il avait l'air de peiner à contenir son propre rire.

— Voilà tout.

Mon oncle était une sacrée perle.

Je secouai la tête en souriant.

— Je ne suis même pas surprise qu'il ait fait quelque chose comme ça.

— Il a été très prudent quand nous avons rédigé ça.

Jeffery hocha la tête et sourit.

— Il a adoré prendre ce risque en imaginant vos réactions.

— Quel petit con, grommela ma mère pour elle-même.

Je me mis à rire, tout comme mes frères.

— Nous pouvons avoir une discussion plus détaillée avant que vous ne choisissiez de respecter ou non cette condition, Lane, dit Jeffery. C'est un peu complexe puisque Harry m'avait dit que je devrais vous croire sur parole et vous

faire confiance lorsque vous répondriez à ma question.

Je n'eus pas à réfléchir plus longtemps avant de donner ma réponse.

— Je respecterai sa condition. Mon oncle était un homme intelligent, et je sais que peu importe ce qu'il attend de moi, ce sera la bonne chose à faire. Je lui fais confiance.

Jeffery rayonna.

— Fantastique. Je vais commencer à rédiger les papiers pour que vous puissiez être nommée nouvelle propriétaire de la maison de Harry, et ainsi décider ce que vous voulez faire de ce qu'elle contient. Je vais avoir besoin de vos informations bancaires pour pouvoir transférer l'héritage de votre oncle sur votre compte.

C'était surréaliste.

— Je vais devoir vous envoyer ça par mail.

— Pas de problème, répliqua Jeffery avant de sourire.

Je restai scotchée pendant une minute, ce qui me permit de saisir l'ampleur de ce dont j'avais hérité. Je revins à l'instant présent au moment où le notaire parlait à ma grand-mère.

— ... m'avait fait rédiger quand il avait découvert son problème cardiaque.

— Attendez une seconde, soufflai-je soudain. Que voulez-vous dire par « problème cardiaque » ?

Mon regard passa de Jeffery aux membres de ma famille.

— Il ne t'avait rien dit ?

Ma mère semblait surprise.

Je la fixai.

— Tu crois que je serais restée loin de lui si j'avais su qu'il avait des soucis cardiaques ? Vraiment, maman ? As-tu une si mauvaise opinion de moi pour ne serait-ce que penser que j'aurais été si méprisante envers quelqu'un que j'aime

tant ?

Ma mère secoua la tête.

— Non, bien sûr que non. C'est juste que je n'arrive pas à y croire. Comment a-t-il pu ne *rien* te dire ?

Elle regarda mon père comme s'il connaissait la réponse.

Tout le monde tourna les yeux vers Lochlan lorsqu'il se mit à parler.

— C'est pourtant évident.

— Pas pour moi, raillai-je.

— Pourquoi est-ce que Kale a interdit à tout le monde de te parler de la mort de Kaden ? demanda mon frère.

J'avalai ma salive.

— Parce qu'il ne voulait pas que je revienne sauf si c'était ma décision.

Lochlan acquiesça d'un signe de tête.

— Apparemment, oncle Harry avait la même vision des choses. Il te connaissait mieux que quiconque, et il savait que tu n'étais pas prête à rentrer à la maison, alors il a gardé ses problèmes cardiaques pour lui.

J'étais furieuse.

— Pourquoi est-ce que tout le monde pense savoir ce qui est le mieux pour moi ? lançai-je.

Mon père soupira.

— Parce que *tu* ne le sais pas toi-même, ma chérie. Si on s'en mêle, c'est parce qu'on veut t'aider.

Je savais que c'était vrai, mais ça ne rendait pas cette situation moins frustrante.



— Qu'est-ce qu'il avait ? demandai-je alors que mon cœur cognait dans ma poitrine.

— Il avait une coronaropathie, me répondit ma mère.

J'eus du mal à inspirer.

— Est-ce que... est-ce que vous saviez tous qu'il allait mourir ?

S'ils confirmaient et qu'ils ne m'avaient jamais contactée pour me le dire, je ne savais pas ce que je ferais.

— Non, dit Layton. On ne le savait pas. On l'a découvert il y a seulement quelques mois parce qu'il avait des douleurs thoraciques de temps à autre. Il avait changé son régime alimentaire, avait pris différents médicaments pour diminuer les risques d'attaque cardiaque, mais rien n'avait fonctionné. Il avait refusé une intervention pour essayer d'enlever un peu de plaque, parce qu'il ne voulait pas rester coincé à l'hôpital. Tu sais à quel point il les détestait.

— Je n'arrive pas à y croire, murmurai-je. Je n'en avais aucune idée.

— Ça fait beaucoup à digérer, Lane. Prends ton temps, dit Layton.

Ma grand-mère plaça sa main sur la mienne.

— On en a fini avec le testament. Tu as dit que tu respecterais la condition pour pouvoir tout garder. Tu n'as pas besoin de stresser à propos de ça ; on peut y aller et nettoyer à n'importe quel moment. Il n'y a pas d'urgence.

— À moins que tu n'envisages de vendre et de retourner en Amérique, souffla Lochlan.

Il n'essayait pas d'être désagréable ; il énonçait juste l'une des options qui se présentaient à moi.

— Est-ce que vous pensez tous que New York est le meilleur endroit pour moi ? demandai-je en les suppliant du regard de répondre honnêtement.

J'avais besoin de conseils, et la personne à qui je les demandais habituellement – mon meilleur ami et oncle – n'était plus de ce monde.

— Non, je ne pense pas, répondit ma mère. Je ne dis pas ça seulement parce que je veux que tu reviennes à la maison, mais tu y es restée pendant six ans, et j'ai vu au moment où tes yeux se sont posés sur Kale, dans le petit salon le soir où tu es rentrée, que rien n'avait changé pour toi. Ce que tu pensais pouvoir régler en déménageant en Amérique n'a pas changé. Tu l'aimes encore.

*Elle a raison, pensai-je. Je l'aime encore.*

— Je suis perdue, et je ne sais pas quoi faire, admis-je. Tu as raison, maman : j'aime encore Kale, mais les choses sont encore pires qu'avant. Il a perdu Kaden et Drew, et à bien des égards, il m'a perdue aussi. J'ai changé, et lui aussi. Je ne veux pas le blesser davantage. Et si être ici empirait les choses ?

— Et si ce n'était pas le cas ? rétorqua Layton.

Mes épaules s'affaissèrent.

— C'est un grand « si », Lay.

Il hocha la tête.

— Oui, mais qu'as-tu à perdre ?

— Rien, répondis-je.

— Exactement, affirma-t-il. Si ça ne marche pas pour Kale et toi, au moins, on sera tous là pour toi. Tu ne seras plus seule et tu n'iras plus te coucher le soir en te demandant si tu as pris la bonne décision. Tu as tenté de t'éloigner, et ça n'a pas aidé. Il est temps de revenir et de voir ce qui peut arriver.

Layton avait raison. Mais est-ce que je pouvais supporter de rentrer à la maison et de redevenir seulement amie avec Kale ? Je n'avais pas la réponse à cette question.

— J'ai peur, murmurai-je.

Mon père s'accroupit devant moi et repoussa des mèches de cheveux de mon visage.

— Tu dois être courageuse, ma petite.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Est-ce que tu te vois vraiment repartir à New York en sachant tout ça ? me demanda mamie.

Je m'imaginai rentrer à New York et reprendre ma routine habituelle en sachant que Kale était ici et avait besoin de soutien. Je me rappelai que je ne recevrais plus d'appel, de mail ou d'invitation Skype de mon oncle, et que je serais seule à chaque fois qu'il me manquerait. Je me demandais si je pourrais gérer de ne parler à ma famille que par téléphone ou Skype, alors que je me sentais si aimée et soutenue en leur présence. Je me posai une question très importante :

*Pourras-tu supporter de te sentir à nouveau vide et apathique ?*

— Non, dis-je haut et fort pour répondre à ma grand-mère, mais aussi à ma propre question.

Ma famille me regarda, et je vis l'espoir dans leurs yeux.

— Qu'est-ce que tu es en train de dire, Lane ? demanda mon père. Sois franche.

— Je ne peux pas y retourner – je ne *veux* pas y retourner, dis-je.

Je sus au moment où je prononçai ces mots que je les pensais vraiment.

— Lane, chuchota ma mère, ses yeux bleus remplis de larmes.

Je me dépêchai de parler avant que l'émotion de ma décision me submerge.

— Je reste ici, déclarai-je en sentant le poids du monde quitter mes épaules. J'habiterai chez Harry. Je me réinstalle ici pour de bon. J'en ai assez d'être loin de vous. La mort de Harry m'a montré que ma place est ici. Avec vous tous.

Plusieurs paires de bras m'enlacèrent, et j'entendis de petits sanglots de joie et de soulagement qui, je le savais, venaient de ma mère. Je pris soin d'êtreindre chaque membre de ma famille et leur assurai que j'étais très sérieuse. Je rentrais à la maison.

Mince. Alors.

*Roman.* Son beau visage fut le premier à me venir à l'esprit. Je ne savais pas pourquoi l'envie de l'appeler était si forte, mais c'était le cas. J'avais tellement de choses à lui dire, et je fus soudain impatiente de tout lui raconter.

— Roman, soufflai-je lorsque ma famille me libéra. Ça fait beaucoup de choses à digérer, et je veux parler à mon ami.

— Vous pouvez utiliser le bureau juste à côté, proposa Jeffery en se levant.

Je le remerciai et entrai dans une grande pièce adjacente où quelques cartons étaient empilés les uns au-dessus des autres. Je ne perdis pas de temps et sortis mon téléphone pour composer le numéro de Roman.

Il répondit à la cinquième sonnerie.

— Allô ?

Sa voix semblait plus rauque que d'habitude, et c'est à ce moment-là que je me souvins qu'il était très tôt à New York.

— Désolée, Ro, grimaçai-je. J'ai oublié le décalage horaire. Je ne voulais pas te réveiller.

— C'est pas grave, m'assura-t-il après un long bâillement. Je suis content que tu m'appelles. Est-ce que tu vas bien ?

J'étais sur le point de répondre, quand il soupira fortement.

— Mince, désolé, souffla-t-il. Tu viens juste d'enterrer ton oncle. *Évidemment* que tu ne peux pas aller bien.

Je m'installai sur l'unique chaise ici, près de la fenêtre, de l'autre côté de la pièce.

— Je vais aussi bien que possible, mais je ne t'appelais pas pour parler de ça parce que je ne ferais que pleurer, et j'ai déjà versé bien assez de larmes.

— Tu voulais me parler de quoi alors ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas par où commencer, dis-je en gémissant.

— Par le début ? suggéra Roman. C'est un bon endroit pour commencer.

— Le fils de Kale, Kaden, lâchai-je. Il est mort quand il avait dix mois, d'un cancer.

— Oh, mon *Dieu*.

— Je sais.

J'avalai la boule qui s'était formée dans ma gorge.

— Et Kale s'était assuré que je ne le sache pas parce qu'il ne voulait pas que je rentre, sauf si c'était mon choix.

— Bon sang !

— N'est-ce pas ? soufflai-je. *Et* je viens juste d'apprendre que mon oncle est mort d'une maladie cardiaque qu'il m'avait cachée. Comme Kale, il ne voulait pas que je revienne sauf si la décision venait de moi.

— Lane, bordel, c'est du délire ! affirma Roman. Je pensais que ma famille était la seule à avoir des secrets bien cachés, mais la tienne bat tous les records.

J'acquiesçai.

— Sur une note plus légère...

— Quoi donc ? me pressa-t-il.

— Lochlan est *fiancé* !

Roman inspira fortement.

— Je suis complètement dévasté !

Je ne pus me retenir de rire. Roman avait déclaré son attirance pour mes frères lorsqu'il avait vu une photo d'eux dans mon téléphone et il avait déclaré qu'il était ami avec moi uniquement pour pouvoir les rencontrer un jour.

— Les choses se compliquent, parce qu’il est fiancé à *Ally Day*.

Silence.

— *S’il te plaît*, dis-moi qu’il y a deux *Ally Day* dans ta ville.

Je ris.

— Pas que je sache.

— Bon sang !

— Je sais, je *sais*, dis-je en secouant la tête. Elle s’est excusée pour toutes les choses méchantes qu’elle m’avait dites. Je lui ai pardonné, mais il faudra longtemps avant que je puisse lui faire la causette, tu vois ?

— Tout à fait, répondit rapidement Roman. Je suis déjà fier que tu aies réussi à lui pardonner. Je sais à quel point cette garce d’Anna et elles avaient affecté ta confiance en toi.

— Je suis juste heureuse que Layton ne sorte pas en secret avec Anna. J’aurais carrément explosé.

Roman rit, ce qui me fit sourire.

— Est-ce que tout va bien avec ta famille ? demanda-t-il.

— Oui. J’ai tout réglé avec eux. Tout va très bien.

— Je suis tellement content de l’entendre, ma chérie. Je sais à quel point ils comptent pour toi et à quel point ça te faisait de la peine de parler si peu avec eux.

— C’est vrai, confirmai-je. Ça craignait.

Roman ricana.

— Est-ce que ça va mieux avec Kale ?

Mes épaules s’affaissèrent.

— Oui et non.

— Explique-toi, meuf, exigea-t-il. Je veux *tout* savoir.

— Il ne me déteste pas comme je le craignais. Il m’a parlé, on a rigolé ensemble, et il a pris soin de moi le jour de l’enterrement de mon oncle. Il était, comme d’habitude, extrêmement attentionné, mais il y a un vide en lui, Ro. Je le vois dans ses yeux. Je sais que ça semble fou, mais je peux voir qu’ils sont différents.

— Son fils est mort. Je ne pense pas que ce genre de douleur puisse disparaître un jour ; ça deviendra juste plus facile à supporter avec le temps.

Je me frottai le visage de ma main libre.

— J’ai l’impression que ça fait des années que je suis rentrée alors que ça ne fait que quatre jours, soupirai-je. J’ai appris tellement de choses, c’est épuisant.

— Est-ce que tu te sens mieux maintenant que tu sais tout ça ? demanda Roman.

— Oui et non. Ça m’a fait du mal d’apprendre pour Kaden et la maladie de mon oncle, mais si on ne m’avait pas laissée dans l’ignorance, je ne pense pas que j’aurais pris la décision que je viens de prendre.

— Quelle décision ? m’interrogea-t-il.

*Dis-lui*, me pressa mon esprit.

— Je reste ici, Ro, murmurai-je.

Il se racla la gorge.

— Je l’avais pressenti.

J’éloignai le téléphone de mon oreille et le fixai un instant. Je ne m’étais jamais doutée que Roman pensait que je retournerais un jour à York, alors son aveu m’étonna un peu.

— Tu peux répéter ça ? demandai-je, surprise, en remettant le téléphone contre

mon oreille.

Roman rit.

— Tu es restée loin de chez toi pendant six ans, et même si tu penses que tu es douée pour cacher tes sentiments, je peux voir à quel point ta famille te manque quand tu parles d’eux. Ajoute à ça la mort de ton oncle et celle du fils de ton meilleur ami... Il est impossible que tu quittes ta famille ou Kale. Tu es chez toi.

Ma gorge se serra.

— Je veux juste que tu saches que j’aurais été perdue sans toi. Je t’aime de tout mon cœur, enfin de ce qu’il en reste, tout du moins.

Roman renifla.

— Tais-toi. Arrête de parler comme si on n’allait jamais se revoir. On s’appellera tout le temps par téléphone et sur Skype.

Je hochai la tête bien qu’il ne puisse pas me voir.

— Est-ce que tu vas rester chez tes parents ? demanda-t-il.

*Le testament de Harry*, me rappelai-je.

— En fait, mon oncle a réglé mes problèmes de logement pour moi, ricanai-je.

— Il t’a légué sa maison ? s’exclama Roman presque immédiatement.

— Il m’a *tout* légué, précisai-je. Sa maison, son argent, ses possessions. Tout.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-il. Ton oncle prend soin de toi et je l’aime tellement pour ça.

J’avalai ma salive.

— Il veille encore sur moi.

— Et il le fera toujours, affirma-t-il.

Je souris.



— Il est rusé, en revanche. J’hérite de tout à une condition, qui est écrite dans une lettre qu’il m’a laissée. Je ne l’ai pas encore lue, mais je n’ose imaginer ce qu’il veut que je fasse.

— Lane, tu n’as passé que quatre satanées journées à York ! Comment tout ça a pu se passer en quatre jours ?

— Tu sais quoi, Ro ? dis-je en riant. Je me posais la même question.

Nous rîmes ensemble et continuâmes de parler pendant quelques minutes. Il m’assura qu’il allait faire les cartons dans mon appartement et me rappela d’envoyer un mail à mon propriétaire à propos de mon déménagement. Quand l’heure fut venue de se dire au revoir, je me sentais tellement mieux à propos de tout. Roman était un véritable ami et il était la seule chose qui allait me manquer de New York.

Lorsque nous raccrochâmes, je pénétrai à nouveau dans le bureau de Jeffery. Ma famille était en train de parler avec lui, mais lorsque mon père me repéra, il traversa la pièce et s’arrêta devant moi.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

J’acquiesçai et le pris dans mes bras.

— Je vais bien, merci, papa.

Je m’écartai de mon père et regardai Jeffery lorsqu’il m’appela. Il tendait une enveloppe brune dans ma direction.

— Voilà la lettre de ton oncle.

Je la pris d’une main tremblante et remerciai le notaire. Je fixai l’enveloppe puis m’excusai et sortis de la pièce pour aller aux toilettes. Je me sentais soudain un peu nauséuse – l’émotion me rendait nerveuse – et je voulais être près des toilettes au cas où j’aurais envie de vomir. Après m’être arrosé le visage et avoir pris quelques profondes inspirations, j’entrai dans un cabinet libre et m’assis sur l’abattant fermé. Les mains toujours tremblantes, j’ouvris la lettre que mon oncle m’avait rédigée. Je respirai à nouveau profondément avant de commencer ma lecture.

*Lane,*

*Si tu lis cette lettre, ça signifie que je suis avec ma Teresa. S'il te plaît, ne sois pas triste pour moi. Sache que je ne souffre plus et que j'ai rejoint mon amour. Je suis heureux. Je suis désolé de ne pas t'avoir parlé de ma maladie. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes ou que tu reviennes par crainte qu'il m'arrive quelque chose. Je ne sais pas encore exactement quand je vais partir, mais si j'en juge par les signes que me donne mon corps, je pense que ça ne devrait pas tarder.*

*Être à des milliers de kilomètres n'a rien réglé. Tu dois rentrer à la maison et tourner la page. Cependant, je sais que tu es têtue et seul quelque chose de radical te fera revenir. Je pense que ce sera mon enterrement.*

*J'ai observé Kale ces dernières années, et je vais juste te dire une chose : cet homme t'aime, ma petite. Son visage s'éclaire à chaque fois que je parle de toi et de ce que tu fais à New York. Tu embellis ses journées, même quand tu n'es pas là. Je sais très bien que toi aussi, tu l'aimes encore ; tu n'aurais pas besoin de fuir si ce n'était pas le cas.*

*Plus d'excuses à présent, trésor. Je me suis assuré que tu ne manques de rien une fois que je ne serai plus là. Tu devras seulement rentrer et arranger les choses avec Kale. Je ne sais pas quel en sera le résultat, je ne sais pas si les choses se passeront comme vous en avez envie tous les deux, mais vous devez discuter. Tu sais de quelle discussion je veux parler.*

*Prends soin de toi, fais-toi confiance, aime-toi autant que je t'aime et sois heureuse. Tu le mérites, ma chérie. On se retrouvera plus tard.*

*Avec tout mon amour,*

*Oncle Harry xx*

Des larmes troublèrent ma vision lorsque je relus encore et encore la lettre de mon oncle. Il me manquait tellement que c'en était douloureux, mais j'aurais aussi voulu lui mettre un coup pour avoir été sournois à ce point. Je riais et

pleurais en même temps.

Je pliai la lettre et la rangeai dans mon sac pour la garder en sécurité. Après être sortie du cabinet, je m'arrosai une seconde fois le visage à l'eau froide, puis me séchai en me regardant dans le miroir. En observant la femme en face de moi, je fus heureuse de me rendre compte que je commençais à la reconnaître à nouveau. Je n'étais plus une étrangère à mes yeux.

Je sortis des toilettes, épuisée, mais sereine. Mon oncle avait à lui seul assuré mon avenir financier et m'avait offert une magnifique maison au passage. J'étais vraiment chanceuse.

En revenant dans le bureau de Jeffery, je m'aperçus que ma famille était partie. Je signai les papiers pour commencer le processus de succession.

— Salut, me dit Lochlan lorsque je traversai le couloir de l'immeuble pour rejoindre la sortie. Tout le monde est rentré chez papa et maman. Je leur ai dit que je te ramènerais. Tu vas bien ?

Je hochai la tête.

— Oui, je suis seulement très touchée. Il me laisse tout à condition que j'aie une conversation avec Kale.

— Vraiment ? dit Lochlan en riant. Quel sale petit surnois.

J'éclatai de rire.

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu es prête à rentrer ? me demanda mon frère.

Je hochai la tête, mais posai une main sur son bras.

— Est-ce que tu peux me déposer quelque part d'abord ?

Lochlan leva un sourcil.

— Bien sûr, où veux-tu aller ?

— Je dois me changer les idées. Ça fait beaucoup à digérer.

Mon frère fronça les sourcils et me serra l'épaule.

— Où est-ce que tu veux aller pour faire ça ?

Je souris et levai les yeux vers le ciel lorsque nous quittâmes le bureau du notaire.

— Je veux aller voir Lavender, évidemment.

# Chapitre Quatorze

À vingt ans (six ans plus tôt)

— Lane, cria mon père depuis le bas des escaliers. Est-ce que tu peux descendre une seconde ?

Je soupirai en levant les yeux au ciel.

— Est-ce que ça peut attendre ? demandai-je, agacée qu'il m'interrompe. J'ai rendez-vous au cinéma dans vingt minutes avec Lavender, et je ne suis pas encore prête. Elle va me tuer si je suis en retard.

Je pensais qu'elle était consciente que j'aurais du retard ; c'était probablement pour ça qu'elle ignorait mes appels et mes messages. Elle voulait me crier dessus en personne. Je ris toute seule, mais m'arrêtai lorsque mon père me répondit.

— Nous devons te parler. Maintenant.

Quelque chose n'allait pas. Je pouvais l'entendre au ton de sa voix. Sans me poser de questions, je sortis de ma chambre et descendis au salon, où je retrouvai mes parents. Je fus surprise de voir que mes frères et Kale étaient présents également. Tout le monde était debout à me regarder, et l'inquiétude emplissait la pièce.

— Est-ce que c'est mamie ? demandai-je, la peur au ventre.

Ma mère secoua la tête.

— Non, ma chérie.

— Oncle Harry ? insistai-je en remarquant qu'il n'était pas là non plus.

Ma mère secoua à nouveau la tête, mais cette fois, ses yeux brillèrent de larmes.

— Dis-moi, criai-je presque, paniquée.

Ma mère fondit en larmes et fut incapable de parler entre ses sanglots, alors je regardai mon père, qui fronçait les sourcils.

— Assieds-toi, trésor.

— Je ne veux pas m’asseoir, affirmai-je.

Kale, qui se tenait derrière mon père, vint près de moi et posa sa main dans mon dos, forçant mon corps à se déplacer vers le canapé, où je capitulai et m’assis.

— Voilà, je suis assise. Maintenant, dites-moi ce qui ne va pas.

Mon père laissa échapper un soupir de tristesse.

— C’est Lavender, dit-il en me regardant droit dans les yeux.

Mon esprit se vida à ce moment-là, et toute pensée logique s’envola.

— Qu’est-ce qu’elle a ? demandai-je bêtement.

Mon père avait vraiment l’air détruit.

— Elle rentrait du travail en voiture, plus tôt dans la journée, expliqua-t-il dans un soupir douloureux. Et elle a eu un accident.

Mon estomac se retourna.

— Lavender a eu un accident de voiture ? questionnai-je d’un ton étonnamment calme.

J’eus l’impression que ma voix était sur haut-parleur, parce qu’elle parut soudain robotisée et ralentie, comme si j’étais droguée et que j’entendais des voix.

— Oui, trésor, répondit mon père, le regard posé sur moi avec attention, comme tous les autres.

J’entendis le bruit sourd des battements de mon cœur.

— On doit aller à l'hôpital, lançai-je en essayant de me lever, mais Kale, qui était resté près de moi, plaça sa main sur mon genou pour m'empêcher de bouger.

Je baissai les yeux vers sa main et lui lançai un regard perçant. C'était la première fois qu'il me touchait de cette manière depuis que nous avions passé la nuit ensemble. Ce n'était ni un câlin amical ni un coup de coude. Cela me poussa à lever les yeux vers lui avec la peur de ce qu'il allait dire ensuite. Le désespoir que je lus dans ses yeux m'acheva.

— Non, répliquai-je, en criant presque. Elle va bien.

Les muscles de sa mâchoire se contractèrent tandis qu'il me fixait.

— Je suis vraiment désolé.

— Non, répétais-je plus fort. Elle va bien, elle est juste à l'hôpital...

— Son père a appelé ta mère, Lane, me coupa Kale, la douleur qu'il ressentait pour moi se lisant clairement sur son visage.

Je pris conscience de tout.

Des battements de mon cœur.

De mon estomac qui s'agitait.

De la sueur qui couvrait mes paumes.

— Laney Baby, murmura-t-il en approchant sa main de mon visage. Je suis *vraiment* désolé.

*Tais-toi*, lui cria mon cerveau.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas vrai.

— Elle est morte, petite, souffla-t-il. Ses blessures étaient trop importantes, elle n'a pas survécu.

Je mis les mains sur mon ventre lorsqu'il s'agita.

— Je vais être malade, murmurai-je.

Je sentis ses bras m'entourer. En l'espace d'une seconde, je quittai le salon et montai les escaliers en courant, Kale sur les talons. J'arrivai à la salle de bains juste à temps pour vomir dans les toilettes, pendant qu'il tenait mes cheveux d'une main et me frottait le dos avec l'autre.

Lorsque j'eus fini, je m'assis sur mes talons et pris le mouchoir que Kale me tendit. Je m'essuyai la bouche, jetai le mouchoir dans les toilettes et tirai la chasse d'eau. Ensuite, je restai immobile et me répétais sans cesse en silence ce que Kale m'avait dit à propos de Lavender.

*Elle est morte, petite.*

— Je dois aller à l'hôpital, lui dis-je sans le regarder. Il faut que je la voie.

Il m'aida à me relever et me tint fermement par le bras lorsque nous descendîmes les escaliers. J'allai tout droit vers la porte d'entrée et l'ouvris, causant de l'agitation derrière moi.

— Où va-t-elle ? demanda ma mère dont la voix monta d'une octave.

Kale soupira.

— Elle veut aller à l'hôpital.

Ma mère se remit à pleurer, et je ne savais pas pourquoi, mais ça m'énervait, alors je sortis de la maison et attendis près de la voiture de mon frère. Lochlan sortit à son tour et déverrouilla les portes. Je m'installai alors sur la banquette arrière et attachai ma ceinture.

Kale rejoignit mon frère et tous deux montèrent dans la voiture. Ni l'un ni l'autre ne parla lorsque Lochlan fit marche arrière dans le jardin ni pendant le trajet vers l'hôpital. Ce fut le plus long trajet en voiture de toute ma vie, mais il dura en réalité seulement quelques minutes. À notre arrivée, Kale m'accompagna à l'intérieur et s'entretint avec la réceptionniste tandis que je me contentais de fixer la dame qui me posait des questions stupides.



Il nous obtint la permission d'aller dans la salle familiale au fond de l'hôpital, près de la morgue, où nous nous rendîmes en silence.

— Dis quelque chose, Lane, supplia-t-il.

J'avalai ma salive.

— Il faut que je voie Lavender.

Nous arrivâmes devant une porte sur laquelle était écrit en grosses lettres « Salle familiale ». Kale toqua doucement. Quelques secondes plus tard, un homme ouvrit la porte, un homme dont les yeux étaient rouges et gonflés, un homme qui était en fait le père de Lavender.

— Monsieur Grey, murmurai-je en entrant.

Mme Grey, qui était assise au milieu de la pièce, entourée par d'autres femmes, leva les yeux à ce moment-là, et lorsqu'elle me vit, elle éclata en sanglots et se leva. Je me dirigeai immédiatement vers elle et la pris dans mes bras, en la serrant fort contre moi.

— Elle est partie, Lane, dit-elle en pleurant contre ma poitrine.

Mon cœur se serra de douleur, mais pour une raison inconnue, aucune larme ne vint.

Pas une seule.

— Je suis tellement désolée, murmurai-je en la berçant doucement dans mes bras.

Je m'assis près d'elle et des autres membres de la famille tandis que Kale restait près de la porte à me regarder, l'air triste. Je tournai mon attention vers la famille de Lavender et tendis l'oreille lorsqu'ils parlèrent de ce qui lui était arrivé.

Elle était en train de rentrer chez elle après son service lorsqu'un chauffeur ivre avait grillé un feu rouge et avait percuté le côté conducteur de sa voiture, causant un choc sur sa tempe qui l'avait tuée sur le coup. Mon estomac menaça de se soulever lorsque j'entendis les détails que la police avait donnés à la famille de

Lavender, alors je tentai de les repousser.

— Madame Grey.

Elle me regarda.

— Est-ce que je peux la voir ? demandai-je en priant pour qu'elle ne refuse pas.

Sa lèvre inférieure trembla lorsqu'elle me répondit.

— On l'a déjà vue, elle n'a pas du tout l'air blessée.

Je me levai.

— Où est-ce que je dois aller ?

Kale sa racla la gorge.

— Je vais t'y amener. J'ai vu un panneau qui indiquait la morgue.

J'étreignis les parents de Lavender, dis au revoir à sa famille, puis quittai la pièce avec Kale. Il suivit les panneaux vers la morgue, et lorsque nous arrivâmes au bon endroit, j'informai l'homme qui se tenait devant la double porte que j'avais la permission de voir Lavender.

Je lui donnai le nom complet de mon amie, et il transmit l'information à un membre du personnel à l'intérieur. Il m'indiqua d'attendre quelques minutes et que je serais ensuite autorisée à entrer lorsqu'ils seraient prêts à la montrer. Je remerciai l'homme et attendis devant avec Kale.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? me demanda-t-il.

Je n'avais jamais été aussi certaine de quelque chose.

— J'ai besoin de la voir.

Il garda le silence pendant une minute, et juste au moment où il allait parler, la double porte qui menait à la morgue s'ouvrit, et quelqu'un m'indiqua que je pouvais aller la voir.

— Attends, dit Kale alors que je m’apprêtais à avancer.

Il me saisit la main.

— Tu ne veux pas la voir dans cet état, Lane. Tu penses que si, mais ce n’est pas le cas.

Je retirai ma main de la sienne.

— Tu ne sais absolument rien de ce que je veux, Kale. Comme toujours.

Je me détournai de lui et passai les portes qui menaient à la morgue. Je fis un signe de tête à l’homme qui m’avait autorisée à entrer, et en suivis un autre, qui portait une longue blouse blanche, jusqu’à une pièce très froide. J’hésitai pendant quelques secondes sur le seuil, mais je finis par franchir la porte. Lorsque je vis mon amie étendue sur un lit en acier, je posai ma main sur mon ventre en priant en silence pour qu’il ne se rebelle pas.

J’avançai lentement vers Lavender en gardant les yeux sur son beau visage, et pas sur le drap blanc qui couvrait son corps. Lorsque je fus près d’elle, je posai le dos de mes doigts sur sa joue, et mon cœur se serra de douleur lorsque je sentis à quel point elle était froide. Elle était morte seulement quelques heures plus tôt, mais la chaleur avait déjà quitté son corps, et c’était difficile à supporter parce que je savais à quel point elle détestait avoir froid.

— Comment en es-tu arrivée là, Lav ? lui chuchotai-je.

Ma lèvre inférieure trembla lorsqu’elle ne me répondit pas.

Je pus voir l’endroit sur sa tempe qui avait été heurté. Il avait changé de couleur et semblait un peu enfoncé, comme si quelque chose s’était écrasé sur le côté de son crâne. C’était réconfortant de savoir qu’elle n’avait pas souffert, et elle avait l’air de dormir, mais mon cœur voyait les choses autrement. Sa peau froide était plus pâle que jamais, et ses lèvres n’étaient plus roses ; elles étaient presque blanches.

Les contusions sur son front et le reste de son visage ne semblaient pas si horribles que ça, mais je savais en toute logique que c’était parce qu’elle était morte et que son corps ne fonctionnait plus. Son cœur ne pompait plus de sang pour donner de la couleur à sa peau.

Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais avec elle, mais lorsque je l'embrassai et quittai la pièce, je tremblais de froid. Kale, qui était assis par terre là où je l'avais laissé avant d'entrer à la morgue, se leva d'un bond quand il me vit revenir.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Je secouai la tête, mais ne dis rien.

— Chérie, murmura-t-il.

— Elle est vraiment morte, chuchotai-je. Je l'ai touchée. Elle est vraiment froide, sa peau est pâle et son cœur ne bat pas. Elle ne bouge pas, elle est si immobile... Juste allongée là avec un petit drap blanc sur le corps.

— Lane, soupira Kale en me serrant dans ses bras.

C'était bizarre, mais je me demandais ce que Drew ferait si elle savait que Kale était avec moi. Elle ferait certainement en sorte que je me retrouve allongée à côté de Lavender.

— Trésor, murmura-t-il. Tu me fais peur. Je ne t'ai jamais vue aussi renfermée auparavant.

Je clignai des yeux.

— Je ne ressens rien. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Il fronça les sourcils.

— C'est le choc, c'est tout.

Je me sentais vide, et je n'aimais pas cette sensation. Je levai les yeux vers lui et décidai que j'avais besoin de ressentir quelque chose. Sans prévenir, je m'approchai de lui et frôlai ses lèvres des miennes. Il augmenta le contact un instant, mais finit par s'écarter.

— Je ne peux pas, Lane, murmura-t-il en s'éloignant de moi. Je suis avec Drew.

J'eus l'impression de recevoir un coup au ventre, et ma poitrine était douloureuse. J'avais eu ce que je voulais. Je ne me sentais plus insensible.

— Je sais.

Je baissai les yeux en réalisant que je venais de faire quelque chose de nul en sachant pertinemment qu'il était pris.

— Je suis désolée.

— Ce n'est rien, dit-il à voix basse. Tu veux rentrer à la maison ?

Je secouai la tête.

— Je veux aller voir mon oncle.

Kale hocha la tête et sortit de l'hôpital avec moi. Il appela Lochlan en chemin pour lui dire de venir nous chercher. Nous attendîmes dehors dans un silence absolu. Il se tourna vers moi à plusieurs reprises pour me parler, mais il fut incapable de prononcer un mot. Au bout de la sixième fois, je perdis patience.

— Peu importe ce que tu as à dire, crache le morceau.

— Drew est... Elle est enceinte, lâcha-t-il.

J'arrêtai de respirer.

— Elle va avoir mon bébé.

Je l'entendis avaler sa salive.

— Je vais être papa, Lane.

Je me sentis devenir pâle, et à ce moment-là, je fus reconnaissante d'avoir déjà vomi aujourd'hui, sinon les chaussures brillantes de Kale en seraient recouvertes.

— Lane ? m'appela-t-il. Dis quelque chose, s'il te plaît.

Je ne connaissais qu'un seul mot convenable.

— Félicitations, murmurai-je.

Il fit un pas vers moi.

— Je ne voulais pas t'en parler aujourd'hui, encore moins maintenant... Mais vu ce qu'il vient de se passer entre nous, je me suis dit que tu devrais le savoir.

Je laissai ses mots me pénétrer, et après un moment, je levai les yeux vers lui.

— Depuis combien de temps sais-tu que Drew est enceinte ? demandai-je.

Kale pâlit.

— Quelques semaines déjà.

Je fis un pas en arrière.

— Quelques semaines ?

Il essaya de réduire l'espace entre nous, mais je levai la main devant son torse.

— Non, dis-je en grognant presque. Ne me touche pas.

— Je suis vraiment désolé. Je sais ce que tu ressens, ou ressentais pour moi, alors je sais que ce n'est pas ce que tu veux entendre, révéla-t-il. Te faire du mal est la dernière chose dont j'ai envie.

J'aurais probablement dû pleurer, mais les larmes ne venaient pas. Un sentiment d'engourdissement s'enracina à nouveau en moi.

— Me blesser est tout ce que tu sembles capable de faire, dis-je avec gravité.

— Ce n'est pas ce que je veux, souffla-t-il.

Je regardai par terre.

— Je dois m'en aller.

— Lane, s'il te plaît...

— Kale, le coupai-je, la voix baissant d'une octave. J'ai besoin de partir. Je ne

veux pas être près de toi pour le moment, alors s'il te plaît, laisse-moi partir.

— Je ne peux pas, répondit-il l'air tendu.

Je ne savais pas comment le prendre, mais à ce moment-là, je me fichais de Kale – ou de ce qu'il avait à dire.

— Félicite Drew pour moi, tu veux bien ?

Il respira plus rapidement.

— Lane, s'il te plaît, laisse-moi t'expliquer...

— Il n'y a rien à expliquer, dis-je honnêtement. Drew et toi sortez ensemble, vous vous êtes séparés et remis ensemble pendant des années, alors ça ne me surprend pas que vous vous mettiez officiellement ensemble et fondiez une famille.

Ça n'aurait pas dû me surprendre, pourtant c'était le cas.

— Ce n'était pas prévu, lâcha-t-il.

Ça n'avait pas d'importance. Drew portait l'enfant de Kale, qu'ils l'aient prévu ou pas, et c'était un fait. L'autre fait était que j'avais besoin de m'éloigner. J'avais besoin d'être loin, très loin d'ici.

— Je vais marcher jusqu'à chez mon oncle, dis-je en me détournant de lui. J'ai besoin de marcher.

— Lane ! appela Kale.

J'entendais la douleur dans sa voix alors que je m'éloignais de lui.

Heureusement, il ne me suivit pas, mais je sentis son regard sur moi le long du chemin de l'hôpital jusqu'à la maison de mon oncle, et je savais que Lochlan et lui me suivaient en voiture pour s'assurer que j'arrive bien à destination. Cela ne me surprit pas.

*Lavender est morte*, me rappela une voix cruelle dans ma tête.

Ma meilleure amie, et la seule personne qui connaissait le moindre de mes

secrets, était partie. Ma confidente et complice n'était plus. Elle était la seule personne dans ce monde avec qui je pouvais parler de tout. J'aurais pu agir n'importe comment avec elle, elle ne m'aurait jamais jugée ; elle se serait contentée de rire et de me rejoindre dans n'importe quelle folie.

Je n'avais pas réalisé à quel point je l'aimais avant de voir son corps sans vie sur ce lit d'acier. Je ne savais même pas si elle savait à quel point je l'adorais et l'appréciais, et que si elle n'avait pas été là, j'aurais déraillé encore plus que je ne l'avais déjà fait.

Je pris mon téléphone et sans savoir pourquoi, je composai son numéro. Il n'y eut pas de sonnerie, je tombai directement sur son répondeur.

— Ici le répondeur de Lavender. Il y a de grandes chances que j'aie vu ton appel, mais je n'ai pas répondu parce que je déteste parler au téléphone. Tu devrais m'envoyer un message. Je ne vais pas te dire de me laisser ton nom et ton numéro, alors contente-toi de m'écrire et je te contacterai. À pluuus !

Je ris tandis qu'un bip résonnait, indiquant que mon message était en train d'être enregistré.

— Je jure que ton répondeur est toujours le truc le plus stupide que j'aie jamais entendu, mais je l'adore, et je t'aime, Lav.

J'avalai ma salive.

— Est-ce que tu sais d'où je sors ? De la morgue, où je t'ai regardée, allongée sur un lit dans une chambre froide. J'espère vraiment que tu vas m'envoyer un message pour me dire que tu m'as fait la blague la plus mémorable et la plus diabolique de tous les temps. J'espère vraiment que tu le feras parce que je ne veux pas que tu partes. Tu ne peux pas être partie, tu m'entends ? Tu as tellement de choses à faire. On doit finir la fac et aller à Ibiza, tu te souviens ? On a dit qu'on irait là-bas pour s'amuser après en avoir fini avec les études. Alors tu ne peux pas être partie, on a fait des projets et tu ne peux pas briser des projets comme ceux-là. C'est impossible... S'il te plaît, envoie-moi un message, Lav. Je ne me mettrai même pas en colère à propos de cette blague si horrible. Je jure sur ma vie que je ne te crierai pas dessus. Je te le *promets*.

J'approchai de la maison et fronçai les sourcils en serrant mon téléphone.



— Envoie-moi un message plus tard, je t'aime.

Je raccrochai en arrivant chez mon oncle, et utilisai une clé qu'il m'avait donnée des années auparavant pour que je puisse entrer. Je me tenais dans l'entrée de sa maison, et même si quelque chose d'horrible venait de se passer, je me sentais en sécurité.

— Oncle Harry ? appelai-je.

— Dans la cuisine, ma chérie, répondit-il.

J'allai le rejoindre et le trouvai assis à table, une tasse de thé bien chaude devant lui, et une autre pour moi, posée sur un sous-verre.

— Ton frère vient de m'appeler, dit-il en répondant à ma question silencieuse.

Je hochai la tête, m'assis à la table de la cuisine et bus une gorgée de mon thé.

— Je suis vraiment désolé pour Lavender, Lane.

Je ne lui répondis pas pendant un long moment, mais lorsque je le fis, j'eus l'impression de mourir.

— Je n'ai jamais perdu quelqu'un de proche, lui soufflai-je. Je sais que tante Teresa est morte, et je suis triste que ce soit le cas, mais j'avais seulement douze ans quand c'est arrivé. Je n'avais pas compris à ce moment-là, mais maintenant je comprends. Lavender est vraiment partie, oncle Harry, et elle ne reviendra pas.

Je m'effondrai lorsque mon oncle me prit dans ses bras. Je pleurai toutes les larmes qui n'avaient pas coulé à l'hôpital lorsque j'avais vu Lavender ou sa famille, ou quand Kale m'avait dit que Drew attendait son bébé.

— Kale, dis-je en reniflant. Il va être papa. Drew et lui vont avoir un bébé.

— Bordel, marmonna mon oncle.

Ça reflétait exactement ce que je pensais.

— À quoi songes-tu ? me demanda-t-il.

— Je veux partir d'ici, murmurai-je.

Mon oncle me regarda en fronçant les sourcils.

— Ma chérie, je ne pense pas que partir soit la meilleure solution pour toi...

— Ma meilleure amie vient juste de mourir et Kale va avoir un bébé avec Drew, l'interrompis-je. Je ne peux pas rester ici à le regarder fonder une famille avec quelqu'un d'autre. Lavender n'est plus là pour m'aider à traverser ça. J'ai besoin de m'éloigner d'ici, de m'éloigner de lui. Je pense que ça va m'aider à enfin tourner la page.

— Lane...

— Je ne peux plus rester ici, oncle Harry, sanglotai-je. Je ne peux vraiment plus.

Je sentis son regard sur moi.

— Est-ce que tu veux vraiment déménager ? demanda-t-il.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Être ici est trop douloureux ; ça me tue.

— Alors fais ce que tu penses être bon pour toi, trésor, répondit-il après un long silence.

Je n'étais pas surprise de son soutien ; je savais qu'il me le donnerait.

— J'ai peur, avouai-je en reniflant.

— C'est quelque chose de nouveau et d'inconnu ; bien sûr que c'est effrayant, mais ça ne veut pas dire que c'est impossible. Des gens déménagent tout le temps. Tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière.

J'essayai mon visage avec le dos de mes mains.

— Tout le monde va penser que je suis folle.

Mon oncle soupira.

— Ils vont se sentir blessés et vont probablement dire des choses qu'ils ne

pensent pas, par inquiétude pour toi, mais ils ne te détesteront pas. Tu es précieuse pour chacun d'entre nous, Lane.

J'espérais qu'il avait raison.

— Je ne sais pas par où commencer ni comment lancer le processus de déménagement.

— Où penses-tu aller ? demanda mon oncle.

*Très, très loin.*

— Je suis allée à New York avec maman et mamie. J'ai bien aimé.

Mon oncle se contenta de me fixer.

— L'Amérique, Lane ? Vraiment ?

— J'ai besoin de distance, soufflai-je. J'en ai vraiment *besoin*.

Il hocha la tête et me prit à nouveau dans ses bras.

Ensuite, nous nous mîmes au travail. Avec son aide, je trouvai une location à New York qui semblait, d'après les photos, m'offrir une immersion complète à un prix que je pouvais m'offrir. Je pouvais finir mes cours en ligne n'importe où dans le monde, alors c'était faisable.

J'essayai de refuser l'argent que me proposait mon oncle, mais il me donna assez pour mes six premiers mois de location et il m'acheta aussi un aller simple pour New York. Il me fit promettre de commencer à accepter du travail éditorial, parce que même si je n'étais pas encore diplômée en tant qu'éditrice, il trouvait que j'étais assez talentueuse pour éditer ce qu'on me donnerait. Il me dit qu'il avait toujours su que je travaillerais dans le monde littéraire à cause de mon amour des livres, et que je serais sacrément douée dans mon travail. Il promit aussi de me créer un site web, car il disait que les éditeurs indépendants avaient besoin d'un site professionnel pour contacter les clients. Une fois que je lui donnai mon autorisation, il déposa une demande de visa pour moi ; ce qui signifiait que je pourrais rester quatre-vingt-dix jours aux États-Unis avant de devoir partir. Cependant, dès que je serais arrivée, je déposerais une demande de permis de travail pour allonger mon séjour.

En l'espace de trois heures après avoir pris la décision de partir, nous avions tout organisé, et il était prévu que je parte après l'enterrement de Lavender. J'avais entendu dans la salle d'attente de l'hôpital que ses funérailles auraient lieu dans quatre jours, ce qui ne me laissait quasiment pas le temps d'annoncer la nouvelle de mon départ à ma famille. Je savais que cette conversation se passerait mal, mais ma décision était prise. Je devais partir. J'étais incapable de rester à York.

J'étais sur le point de dire à ma famille que j'allais déménager, et même si mon oncle était de mon côté, j'étais quand même morte de trouille. Je m'appuyai contre le comptoir de la cuisine alors que ma famille était assise autour de la table. Oncle Harry était adossé au mur face à moi, les bras croisés. Ils attendaient tous que je parle.

— Lavender est partie et elle ne me reviendra jamais.

Je m'assis en fixant le sol.

— Et je n'ai même pas commencé à le réaliser. Elle est morte il y a seulement trois jours, et rien ne me semble réel. Je m'attends à ce qu'elle m'envoie un message ou qu'elle entre dans ma chambre.

— Ma chérie, murmura ma grand-mère.

Je me mordis la lèvre.

— Je veux que tout le monde écoute bien ce que j'ai à dire. C'est important, d'accord ?

Je levai les yeux et vis que tout le monde hochait la tête.

— J'aime Kale, soufflai-je.

Mes frères échangèrent un regard, tout comme mes parents, avant de tourner la tête vers moi.

— Tu aimes Kale ? demanda mon père en clignant des yeux.

— Je l’ai toujours aimé, confirmai-je en hochant la tête.

Ma mère jouait avec ses doigts.

— Es-tu *amoureuse* de lui ? demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je.

Mon père serra la mâchoire.

— Et lui ? Est-ce qu’il t’aime ?

Je secouai la tête.

— Pas de cette manière. Il ne sait même pas que je l’aime. Je ne le lui ai jamais dit.

— Pourquoi ? demanda Layton.

*Par où commencer ?* grommelai-je intérieurement.

— Parce que tout le monde n’arrêtait pas de dire qu’on était comme un frère et une sœur l’un pour l’autre, alors que je ne l’ai jamais vu comme ça. Pas depuis que je suis petite.

Ma mère pâlit.

— Je ne... Je ne savais pas que c’était de l’amour, lâcha-t-elle. Je pensais que c’était un béguin.

Je la regardai en fronçant les sourcils.

— Ce n’est pas ta faute, maman. J’ai gardé pour moi ce que je ressentais pour Kale. Seuls Lavender et oncle Harry connaissaient mes sentiments pour lui, mais je leur avais fait promettre de garder le secret.

Mon père fusilla mon oncle du regard, vraiment. Ça me surprit parce que je ne les avais jamais vus se disputer.

— Arrête, papa, le réprimandai-je. Je lui ai fait jurer de ne rien dire.

Il me regarda en plissant les yeux.

— Il se passe quelque chose. Quelque chose plus gros encore que Lavender et Kale. Qu'est-ce que c'est ? Dis-le-moi. Maintenant.

*Bon sang, pensai-je. Rien ne lui échappe.*

Je me passai les mains sur le visage.

— Je ne peux pas rester là, dis-je en déglutissant nerveusement. Lavender est partie, et Kale... Drew et lui vont avoir un bébé.

— Quoi ? s'exclamèrent mes frères à l'unisson.

— Drew est *enceinte* ? demanda Lochlan.

Je hochai la tête.

— Oh, ma chérie, dit ma grand-mère en fronçant les sourcils.

— Je ne peux pas rester ici à les regarder fonder une famille. Je ne peux pas rester ici sans Lavender. J'ai besoin de partir.

Mon père serra la mâchoire.

— Comme partir en vacances ?

Je secouai la tête.

— Non, papa, pas comme des vacances.

Le silence se fit jusqu'à ce que Layton prenne la parole.

— Tu veux déménager ?

J'acquiesçai.

— Où ça ? demanda-t-il.

*C'est maintenant ou jamais, me dis-je.*

— À New York.

Silence.

— Tu peux répéter ? grogna mon père, la voix dangereusement basse.

J'avalai ma salive.

— Je déménage à New York.

Le visage de mon père prit une teinte de rouge que je n'avais jamais vue auparavant. Il tourna les yeux vers l'endroit où se trouvait mon oncle, qu'il fusilla du regard.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

Les épaules d'oncle Harry s'affaissèrent.

— Elle ne peut plus rester ici, Tom. Elle a besoin de s'éloigner pour se vider la tête.

— Alors va à la campagne pour un week-end au spa ou quelque chose comme ça, cria mon père en me regardant à nouveau. Tu ne déménages *pas* en Amérique. Hors de question.

Je me pinçai l'arête du nez.

— J'ai vingt ans, papa. Je n'ai pas besoin de ta permission.

— Ne lui lance pas ça au visage, me dit Layton d'un ton sec. Tu n'as pas les idées claires ; tu ne peux pas...

Je lui coupai la parole.

— Je ne peux *jamais* avoir les idées claires ici, Layton. J'ai besoin de partir et de me comprendre moi-même.

— Est-ce que tu as oublié ce qui t'est arrivé l'année dernière ? rétorqua-t-il, furieux. Tu aurais pu mourir, et maintenant, tu veux quitter le pays toute seule ? C'est vraiment égoïste de ta part. Tu ne peux pas nous faire ça.

Je repoussai les cheveux qui cachaiient mon visage.

— Je n’essaye pas de faire du mal à qui que ce soit, Layton, mais c’est ma décision.

— Elle est merdique ! cria-t-il, surprenant tout le monde.

Layton n’était pas du genre à se battre ; il était généralement celui qui faisait régner la paix, mais pas aujourd’hui. Aujourd’hui, il était furieux, et j’étais sa cible.

— Je suis désolée que tu le prennes comme ça, dis-je calmement.

Lochlan grogna.

— Tu ne déménages pas en Amérique.

Je serrai la mâchoire.

— Si. Tout est arrangé.

— Quoi ? souffla ma mère.

Je tournai le regard vers elle et détestai voir les larmes dans ses yeux.

— Je pars demain après-midi après l’enterrement de Lavender.

— *Quoi ?* crièrent-ils tous en même temps.

Je sursautai et tentai de trouver quelque chose pour calmer tout le monde, mais rien de ce que je pouvais dire ne changerait la situation.

— Lane, s’écria ma grand-mère pour attirer mon attention. Tu ne peux pas faire tes bagages et quitter le pays. Tu es perturbée par la mort de Lavender et par le fait que Kale fonde une famille, mais ce n’est pas la bonne chose à faire, trésor.

— Rester ici n’est pas une possibilité, répondis-je. J’ai besoin de distance. J’ai besoin d’espace. J’ai besoin de temps.

— Est-ce que tu entends ces conneries ? lança Lochlan à notre oncle.



Comment peux-tu rester ici et être aussi calme alors qu'elle parle de quitter le pays *toute seule* dans cet état d'esprit ?

Mon oncle regarda mon frère droit dans les yeux.

— Lui faire entendre raison a été la première chose que j'ai voulu faire quand elle m'en a parlé, mais j'ai vu dans ses yeux qu'elle partirait d'ici qu'on le veuille ou non. Soit on est d'accord et on l'aide, soit...

— Soit rien du tout ! lâcha Lochlan. Si elle part, c'est fini. Je refuse de me faire un sang d'encre pour elle. C'est ce que j'ai fait toute ma vie.

— Tu te fiches de moi ? m'exclamai-je. Je ne t'ai jamais demandé de t'embêter à te faire du souci pour moi. Je ne l'ai jamais demandé à personne, mais vous l'avez tous fait, et je sais que c'est parce que vous m'aimez, mais vous ne pouvez pas me protéger de tout. Je dois le faire moi-même.

— Pourquoi ? cria mon père. *Pourquoi* as-tu besoin de partir ?

Mes épaules s'affaissèrent.

— C'est trop difficile.

— Tu finiras par oublier ton béguin pour Kale...

— Ce n'est pas un béguin. Je l'aime ! hurlai-je.

Mon père plissa les yeux.

— Tu as vingt ans et tu n'as jamais été en couple. Qu'est-ce que tu connais de l'amour ?

Les mots de mon père me blessèrent profondément.

— Je sais que le voir avec quelqu'un d'autre me *tue*, est-ce que tu comprends ça ? demandai-je, la gorge serrée par l'émotion. Ça. Me. Tue.

— Elle est dans tous ses états à cause de Lavender et...

— Mamie, arrête, l'interrompis-je. Je ne suis pas aveuglée par ça. Je vois les choses clairement et j'ai besoin de partir d'ici.

— Si tu pars, Lane, ce n'est pas la peine de revenir, lança froidement mon père.

Sur ces mots, il quitta la pièce, me laissant là en train de le fixer, la peur au ventre. J'observai Lochlan et Layton se lever.

— *S'il vous plaît*, suppliai-je. Je ne veux pas partir sur une dispute.

— Alors reste et il n'y aura pas de problème, rétorqua Layton d'un ton mordant.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas.

— Dans ce cas, je n'ai rien d'autre à te dire.

Layton s'éloigna et mon regard passa de lui à Lochlan, qui me fixait avec une souffrance dans les yeux que je ne comprenais pas.

— Si tu pars, et que tu crées un fossé entre nous, alors c'est fini. Vraiment *fini*.

Ma lèvre inférieure trembla lorsque ma mère et ma grand-mère se levèrent et quittèrent la pièce sans un mot pour moi. Pas même une injure ou un au revoir. Rien.

— Oh, mon Dieu, soufflai-je. Ils me détestent.

Je sentis les bras de mon oncle s'enrouler autour de moi.

— Ils ne te détestent pas. Ils sont blessés et ils ont peur pour toi. Je te l'ai dit, tu es précieuse pour chacun d'entre nous.

Je serrai fort mon oncle contre moi.

— Ils ne me comprennent pas.

— Ils finiront par le faire, laisse-leur du temps.

Je hochai la tête et respirai son odeur en gravant tout ce que je pouvais de lui dans ma mémoire, car je ne savais pas quand je pourrais le serrer à nouveau dans mes bras.

*Est-ce que j'ai tout ?* pensai-je intérieurement en vérifiant le salon de mes parents pour la millième fois.

Aujourd'hui, je m'envolais pour l'Amérique pour commencer une nouvelle vie, et j'étais une vraie boule de nerfs. J'étais tellement triste. Annoncer la nouvelle à ma famille avait été un véritable désastre. Je ne pouvais pas mentir : ça me faisait mal qu'ils ne veuillent même pas me dire au revoir, mais je savais à quel point ils étaient bouleversés et inquiets pour moi. Ils n'arrivaient pas à l'accepter, et étant têtue comme tous les Edwards, je ne voulais pas changer d'avis pour eux.

Le fait que j'avais dû enterrer ma douce Lavender seulement quelques heures auparavant n'aidait pas. J'éprouvais une douleur que je n'avais jamais connu avant qu'ils la descendent six pieds sous terre. Cependant, mon voyage était une distraction bienvenue, et je me plongeai dedans au lieu de penser à mon amie.

— Argent, marmonnai-je pour moi-même avant de vérifier une nouvelle fois mes effets personnels.

Oncle Harry viendrait bientôt me chercher pour m'emmener à l'aéroport, et il revérifierait la liste des choses à prendre avec moi. Il avait voyagé des centaines de fois et me ferait remarquer si j'oubliais quelque chose.

— Lane ? m'appela soudain Kale.

*Oh, bordel.* Je pâlis. *Qu'est-ce qu'il fichait là ?*

Je me tournai et le regardai, les yeux écarquillés, alors qu'il entra dans le salon. Son regard passa instantanément de moi aux deux grandes valises qui se trouvaient à mes côtés. Il les fixa, longuement, avant de lever les yeux vers moi.

— À quoi servent-elles ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

*S'il te plaît,* suppliai-je en silence. *Va-t'en.*

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je en esquivant sa question.

Il cligna des yeux, ces yeux couleur whisky que j'aimais tant.

— Lochlan m’a appelé en me disant que tu voulais me parler et que je devais passer immédiatement.

La colère déferla en moi.

— Lochlan est un sale enfoiré ! grognai-je.

*Comment a-t-il osé ?* me dis-je, furieuse.

Kale se concentra à nouveau sur mes valises.

— Lane, à quoi servent-elles ?

*Merde.*

— Je... Je dois partir.

Il ne bougea pas d’un pouce.

— Je ne comprends pas, dit-il après quelques secondes. Je veux dire, je sais de quoi ça a l’air, ce que ça veut dire, mais *pourquoi* ?

Je détournai le regard.

— Tu sais pourquoi.

Il inspira brusquement.

— S’il te plaît, ne me dis pas que c’est à cause de *nous* ?

*Y a-t-il déjà eu un « nous » pour commencer ?* me moquai-je intérieurement.

— Je pars parce que j’ai besoin d’espace, de beaucoup d’espace, pour me vider la tête. Tu l’as occupée pendant des années, et j’ai besoin de t’évacuer de mon organisme. Lavender n’est plus là, et je ne peux pas rester ici sans elle. Je l’ai enterrée aujourd’hui et le fait qu’elle soit partie me frappe de plein fouet. J’ai besoin de m’éloigner.

Kale ne cessait de serrer les dents pendant que je parlais.

— Où vas-tu aller ? demanda-t-il.

— New York, avouai-je en avalant ma salive. J'ai trouvé un appartement bon marché dans un bon quartier.

J'observai Kale alors qu'il encaissait mes paroles.

— L'Amérique ? souffla-t-il. Tu pars pour l'*Amérique* ?

Je hochai la tête.

— Je suis désolée, mais je dois partir.

— Et je ne le découvre que maintenant ? lança-t-il avec rage. Tu décides de me le dire juste avant de franchir la porte pour quitter le pays ?

Sa colère m'allait ; je pouvais répondre avec la mienne.

— Oui, tout comme tu étais au courant pour la grossesse de Drew depuis des semaines, et tu ne m'en as parlé que quelques heures *après* que j'ai appris que ma meilleure amie était morte ?

Kale recula comme si je l'avais frappé.

— C'est différent.

— Comment ça ? lançai-je.

— Parce que j'essayais de trouver un moyen de te le dire sans te blesser.

Ça m'aurait forcément blessée. Forcément.

— Tu vas avoir un bébé avec quelqu'un d'autre. Comment est-ce que ça aurait pu ne pas me faire de mal ? demandai-je alors que mes épaules s'affaissaient.

Kale se passa la langue sur les lèvres.

— C'est tellement le bordel, dit-il au lieu de répondre à ma question.

Enfin une chose avec laquelle j'étais d'accord.

— Ouais, ça l'est, confirmai-je.

Il resta silencieux sur le seuil du salon, bloquant ainsi la sortie. Je remontai mes lunettes sur mon nez et vérifiai la montre à mon poignet. Lorsque je vis l'heure, je jurai.

— Je vais rater mon vol si je ne pars pas maintenant, dis-je à Kale. Je dois passer l'enregistrement, les contrôles de sécurité et l'embarquement ouvre dans une heure.

Il resta figé sur place.

— Kale, dis-je avec impatience. Bouge.

— Non, répondit-il fermement. On peut trouver une solution. Tu n'as pas besoin de quitter le pays, Lane.

Comme je ne voulais rien entendre de ce qu'il avait à dire, je saisis mes valises, les tirai jusqu'à l'entrée et essayai de contourner son corps. Je poussai son torse avec colère lorsqu'il ne voulut pas se décaler.

— Bouge ! le suppliai-je.

— Lane ! cria-t-il en me saisissant par les bras. Qu'est-ce que tu veux de moi, bon sang ? Rien de ce que je fais n'est assez bien pour toi. Qu'est-ce que tu veux ? Dis-le-moi, parce que je n'en sais absolument rien.

Je baissai ma garde et libérai les sentiments que j'avais enfouis profondément pendant toutes ces années.

— Toi, Kale ! hurlai-je. Je ne veux que *toi* !

Il recula d'un pas ou deux comme si mes paroles l'avaient percuté de plein fouet. Lorsqu'il retrouva l'équilibre, il resta immobile tout en me fixant. Le silence entre nous était assourdissant, mais je l'utilisai pour vider mon sac et lui balancer tout ce que j'avais toujours voulu lui dire. J'avais besoin d'exprimer ce que je ressentais, même si cela signifiait la fin de tout.

— Je t'ai toujours voulu, mais je n'ai jamais pu t'avoir, avouai-je en m'effondrant.

De grosses larmes coulèrent de mes yeux gonflés et roulèrent sur mes joues

rougies.

— Je dois partir. Ça me déchire de te voir heureux avec quelqu'un d'autre. Je veux ton bonheur, je te jure que c'est la vérité, mais ça me fait mal de ne pas être la femme qui te fait sourire. J'en ai tellement assez d'être triste, Kale.

Il ne dit rien ; il se contenta de continuer à me fixer.

— Je t'aime. Je t'ai toujours aimé... mais pas de la manière dont toi tu m'aimes.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Je suis *amoureuse* de toi. Je l'ai toujours été.

Kale ouvrit la bouche pour parler, mais lorsqu'aucun mot ne sortit, il referma les lèvres.

Je levai la main.

— Tu n'as pas à dire quoi que ce soit. Tu n'as même pas besoin de ressentir quoi que ce soit à propos de ça, lui assurai-je. Ce n'est pas ton problème ; c'est le mien.

Kale cligna des yeux plusieurs fois.

— Tu m'aimes ? souffla-t-il, les yeux dans le vague et écarquillés.

J'avalai ma salive.

— Oui, je t'aime.

Il cligna des yeux pour revenir à lui et me regarda.

— Mais... Mais tu m'as dit que ce n'était pas comme ça entre nous. Tu me l'as dit. Je te l'ai demandé, et tu m'as dit non. Tu m'as dit non.

Mon cœur se brisa une fois de plus.

— J'étais terrifiée à l'idée de ressentir quelque chose de mal. Je me suis torturée pendant des années parce que je pensais que j'étais horrible d'aimer une

personne que tout le monde considérait comme mon frère.

Je baissai les yeux pour essayer de maîtriser mes larmes ; si je ne le regardais pas, peut-être que ça ne ferait pas aussi mal.

— On se côtoie depuis le jour de ma naissance. Tu as été le premier homme à me porter, hormis mon père. Je sais que tu étais petit toi aussi, et à cette époque, ça a fait naître une amitié, mais ça a changé pour moi, Kale. Je t'aime depuis que j'ai dix ans. Depuis cette nuit où tu as dormi toute la nuit devant mon armoire avec une batte de baseball pour tenir les monstres à l'écart. Je ne savais pas que le fait de les tenir à distance allait en réveiller d'autres à l'intérieur de moi.

Je pouvais dire à son expression qu'il était choqué.

Il ne commencerait pas à penser au poids de mes mots avant d'avoir eu le temps de digérer ce que j'étais en train de lui dire. Il avait besoin d'espace, et j'allais lui en donner.

— Tu m'as dit non, souffla-t-il.

Je sanglotai lorsque ses yeux se remplirent de larmes.

— Tu m'as dit non. Je te voulais, et tu m'as dit non. Tu m'as blessé quand tu as refusé de me donner ton cœur.

Il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

— J'ai beaucoup souffert, Lane, mais j'ai appris à vivre avec. J'ai compris qu'il n'y aurait jamais de Kale et Lane ensemble de la manière que je voulais. J'ai appris à t'aimer sans avoir besoin de toi. J'ai appris à tourner la page.

Je ne pensais pas pouvoir souffrir encore plus, mais entendre les mots « tourner la page » sortir de la bouche de Kale me brisa en mille morceaux. J'aurais voulu que le sol s'ouvre et m'engloutisse.

— Je suis avec Drew, et je l'aime. C'est une femme géniale, et d'aussi loin que je me souviens, elle est toujours restée auprès de moi.

Je levai les yeux pendant qu'il parlait, même si ça me tuait.



— Je vais avoir un bébé avec elle, je l'épouserai un jour. Mais je ne pense pas être capable un jour de la regarder et de ressentir ce que tu me faisais ressentir.

« Faisais », pas « fais ». Au passé.

— Kale, je suis vraiment désolée, murmurai-je en m'agrippant à l'accoudoir du canapé près de moi pour éviter de tomber à genoux.

— Moi aussi, je suis désolé, répondit-il. Tu ne sais pas à quel point.

Il recula d'un pas, puis d'un autre, jusqu'à se retrouver dans l'entrée.

— Prends soin de toi, d'accord ?

Il déglutit.

— Je serai toujours là si tu as besoin de moi.

Il se tourna ensuite et sortit de ma vie, détruisant ce qu'il restait de mon cœur au passage. Avant que la porte d'entrée ne se referme, je l'entendis dire quatre mots qui allaient hanter mes nuits pendant les six années qui suivraient.

— Au revoir, Laney Baby.

# Chapitre Quinze

## Quatrième jour à York

— Salut, Lav, dis-je en souriant à la photo de mon amie de longue date affichée sur sa jolie pierre tombale en marbre gris.

Je passai le pouce sur l'image, puis m'installai dans l'herbe froide avant de croiser les jambes. Je posai le bouquet de lys que je lui avais apporté devant les jolies petites décorations sur sa tombe et restai simplement assise à fixer sa photo.

— Je suis désolée que ce soit seulement la deuxième fois que je viens te voir, commençai-je avant de froncer les sourcils lorsque la culpabilité me saisit. Après ton enterrement, les choses se sont plus ou moins transformées en cauchemar.

Je pouvais presque entendre sa voix dans ma tête me répondre « *Sans déconner, Sherlock* » et ça me fit sourire.

— Les choses ont vraiment mal tourné avec Kale, Lav, et ensuite, ça a été encore pire avec ma famille lorsque j'ai fait mes bagages et que je suis partie.

J'avalai ma salive et observai mes mains.

— J'ai fui et je suis restée loin d'ici pendant six ans.

Je soupirai et secouai la tête.

— J'avais le cœur complètement brisé quand j'ai appris ta mort, et ensuite, le même jour, j'ai découvert que Drew attendait l'enfant de Kale. C'était beaucoup trop, et j'ai supposé que partir à des milliers de kilomètres pourrait m'aider, mais ça n'a pas été le cas. Mon cerveau est mon pire ennemi. Même si je ne pouvais pas voir Kale, je l'imaginai avec Drew et leur bébé à longueur de temps, et ça me rendait malade.

Je fronçai les sourcils.

— Lorsque je ne pensais pas à eux, je pensais à toi et à ce qui se serait passé si tu n'étais pas morte. Je ne pense pas que tu m'aurais laissé partir... Je ne pense pas que partir aurait été une option si tu avais été là. Te perdre m'a fait sauter le pas, Lav.

Je me passai la langue sur les lèvres pour les humidifier et levai à nouveau les yeux vers la pierre tombale de Lavender.

— Cependant, tout a viré au cauchemar. Les choses ont encore plus mal fini que ce que j'aurais pu imaginer. Le pauvre petit garçon de Kale est mort, et maintenant, il est seul. Je peux sentir comme ça l'a changé. Je le vois dans ses yeux. Il est comme moi, il ne fait que survivre, et je déteste ça. Je ne veux pas qu'il ressente ça parce que je sais à quel point on se sent vide et insensible.

Je ramassai quelques brins d'herbe par terre et les découpai avec mes doigts.

— Je pense à toi tout le temps, Lav, dis-je, juste au cas où elle croirait que ce n'était pas le cas. Tu saurais quoi faire si tu étais là ; tu m'as toujours donné les meilleurs conseils.

Je jetai un coup d'œil autour de moi pour vérifier s'il y avait quelqu'un dans les parages. Je fus heureuse de voir qu'il n'y avait personne aux alentours ; ma conversation avec Lavender était privée, donc je me sentis mieux. Lui parler me faisait me sentir mieux. Même si elle ne me répondait pas, je savais qu'elle m'écoutait.

Je pouvais sentir sa présence.

— Est-ce que tu es avec mon oncle ? soufflai-je. Si c'est le cas, est-ce que tu peux lui dire qu'il me manque beaucoup ?

Je souris lorsqu'une brise fraîche m'enveloppa.

— Je crois que je suis toujours en état de choc, parce qu'à certains moments, j'oublie complètement qu'il est parti, et quand je réalise que c'est le cas, mon cœur se brise à nouveau.

Je me frottai le nez du dos de la main.

— Je pensais que t'enterrer avait été le pire moment de ma vie, mais la mort de

mon oncle me fait souffrir à un tout autre niveau. Il était tout ce qui me restait ici après mon départ, et maintenant, il est parti.

Je me frottai les yeux.

— J’ai arrangé les choses avec ma famille. Être loin d’eux, loin d’ici, ne résolvait rien. Ça causait encore plus de souffrance inutile. Et après tout ce qui s’était passé avec Jensen quand j’étais plus jeune, je n’aurais jamais dû quitter le pays en premier lieu. Layton m’avait dit à quel point ils allaient s’inquiéter pour moi, pourtant, je ne l’ai pas écouté. Mais je suis rentrée maintenant, et j’ai tout arrangé.

Je soupirai et repoussai des mèches de cheveux qui cachaient mon visage.

— Je dois encore avoir une vraie conversation avec Kale, et honnêtement, ça me fait vraiment peur. Je n’ai absolument aucune idée de ce qui va se passer après ça, et le fait de ne pas le savoir me terrifie. Peu importe ce qui arrivera, on doit mettre les choses au clair. Il doit savoir ce que je ressens encore pour lui, et il doit savoir pourquoi je ne pouvais pas rester ici.

Je gardai le silence un long moment après avoir fini de parler. Je restai assise ici, aussi immobile qu’une statue, pendant que l’ampleur de ce que j’avais perdu me submergeait. Ça faisait partie de la vie, mais c’était nul. J’étais reconnaissante de voir enfin la lumière au bout du tunnel. J’avais besoin de ma famille à présent – j’en avais pris conscience. Leur amour et leur inquiétude n’étaient plus insupportables, mais réconfortants.

Je ne restais pas pour faire plaisir à quiconque, je le faisais pour moi, et je ne pus m’empêcher de sourire en pensant au tour de passe-passe de mon oncle. Je ferais ce qu’il avait demandé. Je parlerais à Kale parce que j’avais *besoin* de lui parler, pas pour obtenir un héritage. En pensant à lui, je tournai les yeux vers la tombe de Kaden, et je me figeai quand je vis la personne qui se tenait devant.

Drew.

Je l’observai pendant un moment, et avant que je m’en rende compte, je m’étais levée et dirigée vers elle. Je n’avais aucune idée de ce que j’allais lui dire, mais j’avais besoin de dire quelque chose. N’importe quoi.

Le gravier crissait sous mes pas tandis que je m’approchais d’elle. Je m’arrêtai

à quelques mètres et soupirai profondément.

— Salut, Drew, murmurai-je.

Effrayée, elle sursauta et me regarda avec des yeux surpris.

— Lane ? souffla-t-elle en posant une main sur sa poitrine. Tu m’as fait peur.

— Je suis désolée, dis-je en fronçant les sourcils. Je pensais que tu m’avais entendue arriver.

Elle secoua la tête.

— J’étais dans mon monde.

J’enfonçai les mains dans les poches de mon manteau.

— Je rendais visite à Lavender et je t’ai vue ici. Je voulais passer te dire bonjour.

Elle regarda par-dessus mon épaule avant de me fixer à nouveau.

— Je n’ai jamais eu l’occasion de te le dire, mais je suis désolée pour ton amie. Kale m’a dit à quel point tu étais dévastée quand elle est morte. Il m’a dit qu’il t’avait perdue ce jour-là à l’hôpital.

Je la fixai, surprise de ce qu’elle me révélait.

— Il a dit ça ?

Drew hocha la tête.

— Il en faisait des cauchemars. Il s’asseyait en pleine nuit en s’excusant auprès de toi et en essayant de te consoler, mais ensuite il se réveillait et réalisait que tu n’étais pas là.

Mon ventre s’agita, car je savais qu’il avait essayé de se faire pardonner et de me reconforter pour m’avoir annoncé que Drew et lui allaient avoir un enfant ensemble.

— Je suis désolée, dis-je.

Drew cligna des yeux.

— Désolée de quoi ?

— D'avoir occupé son esprit quand il était avec toi.

Drew sourit alors, et je ne pus m'empêcher de remarquer à quel point elle était belle. Elle était plus âgée maintenant, mais elle était toujours également la fille de neuf ans que j'avais rencontrée dans la cour de l'école toutes ces années auparavant.

— Lane, tu étais toujours dans sa tête. Il parlait de toi sans s'en rendre compte. Quand on regardait un film ou qu'on avait une conversation quelconque, tu surgissais dans sa tête et tout revenait à toi.

La honte m'envahit.

— Je suis vraiment désolée.

Elle rit.

— Pourquoi être désolée ? Tu ne pouvais pas l'empêcher de penser à toi.

Je le savais, mais je me sentais quand même coupable.

— Je te dois de sacrées excuses, Drew, répliquai-je en regardant droit dans ses yeux vert émeraude.

Elle cilla.

— Pour quelle raison ?

Je déglutis.

— Pour la façon dont je t'ai traitée quand j'étais plus jeune et que tu ne faisais qu'être gentille avec moi. J'ai été mesquine, puérile, et clairement horrible avec toi seulement parce que tu avais Kale. J'ai dépassé les bornes en étant méchante avec toi. Je n'aurais pas dû faire ça. Je suis vraiment désolée ; j'espère que tu pourras me pardonner.

Drew me fixa un moment, puis les coins de ses yeux se plissèrent lorsqu'elle

me sourit.

— Tu n’as pas à t’excuser.

J’en restai bouche bée, ce qui la fit rire.

— Comment ça ? Bien sûr que si. J’ai été odieuse avec toi.

— Je t’ai pardonné il y a des années.

Elle haussa les épaules.

— Tu avais le cœur brisé, et je sais que les gens font des choses qui leur échappent quand c’est le cas.

Je regardai la photo de Kaden.

— C’était un petit canon, Drew. Kale et toi avez créé quelqu’un d’incroyable, et je suis vraiment désolée qu’il soit mort.

— Il est toujours avec nous.

Drew tourna les yeux vers la photo de Kaden sur la pierre tombale, et sourit.

— Il était marrant. Tu l’aurais aimé.

— C’est certain, ajoutai-je aussitôt.

Elle soupira.

— Il me manque tous les jours. Il aurait bientôt eu six ans s’il était encore en vie.

— Six ans, murmurai-je.

— C’était un mini Kale, médita-t-elle.

Je souris.

— Kale m’a montré des vidéos et des photos, et je lui ai dit que Kaden était son double, mais il soutenait qu’il te ressemblait.

Mes paroles la firent glousser, puis le silence s'étira avant que Drew me regarde.

— Tu dois l'aider.

Je clignai des yeux.

— Pardon ?

— Kale. Tu dois l'aider. J'ai essayé pendant des années de l'aider à trouver la paix après le décès de Kaden, mais il est figé dans le temps. C'est comme s'il revivait chaque jour la mort de notre fils. Ça m'a pris du temps, mais maintenant, j'arrive à revivre les autres souvenirs qu'on a avec notre garçon. Je me souviens des bons moments. Quand je pense à lui, je suis heureuse, mais je sais que lorsque Kale pense à lui, il est triste.

— Je ne sais pas comment l'aider, admis-je. Il n'est plus le Kale que j'ai connu. Trop de choses ont changé entre nous.

À ma grande surprise, Drew toucha mon épaule avant de me répondre.

— Vous êtes les deux faces d'un même miroir. Vous êtes les mêmes, mais vous reflétez des choses différentes. Tu le *connais*, Lane, mieux que quiconque. Si quelqu'un peut l'aider, c'est bien toi.

Je ne savais pas si elle avait raison de placer sa foi en moi.

— J'aimerai toujours Kale, Lane, continua-t-elle. Mais il n'a jamais été à moi.

Mes mains commencèrent à trembler.

— Bien sûr que si.

Elle secoua la tête.

— Il était à toi. C'est juste qu'il l'ignorait. En revanche, moi j'en étais consciente, et je me suis battue corps et âme pour l'avoir alors que je savais que j'aurais dû le laisser être avec toi. C'est toi qu'il a choisie, pas moi, et je sais que si je n'étais pas tombée enceinte de Kaden, il ne serait pas resté aussi longtemps avec moi. Kaden nous liait, mais notre fils ne nous aurait jamais fait *rester*



ensemble. On s'aimait, mais il t'aimait plus encore.

— Drew...

— Le soir de l'anniversaire de ton oncle, quand je t'ai menacée pour que tu le laisses tranquille, je l'ai suivi lorsqu'il est revenu chez toi, et je l'ai entendu te dire qu'il t'aimait et qu'il voulait être avec toi.

J'en fus complètement choquée.

— Vraiment ? murmurai-je.

Elle acquiesça.

— Au lieu d'être en colère contre lui, j'ai commencé à te détester comme tu me détestais. Je te détestais parce que tu avais son cœur et que je ne pourrais jamais l'avoir, et tu me détestais parce que j'avais son corps et son attention.

Ne sachant quoi dire, je fixai la pierre tombale de Kaden.

— Je n'arrive pas à croire que les choses aient fini de cette façon, commentai-je après quelques minutes de silence.

Drew rit.

— Crois-moi, j'ai pensé la même chose pendant des années.

— Néanmoins, je suis contente qu'on en parle. J'ai fui en Amérique pour échapper à ce genre de conversations.

— Comment ça s'est passé pour toi ? demanda-t-elle d'un ton ironique.

Je ris.

— Pas très bien. Je ressens la même chose qu'il y a six ans.

— Alors dis-le à Kale, Lane, insista-t-elle. Ne laisse rien au hasard. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. On peut être là à un instant donné et parti la seconde qui suit.

Je hochai la tête.

— J’y crois parfaitement.

— Je suis désolée pour ton oncle, dit-elle comme si elle avait senti que je pensais à Harry. C’était un ange et il était génial avec Kaden quand Kale venait lui rendre visite.

Je souris.

— Je n’en doute pas. Il était doué avec mes frères et moi quand on était petits. Je pense qu’il nous gâtait parce qu’il n’avait jamais eu d’enfant à lui.

Drew passa son bras sous le mien.

— Je veux qu’on soit amies. Je veux apprendre à connaître la Lane dont Kale parlait tout le temps, parce qu’elle avait l’air plutôt cool. Un peu folle, mais cool quand même.

Je ris en me tournant vers elle pour la serrer dans mes bras. Lorsque nous nous séparâmes, Drew se dirigea vers la pierre tombale de Kaden pour y déposer un baiser sur sa photo.

— À plus tard, trésor.

Elle se tourna vers moi et me fit un clin d’œil.

— On reste en contact.

Je hochai la tête.

— On se verra plus souvent, promis.

Drew partit, et un poids s’enleva de mes épaules. Je n’aurais jamais pu penser qu’une conversation avec elle aurait pu se passer comme ça. J’en remerciai le Ciel, parce que je n’avais pas réalisé à quel point j’avais besoin d’arranger les choses avec elle.

Je regardai une dernière fois la photo de Kaden avant de retourner sur la tombe de Lavender, où je repris ma place, assise dans l’herbe.

— Meuf, soufflai-je. Je viens de me réconcilier avec Drew Summers.

Je secouai la tête avec incrédulité.

— Elle veut qu'on soit amies et apprendre à me connaître. Elle veut que j'aide Kale aussi. C'est incroyable, non ?

Je soupirai longuement parce que, *moi*, j'avais du mal à y croire.

— Lane, est-ce que c'est toi ?

Je regardai par-dessus mon épaule l'homme qui m'appelait. Je me mis debout et arrangeai mes vêtements lorsque je vis un visage familier approcher.

— C'est vraiment toi, dit-il avec un grand sourire aux lèvres et les yeux brillants.

Je restai bouche bée, complètement sous le choc. Je l'avais reconnu à l'instant où il avait souri. Il était la seule personne, mis à part Kale, à avoir un sourire que je trouvais magnifique, et cet homme savait l'utiliser.

— Daven ? m'exclamai-je. Daven Eanes ?

Il se désigna avec le grand bouquet de fleurs qu'il avait dans la main.

— Le seul et l'unique, confirma-t-il en riant.

C'était très étrange, mais j'avais l'impression d'avoir besoin de le prendre dans mes bras, alors ce fut exactement ce que je fis. J'allai vers lui, l'enlaçai et le serrai fort contre moi. Il resta immobile pendant quelques secondes, mais il finit par m'étreindre à son tour. Il rit lorsque je m'écartai de lui, les yeux écarquillés.

— On dirait que tu as vu un fantôme, se moqua-t-il.

Je clignai des yeux.

— J'ai l'impression que c'est le cas, je ne t'ai pas vu depuis...

J'arrêtai de parler et fronçai les sourcils.

Daven me fit un petit sourire.

— Depuis l'enterrement de notre copine ?

*Notre copine. Ça me fit sourire.*

— Oui c'est ça, acquiesçai-je. Ça fait tellement longtemps. Qu'est-ce que tu deviens ? Tu es superbe.

C'était vrai. C'était un garçon de vingt ans élancé quand j'étais partie, mais il était devenu un homme de vingt-six ans fin et musclé.

— Merci, t'es pas mal non plus, répliqua-t-il en me faisant un clin d'œil espiègle. Je vais très bien. J'ai une femme magnifique, et on a deux enfants – des jumeaux. Ma femme porte le troisième.

— Tu as une *famille* ? m'exclamai-je.

Il se mit à rire.

— Tu as l'air surprise.

*Mince.*

— Ça me semble tellement adulte.

Je ris, en espérant ne pas l'avoir offensé.

Il me fit un grand sourire et ne prit pas mal le fait que je sois choquée.

— J'ai beaucoup grandi après avoir perdu Lavender. Après sa mort, j'ai beaucoup réfléchi, et je me suis aperçu que je n'aimais pas la personne que j'étais. J'étais un parfait salaud, je ne traitais pas Lavender comme elle le méritait. Heureusement qu'elle a réussi à me supporter toutes ces années ; je chéris tout ce temps que j'ai pu passer avec elle.

Ça me réchauffa le cœur.

— Elle t'aimait, déclarai-je en souriant. Crois-moi quand je dis que j'ai essayé de lui faire voir quel enfoiré tu étais, mais elle te connaissait vraiment, et elle aimait la personne qu'elle voyait.

— Merci, Lane.

Sa voix était pleine d'une émotion qu'il repoussa en se raclant la gorge.

Je hochai la tête.

— C'est la vérité, elle t'aimait profondément.

— Je sais, dit-il en souriant tristement. Je l'aime aussi. Je l'aimerai toujours.

Il utilisait le présent. Il était toujours amoureux de ma merveilleuse amie, et je ne lui en voulais pas. C'était une sacrée fille.

— Je l'aime aussi.

Je souris tristement à mon tour.

— Elle me manque tous les jours ; je n'arrive toujours pas à croire qu'elle soit partie. Ça ne semble pas réel, et je ne pense pas que ce sera le cas un jour.

Daven acquiesça d'un signe de tête, puis se tourna et regarda la tombe de Lavender un instant, avant de poser son joli bouquet à côté des fleurs que je lui avais apportées. Il se pencha en avant, un petit sourire sur le visage, et déposa un baiser sur sa photo.

— Bonjour, bébé.

Ça me bouleversa.

— Tu veux que je te dise quelque chose ? lui murmurai-je.

Il se releva et me regarda.

— Quoi ?

Mes larmes se mirent à couler.

— J'ai déjà pleuré plusieurs fois jusqu'à en être déshydratée depuis que je suis arrivée vendredi.

Daven se moqua de moi et sortit un paquet de Kleenex de sa poche arrière. Il prit un mouchoir et me le tendit. Je l'acceptai, un sourcil levé, et ça le fit rire.

— J'ai deux enfants, j'ai toujours besoin d'avoir des mouchoirs et des lingettes sur moi.

Je ris aussi et m'essuyai les joues et les yeux.

— Alors, tu es rentrée vendredi ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Oui, mais j'ai l'impression d'être là depuis bien plus longtemps que ça. Je pense que c'est la raison de mon retour qui me retourne autant.

— Je suis désolé pour ton oncle, Lane, dit Daven en posant son bras sur mes épaules. Je le voyais de temps en temps au pub quand je sortais du travail. C'était un homme bien. J'ai assisté à ses funérailles, et je t'aurais bien parlé, mais tu avais constamment une foule de gens autour de toi ce jour-là. Kale était comme ton garde du corps personnel ; je ne voulais pas trop m'approcher. Curieusement, il ne m'apprécie pas beaucoup.

Je ris à travers mes larmes et m'essuyai à nouveau les yeux.

— Il savait que je ne t'aimais pas, donc en tant que meilleur ami, il ne t'aimait pas non plus. Il semblerait qu'il ne soit pas passé au-dessus de ça.

Daven ricana.

— Je vais te dire, parfois, quand on est dans le même magasin ou autre, il me fusille du regard au point de me faire croire qu'il est sur le point de me botter les fesses.

Je ris.

— Il ne te frapperait jamais – il n'est pas comme ça.

*Ou du moins, il n'était pas comme ça.*

— J'espère que tu as raison, médita Daven en retirant son bras de mes épaules.

Je souris.

— Je pense qu'il est juste protecteur.

Ses lèvres s'étirèrent.

— Après toutes ces années, s'il est encore comme ça avec toi, alors il semblerait qu'il ait un truc pour toi.

Je sentis mes joues s'enflammer.

— Laisse tomber.

Il se moqua de mon embarras face à sa taquinerie.

— Tu restes longtemps ? demanda-t-il, avant de grimacer. Désolé, c'était indiscret. Tu n'as pas à répondre, ça ne me regarde pas.

— Ne t'inquiète pas, répliquai-je en lui faisant signe que ce n'était pas grave. Je reste ici, j'ai décidé de revenir pour de bon.

Un autre sourire magnifique se dessina sur son visage.

— Tu sais ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

Je clignai des yeux.

— Quoi ?

— On va devoir traîner ensemble et devenir les vrais amis que Lavender a toujours voulu qu'on soit.

Je souris chaleureusement.

— Elle pétait les plombs quand on se sautait à la gorge, tous les deux.

Daven rit et baissa les yeux vers sa photo.

— Elle était parfaite, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Elle l'était ; son âme était ce que je préférais. Elle était juste géniale.

Il sourit, puis me regarda.

— Il faut que tu rencontres ma femme et mes enfants, ils vont t'adorer. Ils ont

entendu parler de toi lorsque je leur ai raconté mes anecdotes avec Lavender, alors ils voudront te voir.

Daven se fit une place dans mon cœur en disant ça.

— Tu leur as parlé de Lav ?

— Bien sûr, dit-il en hochant la tête. C'est ma femme qui m'a sorti de ma dépression et qui m'a aidé à vivre à nouveau. Je l'aime de tout mon cœur, et je suis le plus chanceux des enfoirés de l'avoir à mes côtés. Mes garçons ont vu quelques photos de Lavender, et ils la connaissent en tant que ma bonne amie qui est au paradis.

Je posai une main sur ma poitrine.

— Daven, je vais encore pleurer. Ça me touche que tu fasses vivre son souvenir alors que tu n'y es pas obligé.

Il sourit tristement.

— J'agissais comme un idiot quand j'étais jeune, mais j'étais vraiment amoureux d'elle, Lane. Elle était tout pour moi, et lorsqu'elle est morte, j'ai voulu mourir aussi.

— Moi aussi, murmurai-je.

Il se mit soudain à rire en se frottant les yeux.

— Elle se marrerait si elle était là en ce moment.

— À qui le dis-tu, confirmai-je en riant et en essuyant mon visage à nouveau.

Daven leva les yeux.

— Ton Kale vient de passer le portail.

*Mon Kale.* Je me sentis rougir, mais je ne le corrigeai pas. Je levai la tête et vis qu'il avait raison. Kale longeait le sentier sur la gauche, qui le mènerait à la partie où Kaden, mon oncle et ma tante étaient enterrés.

— C'est vraiment triste ce qui est arrivé à son fils. Je ne peux imaginer ce qu'il



doit traverser.

J'appréciais le fait qu'il dise « doit » plutôt que « a dû ». Daven savait que perdre quelqu'un n'était pas une émotion particulière qui durait un certain temps ; c'était quelque chose avec lequel on devait vivre jusqu'à la fin de nos jours. Mes yeux revinrent sur lui lorsqu'il se racla la gorge.

— Donne-moi ton numéro, dit-il en souriant. Comme ça, on pourra organiser un tête-à-tête.

Je ris une fois de plus et lui récitai mon numéro, en le regardant l'enregistrer dans les contacts de son téléphone. Il me fit un clin d'œil puis déposa un baiser sur la photo de Lavender.

— À plus tard, bébé, murmura-t-il.

Lorsqu'il se releva, il agita son téléphone devant moi.

— On se parle bientôt.

— J'attends ça avec impatience.

Daven s'éloigna. Lorsqu'il remonta le sentier qui menait à la sortie du cimetière, je tournai les yeux vers Kale. Je vis qu'il se tenait devant la tombe de Kaden, les mains dans les poches alors qu'il fixait la pierre tombale. Je voulais aller le rejoindre, mais je ne voulais pas m'imposer. À la place, je me rassis sur la tombe de Lavender et souris en regardant sa photo.

— Tu prends soin de Daven, à ce que je vois.

Je secouai la tête.

— Je suis désolée de n'avoir jamais constaté ce que *toi* tu voyais, mais je le vois maintenant, et tu avais raison ; il est plutôt fabuleux.

Je ris et restai assise en silence un moment, à cueillir des brins d'herbe par terre et à les couper avec mes ongles. J'étais sur le point de parler encore un peu à Lavender lorsqu'une ombre passa au-dessus de moi. Je levai les yeux et vis Kale qui me surplombait.

— Salut, dis-je en souriant avant de me lever.

Il hocha la tête et regarda la tombe de Lavender avec moi. Je fronçai les sourcils en fixant la photo de ma belle amie partie bien trop tôt.

— J’ai vu Daven Eanes ici avec toi, indiqua Kale un instant plus tard. Est-ce qu’il t’a créé des problèmes ? Je sais que tu ne t’es jamais bien entendue avec lui.

Je ris.

— Ça s’est bien passé. En fait, je crois qu’on vient juste de devenir amis. Il venait rendre visite à Lavender et m’a trouvée ici.

— Je le vois beaucoup ici, commenta Kale. Il lui apporte des fleurs fraîches chaque semaine. Sa femme et ses enfants viennent parfois avec lui pour nettoyer sa tombe et garder les alentours propres et nets. Il est proche de ses parents aussi.

Cela m’apporta une grande dose de réconfort.

Je soupirai.

— C’est dingue de se dire qu’il est marié et qu’il a des enfants. Tellement de personnes avec qui je suis allée à l’école avancent et font ce qu’on doit faire normalement en grandissant. Ils tombent amoureux, se marient et ont des enfants. J’ai l’impression d’être figée dans le temps. En ce moment, j’ai l’impression d’avoir à nouveau vingt ans. C’est comme si je venais tout juste d’enterrer Lavender.

— C’est ce que je ressens tous les jours, petite, soupira Kale. Mon Kaden est mort depuis cinq ans, et c’est comme si je venais juste de le mettre sous terre.

J’eus mal au cœur pour lui.

— J’espère que ça deviendra plus facile pour toi, Kale, vraiment.

Il ne répondit pas, mais regarda la photo de Lavender.

— Elle était l’une des meilleures personnes au monde, dis-je en souriant. Elle est entrée dans ma vie pile au moment où j’en avais besoin ; c’était comme si

elle était mon ange gardien. Elle m'a aidée à me sauver de mes démons.

Je frissonnai lorsque Kale glissa son bras autour de ma taille.

— Je lui en serai éternellement reconnaissant, murmura-t-il.

Je levai les yeux vers lui et souris tristement.

— Ça fait mal.

— Je sais, chérie.

— Avant d'enterrer des personnes que je connais dans ce cimetière, il fut un temps où je venais ici avec mon père, méditai-je. C'était notre raccourci pour nous rendre au terrain de jeu du coin, et je me souviens m'être dit, même petite, que je n'aimerais pas dire au revoir à une personne que j'aimais. Aujourd'hui, ma tante, mon oncle, mon amie et le fils de mon meilleur ami sont enterrés ici. Je n'arrive toujours pas à croire que Lavender est partie, et je ne pense pas me remettre un jour de la disparition de mon oncle et de Kaden.

Kale m'embrassa sur le dessus de la tête.

— La vie te met face à des épreuves imprévues, Laney Baby. Il y aura toujours quelque chose d'inattendu. On doit juste ramasser ce que la vie brise et essayer de recoller les morceaux.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne suis pas aussi forte que toi, Kale.

Il se tourna vers moi.

— Tu plaisantes ?

Je secouai la tête.

— Je suis lâche.

Il me grogna presque dessus.

— Ne redis plus *jamais* quelque chose comme ça sur toi. Après tout ce que tu

as traversé, tu es toujours là, et ça compte pour quelque chose, Lane.

Je le fixai, fascinée de voir enfin une émotion en lui.

— J'ai vu Drew au moment où elle s'en allait, ajouta-t-il. Elle m'a dit que vous aviez parlé.

J'acquiesçai.

— Je me suis excusée auprès d'elle d'avoir été aussi horrible à l'époque, mais elle a insisté pour dire que je ne n'avais pas de raison d'être désolée. Elle est vraiment géniale.

— Ouais, reconnut-il.

Je levai les yeux vers lui.

— Elle m'a dit que tu parlais souvent de moi, et que tu faisais des cauchemars à propos...

— Du jour où je t'ai perdue.

Je fronçai les sourcils.

— Kale, ne t'inflige pas ça.

Il essaya de sourire, mais ses lèvres ne s'étirèrent pas totalement.

— Je n'y peux rien.

— Hé, murmurai-je.

Ses yeux couleur whisky parcoururent mon visage.

— Oui ?

Je passai la langue sur mes lèvres sèches.

— Je crois qu'il est temps d'avoir cette conversation.

# Chapitre Seize

Quatrième jour à York

— Explique-moi ça encore une fois, dit Kale alors que nous entrions dans son appartement. Ton oncle t'a légué tous ses biens, mais seulement à condition qu'on... parle ? Est-ce que j'ai bien compris ?

Dieu merci, ça semblait tout aussi insensé à quelqu'un d'autre que moi.

Je hochai la tête.

— Oui, c'est écrit noir sur blanc. Si on ne parle pas, et on sait tous les deux de quelle conversation il s'agit – il l'a formulé exactement comme ça – alors ses biens seront liquidés et la somme récoltée sera reversée... au club de Liverpool.

Kale poussa un cri d'effroi.

— Quel enfoiré manipulateur, se renfrogna-t-il.

Je ne pus m'empêcher de rire. Kale, tout comme le reste de ma famille, était un supporter pur et dur de Manchester United.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait pris de telles mesures drastiques. J'ai horreur de lui avoir fait penser qu'il n'avait pas d'autre option. Il a probablement cru que s'il me demandait de te parler, je l'aurais envoyé promener comme je le faisais avec tout le monde.

Ma lèvre inférieure trembla alors que la honte m'envahissait.

— Hé là, murmura Kale en s'approchant de moi et en posant les mains sur mes épaules. Il savait que tu l'aimais, mais il savait aussi que tu devais essayer de t'en sortir seule. On le savait tous. Tes frères et tes parents l'ont plus mal pris parce qu'ils étaient en train de te perdre.

Je hochai la tête.

— Je sais, mais mes décisions n’ont servi à rien.

— Tout le monde fait des erreurs, Lane. Elles nous donnent des leçons et nous font grandir.

Je levai les yeux vers lui.

— Depuis quand es-tu aussi sage ?

Ses lèvres s’étirèrent, et pendant une seconde, je crus y voir la lueur familière qui habitait autrefois ses beaux yeux.

— J’ai beaucoup réfléchi ces dernières années.

Je n’en doutais pas. J’avais repensé à beaucoup de choses, moi aussi.

Il y avait une belle bibliothèque dans le coin du salon, et avant de m’en rendre compte, je me retrouvai devant à passer mes doigts sur le dos des livres en guise de salutation. J’aimais les livres, et j’aimais le fait que Kale en lisait toujours. J’étais sur le point de m’éloigner lorsque le nom d’une auteure attira mon regard : K.T. Boone. C’était une auteure avec qui je travaillais. Je parcourus les autres ouvrages et j’en eus le souffle coupé.

— Kale, soufflai-je.

Je le sentis arriver à mes côtés.

— Tu... Tu as acheté tous les livres que j’ai édités, murmurai-je alors que mes yeux parcouraient les titres familiers.

Il se racla la gorge.

— Comme si je n’allais pas suivre ton travail. Tu es ma meilleure amie, et tu as un job qui déchire. Je les ai tous lus. J’étais en train de monter un club de lecture avec ton père et oncle Harry.

Il rit.

— Tu es vraiment excellente dans ce que tu fais. Je n’ai jamais vu une seule faute dans un de ces livres. J’aime aussi lire les remerciements des auteurs et

voir ton nom cité dedans. Je suis vraiment fier de toi, petite.

*Ne pleure pas, me mis-je en garde. Ne t'avise pas de pleurer.*

— C'est tellement gentil, Kale, dis-je en me raclant la gorge lorsque ma voix baissa d'une octave.

— En parlant de gentillesse, tu veux une tasse de thé ? demanda Kale un instant plus tard.

J'appréciai le changement de sujet.

— Est-ce que tu as vraiment besoin de poser la question ? répliquai-je en riant.

Il me sourit et se rendit à la cuisine pour mettre la bouilloire en marche. Je le suivis en jetant un coup d'œil autour de moi, et je remarquai à quel point tout était sobre. Il n'y avait aucune photo de Kaden nulle part, mais j'avais trop peur de lui demander pourquoi, au cas où la question le perturberait. Je passai devant lui et marchai jusqu'à la grande fenêtre au-dessus du comptoir de la cuisine.

— Belle vue de la cathédrale d'ici, observai-je.

Kale rit.

— Pourquoi crois-tu que j'aie acheté cet endroit ? Pour la taille des pièces ?

Je pris note du sarcasme dans sa voix et souris.

— Je l'aime bien, répliquai-je. Il est douillet.

— Ce n'est rien comparé à ta nouvelle maison. Il y a cinq chambres chez Harry, indiqua-t-il avant de siffler. Que vas-tu faire de tout cet espace ? Tu pourras en tirer un bon prix, c'est certain.

Je ne fus pas surprise qu'il suppose que j'allais vendre la maison de mon oncle ; je n'avais cessé de menacer de partir depuis que j'étais arrivée.

— Je ne vends pas la maison, commentai-je l'air de rien en continuant à regarder par la fenêtre, admirant ainsi la beauté de la ville.

Je sentais le regard de Kale sur moi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il à voix basse.

Je haussai les épaules.

— Ça veut dire que je ne vends pas. C'est ma maison, et je ne veux pas la vendre à quelqu'un d'autre.

Kale avala sa salive.

— Est-ce que tu vas la louer et être propriétaire ? demanda-t-il en attrapant des pailles. Tu pourrais en tirer un bon loyer.

Je secouai la tête.

— Non, si je faisais ça, je devrais vivre chez mes parents pour l'éternité, et même si je les aime profondément, ce n'est pas ce que je veux.

Je sentis des mains sur mes épaules, et mon corps fut tourné aussitôt.

— Ne blague pas avec moi, me prévint Kale, les yeux braqués sur moi.

Je levai la tête vers lui.

— Je ne suis pas en train de jouer. Je dis la vérité.

Il cligna des yeux, visiblement surpris.

— Tu... rentres...

— À la maison, terminai-je pour lui. Je rentre à la maison.

Il écarquilla les yeux, ne dit pas un mot et se contenta de me fixer. Je retins un gémissement lorsque la lueur que j'avais vue quelques minutes auparavant passa dans ses yeux, mais cette fois, sans partir.

*Mon Kale*, souffla mon esprit.

Je cherchai une distraction pour m'empêcher de faire quelque chose de stupide. Mes yeux passèrent sur ses murs vides, et je fronçai les sourcils.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas affiché de photos ?



Kale se mordit l'intérieur de la joue.

— De Kaden ?

Je hochai la tête.

— Parce qu'elles me rappellent qu'il est parti.

J'inclinai la tête.

— Est-ce qu'elles ne pourraient pas plutôt te rappeler qu'il était là ? Même pendant une courte période ?

Kale détourna le regard.

— Je ne sais pas si je veux parler de lui. Ça fait mal.

— Je sais, dis-je en fronçant les sourcils. J'aimerais qu'un jour on se réveille et que sa mort ne soit qu'un cauchemar.

Il s'agrippa au comptoir, puis me prit la main et nous mena au salon où nous nous installâmes sur un canapé très confortable. Nous restâmes assis en silence pendant quelques minutes.

— Mon fils me manque, Lane, souffla-t-il. Son rire me manque, mais aussi ses pleurs, ses cris et même ses conversations sérieuses avec ses doigts de pieds potelés. Tout me manque.

Je gardai le silence et le laissai parler.

— Ça me déchire jour après jour parce que je sais que je ne le reverrai plus jamais. Je ne le tiendrai plus jamais dans mes bras. Ça me tue que tu ne puisses pas le connaître. J'ai été privé de toi, et ensuite, on m'a privé de lui. Dieu me déteste. Je me déteste.

Je me mis à genoux devant lui et posai les mains sur son visage, le forçant à me regarder.

— Tu es la personne la plus courageuse que je connaisse. Tu es tellement fort, et tu es une sacrée belle personne, trésor. Des choses horribles te sont arrivées

sans raison, parce qu'*aucune* raison ne justifie la perte d'un enfant. Tu n'auras jamais d'explication à ce qui t'est arrivé, et rien n'apaisera la douleur que tu ressens, mais je pense sincèrement qu'un jour, tu ne ressentiras plus de la tristesse et de la peine en pensant à Kaden. Tu penseras à la joie et à l'amour, parce que je sais au fond de mon cœur qu'il était lumineux. Tu le reverras un jour.

Lorsque Kale cligna des yeux, les larmes coulèrent sur ses joues. Sans réfléchir et sans hésitation, je m'avançai et embrassai les gouttes salées. Je posai mon front contre le sien et regardai ses beaux yeux.

— Je n'étais pas là pour toi quand tu as perdu Kaden, mais je suis là maintenant, et je serai là pour tout ce qui se passera après. Je me fiche de ce qui s'est passé entre nous dans le passé. Avant d'être celui que j'aimais, tu étais mon meilleur ami. Tu es toujours mon meilleur ami, et je refuse de te perdre à nouveau.

— Tu... Tu ne retournes pas en Amérique ? *Vraiment* ? demanda-t-il avec tant d'espoir dans la voix que ça faillit m'achever.

Je secouai la tête.

— Non, chéri, peu importe le dénouement de cette conversation, je ne vais nulle part. Je reste là, c'est ici qu'est ma place, avec ma famille, et avec toi, à quelque titre que ce soit. Tu es mon meilleur ami. Je serais prête à renoncer à tout plutôt que de perdre ça, de te perdre *toi*, à nouveau.

J'avais à peine fini de parler qu'il couvrit ma bouche de la sienne et m'embrassa.

— Kale, non, dis-je en m'écartant de lui. Tu m'embrasses parce que tu es triste.

— Non, rétorqua-t-il en cherchant mon regard. Je t'embrasse parce que si je ne le fais pas, je vais perdre la tête.

Je m'assis sur mes talons.

— Tu ne sais pas ce que tu...

— Ne me dis pas ce que je ressens ou ce que je pense, me coupa-t-il en grognant. J'en ai assez des gens qui pensent savoir ce qu'il y a de mieux pour moi. *Je* sais ce qu'il y a de mieux pour moi.

J'eus une impression de déjà-vu lorsqu'il reprit les mots que j'avais dits à ma famille.

— Et qu'est-ce qu'il y a de mieux pour toi ? demandai-je.

— Toi, grogna-t-il.

J'étais perturbée par sa colère.

— Tu es fâché contre moi, dis-je en énonçant une évidence.

— Je ne suis pas fâché contre toi, Lane, affirma-t-il calmement. Je suis *fou de rage* contre toi.

Je me levai en sentant une dispute se préparer. Kale en fit de même et fut sur ses pieds avant moi.

— Pourquoi es-tu en colère ? demandai-je, confuse.

— Parce que lorsque je repense à la façon dont les choses se sont finies entre nous avant que tu partes, ça me rend furieux.

*C'est quoi ce bordel ?* pensai-je.

Je le pointai du doigt.

— C'est toi qui m'as tourné le dos, Kale.

— Et tu t'en es assurée, pas vrai, trésor ? hurla-t-il.

Son ton me surprit.

— Tu m'as dit tout ce que je voulais entendre, mais un an trop tard. Je ne voulais pas que tu me regardes un jour à nouveau comme le matin qui a suivi la nuit qu'on a partagée, alors quand tu m'as dit que tu m'aimais, j'ai menti et je t'ai repoussé pour me protéger.

— Tu te fiches de moi ? cria-t-il. Est-ce que tu te *fous* de moi, Lane ?

Je m'éloignai du corps tremblant de Kale. Il était fou de rage.

— Non ! gronda-t-il en avançant dans mon espace personnel.

Je n'avais pas prévu de partir, mais il s'assurait que je ne puisse pas le faire même si je le voulais.

— Tu ne t'enfuiras plus, affirma-t-il. On va régler tout ça, maintenant !

— Je devais partir ! criai-je en frappant son torse. Je ne pouvais pas rester là à te regarder jouer à la petite famille heureuse avec elle. Je ne pouvais pas le faire !

— Tu ne m'as pas accordé de temps après m'avoir dit ça, lança-t-il. J'ai réalisé que je te voulais toi et pas Drew le lendemain de ton départ, mais tu étais partie, et j'avais une responsabilité à assumer avec elle.

— *Exactement*, insistai-je. Tu avais cette responsabilité. Tu pourrais t'en réjouir, au moins !

— Qu'est-ce que tu essayes de dire ? cria-t-il.

— Si je t'avais dit que je t'aimais, tu n'aurais pas eu Kaden !

Il recula comme si je l'avais frappé.

— Ne t'avise pas... ne t'avise *jamais* de justifier ton départ en utilisant mon fils, tu m'entends ?

— Je ne justifie rien, Kale, dis-je, la gorge serrée. Mais c'est vrai. Si je t'avais dit que je t'aimais, si je t'avais sorti de ta zone de confort, alors Kaden n'aurait jamais existé.

Il me fusilla du regard.

— Tu n'en sais rien.

— Si, dis-je en hochant la tête. Je le sais.

— Et comment ? grogna-t-il.

— Parce que tu ne serais jamais retourné avec Drew si tu m'avais eu moi, murmurai-je. Je le comprends maintenant.

Kale eut du mal à garder son sang-froid.

— Alors je suis supposé être *heureux* que tu m'aies laissé ? Je suis supposé être heureux qu'on m'ait privé de six années avec toi ?

Je secouai la tête.

— Non, tu devrais être heureux que j'aie pris une décision qui a mené à la venue de Kaden, même si ce n'était que pour une courte période. Je suis en train de comprendre qu'il vaut la peine de vivre chaque seconde qui nous est offerte en présence des personnes qui nous sont chères. Concentre-toi sur ça, concentre-toi sur le temps que tu as eu avec Kaden, et tu seras heureux de l'avoir eu auprès de toi.

Mes propres paroles me rappelèrent quelque chose que m'avait dit mon père la veille des funérailles de mon oncle. Il avait dit « Tu pourrais te retrouver à nouveau et peut-être aider Kale à trouver la paix par la même occasion. »

— Ça vaut pour moi aussi, Kale, dis-je après avoir eu du mal à reprendre mon souffle. Ça me tue que mon oncle soit parti, mais je chéris tout ce temps que j'ai pu passer avec lui, chaque souvenir, chaque rire et même chaque dispute. Lavender aussi. Sans elle, je ne serais pas la personne que je suis aujourd'hui, et elle me manque chaque jour, mais seulement parce que je l'aime énormément.

Je croisai le regard de Kale, dont les yeux brillaient.

— Je chéris chaque moment de notre amitié avant que je parte et que je te perde, dis-je en avalant ma salive. Mais même si ça fait mal, Kale, si on se concentre sur les bons moments, l'amour qu'on ressent pour nos proches surpassera la douleur qui s'éveille quand on pense à eux. J'y crois fermement.

— Penses-tu vraiment que je peux arriver à être heureux quand je pense à Kaden ? me demanda-t-il, le corps toujours tendu.

— Oui, et je serai là pour t'aider à chaque pas jusque-là, je te le promets.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Tu devrais être heureux que je n’aie pas fait partie de la vie de Kaden, Kale.

Il cligna des yeux.

— Tu as fait partie de tout, Lane.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Je ne vois que toi, commenta-t-il en secouant la tête. J’ai toujours été incapable de voir autre chose que toi.

J’attendis qu’il s’explique.

— Quand Kaden est né, tout ce que je voulais, c’était que tu sois sa mère pour que tu puisses te rendre compte à mes côtés à quel point il était génial. À quel point ça fait de moi une personne horrible ? À souhaiter que tu sois Drew ? Lorsque je l’ai perdu, je voulais que tu sois là pour rendre les choses plus faciles. Lorsque j’étais avec Drew, je voulais qu’elle soit *toi*. Chaque décision que je prenais, même la plus petite ou la plus bête, je la prenais en pensant à toi. Je t’intégrais dans tout, même sans m’en rendre compte. Tu es ma vie. Tu l’as toujours été.

Kale me regarda prudemment depuis l’autre côté de la pièce pendant que je digérais ce qu’il venait de dire.

— Veux ou voulais ? soufflai-je.

Il leva les sourcils.

— Qu-quoi ?

— Tu me voulais ou tu me veux ? clarifiai-je en rassemblant tout mon courage.

Kale s’écarta du mur contre lequel il s’appuyait.

— Ne me pose pas cette question à moins que...

— À moins que *quoi* ? le coupai-je.

— À moins que tu sois vraiment prête à entendre ma réponse.

# Chapitre Dix-Sept

Premier jour du reste de ma vie

L'inquiétude m'envahit, mais je m'en fichai, j'avais besoin d'avoir la réponse.

Je me redressai.

— Kale, tu me voulais, ou tu me veux ? Je ne te fuirai plus. Je ne fuirai plus jamais rien, peu importe à quel point j'ai peur.

Il commença à avancer vers moi.

— Laquelle des deux ? demandai-je en gardant la tête bien haute. Parce qu'en ce qui te concerne, ça a toujours été « veux » pour moi.

— Je ne te veux pas, Lane, grogna Kale en s'approchant encore. J'ai *besoin* de toi.

Il se rua vers moi et me percuta de son corps massif et ciselé. Je faillis gémir lorsque le contact dont je mourais d'envie envahit mes sens. Il prit possession de mes lèvres et m'embrassa si fort que j'en eus presque mal. Ses mains posées sur mes joues me tenaient en place, et son front était tout contre le mien pendant qu'il m'embrassait avec une faim à laquelle je répondais avec avidité.

Je ressentais sa passion au fond de moi.

Je gémis dans sa bouche lorsque ses mains glissèrent sur mon corps, autour de ma taille et sur mes fesses qu'il pressa. Il plia un peu les genoux, puis, sans prévenir, me souleva du sol.

— Enroule tes jambes autour de moi, me dit-il avec empressement avant de reprendre mes lèvres et de faire de moi sa prisonnière consentante.

Je m'exécutai. J'enroulai les jambes autour de ses hanches et les bras autour de son cou. Je gémis contre ses lèvres. Je frottai mon pelvis contre le sien, et il



grogna, déclenchant ainsi une vague d'excitation en moi. J'empoignai ses cheveux et les tirai, le faisant siffler alors que nous nous embrassions.

Je souris contre lui, et il serra mes fesses dans ses mains. Je gémis lorsque la douleur cuisante me frappa. Ce fut alors au tour de Kale de sourire, et je me rendis compte que peu importe ce que je lui ferais, il me le rendrait au centuple.

*Ça pourrait ne pas être si terrible*, ronronna mon cerveau.

— Chambre, haletai-je contre ses lèvres. Maintenant. J'ai besoin de toi *tout de suite*.

J'avais besoin de lui plus que de mon prochain souffle.

Il sortit du salon en me gardant dans ses bras, et traversa un couloir. Au bout de celui-ci, il ouvrit la porte de sa chambre et entra.

Je poussai un cri lorsque ma bouche fut arrachée de celle de Kale et que je tombai en arrière pour atterrir sur un matelas moelleux. Je mis les mains sur ma poitrine et sentis mon cœur cogner à l'intérieur. Je secouai la tête en le voyant rire.

— Enfoiré, dis-je en riant. Tu m'as fichu la trouille.

Je m'appuyai sur mes coudes tandis qu'il saisissait son t-shirt au niveau de son cou et l'enlevait avant de le jeter derrière lui. J'admirai son corps.

— Bon sang, soufflai-je. Kale, tu as des abdos et ce V qui me feraient oublier mon nom.

— Les obliques, on les appelle les muscles obliques.

Il rit et rampa sur le lit pour se frayer un chemin entre mes cuisses.

— J'ai fait beaucoup de sport quand tu n'étais pas là, dit-il avant de poser sa bouche sur mon cou.

Je posai les mains sur son dos ciselé, et je sentis les muscles bouger sous mes doigts. Le battement entre mes jambes était en train de devenir incroyablement douloureux, la faute au corps magnifique de Kale.

— Tu es tellement sexy, soufflai-je.

— C'est plutôt toi, répliqua-t-il d'une voix gutturale.

Je sentis la chaleur me monter aux joues.

— Je ne fais plus la même taille que lorsque je suis partie. J'ai probablement pris entre six et neuf kilos et j'ai l'air d'avoir vieilli de quarante ans, alors que toi, tu t'es musclé et tu es devenu encore *plus* magnifique. C'est un échange merdique pour toi.

Il arrêta de m'embrasser dans le cou et me fusilla du regard.

— Tu. Es. Belle.

Mon cœur cogna dans ma poitrine.

— Merci, murmurai-je.

Il continua à me regarder durement.

— Tu te souviens quand tu avais quinze ans, que j'étais derrière toi pendant que tu te regardais dans le miroir et que je faisais la liste de tout ce que je trouvais beau chez toi ?

Je ne l'oublierais jamais.

J'acquiesçai d'un signe de tête tandis que ma respiration s'accélérait.

— Toutes ces choses que j'avais citées ont été multipliées par mille à présent, dit-il en me souriant. Tu es parfaite, Laney Baby. Simplement parfaite.

Ma gorge se serra, mais je refusai de pleurer.

— Prends-moi, suppliai-je. Maintenant.

Les yeux de Kale s'embrasèrent lorsqu'il m'assit. En l'espace de quelques secondes, il me débarrassa de mon pull, mon t-shirt et mon soutien-gorge, en les lançant je ne sais où. Je m'allongeai et empoignai les draps de chaque côté de mon corps tandis qu'il m'embrassait le long du ventre avant d'utiliser ses dents pour ouvrir le bouton de mon jean.

— Oh, mon Dieu, soufflai-je lorsqu’il baissa ma fermeture éclair et que je sentis son souffle chaud sur ma peau.

Mes bottes, mon jean et mes chaussettes furent les suivants à disparaître. Kale saisit le bord de ma culotte et la fit descendre lentement jusqu’à ce que je sois sur le point de lui crier de l’arracher.

— S’il te plaît, haletai-je.

Il la jeta par-dessus son épaule, mis sa bouche entre mes jambes et inspira. Ses mains saisirent mes jambes et il grogna.

— Bordel, dit-il d’une voix étranglée. Tu sens encore meilleur que dans mes souvenirs.

Écarlate. J’étais certaine que c’était la couleur de mon visage et mon cou.

— Kale, implorai-je. En moi. Maintenant.

— Et si j’ai envie de prendre mon temps avec toi ? rétorqua-t-il d’une voix rauque.

Je gémis.

— Je vais mourir, voilà ce qui va se passer.

Je criai lorsqu’il enfonça brusquement son visage entre mes cuisses et qu’il écrasa sa langue contre moi, me lapant comme si j’étais sa friandise préférée. Je me débattis, et comme lors de notre première fois, il mit ses bras autour de mes jambes et lia ses mains au-dessus de mon sexe. Il me maintint en place tandis qu’il léchait et suçait mon clitoris.

— Si près, criai-je lorsque je sentis la délicieuse chaleur annonçant la béatitude prendre forme au centre de mon corps et allumer un feu en moi que je pensais éteint depuis longtemps.

*Juste ici, cria mon cerveau. Juste. Ici.*

— Kale ! hurlai-je.

J'inspirai profondément et retins mon souffle alors que la première pulsation divine me percutait, suivie d'une autre et encore une autre. Chaque battement de plaisir se répandit dans toutes mes terminaisons nerveuses, et cette sensation m'envahit totalement. J'inspirai avidement lorsque mes poumons commencèrent à brûler pour me rappeler que je manquais d'air.

— J'en peux plus, grogna Kale, perçant la brume de béatitude dans laquelle je me trouvais.

Je clignai des yeux pour éclaircir ma vision juste à temps pour le voir se débarrasser de ses vêtements et grimper au-dessus de moi, son sexe dur, épais et violet tressautant d'anticipation.

— Plus tard, promit-il. Plus tard, je prendrai mon temps avec toi. Plus tard, j'explorerai chaque centimètre de ton corps, mais maintenant, j'ai besoin de toi vite et fort.

J'en avais besoin aussi.

— Oui, suppliai-je. Oui, s'il te plaît.

Kale saisit la base de son sexe et frotta l'extrémité le long de ma fente humide. Mon corps se contracta brusquement. Il descendit vers l'entrée de mon vagin et me pénétra lentement, tellement lentement que c'en était douloureux. Je poussai un cri en sentant mes parois intérieures s'étirer pour s'adapter à son épaisseur.

— Seigneur, frémit-il, le visage presque torturé. Tu es... C'est impossible. Tu n'es pas vierge. Pourquoi es-tu si étroite ?

— Je n'ai fréquenté personne depuis six ans, haletai-je. C'est toi que je voulais, dont j'avais besoin. Jamais personne d'autre.

Il s'appuya sur ses coudes en s'enfonçant en moi jusqu'à la garde. J'ouvris la bouche lorsqu'il pressa ses lèvres contre les miennes, et gémis lorsqu'il pinça ma lèvre inférieure avec ses dents.

— Qu'est-ce que tu me fais, Laney Baby ? grogna-t-il avant de commencer à faire des va-et-vient en moi, comme si le diable lui-même était à ses trousses. Ça fait des années... tellement long, ça ne va pas durer longtemps.

Je poussai un cri dans la bouche de Kale. Il déplaça ses mains pour les enfoncer dans mes cheveux, puis il tira, alors que son corps faisait l'amour au mien. Je sentis mes entrailles se serrer lorsqu'il accéléra le rythme et me pénétra avec force, dominant mon corps et mon cœur à chaque poussée.

— Je vais jouir, gémit-il. C'est trop bon d'être en toi.

— Laisse-moi te sentir perdre le contrôle, le suppliai-je.

J'enfonçai les ongles dans son dos, le faisant siffler. Il rejeta la tête en arrière et rugit mon nom en jouissant, les hanches cambrées en avant tandis que son corps cherchait sa délivrance bien méritée. Lorsqu'il eut terminé, il tomba sur moi, son visage dans le creux de mon cou. Kale était étalé de tout son long sur ma poitrine et me faisait haleter. Sa respiration était rapide, tout comme la mienne. Je rassemblai toute l'énergie qu'il me restait et le tapai dans le dos.

Il grogna en réponse.

— Si tu t'endors sur moi encore une fois, j'arrache ton sexe avec mes dents, l'avertis-je pour le taquiner.

Il grimaça, puis son rire fit vibrer son corps.

— Je m'endormirai à côté de toi, en enlaçant ton petit corps sexy. Est-ce que ça te convient ?

Je frissonnai lorsqu'il se retira de moi et roula de son côté. Je me blottis plus près de lui, utilisant son biceps comme oreiller.

— C'était génial, murmurai-je.

Kale sourit avec nonchalance.

— Exactement, chérie.

Je lui rendis son sourire, mais frémis aussitôt.

— On n'a pas mis de préservatif. Encore une fois.

Il écarquilla les yeux, puis les ferma en se maudissant.

— Je suis désolé, Lane. Je n'ai même pas réfléchi. Il semblerait que je ne le fasse pas souvent quand tu es près de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— C'est pas grave. Je suis juste énervée parce que je n'ai pas pensé non plus à en utiliser un. Mais ne t'inquiète pas, je prends la pilule et je suis clean. Tout va bien.

Il hocha la tête.

— Je suis clean aussi, et ça me soulage que tu prennes la pilule. Je te veux pour moi tout seul pendant un long moment avant de te mettre enceinte.

Je sentis mon cœur faire un bond.

— Kale, soufflai-je. Ne plaisante pas avec ça.

Il me fixa avec ses yeux pleins de tendresse et de joie.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

Absolument *pas*.

Je restai bouche bée.

— Tu veux qu'on ait un *bébé* ?

— Je veux qu'on ait absolument tout, répondit-il immédiatement.

Était-ce réel ?

Je n'étais pas en état de parler, alors la seule chose que je pouvais faire, c'était me serrer le plus possible contre lui pour lui montrer qu'un jour, je voudrais absolument tout avec lui aussi. Je fermai les yeux, me promettant de me reposer juste un instant pour reprendre mon souffle. J'entendis Kale m'appeler plusieurs fois quelques minutes plus tard, mais j'avais l'impression qu'il était loin de moi. Lorsque je ne répondis pas, je le sentis poser son regard sur moi et je l'entendis rire.

— Qui est-ce qui s'endort sur qui maintenant, petite ? l'entendis-je ricaner

alors qu'il nous couvrait et qu'il enroulait son corps autour du mien.

Je ronronnai de contentement, et juste avant de tomber dans le sommeil le plus paisible que j'avais eu depuis des années, ma dernière pensée résonna dans ma tête.

*S'il vous plaît, priai-je. Faites que ça ne se transforme pas en cauchemar cette fois.*

Je me réveillai quelque temps plus tard et constatai que la chambre de Kale était toujours éclairée par la lumière extérieure, ce qui indiquait que la journée n'était pas terminée. Ça me parut bizarre, parce que j'avais l'impression d'avoir dormi une journée entière. Voilà à quel point je me sentais reposée. Je pris soin de ne pas le réveiller en ajustant ma position contre lui.

Je restai allongée à le regarder dormir pendant une heure, voire plus, et mémorisai chaque centimètre de lui. J'aurais pu rester à le regarder pour l'éternité, mais lorsque mon estomac gronda, je me glissai hors du lit en silence et enfilai son t-shirt blanc uni. Je souris en constatant qu'il m'arrivait à mi-cuisse.

Je sortis de sa chambre sur la pointe des pieds, traversai le couloir et fis un arrêt dans une pièce que je découvris être la salle de bains. Je me nettoyai et me rendis dans la cuisine pour mettre la bouilloire en marche et me servir dans le contenu de son frigo. Je prévis de nous faire des sandwichs. Je savais qu'il allait avoir faim lorsqu'il se réveillerait, et je voulais faire quelque chose de gentil pour lui, alors j'avais choisi de le nourrir.

— Lane !

Je sursautai en entendant Kale rugir et laissai tomber le couteau que j'avais utilisé pour couper nos sandwichs en deux. Je courus ensuite machinalement dans sa chambre lorsque j'entendis un bruit sourd. Je filai dans le couloir, atteignis la porte, cherchai la poignée, mais la porte s'ouvrit avant que j'aie l'occasion de le faire et je tombai directement sur le torse nu de Kale.

— Quoi ? demandai-je, paniquée. Que se passe-t-il ?

Il inspira, plaça ses mains de chaque côté de mon visage et posa son front sur le mien.

— Tu étais partie, dit-il, affolé. Je me suis réveillé et tu étais partie. J'ai pensé... J'ai pensé...

— Chuuut, trésor, l'apaisai-je en enroulant mes bras autour de lui.

Je savais exactement ce qu'il avait pensé. Il s'était dit que je m'étais enfuie à nouveau.

— Je suis là, Kale, soufflai-je en embrassant son torse. Je ne te quitterai jamais, je te le promets.

Il me serra si fort dans ses bras que je crus que j'allais m'évanouir. Il me relâcha une minute plus tard, puis me fit reculer d'un pas, m'examina de la tête aux pieds, puis me reprit contre lui, moulant mon corps au sien.

— J'ai l'impression qu'il y a un monstre dans ma tête qui me murmure à l'oreille que ce n'est pas réel.

Je caressai son dos de haut en bas.

— On a tous des monstres qui nous mentent en nous disant qu'on ne peut pas avoir ce qu'il y a juste en face de nous. Le mien me dit la même chose à propos de toi, mais pour le moment, nos monstres semblent bien s'entendre.

Il m'embrassa sur la tête.

— On dirait bien.

Je le serrai dans mes bras.

— J'avais faim, et j'ai supposé que tu aurais faim aussi en te réveillant, alors j'étais en train de nous faire des sandwiches.

Il soupira.

— Je suis désolé, chérie. J'ai juste réagi au fait de ne pas te trouver près de moi.

J'en eus des papillons dans le ventre. Je me penchai en arrière et lui souris.

— Je reviendrai directement près de toi au lit dès qu'on aura mangé.



— Ça me convient, dit-il, le sourire aux lèvres.

Il m’embrassa sur le nez, me fit tourner, puis me mit une fessée pour que j’avance. Je poussai un petit cri qui le fit rire.

— Mes vêtements te vont bien, murmura-t-il lorsque je passai devant lui et tournai pour entrer dans la cuisine.

Je ris.

— Tu dis ça seulement parce que je n’ai rien en dessous.

Des bras s’enroulèrent autour de ma taille tandis que je continuais à préparer nos sandwiches. Kale prit mes seins dans ses mains à travers le tissu de son t-shirt, faisant durcir mes tétons. Je gémis.

— Tu ne porteras rien d’autre quand tu seras ici, me murmura-t-il à l’oreille. C’est *ma* condition.

Je reniflai avec dérision.

— Est-ce que tout le monde veut que je me plie à une condition dans le coin ?

Kale rit et embrassa l’arrière de ma tête, tout en mettant ses mains sur mes hanches.

— On dirait bien.

J’appuyai la tête sur son torse et souris.

— Heureusement que ce sont des conditions que je peux tolérer.

Son rire fut comme un grondement sourd qui fit vibrer sa poitrine. Un silence confortable s’installa entre nous tandis que nous mangions nos sandwiches, appuyés contre le comptoir. Kale me tenait avec un bras et mangeait son sandwich de l’autre.

— Est-ce que tu as l’impression qu’on s’est dit tout ce qui devait l’être ? demandai-je lorsque nous eûmes fini de manger.

Il secoua la tête alors que nous nous installions à la table de la cuisine.

— Tu m’as expliqué les raisons de ce que tu avais fait, et même si ça ne me réjouit pas, je le comprends. Je sais que tu as besoin que j’explique ma part dans tout ça, mais je veux d’abord que tu entendes quelque chose que je pense vraiment du plus profond de mon cœur.

Je me passai la langue sur les lèvres.

— D’accord.

— Laney Baby, souffla-t-il alors que je m’asseyais sur ses genoux et mettais mes bras autour de son cou. Je ne te l’ai jamais dit en étant sobre, mais je suis amoureux de toi. Je le suis depuis très longtemps, et je suis désolé de ne pas te l’avoir dit plus tôt.

Je l’avais longtemps imaginé prononcer ces mots, mais ils me semblèrent soudain trop difficiles à entendre.

— Chaton, murmurai-je avec la lèvre tremblante.

— Je veux que tu sois à moi, insista-t-il. Sois ma petite amie, ma fiancée, mon épouse. S’il te plaît, dis-moi que tu seras mon tout parce que tu l’es déjà.

*Il est en train de me demander en mariage ?*

Ma tête se mit à tourner sous le coup de l’émotion et de l’incrédulité totale.

— Est-ce que ce n’est pas un peu tôt ? demandai-je en ayant l’impression de vivre une expérience extracorporelle. On s’est retrouvés il y a seulement *quatre* jours...

— On a déjà trop tardé, chérie, m’interrompit Kale. J’aurais dû te demander de m’épouser il y a des années.

J’avalai ma salive.

— Je ne veux pas qu’on précipite quelque chose que tu pourrais regretter.

Il posa ses mains de chaque côté de mon visage.

— Je n’ai *jamais* et je ne regretterai *jamais* rien te concernant. Tu es l’amour

de ma vie, et je suis désolé de ne pas l'avoir réalisé plus tôt. Je suis désolé de t'avoir laissé penser que je regrettais d'avoir couché avec toi ; c'était la seule façon que j'avais trouvée à l'époque pour t'effrayer et t'éloigner de moi.

Je manquais de tomber de ses genoux, mais il me retint et me garda sur lui.

— De quoi tu parles ? demandai-je, le cœur battant.

Il repoussa les cheveux de mon visage et me chercha du regard.

— Je me souviens parfaitement de la nuit où tu t'es donnée à moi, dit-il, ce qui me choqua totalement. Tu avais raison : je n'étais pas ivre à *ce point*. L'alcool m'avait juste donné assez de courage pour être avec toi de la manière dont je le voulais vraiment. J'ai été cruel et brutal avec toi pour que tu sois en colère contre moi, pour que tu ne veuilles rien de ce genre avec moi. Je voulais que tu croies que je regrettais d'avoir fait l'amour avec toi.

Je clignai des yeux tandis qu'un voile de confusion s'abattait sur moi.

— Je ne comprends pas.

*Ne regrettait-il pas vraiment d'avoir couché avec moi ?*

— J'avais peur de... de ce que tes parents, mes parents, ton oncle et tes frères allaient penser de moi.

Il secoua la tête avec colère.

— Je ne voulais pas perdre ta famille, et j'ai pensé qu'ils me détesteraient si on était ensemble. Tu m'avais dit que tu te sentais sale d'avoir des pensées romantiques envers moi parce qu'on était très proches, et je ressentais exactement la même chose. J'avais l'impression de tirer profit de ton béguin pour moi.

Mon béguin.

— Ce n'était pas un béguin, Kale, murmurai-je. Je t'aimais.

Il déglutit.

— Est-ce que c'est toujours au passé ?

*Dis-lui.*

Je secouai la tête.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer. Tu es profondément ancré en moi. Je n'ai jamais autant aimé quelqu'un de la manière dont je t'aime.

— De quelle manière m'aimes-tu ? demanda-t-il en se mordillant nerveusement la lèvre.

J'esquissai un sourire.

— Pas comme un frère.

Il jeta un coup d'œil à nos corps relaxés après avoir fait l'amour, et rit. Ce son réchauffa mon cœur.

— Épouse-moi, Lane, lança-t-il, presque suppliant. Je promets de t'aimer, de te chérir et de prendre soin de toi jusqu'à mon dernier souffle. S'il te plaît, je veux que tu sois à moi.

Il me fixa comme si j'avais besoin d'y réfléchir ne serait-ce qu'une seconde.

— Oui, répondis-je en hochant la tête, le corps tremblant. Oui, je veux t'épouser.

Nous nous embrassâmes alors, puis je rompis le baiser en riant.

— Qu'est-ce qui est drôle ? demanda-t-il, amusé.

Je secouai la tête.

— Je me demande juste ce que mes frères et tous les autres vont penser de ça. Hé, vous savez quoi ? Kale et moi allons nous marier – surprise !

Non pas que je me préoccupe des réactions que nous allions susciter, mais cela m'intriguait quand même.

— Lane, rit-il. Ça fait des années que tes frères savent que je t'aime.

Ma mâchoire se décrocha.

— Ouais, confirma-t-il en souriant devant ma réaction. Je le leur ai avoué quelques mois après la mort de Kaden. Je leur ai raconté ce qui s'était passé entre nous ; ce que je t'avais dit, ce que j'avais fait pour te blesser afin que tu te détournes de moi.

— Qu'ont-ils répondu ? demandai-je, abasourdie.

Il rit.

— Ils m'ont dit que j'étais un sacré idiot, ce qui est le cas, d'avoir pensé qu'ils allaient me tourner le dos. Ils m'ont dit qu'ils auraient donné n'importe quoi pour que tu finisses avec quelqu'un comme moi parce qu'ils savaient que je ne t'aurais jamais fait de mal et que je t'aurais aimé plus que la vie elle-même. Ils m'ont aussi dit qu'ils auraient été heureux qu'on soit ensemble.

— Vraiment ? Waouh.

Kale acquiesça.

— Même s'ils savaient que je t'aimais, ils étaient convaincus que tu ne reviendrais pas, alors ils ont essayé de me pousser à faire des rencontres, mais ça ne m'intéressait pas.

Je le fixai.

— Es-tu en train de me dire que tu n'as été avec personne depuis ta séparation avec Drew ?

Ça ferait des années s'il répondait oui.

— Pourquoi ? lui demandai-je lorsqu'il hocha la tête.

— J'ai décidé d'attendre que tu rentres à la maison, murmura-t-il.

— *Pourquoi ?* insistai-je.

Kale passa la langue sur ses lèvres très alléchantes.

— Pour pouvoir tout faire pour toi et essayer de regagner ton cœur parce que

j'en suis son propriétaire légitime.

Il était en train de m'achever.

— Je n'arrive pas à croire que tu dises ça.

Il prit mes mains dans les siennes.

— C'est la vérité, chérie. Je t'ai attendue ces cinq dernières années. J'aurais attendu pendant cinquante ans, s'il l'avait fallu.

— J'ai l'impression de rêver, dis-je en secouant la tête. Tu me dis tout ce que j'ai toujours voulu entendre.

Il sourit.

— On peut avoir ensemble tout ce qu'on a toujours voulu à présent.

Je me mis à trembler.

— On est vraiment en train de faire ça ? demandai-je alors que le bonheur à l'état pur se répandait en moi. On va vraiment être ensemble ?

— Jusqu'à mon dernier souffle, promit Kale.

Mon cœur ne savait pas quoi faire ; pour une fois, il ressentait autre chose que du chagrin et était sur le point de s'arrêter.

Je posai mon front contre le sien.

— Le jour où tu es partie, ça ne m'a pris que deux secondes pour réaliser que je pourrais mourir pour toi, murmura-t-il.

Oh. Je pris une inspiration tremblante et avouai :

— J'étais lentement en train de mourir, à t'attendre, et je parle au sens propre. Je ne peux pas vivre sans toi.

— Tu ne vivras pas sans moi, jura-t-il. Je resterai avec toi jusqu'au dernier battement de mon cœur. Tu es tout pour moi. Est-ce que tu comprends ? Absolument. Tout.

Des larmes s'échappèrent de mes yeux et coulèrent sur mes joues.

— Je t'aime tellement.

Il me fit un grand sourire.

— Je t'aime aussi, Laney Baby. Et dire qu'on doit nos retrouvailles à ton oncle, dit-il en frottant son nez au mien.

Je souris chaleureusement.

— Il me manque énormément.

— Je sais, trésor, mais on le reverra. On verra aussi ta tante Teresa, Lavender et Kaden, dit-il en frôlant mon cou avec son nez. On aura des tas de choses à vivre en vieillissant, chérie.

J'allais vieillir avec Kale.

*Mon Kale.*

Je souris joyeusement.

— C'est vrai.

— Les choses auraient été si différentes si tu n'étais pas rentrée à la maison, murmura-t-il en resserrant son bras autour de moi.

— Je sais, dis-je en hochant la tête contre lui. Les choses n'auraient jamais changé.

— Jusqu'à ce que Harry s'en mêle ? demanda Kale en embrassant mon épaule.

— Oui, confirmai-je en souriant chaleureusement et en fermant les yeux tandis que je baignais dans l'amour que mon futur mari me donnait volontiers. Jusqu'à ce que Harry s'en mêle.

Nous nous prélassâmes en silence dans les bras l'un de l'autre.

— Tu seras bientôt Mme Kale Hunt, souffla-t-il.

Sans savoir pourquoi, j'éclatai de rire en repensant aux fois où j'avais écrit ces mêmes mots partout sur mes cahiers d'école et mes carnets, en espérant qu'ils deviennent un jour réalité. J'étais loin de me douter que ce jour arriverait. Y parvenir ne serait pas facile, mais ça se réaliserait, et je serais heureuse. Seulement très heureuse et rien d'autre.

Et vous voulez savoir ? Mon oncle Harry avait raison, je le méritais.



# Chapitre Dix-Huit

Premier jour du reste de ma vie

— Mamie ? dis-je en remontant le sentier du cimetière de York, plus tard en ce jour merveilleux et synonyme de changement de vie.

Je repérai ma grand-mère devant les tombes de mon oncle et ma tante.

Elle regarda par-dessus son épaule et sourit.

— Bonjour, ma chérie.

Je mis mon bras autour de sa taille, la serrai un instant contre moi et restai à ses côtés.

— Est-ce que tu vas bien ? lui demandai-je.

Je me penchai pour l’embrasser sur la tempe avant de poser ma tête contre la sienne. Nous restâmes dans cette position pendant quelques minutes jusqu’à ce que ma grand-mère prenne la parole.

— Lane, mon fils me manque, commença-t-elle avec tristesse. J’suis triste qu’il soit parti, mais j’suis aussi très heureuse qu’tu sois rentrée à la maison. Je sais qu’Harry aurait été plus que ravi d’ta décision, trésor.

Je l’êtreignis à nouveau.

— Je suis vraiment désolée que ça m’ait pris si longtemps. Je n’ai pas encore tout réglé, mais j’y suis presque. Toutefois, j’aurais aimé que les choses ne mettent pas autant de temps à se réaliser. Je le regretterai toute ma vie.

Ma grand-mère se tourna pour me faire face.

— Écoute-moi bien, Lane Edwards ; t’as fait ce que tu d’vais faire pour *toi*, à l’époque. Tu n’es pas une machine. Tu es un être humain, et t’es pas plus douée

pour comprendre la vie qu'le reste d'entre nous.

Elle saisit mes mains et passa ses pouces sur mes articulations, ce qui me détendit instantanément.

— J'suis vraiment désolée de la façon dont on a tous réagi quand tu nous as annoncé la nouvelle d'ton départ. J'aimerais pouvoir rev'nir en arrière, mais tu devais partir et on était censés t'en dissuader. Tout ce qui est arrivé, le bon, le mauvais, et le plus horrible, ont mené à c'moment. C'était écrit, ma chérie. Le destin est une chose étrange, et on n'peut pas le contrôler. On n'peut même pas l'expliquer.

— On peut seulement profiter du voyage qu'est la vie et voir là où ça nous mène ? demandai-je en la citant.

Un joli sourire se dessina sur son visage.

— Exactement, et plus vite on comprend ça, plus vite les choses insignifiantes passent au second plan pour laisser la place à ce qui compte réellement. La famille. Les amis. Les choses dont personne ne d'vrait être privé. Tu n'sais pas ce que la vie t'réserve, trésor. Harry est le parfait exemple pour t'montrer qu'il faut vivre dans le présent, et ne pas s'attarder sur le passé. Les gens créent leur bonheur, mais ils créent aussi leur destruction. Vis la vie dont t'as envie.

— Tu crois que les gens ont autant de contrôle sur leur vie ? demandai-je.

Ma grand-mère secoua doucement la tête.

— Non, personne n'peut contrôler la longueur de sa vie. Ce n'est pas d'notre ressort. Mais on peut choisir c'qu'on ressent pendant ce voyage. Il faut seulement le vouloir suffisamment, sinon le bonheur t'passera sous le nez, tout comme ta vie. Ta famille est derrière toi, prête à t'aider à chaque étape du parcours, continua-t-elle. Tu n'as plus besoin d'fuir. Tu peux rester ici et tout affronter avec nous à tes côtés.

*Tu n'as plus besoin de fuir.*

Je me répetai cette phrase dans la tête encore et encore.

J'avais toujours su qu'en déménageant, j'étais en train de fuir, mais je n'étais

pas assez forte pour faire autre chose à cette époque. Rester n'était pas une option pour moi après que les choses s'étaient si mal terminées avec Kale, et même en général. J'avais mal au cœur à chaque fois que je le voyais, et j'avais supposé que si je ne pouvais pas le voir, alors je ne penserais pas à lui.

*Bon sang, soupirai-je en silence. Qu'est-ce que j'avais tort.*

De tout ce qui rendait ma vie amère, la mort de mon oncle était ce qu'il y avait de pire, mais je ne pouvais pas continuer plus longtemps sur la route du désespoir que je m'étais moi-même tracée. Si je voulais sortir de ma torpeur, je devais suivre le conseil que m'avait donné ma grand-mère plus tôt et créer mon propre bonheur. Je devais rester ici pour moi-même. Je devais prendre soin de moi. Je devais être mon propre point de repère, mon propre guide.

Être avec Kale et avoir tout ce que j'avais toujours voulu me donnait un but, mais je refusais qu'il soit, tout comme notre nouvelle relation, mon seul moteur dans la vie. Je ne pouvais pas devenir si dépendante de quelqu'un ; je l'avais fait dans le passé et ça m'avait détruite.

Je clignai des yeux et sortis de mes pensées. Ma grand-mère était en train de me fixer.

— On dirait qu't'as pris une décision, médita-t-elle.

J'avalai ma salive.

— C'est vrai. J'ai décidé de créer mon propre bonheur.

Elle m'offrit un sourire radieux.

— Je savais qu'tu prendrais cette décision.

— Quelques minutes en ta présence, Yoda, et tu as déjà changé ma vie, dis-je d'une voix tremblante.

— Changé ta vie, tu as, répliqua-t-elle en faisant sa plus belle imitation de Yoda, ce qui me fit sourire. J't'ai juste donné le petit coup de pied aux fesses dont t'avais besoin.

Je ris.

— J'ai toujours cru que je n'étais pas forte, mais je commence à voir ce qu'oncle Harry et toi voyez en moi. Je suis une battante, à ma façon.

— Ton oncle me disait beaucoup de choses sur toi. Il m'a parlé d'tes séances avec un spécialiste et d'autres choses qui se passaient pour toi en ville, alors laisse-moi te dire qu't'es forte. C'est toi qui as décidé d'agir quand t'as eu ces pensées. C'est toi qui as demandé de l'aide. C'est toi qui as décidé d'changer ta manière de faire la fête après t'être fait attaquer. C'est toi qui as pris une décision pour t'aider à faire face à la perte de Lavender et celle de Kale. Et maintenant, c'est toi qui as pris la décision d'rentre à la maison et d'affronter les choses. T'es la personne la plus forte que j'aie jamais connue, trésor.

Je me laissai le temps de digérer les paroles de ma grand-mère, et je souris lorsque je compris qu'elle faisait écho à ce que Kale m'avait dit plus tôt.

Ils avaient raison. J'étais forte.

J'étais. Forte.

Je regardai les tombes de mon oncle et ma tante sans un mot, puis tournai les yeux vers ma grand-mère lorsqu'elle toucha mon bras.

— Ton père va venir m'chercher. On t'attendra sur le parking. Prends tout le temps nécessaire avec ton oncle. J'imagine qu't'as quelques mots à dire à ce sale sournois.

Je ricanai en la regardant s'éloigner, avant de me reconcentrer sur la terre devant moi.

— Tu savais que ça allait se passer comme ça, pas vrai, oncle Harry ?

Je vis le visage souriant de mon oncle dans ma tête, et ça me fit rire.

— Je te dois tout, déclarai-je avec un hochement de tête ferme. Tu as changé toute ma vie, et je t'en serai éternellement reconnaissante.

Ma lèvre inférieure trembla.

— Je ne vais pas mentir ; je me sens blessée et en colère contre toi pour ne pas m'avoir parlé de ton problème au cœur.

J'essayai une larme vagabonde.

— Je serais rentrée plus tôt. Je t'aurais aidé. J'aurais été là pour toi.

Je reniflai.

— Je sais que tu avais tes raisons, et même si je ne les connais et ne les comprends pas toutes, je suis persuadée que tu sentais que ce n'était pas le bon moment pour moi de revenir. Tu as toujours été le plus sage de la famille. Maintenant que tu es parti, nous devons tous prendre des décisions assez risquées, alors j'espère que tu resteras avec nous et que tu nous aideras en nous guidant dans la bonne direction à chaque fois qu'on aura besoin d'un coup de pouce.

Je sentis une brise fraîche m'envelopper, et j'en eus presque le souffle coupé.

— Tu es vraiment un des plus grands amours de ma vie, et tu me manqueras toujours.

Je souris avec tristesse.

— Attends-moi là-haut, d'accord ? Ton visage est le premier que je veux voir quand mon heure sera venue.

Je me sentis en paix avec mon oncle à ce moment-là, et ce fut une des meilleures sensations de ma vie. Lorsque je me tournai et m'éloignai de sa tombe, j'avais le sourire aux lèvres. Je l'aimais et il me manquait plus que je ne pouvais le supporter. Je souhaiterais toujours pouvoir le serrer encore une fois dans mes bras, mais je savais que j'aurais l'occasion de le faire à nouveau un jour.

Je jetai un œil par-dessus mon épaule en marchant, et ce que je vis ne pouvait pas s'expliquer de manière logique. Peut-être que c'était mon cerveau qui me jouait des tours. Je vis mon oncle assis sur sa pierre tombale, les bras autour de la taille de ma tante Teresa qui avait la tête posée sur son épaule tout en riant joyeusement. Derrière lui, je vis Lavender danser dans l'herbe et les fleurs avec un enfant dans les bras, qui ressemblait parfaitement à Kaden. Il riait de plaisir alors qu'elle le faisait tourner encore et encore.

Je m'arrêtai pour les observer une seconde. Lorsque mon oncle me regarda

dans les yeux et me fit un clin d'œil, je frissonnai. Ma tante Teresa, Kaden, puis Lavender disparurent ensuite, tandis que mon oncle s'attardait un peu plus longtemps, comme pour me voir partir en sécurité. Cela me donna le sourire. Je décidai alors que je ne voulais pas le voir disparaître, parce que je savais qu'il ne serait jamais vraiment parti ; je le porterais toujours dans mon cœur.

Je lui souris à nouveau, puis me tournai et commençai à m'éloigner, chaque pas me faisant me sentir plus légère que le précédent, plus complète aussi.

— On se retrouvera, oncle Harry.

FIN

# Remerciements

Je n'arrive pas à croire que je suis en train d'écrire les remerciements d'un nouveau livre. Mais ce livre, c'est une histoire qui est vraiment spéciale pour moi et qui occupe une place toute particulière dans mon cœur. J'ai ri et pleuré en écrivant les aventures de Lane, et j'espère lui avoir rendu justice comme elle le mérite, tout comme Kale et oncle Harry. Je n'aurais pas pu le faire sans un groupe important de personnes qui sont la définition même du mot « génial ».

Ma fille... Je t'aime tellement et, après avoir écrit ce livre, je vais m'assurer de t'observer un peu plus longtemps, de te serrer plus étroitement dans mes bras et de t'aimer encore plus fort. Tu es toute ma vie, ma chérie.

Ma sœur... Que dire à propos de toi ? C'est plutôt simple, vraiment : je t'aime profondément. Je suis plus proche de toi que de n'importe quelle autre personne dans ma vie, et je ne voudrais avoir personne d'autre comme complice.

Yessi Smith... La première fois que nous avons parlé sur Facebook, je n'aurais jamais pensé que deux ans plus tard, nous serions les meilleures amies du monde. On parle tous les jours à propos de tout et de rien, et on se soutient toujours mutuellement. J'apprécie toujours ton aide à propos de mes histoires. Merci de m'aider à rendre mes bébés encore plus agréables à lire. Tu es très importante pour moi et je t'aime très fort.

Mary Johnson... Tu as d'abord été fan de mes livres et tu es littéralement devenue une amie sans qui je ne pourrais vivre. Ton amitié et le soutien que tu m'apportes personnellement et en ce qui concerne mon travail sont inégalables, et j'ai énormément de chance de t'avoir dans ma vie. Je t'aime.

Mark Gottlieb... Merci d'avoir pris des risques pour mes histoires et moi. Je n'aurais pas pu rêver d'un meilleur agent pour se tenir à mes côtés dans ce monde littéraire dément.

Melody Guy... Travailler avec toi a été une expérience incroyable. Tes connaissances et ton travail de correction m'ont fait grandir en tant qu'auteure.

Tu m'as appris tellement de choses. Merci d'aimer Lane, Kale et oncle Harry autant que moi.

Sammia et l'équipe de Montlake Publishing... Merci d'avoir donné une chance à ce livre. Vous avez lu un premier jet de quarante pages et m'avez proposé un contrat basé sur quelque chose que j'avais écrit à la légère à l'époque. Je suis tellement heureuse et reconnaissante que vous l'ayez fait.

Vous, les lecteurs... J'espère du fond du cœur que vous avez aimé lire ce livre qui est complètement différent de tout ce que j'ai déjà pu écrire, et j'espère que vous êtes tombés amoureux des personnages qui sont ancrés dans mon cœur. Merci de m'avoir laissé une chance, et de me faire vivre de ma passion. Vous êtes tous sacrément géniaux !



# À propos de l'auteure

L. A. Casey est l'auteure à succès de la série Slater Brothers, qui a figuré parmi les bestsellers du *New York Times* et *USA Today*. Elle partage son temps entre sa fille et l'écriture. Elle est née, a grandi et vit actuellement à Dublin en Irlande. Elle aime parler à ses lecteurs, qui aiment son humour et son accent irlandais autant que ses livres.

Vous pouvez visiter son site web à l'adresse [www.lacaseyauthor.com](http://www.lacaseyauthor.com), la trouver sur Facebook [www.facebook.com/LACaseyAuthor](https://www.facebook.com/LACaseyAuthor) et sur Twitter [@authorlacasey](https://twitter.com/authorlacasey).